

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL  
FACULTÉ DES LETTRES

MIGUEL ANGEL ASTURIAS  
ET LA  
RÉVOLUTION GUATÉMALTÈQUE  
ÉTUDE SOCIO-POLITIQUE  
DE TROIS ROMANS

THESE

présentée à la Faculté des Lettres  
de l'Université de Neuchâtel  
pour obtenir le grade de docteur ès lettres

par

BEBY AUER-RAMANISA

Éditions Anthropos  
Paris  
1981



**MIGUEL ANGEL ASTURIAS**  
**ET LA**  
**RÉVOLUTION GUATÉMALTÈQUE**  
**ÉTUDE SOCIO-POLITIQUE DE TROIS ROMANS**

La Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de MM. Jean-Paul Borel, professeur à l'Université de Neuchâtel, Giuseppe Bellini, professeur à l'Université de Venise, et Christian Lalive d'Épinay, professeur à l'Université de Genève, autorise l'impression de la thèse présentée par Mme Beby Auer-Ramanisa, en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 20 mars 1981

le doyen :  
G.D. Zimmermann

*A Ramón  
In memoriam*

## INTRODUCTION

Ayant comme objet l'analyse de la «trilogie bananière» du Guatémaltèque Miguel Angel Asturias (1), notre travail va comporter deux grandes parties : une première partie qui essaiera d'expliquer historiquement la structure économique et sociale guatémaltèque — la partie historique — et une seconde partie qui est consacrée à l'analyse littéraire même et à la relation entre société et littérature. Dans notre introduction nous allons dans un premier temps, situer brièvement la «trilogie bananière» dans l'histoire de la littérature de l'Amérique Centrale, dans un second temps poser quelques principes méthodologiques à propos de l'analyse littéraire et, dans un troisième temps, présenter notre méthode d'analyse.

### *A) Situation de la «trilogie bananière» dans l'histoire de la littérature de l'Amérique centrale*

La «trilogie bananière» fait partie d'une littérature de protestation qui, dans les années quarante, représentait une nouvelle orientation des créations littéraires et en l'occurrence de la forme romanesque en Amérique Centrale (2). Auparavant, la première manifestation formelle de la narration en Amérique Centrale fut le roman-feuilleton historico-romantique influencé nettement par la picaresque es-

pagnole (3). Vers la fin du XIXème siècle se développèrent deux tendances : le réalisme qui déboucha sur les tableaux de mœurs (*cuadros de costumbres*), le réalisme *costumbrista* et le naturalisme qui aboutit à la description de la misère et au « récit social » (4). Ce sont deux aspects importants de la littérature narrative de l'Amérique Centrale. Le réalisme *costumbrista* (5) de la fin du XIXème siècle décrivait la vie rurale d'une façon pittoresque dans le but de montrer les mœurs, le langage et les coutumes des paysans. Le naturalisme qui, parallèlement, s'était développé critiquait les vices de la société, ses égoïsmes et ses inégalités et c'était une littérature qui décrivait les gens miséreux et plongés dans la pauvreté. Il intégra ainsi à la création artistique les côtés hideux de la réalité.

En réaction au naturalisme apparut le modernisme pour qui seules les choses belles peuvent être l'objet de l'art ; il s'inscrivait ainsi dans la perspective de l'art pour l'art. Ce genre littéraire dont Ruben Darío (1866-1917) fut l'un des plus fameux écrivains, représentait toutefois avant tout une sorte d'évasion de la problématique sociale et un déracinement de l'écrivain par rapport à son milieu ; son règne fut éphémère, en tout cas dans le champ narratif (6). Entre les deux guerres mondiales, le roman en Amérique Centrale fut marqué par la réapparition des deux courants principaux : le réalisme *costumbrista*, devenu entretemps le régionalisme et le naturalisme, ayant débouché sur le récit social (7). Les thèmes tournaient autour de la description des mœurs des Indiens, des paysans ou de leur exploitation avec toutefois une approche paternaliste et romantique et autour de la lutte de l'homme contre la nature (8). A cela s'ajoutait aussi le thème de l'*hacienda* et de la plantation dans lesquelles le *peón* apparaît comme vivant heureux sous la protection bienveillante de son patron (9). L'image du bon *hacendado*, vision paternaliste qui peut être comparée à celle du bon patron blanc de la *Case de l'Oncle Tom*, pourrait être mise en relation avec la politique impérialiste du « bon voisinage » (10). On oubliait, ou plutôt on évitait alors d'aborder et surtout d'analyser, les problèmes cruciaux de la réalité de l'Amérique Centrale : les dictatures, les dures

conditions de vie des travailleurs dans les plantations, la répression et la domination impérialiste.

On peut expliquer les différentes sortes d'évasion dans la littérature et le vide culturel en Amérique Centrale par l'existence des régimes dictatoriaux et par la domination économique, politique et idéologique de l'impérialisme. Nous allons voir que les dictateurs poursuivaient les rares intellectuels et que l'impérialisme étouffait toute aspiration nationaliste. Ce n'est que vers les années 40, à la suite de la lutte contre les dictatures et contre l'impérialisme, du développement des mouvements syndicaux, des révoltes populaires et de l'instauration de régimes démocratiques dans ces régions, que l'éducation et la création artistique purent se développer. La littérature narrative de l'Amérique Centrale prit une nouvelle orientation. C'est alors que naquit la littérature de protestation, appelée aussi «littérature politique» ou «engagée». Les écrivains sortirent de leur tour d'ivoire ou délaissèrent leurs attitudes paternalistes et romantiques pour dénoncer ouvertement les dictatures, les interventions nord-américaines, la pénétration des compagnies bananières, l'exploitation et l'impérialisme en général. Le livre de Miguel Angel Asturias, *El Señor Presidente* (Monsieur le Président), écrit déjà pendant les années 1922-1932 mais publié seulement en 1946 pour des raisons politiques (11), est considéré comme le premier roman, en Amérique Centrale, qui s'écarte du folklore traditionnel pour se référer à un nouveau thème : celui des dictatures (12). Comme résultat de l'apparition de l'enclave bananière et de l'impérialisme nord-américain au début du siècle, apparurent à Costa Rica les romans anti-impérialistes tels que *Mamita Yunai* (1941) du militant syndical Carlos Luis Fallas (1909-1969), *Bananos y Hombres* (1931) de Carmen Lyra (1880-1949) ; au Nicaragua, *Contra Sandino en la Montaña* (1942) de Manolo Cuadra ; au Honduras, *Humus* (1952) de Victor Cáceres Lara et la «trilogie bananière» de Miguel Angel Asturias, *Viento Fuerte* (1950), *El Papa Verde* (1954), *Los Ojos de los Enterrados* (1960) et aussi *Week-end en Guatemala* (1956). Outre Asturias dans *Hombres de Maíz* (1949), d'autres auteurs dénonçaient également l'exploitation et la misère au Guatemala, comme

par exemple : Mario Monteforte Toledo, *Anaité* (1948), *Entre la Piedra y la Cruz* (1948), *Donde Acaban los Caminos* (1953), Luis Cardoza y Aragón, Augusto Monterroso, Eduardo Carrillo Fernández, Raúl Carrillo Meza, etc. Dans le reste de l'Amérique Centrale les principaux représentants de ce courant littéraire sont : Fabián Dobles, *Ese que llaman Pueblo* (1942), *Aguas Turbias* (1943), Joaquín Gutiérrez, Manuel Aguilar Chávez, Fernando Centeno Zapata, *La Tierra no Tiene Dueño* (1960), Hernán Robleto, *Sangre en el Trópico*, etc. Depuis lors s'est produit dans l'attitude de l'écrivain et dans sa vision du monde un changement radical qui consiste non plus à s'évader de la réalité mais à l'affronter et à prendre pleinement conscience d'elle dans toutes ses manifestations. La littérature entra dans la phase dénommée « engagée ».

### B) Principes méthodologiques

Passons maintenant à la deuxième partie de notre introduction : l'analyse littéraire. Plusieurs méthodes peuvent être utilisées pour analyser une œuvre littéraire car on peut étudier celle-ci du point de vue purement littéraire, du point de vue stylistique, artistique, linguistique ou thématique, psychologique ou sociologique, etc. Nous avons choisi une approche sociologique (13) de l'œuvre littéraire et ceci pour plusieurs raisons. En effet, à propos de l'origine des productions littéraires et artistiques, nous partons des principes marxistes suivants qui, d'après nous, sont ceux qui cernent et expliquent le mieux le problème de la création dans le domaine artistique. Premièrement, « le mode de production de la vie matérielle conditionne en dernière analyse le procès de la vie sociale, politique et intellectuelle en général » (14) et « en tant que formes idéologiques, les œuvres littéraires et les œuvres d'art sont le produit du reflet, dans le cerveau de l'homme, d'une vie sociale donnée » (15). Cela signifie que la création de l'écrivain ne dépend pas en premier lieu de ses intentions mais de la réalité au sein de laquelle il vit et des cadres mentaux qu'elle a contribué à élaborer ; aussi, les véritables créateurs d'une œuvre culturelle sont-ils les groupes sociaux et non pas les individus isolés (16). Deuxième-

ment, « toute forme littéraire est née du besoin d'exprimer un contenu essentiel » (17) et « tout comportement humain tend à modifier une situation ressentie comme un déséquilibre par le sujet dans le sens d'un établissement d'équilibre » (18), en d'autres termes, tout fait humain est déterminé par l'existence d'un problème et de la recherche d'une solution à celui-ci. Troisièmement, nous considérons que la critique littéraire ne devrait pas seulement se limiter à l'aspect artistique, elle devrait se fonder sur deux critères, l'un politique et l'autre artistique ; car toute culture, toute littérature et tout art appartiennent à une classe déterminée et relèvent d'une politique définie. « Il n'existe pas, dans la réalité, d'art pour l'art, d'art au-dessus des classes, ni d'art qui se développe en dehors de la politique ou indépendamment d'elle » (19).

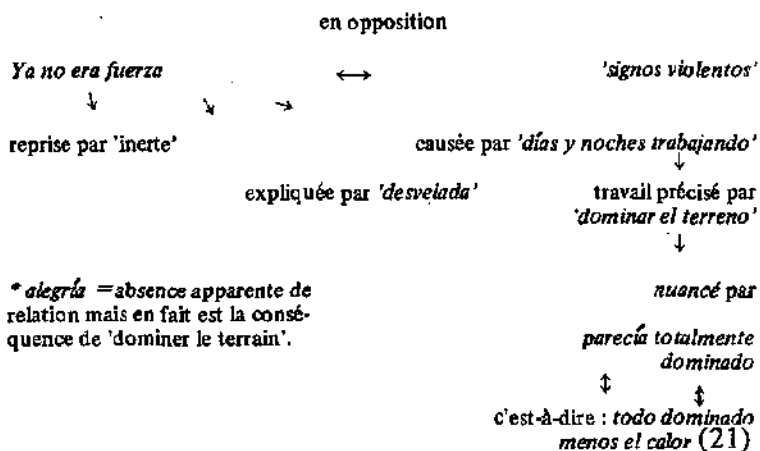
En partant de ces trois principes, il nous faut donc d'abord étudier le contexte social de l'élaboration de l'œuvre que nous avons choisie comme objet de notre travail. C'est ce que nous allons faire dans la « Partie historique ». Cette étude va nous servir dans l'analyse littéraire à mieux comprendre tant le « contenu essentiel » de l'œuvre que les problèmes sociaux de l'époque dans laquelle celle-ci s'inscrit. Dans cette perspective, il est nécessaire de rechercher dans l'œuvre les problèmes, les contradictions et les solutions qui y sont exposés par l'auteur car les artistes et les écrivains — et c'est ce qui les différencie des autres hommes — expriment, sous une forme particulière, les contradictions et les luttes que recèle la vie sociale et les tendances collectives vers une réponse cohérente à ces problèmes. Enfin, sans oublier le critère artistique, nous jugeons aussi une œuvre d'après le critère politique afin de voir dans quelle mesure l'écrivain contribue à améliorer la société dans laquelle il vit et dans quelle mesure sa création se met au service du peuple car, à notre avis l'art, et en particulier la littérature, surtout à notre époque, doivent essayer de servir le peuple, les larges masses opprimées et non pas les oppresseurs.

Notre analyse ne vise donc pas seulement à voir si telle œuvre est artistiquement belle et cohérente. Son but est surtout de comprendre, à travers l'œuvre, les problèmes que rencontrent certains groupes sociaux ou l'ensemble d'une société donnée, à une époque historique déterminée, c'est-



teur par des procédés tels que : idée répétée, développée, nuancée ou précisée plus loin, idée frappante, sur laquelle l'auteur insiste, nouvelle idée, etc. Nous pouvons aussi nous fonder sur ses relations avec les autres idées du texte (opposition, contradiction, correspondance, identité, explication, cause, effet, etc. ). Parfois, c'est l'absence apparente de relation qui nous guidera : la relation existe mais elle ne saute pas aux yeux après une lecture superficielle. Enfin, l'intuition du chercheur joue également un rôle. Par exemple, dans les premières phases de *Viento Fuerte* (p. 5) (20) les mots-clés sont :

*ya no era fuerza, días y noches trabajando, el terreno dominado, alegría et calor, car :*



b) Chercher une petite structure significative ou essayer de trouver des relations entre ces mots-clés. En établissant la relation entre les mots-clés, chercher surtout ce qui représente un but (aspiration, désir, valeur positive... mettant le sujet dans une situation harmonieuse), un problème (obstacles, difficultés, impuissance, valeur négative, critiquée... mettant le sujet dans une situation conflictuelle) et une solution (résolvant la contradiction entre le but et le problème) ; ensuite, essayer de caractériser ces trois éléments : le but (moyens pour l'atteindre, principal, collectif, indivi-

duel... ), le problème (causes, principal, secondaire, interne, externe, collectif, individuel, temporaire... ) et la solution (définitive, réelle, fictive, temporaire, collective, individuelle... ). Il ne faut pas oublier de définir aussi à quel groupe ou individu correspondent ces buts, ces problèmes et ces solutions. Quand on arrive à mettre au point un schéma comprenant ces trois éléments ou seulement un de ces trois éléments, on obtient ce que nous appelons une «petite structure» ; celle-ci englobe tous les éléments (mots-clés) référés. Une petite structure est donc formée par plusieurs mots-clés reliés entre eux par la relation : but – problème – solution.

Exemple : *Première partie* :

- but : *dominar el terreno*  
 imposer la volonté de l'homme (car cela procure de la joie, 'alegría')  
 – caractérisé par un but collectif, 'el hombre'.  
 – par le moyen : «*trabajar días y noches*»  
 – par la difficulté de l'atteindre, la fatigue.  
 – et par son aboutissement partiel et fictif : «*todo dominado menos, parecía totalmente dominado*».
- problème : «*el húmedo, inmóvil, el cegante calor*»  
 – caractérisé par son extériorité à l'homme, sa durée perpétuelle et son action négative sur l'homme.

*La structure est donc* : la lutte de l'homme pour dominer la terre caractérisée par la difficulté de l'homme à la dominer et son impuissance à dominer le climat hostile, les conditions naturelles.

c) Par le même procédé, essayer de mettre à jour de telles «petites structures» dans le reste du texte. S'il y a déjà des relations claires entre elles, en faire la synthèse directement ; sinon, laisser *en suspens*, pour les relier plus tard à d'autres structures.

Faire la synthèse des «relations» signifie : voir si la première structure peut être englobée dans la seconde ou si elle

se trouve modifiée par de nouveaux éléments ; ou bien, voir s'il y a une idée centrale qui relie ces deux structures et modifier, s'il y a lieu, l'ancienne structure. Les relations entre les structures peuvent aussi être établies à partir de phénomènes politiques, économiques, sociaux, culturels externes à l'œuvre.

Exemple : Nous avons trouvé la structure initiale suivante dans la première partie :

but : dominer le terrain (avec toutes ses caractéristiques)

problème : la chaleur, *inmóvil y cegante* c'est-à-dire le climat, les conditions naturelles inchangeables et opprimant l'homme

donc : lutte de l'homme pour dominer le terrain, sa

S1 (structure 1) } difficulté à le dominer et son impuissance à  
/ } dominer le climat ou le milieu ambiant hostile.

En analysant selon la méthode exposée la *deuxième partie* du texte («*Manos y equipos mecánicos modificaron... puentes o rellenos*»), il nous est apparu que l'idée de dominer le terrain par l'homme est changée en l'idée de modifier le terrain avec des hommes et des machines pour la construction de chemins de fer :

S2 but : – modifier le terrain pour la construction de chemins de fer.  
– avec des machines

L'idée centrale qui relie la S1 (structure 1) et la S2 est donc la *lutte contre la terre*. Mais de nouveaux éléments apparaissent : *modifier et machines*.

La nouvelle structure formée par S1 et S2 est donc :

S1 + S2 : La lutte de l'homme pour dominer la terre a été faite avec des machines et a pour but : modifier le terrain pour construire des chemins de fer. Cette lutte est caractérisée par sa difficulté et son aboutissement partiel et fictif.

d) Essayer de trouver des relations significatives entre les différentes structures mises à jour pour arriver à une structure globale et complexe rendant compte du texte dans presque toute son intégralité.

Exemple : *Troisième partie (por donde máquinas voraces... por valles de encendido color verde)* : la lutte de l'homme et des machines contre la terre, est devenue la destruction des arbres (la nature) par des trains pour faire certaines cultures. Cette destruction est condamnée par l'auteur, «*la pobre bestia fabulosa, doménada*» et la nature n'est pas dominée complètement, «*siempre viva*». Ici, ce sont les machines qui agissent ; en outre, elles transportent : «hommes, récoltes, faim et aliments».

S3 1/ but = destruction de la nature par des machines pour faire certaines cultures

et sur un autre plan,

2/ problème des hommes : faim

solution possible des hommes : destruction de la nature par les machines pour pratiquer certaines cultures et se procurer des récoltes et aliments.

S1 + S2 + S3 : le but : difficile domination du terrain (sur un plan) par l'homme s'est transformé en modification du terrain par les mains et les machines pour construire des chemins de fer et est encore devenu : destruction de la nature par des machines pour pratiquer certaines cultures (on ne sait pas encore à qui sert ce but).

et sur un autre plan : problème : faim des hommes

solution possible : destruction de la nature pour pratiquer certaines cultures.

2) *Explication* : celle-ci se fait parallèlement à la compréhension mais de façon nettement séparée : chaque fois qu'il est possible de le faire, expliquer les structures mises à jour ou les relations entre celles-ci par des structures politiques, économiques, etc. externes, mettre en évidence les relations d'homologie afin d'expliquer la genèse de la structure

du roman ou inversement, expliquer les structures politiques, économiques, etc. de l'époque d'élaboration de l'œuvre, à partir de la structure dégagée.

Exemple : explication des structures 1 + 2 + 3 : Au Guatemala et en Amérique centrale, ce ne sont pas les autochtones qui ont entrepris à eux seuls la domination de la nature, la forêt vierge, mais les compagnies étrangères. En effet, la construction des premiers chemins de fer dans le sud du pays par des compagnies étrangères, qui eut lieu sous le gouvernement de Barrios, à la suite du contrat de 1880, avait le but prétendu de servir les intérêts économiques du pays. Mais en réalité, elle visait surtout à préparer le terrain à l'UFCO (22). La structure de cette partie est donc homologue à la réalité sociale et inversement la réalité sociale est expliquée dans cette structure. Dans l'œuvre, le véritable but est « pratiquer certaines cultures » ; dans la réalité, celui-ci est « préparer le terrain à la compagnie bananière, l'UFCO ».

3) A partir de la confrontation entre les structures du roman et les structures économiques, politiques, etc. de l'époque, essayer de déterminer à quel groupe social correspond le point de vue exprimé par l'auteur dans le roman.

Ainsi donc, nous allons présenter la première partie de notre travail — la partie historique — et ensuite la seconde partie, l'analyse littéraire et la relation entre société et littérature. Par rapport à cette dernière, tout d'abord, nous analyserons successivement les trois œuvres qui composent la « trilogie bananière ». Pour montrer notre manière de procéder, nous présenterons au début en détail l'évolution de l'analyse à partir d'un petit schéma initial. Chaque fois que ce sera possible, nous aurons recours à des faits historiques pour compléter notre explication, ou, inversement, nous essayerons d'expliquer les problèmes de l'époque à partir de structures significatives apparues dans l'œuvre. Plus tard nous ne décrirons que les principales étapes qui nous ont conduit à une structure plus complexe et plus globale. Après avoir terminé l'analyse séparée des trois œuvres, nous essayerons de faire une synthèse des trois structures générales et de la vision que l'auteur exprime afin de montrer leur évolution et leurs caractéristiques.

## NOTES DE L'INTRODUCTION

(1) La «trilogie bananière» est formée par les trois livres suivants : *Viento Fuerte* (l'Ouragan), écrit en 1950, *El Papa Verde* (Le Pape Vert), en 1952, et *Los Ojos de los Enterrados* (Les Yeux des Enterrés), en 1952-1959.

(2) Bien que l'Amérique Centrale soit divisée en cinq pays, elle a toujours présenté une certaine unité tant du point de vue économique et politique que culturel. C'est pour cela que l'on peut parler d'une littérature commune à l'Amérique Centrale.

(3) Antonio José de IRRISARI (1786-1868), José MILLA (1822-1882) en furent les principaux représentants. Auparavant, on ne peut parler encore de romans mais de chroniques telles que les chroniques indigènes ou les chroniques coloniales (les lettres et les relations écrites par les conquérants espagnols) car l'Inquisition avait considéré le roman de fiction comme un genre maudit et avait même interdit la circulation des romans de chevalerie en Amérique Latine. Cela n'a pas pourtant empêché l'arrivée de certains romans en contrebande, par exemple, *El Quijote* de CERVANTES. Pour plus de détails sur la tradition littéraire en Amérique Centrale, voir Sergio RAMÍREZ, *La Narrativa Centroamericana*, Editorial Universitaria de El Salvador, 1970.

(4) Nous avons traduit «*narrativa social*» par «récit social».

(5) *Costumbrista* : réalisme qui décrit les mœurs ou description réaliste des mœurs.

(6) Au Guatemala, on peut citer deux écrivains principaux, Enrique GOMEZ CARRILLO, *Tres Novelas inmorales* et Rafael AREVALO MARTINEZ, *El Mundo de los Maharachías* (1938), *El Hombre que pareció un caballo*. Voir Sergio RAMÍREZ, *La Narrativa Centroamericana*, op. cit., p. 4.

(7) Pour plus de détails, voir Sergio RAMÍREZ, *Balcenes y Volcanes - Aproximaciones al proceso cultural contemporáneo de Centro América* in : *Centro América Hoy*, Siglo XXI, Editores SA, Mexico 1975, pp. 2-5.

(8) Cette époque vit se multiplier les «romans de la Nature» mais comme en Amérique Centrale, la conquête de la forêt vierge, la lutte de l'homme et de la nature furent laissées aux compagnies bananières, la nature ne représentait dans la littérature qu'une toile de fond et un prétexte. Sergio RAMÍREZ, *Balcenes y Volcanes*, in *Centro América Hoy*, op. cit., p. 340.

(9) Par exemple, Flavio HERRERA (1895-1967) au Guatemala, *El Tigre* et *La Tempestad*, Ciro ALEGRIA, *La Serpiente de Oro* (1935) et B. TRAVEN, *La Rosa Blanca* (1929).

(10) RAMIREZ, *op. cit.*, pp. 340-41.

(11) Le contenu résolument anti-dictatorial de ce roman ne permettait guère à son auteur de le publier à l'époque de la dictature d'Ubico, à moins de risquer l'exil, la prison voire même la mort.

(12) Sergio RAMIREZ, *La Narrativa Centroamericana, op. cit.*, p. 6.

(13) D'emblée, nous tenons à préciser que nous ne prétendons pas ici pouvoir faire une analyse véritablement sociologique dans le sens goldmannien du terme. Pour faire une telle analyse, il faut d'abord tenir compte de toute l'œuvre de Miguel Angel Asturias ; en outre, pour achever un travail de si longue haleine, il faut la collaboration d'un groupe de travail. C'est pour cela que notre analyse se limite seulement à une « approche sociologique ».

(14) Karl MARX, *Contribution à la Critique de l'Économie Politique*, Éditions Sociales, 1957, p. 4.

(15) Mao Tse TOUNG, *Sur la littérature et l'Art*, Éditions en langues étrangères. Pékin, 1967, p. 19.

(16) Pour plus de détails, voir Lucien GOLDMANN, *Pour une Sociologie du Roman*, Éditions Gallimard, Coll. Idées, Paris, 1964, p. 16 ; pp. 338-372.

(17) LUKACS, in *Pour une Sociologie du roman, Id.*, p. 31.

(18) Lucien GOLDMANN, *Marxisme et Sciences Humaines*, Gallimard, Coll. Idées, Paris, 1970, p. 56.

(19) Mao Tsé TOUNG, *Sur la littérature et l'Art, op. cit.*, p. 29. « Chaque classe, dans chaque société de classes possède son critère propre, aussi bien politique qu'artistique. Néanmoins, n'importe quelle classe, dans n'importe quelle société de classes, met le critère politique à la première place et le critère artistique à la seconde. La bourgeoisie rejette toujours les œuvres littéraires et artistiques du prolétariat, quelles que soient leurs qualités artistiques ». p. 34.

(20) *Viento Fuerte* in *Obras Completas* (ci-après O.C.), T. II, Aguilar, deuxième éd. Première réimpression, Madrid, 1969.

(21) } *Trad* « Ya no era fuerza » : Ils n'avaient plus de force ; « días y noches trabajando » : travaillant nuit et jour ; « el terreno dominado » : le terrain dominé ; « alegría » : joie ; « calor » : chaleur ; « signos violentos » : signes violents ; « desvelada » : éveillée ; « parecía totalmente dominado » : semblait complètement dominé ; « todo dominado menos el calor » : tout fut dominé sauf la chaleur.

(22) Voir « Partie historique », (ci-après P.H.), pp. 52-57.

**PREMIERE PARTIE**

**PARTIE HISTORIQUE**

## PARTIE HISTORIQUE

### Introduction

La période d'élaboration de la «trilogie bananière» va de 1950 à 1959. Quelle était alors la situation économique, politique et sociale du pays ?

Ce fut une période de démocratie rendue possible par la révolution de 1944-1954, suivie par le retour à la dictature avec le coup d'État de Castillo Armas en 1954.

D'une manière générale, on peut dire que le Guatemala était — il l'est encore — un pays essentiellement agricole. La population rurale constituait 70% de la population totale et représentait la force de production la plus importante. L'agriculture fournissait plus de 50% du PNB (1945) et c'était sur le régime de la terre que reposaient les structures fondamentales de la société guatémaltèque. La répartition des terres était néanmoins très inégale ; elle était basée sur le système *lati-minifundista* (1) : 90% des terres se trouvaient dans les mains de 6% de la population. Le problème essentiel des campagnes était donc le manque de terres ou leur insuffisance, surtout pour les Indiens qui représentaient plus de la moitié de la population et habitaient les terres montagneuses et pauvres.

Les petites propriétés étaient consacrées aux cultures de subsistance tandis que les grandes plantations, accaparant les terres fertiles, étaient orientées surtout vers les produits d'exportation. Le système de la monoculture portait préjudice à l'économie nationale. Le café et la banane étaient à l'époque les principaux produits exportés ; ils allaient être remplacés, après 1954, par le coton, la canne à sucre et le bétail.

Le développement des monopoles nord-américains, l'UFCO et l'IRCA (2), avait accentué la soumission du pays à l'impérialisme. Ceux-ci avaient étendu leurs ramifications à beaucoup de secteurs essentiels de l'économie nationale. L'UFCO était le plus grand propriétaire foncier du Guatemala et ses exportations de bananes représentaient 89% du total des exportations de ce fruit. Les investissements nord-américains étaient très importants à cette époque, en raison notamment de la fermeture des marchés européens pendant la Deuxième Guerre mondiale. C'est ainsi que la dépendance du Guatemala à l'égard du marché nord-américain s'était accrue.

Pour certains auteurs, par exemple pour Vania Bambilra, la structure économique du Guatemala relève du «capitalisme dépendant». Cette dépendance se manifeste non seulement sur le plan économique mais aussi sur le plan politique et culturel : pressions diplomatiques sur les gouvernements, idéalisation de l'*American way of life*, etc. Quant à la structure sociale, elle se caractérise surtout par l'absence d'une bourgeoisie nationale ayant des intérêts différents de ceux de l'impérialisme, par l'existence d'une bourgeoisie agro-exportatrice pro-impérialiste et par la faiblesse numérique de la classe ouvrière industrielle. La force de travail est constituée principalement du prolétariat agricole des plantations et du semi-prolétariat ; il s'agit de petits propriétaires qui émigrent d'une façon saisonnière vers les plantations.

Si le pouvoir politique a passé temporairement aux mains de la petite bourgeoisie pendant la révolution de 1944-54, le pouvoir économique est toujours resté entre les mains de la bourgeoisie agro-exportatrice. Après le coup d'État de 1954, celle-ci reprit le contrôle du pouvoir et l'exerça par l'intermédiaire des gouvernements militaires.

Du point de vue social, les problèmes essentiels étaient la prolétarianisation, l'analphabétisme, l'augmentation du chômage et de la marginalisation sociale, les bas salaires et les conditions de logement. A cela s'ajoutaient pour les Indiens, le mépris que leur portaient les *Ladinos* (3) ; et le problème de l'acculturation.

Pendant la révolution de 1944-54, la petite bourgeoisie qui avait pris le pouvoir politique a tenté de jouer le rôle de cette bourgeoisie nationale inexistante en essayant de lutter contre l'impérialisme, d'entamer une réforme agraire, de susciter un développement industriel national et de réduire le rôle de l'armée. Celle-ci fut décrétée apolitique et autonome. Plusieurs mesures furent prises en vue d'améliorer les conditions sociales : promulgation d'un Code du travail, autorisation des syndicats, campagne d'alphabétisation, distribution de crédits, etc.

Toutes ces réformes furent cependant balayées en 1954 par la contre-révolution menée par Castillo Armas et soutenue par l'UFCO. Le pays retomba dans la longue nuit des dictatures militaires et de la répression sanglante.

Les problèmes essentiels tels que le système *lati-minifundista*, la monoculture, la domination impérialiste, le capitalisme dépendant, la prolétarianisation, la condition des Indiens, les tentatives de réforme et la dictature ont été ébauchés ici d'une manière statique. Ils ont toutefois leurs racines dans le passé. Pour mieux les comprendre, il est donc nécessaire de retracer dans les grandes lignes l'histoire guatémaltèque depuis le heurt entre la civilisation maya et la Conquête espagnole. Il s'agit de montrer la naissance, l'évolution et la transformation de la structure de la société guatémaltèque.

Avant d'entrer en matière, nous devons poser d'abord quelques principes méthodologiques relatifs à l'étude de l'histoire. En premier lieu, nous ne concevons pas l'étude de l'histoire comme une pure description de faits, de personnages importants, d'idéologies etc. Notre intérêt va plutôt à l'analyse des causes qui ont provoqué tel ou tel fait. Or, c'est la structure économique qui détermine toute la vie sociale, politique et intellectuelle d'une société. Aussi faut-il partir de l'analyse des structures économiques et de la forme d'organisation sociale si l'on veut comprendre les causes réelles des faits historiques. En second lieu, nous n'allons

pas faire une analyse statique ; nous nous efforcerons plutôt de discerner l'évolution, le processus de la naissance, du développement et éventuellement du déclin de la forme d'organisation sociale étudiée. La clé pour comprendre vraiment l'histoire a été donnée par le marxisme : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes » (4) ; « La lutte des classes est le moteur des événements » (5). En troisième lieu, nous considérons que le véritable but de l'étude de l'histoire est de nous aider à expliquer le présent. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit d'expliquer la forme d'organisation sociale guatémaltèque. Notre but est de rechercher dans les périodes antérieures l'explication des faits historiques présents.

Enfin, à propos de l'analyse particulière de l'histoire du Guatemala et en relation avec l'analyse de la « trilogie bananière » de Miguel Angel Asturias, nous ne devons pas oublier un fait important. L'économie guatémaltèque a toujours été liée au développement d'une économie extérieure (espagnole, anglaise, nord-américaine), au développement du capitalisme. Aussi nous semble-t-il important de tenir compte de ce facteur dans l'analyse historique de la société guatémaltèque.

Nous partirons donc de l'analyse de la société préhispanique avant la conquête et nous donnerons un bref aperçu des forces sociales qui ont donné l'impulsion à la découverte, la conquête et la colonisation afin de montrer comment est née la structure économique et sociale coloniale au Guatemala. Ensuite, nous verrons comment a évolué cette structure pendant la période coloniale, républicaine et contemporaine. Nous pouvons diviser cette partie en deux périodes liées au développement du capitalisme. La première va de la Conquête jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle à peu près et correspond au stade de l'accumulation primitive et du capitalisme mercantile ; la seconde a comme point de départ la réforme libérale de Barrios (1871) : elle se poursuit jusqu'à nos jours et correspond à celui du capitalisme monopoliste.

## Chapitre I

# LES CONDITIONS D'APPARITION DE LA STRUCTURE ECONOMIQUE ET SOCIALE COLONIALE

### 1.1. La société préhispanique à la veille de la conquête

Les chroniques espagnoles et certains auteurs considèrent qu'au moment de l'arrivée des Espagnols, en 1524, la société maya se trouvait en pleine décadence. D'après eux, l'existence de luttes internes et de luttes entre différentes tribus en est la preuve (6). Cette période est appelée époque militariste. Cette thèse a été utilisée par la suite pour justifier la pénétration et la domination des colons espagnols par le prétexte de «pacifier» ces peuples. Tous les colonisateurs ont invoqué cette raison.

D'autres auteurs, à cause de l'existence du «*calpulli*», vestige de la communauté primitive (7), présentent d'une manière idéaliste la société maya comme une organisation communautaire parfaitement égalitaire à l'arrivée des Espagnols (8). Cependant, non seulement il existait des luttes pour l'hégémonie entre les tribus mais en plus – et surtout – des révoltes populaires répétées se produisirent contre les classes dominantes (9). En outre, le *calpulli* commen-

çait à se désintégrer et la division sociale était assez marquée : un pouvoir centralisé, des guerriers chefs de famille, des commerçants, des artisans, des agriculteurs, des esclaves etc. Les livres de Chilam Balam montrent bien la division entre *Hermanos Mayores* et *Hermanos Menores* (10). Nous considérons donc ces deux thèses comme partielles dans la mesure où la première ne voit que les divisions et la seconde ne se penche que sur l'organisation gentilice.

À l'époque de l'arrivée des Espagnols, les peuples maya de la région du Guatemala se trouvaient, selon d'autres auteurs encore, dans une phase de transition. La coexistence des relations de parentèle, des divisions sociales et d'un pouvoir centralisé le démontre. Comme le dit Éric Wolf, le *calpulli* avait à la fois les caractéristiques d'un clan et d'une classe (11). Il s'agit, selon la notion marxiste, d'un mode de production asiatique : une des formes de transition des sociétés sans classes, basées sur les relations de parentèle, aux sociétés de classes et à la formation de l'État (12). Citons ici Godelier pour préciser davantage cette notion :

«L'essence même du mode de production asiatique est l'existence combinée de communautés primitives, où règne la possession commune de la terre, et organisées encore partiellement sur la base de relations de parentèle, et d'un pouvoir d'État qui exprime l'unité réelle ou imaginaire de ces communautés, contrôle l'usage des biens économiques essentiels et s'approprie directement d'une partie du travail et de la production des communautés qu'il domine» (13).

Ainsi par exemple, le peuple Quiché était divisé en 24 *calpullis*, regroupés en 9 tribus. Chaque *calpulli* avait sa propre organisation sociale, son chef de famille, son chef militaire, son dieu particulier et son temple propre. Seul le *calpulli* pouvait posséder la terre ; l'individu n'avait que le droit d'usage. L'autonomie du *calpulli* était toutefois relative : il était subordonné à un pouvoir central formé par quatre personnages apparentés et un conseil. Le pouvoir suprême était entre les mains des quatre personnages : le chef ou le «roi», son adjoint, le grand élu et le grand prêtre. Le conseil, composé d'individus issus des Grandes Maisons ou *calpullis*, aidait ces quatre chefs à gouverner. Il s'occupait de l'administration : justice, collecte

des tributs, organisation des cultures, culte religieux, etc. Les quatre personnages et le conseil formèrent alors une sorte de pouvoir central résidant dans la capitale Utatlan (ou Gumarcah) (14). Cependant, d'autres groupes émergèrent comme nouvelles forces sociales à côté des *calpullis* : les commerçants, les guerriers.

Les autres peuples, comme les Cakchiqueles, les Tzutuhiles etc. se sont aussi organisés en unités politico-militaires. Les luttes entre les différents groupes furent des luttes pour l'hégémonie. L'organisation en «gens» fut remplacée progressivement par un pouvoir centralisé. Face à toutes ces forces sociales qui se disputaient le pouvoir et qui opprimaient le peuple, celui-ci avait riposté par de nombreuses révoltes. Tous ces conflits signifient donc l'existence d'une lutte de classes aiguë et la transition de la société gentilice à la société de classes.

## 1.2. Les protagonistes de la découverte, de la conquête et de la colonisation

Il ne nous est pas possible dans le cadre de cette étude de faire une analyse détaillée des causes et des buts de la Conquête ni de la situation économique, politique et sociale espagnole à l'époque de la Conquête. Nous essaierons plutôt de déterminer les forces sociales qui ont donné l'impulsion à ce fait historique. Il est en effet difficile de comprendre la vraie nature de la structure économique coloniale si l'on oublie le fait que la découverte, la conquête et la colonisation furent principalement une entreprise privée et non étatique. Cet oubli est une des sources de toutes les discussions sur la nature du mode de production colonial. Les colons ont-ils implanté le féodalisme espagnol en Amérique latine et particulièrement au Guatemala ou bien s'agit-il d'un nouveau mode de production ? Est-ce le féodalisme ou le capitalisme mercantile ? Pour mieux cerner ce problème, il est nécessaire de connaître les principaux protagonistes dans l'entreprise de la conquête.

Vers 1492, en réalité, deux forces sociales s'affrontaient en Espagne. La première force était la noblesse féodale, orientée vers la guerre comme moyen de s'enrichir, mais

dont l'intérêt économique traditionnel résidait dans l'extension des pâtures pour ses troupeaux de gros bétail et dans le commerce de la laine avec le nord de l'Europe (15). En raison de sa situation privilégiée, cette noblesse avait adopté au début une attitude réservée à l'égard de l'aventure de la Conquête. Elle ne participa pas aux expéditions, pas même indirectement en les finançant. La Conquête ne fut donc pas une entreprise d'Etat, représentant principalement les intérêts de l'aristocratie. Il s'agissait d'une entreprise dans laquelle prédominaient l'intérêt et l'initiative privés. Les premiers *conquistadores* furent surtout des individus qui se sentaient mécontents de leur situation sociale ; entre autres, les cadets de familles *hidalgo*, lésés par le droit d'aînesse et qui voyaient dans l'Amérique la possibilité de faire fortune.

La seconde force sociale était représentée par une bourgeoisie ascendante fixée dans les villes, dont l'intérêt économique se situait surtout dans l'industrie et le commerce (16). Poussé par le besoin d'expansionisme économique ainsi que par la recherche de richesses et de nouveaux marchés pour développer le commerce, ce groupe joua un rôle prépondérant dans l'organisation et le financement de la découverte, de la conquête et de la colonisation. Ce ne furent donc pas les féodaux qui donnèrent l'impulsion à la Conquête mais la classe bourgeoise ascendante dans le processus du développement du capitalisme mercantile (17). Comme l'écrit H. Flores Alvarado, le *conquistador* du Guatemala Pedro Alvarado «ne fut qu'un simple employé engagé par les compagnies particulières qui entreprirent la Conquête ; son rôle, à part celui que lui conférait la Couronne, fut celui de représentant de la classe bourgeoise mercantile espagnole à la recherche de richesses et de marchés qui lui étaient nécessaires pour se développer» (18). Et plus loin, le même auteur ajoute, «la Conquête de l'Amérique fut donc une entreprise personnelle de particuliers qui recevaient la grâce de la Couronne espagnole» (19).

Pour déterminer la classe du groupe des colons, l'important n'est pas leur origine de classe mais leur rôle par rapport au développement du capitalisme mercantile et leur

place dans les rapports de production dans la colonie. En ce qui concerne ce dernier point, les nombreux récits, faits non seulement par des Espagnols mais aussi par les indigènes à propos des *conquistadores* décrivent ceux-ci comme des hommes avides d'or et de richesses (20). C'est pour cette raison que les colons se précipitèrent sur l'exploitation des ressources minières, l'or et l'argent. Comme il y avait peu de mines au Guatemala, ce sont les cultures extensives de produits commerciaux qui devinrent la source principale de richesse. Toutefois sans la main d'œuvre indigène, toutes ces richesses auraient été inutiles. C'est ainsi que dès le début, au Guatemala, le contrôle de la main d'œuvre et de la terre a été la plus grande préoccupation des Espagnols.

## Chapitre II

### LA SOCIÉTÉ COLONIALE ET POSTCOLONIALE ET LE CAPITALISME MERCANTILE

#### 2.1. La société coloniale

En général, on ne voit dans la Conquête qu'un choc entre deux cultures et entre deux races différentes. On oublie que c'est aussi et surtout la rencontre de deux systèmes économiques différents. Les deux causes principales de la victoire des Espagnols sont liées intimement aux systèmes économiques de chacun de ces deux groupes. La première est le niveau supérieur de la technologie espagnole par rapport à celle des indigènes ; la seconde est l'existence de divisions parmi ceux-ci (21).

Expliquons-nous. La technologie est inhérente au système économique de production par le fait qu'elle est un des moyens pour soumettre la nature et qu'elle est un des éléments des forces productives (22). La technologie utilisée par les Espagnols (la poudre, les armes en acier) était supérieure aux flèches et aux javelots des Indiens. Pourtant, comme l'a souligné E. Wolf, malgré cette supériorité technologique, la victoire des Espagnols n'aurait pas été

possible sans des alliés indigènes (23). Nous avons vu en détail plus haut que les causes de l'existence de divisions et de conflits entre les peuples indigènes étaient liées à la structure économique, au mode de production asiatique. Les Espagnols ont utilisé ces rivalités pour régner. « La technologie militaire des Espagnols gagna la bataille mais l'assistance des Indiens détermina le succès de la guerre », affirme E. Wolf (24).

Ainsi, ces peuples furent soumis par la force ; cela signifiait cependant aussi une domination économique, politique et idéologique. Une nouvelle forme d'organisation sociale et économique fut imposée : celle des vainqueurs. En quoi consiste cette nouvelle forme d'organisation ?

## 2.2. Capitalisme colonial ou féodalisme ?

Certaines théories soutiennent que les Espagnols ont implanté le féodalisme en Amérique latine. L'*encomendero* et plus tard l'*hacendado* sont considérés comme des seigneurs féodaux à cause de leurs relations particulières avec les travailleurs ; l'existence d'institutions comme la servitude, l'esclavage, le travail forcé, les grandes propriétés terriennes inexploitées en serait la preuve (25).

A. Gunder Frank a critiqué âprement le mythe du féodalisme en Amérique latine et a démontré dans ses œuvres (26) que toute l'Amérique Latine fut incorporée depuis la Conquête au capitalisme mercantile par l'implantation d'une économie d'exportation ; la dépendance à l'égard du marché européen se fit d'abord à travers l'exportation de la production minière, puis à travers les cultures commerciales et la production bovine. Contrairement à certains auteurs qui affirment que l'*encomendero* était un seigneur féodal passif, se contentant de jouir des tributs et des services, A. Gunder Frank soutient que l'*encomendero* est « un homme d'action et qu'il ne se limite pas comme le seigneur féodal à jouir simplement des tributs et des services mais convertit les uns et les autres en base principale de plusieurs entreprises » (mines, exploitations agricoles, élevage) (27). E. Wolf soutient aussi que le colon espagnol ne se contentait pas de consommer la richesse mais visait à convertir la

richesse et le travail en marchandises vendables, «la richesse signifiait pour lui une richesse investie en marchandises espagnoles... un capital se multipliant miraculeusement par le moyen de l'échange... aucun Espagnol ne pouvait s'estimer riche s'il ne faisait que recevoir des cargaisons de maïs, des morceaux de jade ou des fèves de cacao» (28). En effet, l'image que l'on se fait du colon espagnol se contentant de vivre dans le luxe sans investir est fautive et provient du fait qu'il ne s'est pas orienté vers un développement économique interne ; il n'a pas investi dans l'industrie mais s'est tourné vers les cultures commerciales. Allant à l'encontre de l'opinion selon laquelle l'*hacienda* est une institution féodale, A. Gunder Frank affirme qu'elle est capitaliste par le fait qu'elle est une exploitation essentiellement commerciale. Cependant, André Gunder Frank nuance son point de vue en disant que les traits féodaux des institutions étaient dus aux particularités de la situation coloniale (29). Il utilise le terme «capitalisme colonial» pour désigner le mode de production existant à cette époque en Amérique latine (30). Nous n'adhérons pas à la thèse du féodalisme car tout d'abord, elle n'offre pas d'analyse des causes de l'établissement de toutes ces institutions et relations considérées comme féodales. Ensuite, elle ne tient pas compte dans l'analyse du lien étroit entre ce système économique et l'économie européenne : la place et le rôle qu'occupe ce système dans le processus du développement du capitalisme mondial. Remarquons que cette thèse a engendré la théorie bourgeoise dualiste qui consiste à affirmer la coexistence du féodalisme et du capitalisme en Amérique Latine et l'idée que pour combattre le sous-développement provoqué par le féodalisme, il faut instaurer le capitalisme partout. Son utilisation a faussé la stratégie révolutionnaire de l'opposition : la lutte fut portée surtout contre le féodalisme et non pas contre le capitalisme.

Par conséquent, nous prenons position pour la thèse de A. Gunder Frank. Toutefois, se borner à dire que c'est un système capitaliste colonial n'explique rien ; il est nécessaire de le préciser dans l'analyse concrète de la situation coloniale guatémaltèque.

### 2.3. Le capitalisme colonial

#### a) *Les institutions coloniales et l'accumulation primitive du capital*

Tout d'abord, nous devons écarter deux catégories d'erreurs dans l'analyse de la situation coloniale guatémaltèque. La première revient à ne considérer que le système économique introduit par les Espagnols sans tenir compte de la résistance du système économique des colonisés. Cette vision unilatérale est, nous semble-t-il, à l'origine des thèses de l'esclavagisme et du féodalisme au Guatemala. La seconde consiste à oublier que le capitalisme a émergé de la violence et du pillage et que son développement a nécessité deux conditions fondamentales. L'une a été la désagrégation des rapports féodaux et la prolétarianisation d'un grand nombre de paysans qui devaient vendre librement leur force de travail. L'autre a été l'accumulation d'une grande quantité de richesses monétaires à travers le commerce à longue distance (31). La bourgeoisie a utilisé la violence pour créer ces deux conditions : expropriation des paysans (par exemple, les «*enclosures*» en Angleterre) et édification d'un système colonial (32). L'accumulation primitive du capital se fit donc par la violence. L'Amérique Latine eut un rôle important dans cette accumulation et fut le théâtre de cette violence et de ce pillage.

Comme nous l'avons vu plus haut, les Espagnols s'emparèrent de tout l'or qu'ils trouvaient et exploitèrent les mines d'or et d'argent en Amérique Latine, accumulant ainsi directement les richesses monétaires. Nous l'avons mentionné aussi : dès le début, le but des Espagnols était de s'enrichir ; au Guatemala, les sources principales de richesse étaient la terre et la main d'œuvre. Nous allons voir que toutes les institutions coloniales tendaient au fond à contrôler ces deux sources.

Dans la première étape de la Conquête, la répartition des terres et celle de la main d'œuvre indigène furent établies et se firent dans un même acte (33). Le partage des terres fut appelé *repartimiento* et celui de la main d'œuvre

*encomienda*. On répartissait les Indiens sous prétexte de les christianiser mais en fait, l'*encomienda* était une manière de cacher l'esclavage virtuel. Parallèlement, une forme d'esclavage légalisé était en vigueur : la Cédule Royale de 1503 déclara esclaves les Indiens qui s'opposaient à la christianisation. Pour arriver à leurs fins — et notamment pour obtenir de la main d'œuvre — les Espagnols utilisaient au besoin des moyens violents tels que le pillage, l'asservissement et le vol de terres (34). Pourquoi ? Sans doute en raison de la résistance tant du système économique existant que des colonisés. Expliquons-nous : Marx a insisté à propos du mode de production asiatique, sur le fait que la communauté villageoise — dans notre cas le *calpulli* — constitue un obstacle au développement du capitalisme (35). D'autres auteurs, étudiant l'introduction du capitalisme dans les pays colonisés, ont montré que les structures traditionnelles s'opposent à l'extension des échanges marchands (36). En d'autres termes, les seuls mécanismes économiques ne suffisent pas à transformer l'économie traditionnelle de subsistance en une économie marchande. Ainsi, il aurait été parfaitement utopique de s'attendre à ce que le peuple maya, vaincu militairement, adopte volontairement un système d'économie commerciale pour l'exportation (or, argent, cultures commerciales, etc. ), radicalement différent de son système traditionnel d'économie de subsistance. De même, il est illusoire de croire que les Indiens ont accepté sans autre d'échanger leur travail contre des salaires. Par conséquent, les colons ont dû recourir à des moyens extra-économiques pour imposer leur modèle économique. C'est ainsi qu'ils ont utilisé, au début, l'*encomienda* et l'esclavage pour obtenir de la main d'œuvre, tout en tentant de justifier ces moyens par la christianisation et par la prétendue supériorité culturelle des Espagnols (37).

Plus tard — en 1542 — pour empêcher l'extermination de la main d'œuvre indienne par les abus des *encomenderos* (38) et, surtout, par peur du pouvoir croissant de ceux-ci, la Couronne promulga les Nouvelles Lois (39). En effet, ceux qui — comme les Dominicains et surtout Bartolomé de las Casas — prenaient la défense des Indiens pour des buts humanitaires, le faisaient aussi pour préserver les inté-

rêts de la monarchie face à la voracité des colons (40) ; les écrits de Bartolomé de las Casas l'attestent ouvertement :

«Pierde Vuestra Majestad y su real corona infinito número de vasallos que le matan... : pierde tesoros y riquezas grandes que justamente podría haber» (41).

Les Nouvelles Loïs affranchirent donc les Indiens vassaux et les rendirent tributaires du roi : l'esclavage fut aboli. Il s'agissait en fait de contrôler politiquement le pouvoir des colons et, ensuite, d'obtenir des tributs de la part des Indiens. Mais la réaction violente des *encomenderos* contre ces lois ne se fit pas attendre : la Couronne fut obligée de faire des concessions et les Nouvelles Loïs ne furent que rarement appliquées à la lettre.

Les nouvelles institutions qui furent établies par la suite, comme la «nouvelle *encomienda*» à base de tribut (42), l'esclavage des Noirs, le *repartimiento* des Indiens (43), les *reducciones* ou communautés indigènes (44) et les *mandamientos* basés sur le salaire (45) étaient l'expression de ce compromis entre la Couronne d'une part, et les colons de l'autre. La nature de la communauté indigène a fait l'objet d'une vive polémique entre les auteurs. Pour certains, la communauté est considérée comme un vestige de la communauté primitive maya, perpétuant une forme d'organisation précolombienne basée sur des relations égalitaires. D'autres auteurs conçoivent la communauté comme un système visant à faciliter l'enseignement de la doctrine religieuse et à éviter la corruption des Indiens par l'Espagnol et surtout par le métis et le Noir (46). Cette institution aurait donc été établie pour protéger les Indiens.

En fait, la communauté a été instaurée en 1547 sous l'initiative de Francisco Marroquin, suivant le modèle du *municipio* espagnol. Les Indiens furent regroupés d'une manière arbitraire sans tenir compte de leur lien de parenté, des langues et des tribus différentes. En outre, la communauté comme les autres institutions, poursuivait un double but : il s'agissait pour la Couronne de contrôler dans une certaine mesure les colons et de recevoir des tributs des Indiens ; d'autre part, les colons, pouvaient ainsi continuer à employer la main d'œuvre indienne pour produire des richesses (47). Affranchissant l'Indien de l'esclavage, ce compromis

ne faisait pourtant pas de lui un travailleur libre. Malgré cette nouvelle législation et malgré l'existence de lois protégeant l'Indien depuis 1512 (48), celui-ci continuait en effet à être employé comme main d'œuvre à bon marché dans les haciendas des Espagnols, à fournir des tributs tant à la Couronne qu'aux *encomenderos* et à travailler, au surplus, sur sa propre terre pour pouvoir subsister et payer les tributs.

En résumé, nous constatons que l'esclavage, l'*encomienda*, les *repartimientos*, les *reducciones* et les *mandamientos* avaient tous le même but : contrôler et exploiter une main d'œuvre bon marché voire gratuite. Ces différentes formes d'exploitation à caractère féodal ou esclavagiste ne représentent pas en elles-mêmes un mode de production ; elles ne constituent que les moyens qui ont rendu possible l'introduction d'un mode de production : celui du capitalisme colonial. En effet, ces institutions étaient destinées, fonctionnellement, à assurer la production pour le marché capitaliste (49). De même, par le biais des tributs et des salaires, les Indiens étaient amenés peu à peu à s'intégrer dans l'économie commerciale des Espagnols : le pouvoir colonial s'employa ainsi à pousser l'économie primitive à la monétarisation (50). Ayant besoin d'argent pour payer les tributs et pour se procurer des marchandises, les Indiens n'avaient pas d'autre solution que de travailler dans les haciendas. Dans ces circonstances, l'institution de l'esclavage et du travail forcé allait devenir de plus en plus inutile. C'est dans cette perspective que l'on doit comprendre la tendance des *terratenientes* (51) à agrandir leur domaine au détriment des petites propriétés. Plus les terres étaient rares, moins les Indiens avaient de produits à vendre pour payer des tributs et plus ils allaient s'embaucher dans les *haciendas*.

#### b) *L'hacienda et le développement du capitalisme mercantile*

Examinons enfin la plus importante institution coloniale, l'*hacienda*, sans oublier son corollaire, la *comunidad*. Trop souvent, l'on a tendance à confondre *encomendero* avec *hacendado*. Aussi est-il nécessaire de préciser que le

premier a la jouissance de la main d'œuvre indigène (avant 1542) ou des tributs seulement (après cette date), tandis que le second a la propriété de la terre. Il est vrai que cette confusion s'explique en partie par le fait que la plupart des *encomenderos* étaient en même temps des propriétaires terriens (52).

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, la baisse de la production minière accrut l'influence de l'*hacienda* au Guatemala. L'*hacienda* et la communauté indigène étaient les principales unités de la vie rurale. A. Gunder Frank a relevé que l'essor économique de l'*hacienda* au XVII<sup>ème</sup> siècle doit être attribué surtout à la diffusion et au développement du capitalisme mercantile dans le monde (53). La demande de matières premières et de produits tropicaux augmentait. D'autre part, le développement des manufactures poussait les intéressés à rechercher continuellement des marchés nouveaux pour écouler les produits fabriqués. Ainsi, au Guatemala, le contrôle de la terre et la recherche de la main d'œuvre devenaient encore plus impérieux. Cependant, comme les terres étaient accordées seulement par la Couronne et comme celle-ci contrôlait le recrutement de la main d'œuvre, les *hacendados* durent recourir à des moyens extra-légaux pour les obtenir. Le moyen le plus efficace consistait à séparer les Indiens de leur moyen de production ou à réduire leurs terres. En monopolisant les terres, l'*hacendado* parvenait à obliger l'Indien à vendre sa force de travail et à le mettre ainsi sous sa dépendance.

C'est donc dans le but de s'approprier la main d'œuvre bon marché que les propriétaires accaparaient les terres et les laissaient inexploitées. L'*hacendado* utilisait d'autres moyens encore, comme le remboursement des dettes et le paiement des tributs par du travail, la rémunération du travail en nature, les relations patriarcales et enfin le système d'*arrendamiento* (54). Toutes ces pratiques visaient à soumettre toujours plus la main d'œuvre au propriétaire et à permettre à ce dernier d'en disposer librement. C'est ainsi que le *peonaje* (55) fit son apparition et avec lui les premiers travailleurs résidents ou temporaires, appelés respectivement *peones acasillados* et *jornaleros*.

La communauté indigène — l'autre unité de la vie rurale — devint à la fois un moyen de défense vis-à-vis de l'extérieur et une réserve de main d'œuvre pour l'*hacienda*. D'une part, l'Indien communautaire, en possédant de la terre gardait encore une certaine indépendance. Le système dénommé « économie de prestige » servait à empêcher la formation des inégalités et la désintégration de la communauté (56). Mais d'autre part, la surpopulation, l'insuffisance des terres et par conséquent l'impossibilité de subvenir à tous les besoins de ses membres obligeait la communauté à exporter, temporairement ou définitivement, une partie de sa population vers les *haciendas*.

En résumé, à l'instar des institutions dont nous avons parlé plus haut, les formes d'exploitation utilisées par l'*haciendado* n'étaient que des subterfuges visant à lui fournir la main d'œuvre nécessaire pour satisfaire la demande toujours accrue de produits tropicaux. Sans doute ces institutions avaient-elles certains traits féodaux ou esclavagistes, mais leur but principal était capitaliste : produire des marchandises pour les vendre (et non satisfaire les besoins personnels comme au temps du féodalisme), la marchandise étant la forme cellulaire de l'économie capitaliste (57). On ne saurait donc considérer l'*hacienda* comme une institution féodale, étant donné que sa fonction économique était de produire, en premier lieu pour le marché capitaliste et en second lieu seulement pour la consommation locale.

Les principales sources de richesses de la colonie étaient des cultures commerciales telles que la canne à sucre, l'indigo, le cacao, le coton et le tabac (58). Le Guatemala a donc connu, dès le début, une économie agraire basée sur l'agriculture capitaliste coloniale. L'économie coloniale, à son tour, s'est structurée en fonction des nécessités du marché européen dont elle dépendait (59). Pour A. Gunder Frank, le degré et le type de dépendance par rapport à la métropole constituent même le facteur clé de la structure économique et de la structure de classes en Amérique Latine (60).

Nous pouvons donc affirmer que depuis le début de la colonisation jusqu'à sa fin, les préoccupations principales des colons au Guatemala étaient la terre et la main d'œuvre.

L'économie coloniale était strictement subordonnée au capitalisme mercantile. Le rôle fondamental de la colonie consistait à procurer au marché mondial des produits commerciaux, et ceci à travers sa métropole, l'Espagne. L'ensemble des institutions économiques, politiques et idéologiques était déterminé par cette infrastructure, c'est-à-dire par le mode de production capitaliste colonial.

Aux débuts de la colonisation, la contradiction principale opposait les colonisateurs aux colonisés, les Espagnols aux Indiens. Cette contradiction revêtait, en même temps, un caractère de classe en opposant les classes dominantes aux classes dominées, les exploiters aux exploités. En d'autres termes, les relations coloniales et les relations de classes constituaient la base des relations ethniques (61). Les colonisateurs détenaient le pouvoir économique, politique et idéologique ; quant aux Indiens, ils étaient réduits au rôle de main d'œuvre gratuite ou bon marché. Aussi, tout au long de la colonisation, les révoltes indigènes furent-elles nombreuses. La plus importante fut celle de Totonicapán, en 1820 (62).

Plus tard, les relations de classes coloniales devinrent plus complexes. Sommairement, on peut les résumer de la façon suivante : les employés royaux péninsulaires (63) et les propriétaires terriens créoles (64) formaient les classes dominantes ou la bourgeoisie coloniale. Cependant, les postes importants au sein de la bureaucratie coloniale et au sein de l'Église étaient réservés aux péninsulaires qui détenaient ainsi le pouvoir politique et jouissaient de privilèges particuliers (65). Ils monopolisaient au surplus le commerce. C'est par l'intermédiaire de ces péninsulaires que la Couronne parvenait à contrôler tant les propriétaires terriens créoles que la population indigène. Ils incarnaient et représentaient le pouvoir de la Couronne dans la colonie. Quant à l'Église, appareil idéologique puissant, elle possédait un pouvoir économique important en tant que grand propriétaire terrien. La plus grande propriété de canne à sucre et de tabac au XVIII<sup>ème</sup> siècle appartenait aux Dominicains (66).

En revanche, les propriétaires terriens créoles détenaient les sources principales de richesses, c'est-à-dire le pouvoir

économique mais étaient soumis au pouvoir politique et commercial des péninsulaires. La lutte pour l'indépendance allait exprimer la volonté des propriétaires terriens créoles de se libérer de la métropole et de son contrôle politique et commercial.

Les Indiens communautaires ou travaillant dans les *haciendas* constituaient les classes dominées. Un nouveau groupe, ni indigène ni espagnol, vivant en marge des deux principales unités de la vie coloniale qu'étaient l'*hacienda* et la *comunidad*, allait se former : les *castas*. Plus tard, ils allaient être appelés *mestizos* ou *ladinos* (67). Ce groupe se composait de métis, d'esclaves noirs affranchis, de descendants de conquérants pauvres et d'anciens communautaires. Méprisés, marginalisés et mécontents, les *castas* — que certains auteurs qualifient de « classes moyennes » — allaient jouer eux aussi un rôle important dans la lutte pour l'indépendance.

#### 2.4. La période postcoloniale

Un examen détaillé des différentes causes du mouvement de l'Indépendance dépassant largement l'objet et le cadre de la présente étude, nous nous contenterons d'évoquer celles qui nous paraissent essentielles.

Mentionnons en premier lieu l'invasion napoléonienne en 1808, qui affaiblit l'Espagne et provoqua un relâchement de ses relations coloniales avec les pays de l'Amérique Latine. Ensuite, sous l'influence notamment des idées libérales françaises, du libéralisme économique capitaliste prôné par Adam Smith et ses disciples et du modèle démocratique des États-Unis, un mouvement puissant visant à libérer les pays de la métropole se propagea dans toute l'Amérique Latine (68). Il s'agit là de causes externes ; elles furent importantes sans doute mais n'agirent que par l'intermédiaire des causes internes qui, elles, furent déterminantes. En dépit d'un mécontentement général des classes dominées et des *castas* (les premières, à cause de leur misère sociale, les seconds, à cause des discriminations à leur égard (69)), la lutte pour l'indépendance ne fut pas l'expression d'un mouvement populaire. Comme nous l'avons relevé plus haut, la bourgeoisie coloniale était divisée par une lutte entre la bourgeoisie

créole et les péninsulaires. La première détenait les sources essentielles de richesses — donc le pouvoir économique — mais subissait le contrôle politique et commercial des seconds, représentants de la Couronne dans la Colonie. L'une des causes principales de la lutte pour l'indépendance fut précisément l'aspiration de la bourgeoisie créole à accéder au pouvoir politique (70). Il s'agissait, pour cette fraction de la bourgeoisie, d'occuper des postes clés au sein de la bureaucratie, postes monopolisés par les péninsulaires. De ce fait, elle espérait dominer le commerce et abolir toutes les restrictions imposées par la Couronne. La lutte pour l'indépendance répondait donc «aux intérêts économiques du secteur producteur de matières premières d'exportation... pour pouvoir augmenter encore plus sa capacité d'exporter des matières premières à l'émergente métropole anglaise» (71). L'idéologie libérale dont se servait en Europe la bourgeoisie industrielle pour lutter contre les propriétaires terriens pour instaurer le protectionnisme, fut donc utilisée en Amérique Latine par les *terratenientes* et les *mineros* (72) contre le monopole espagnol qui entravait le libre commerce (73). Loin de provoquer un bouleversement social, l'indépendance n'aboutit donc qu'à un changement d'hégémonie au sein même des classes dirigeantes, en ce sens qu'une fraction de la bourgeoisie coloniale, la bourgeoisie créole, s'empara du pouvoir politique monopolisé auparavant par les péninsulaires.

Tels sont les traits généraux de l'Indépendance dans toute l'Amérique Latine ; il existe toutefois dans chaque pays un certain nombre de particularités dont il faut tenir compte. En Amérique Centrale (74), la bourgeoisie coloniale était également divisée par la lutte entre les péninsulaires et la bourgeoisie créole. Cette dernière tentait d'arracher le pouvoir politique aux péninsulaires. En luttant contre les conservateurs, les fameux «héros de l'Indépendance», appelés hommes «libéraux», ne visaient pas à changer la structure sociale et économique de la société coloniale mais à occuper les postes élevés de la bureaucratie à l'intérieur du même système. Cependant, craignant l'influence des véritables idées libérales en faveur de l'indépendance qui se propageaient dans toute l'Amérique Latine, péninsulaires et bourgeoisie créole

reléguèrent au second plan leur querelle et s'efforcèrent de donner un visage «libéral» à leur revendication d'émancipation vis-à-vis de l'Espagne (75). En 1821, l'indépendance fut mise en scène par les représentants de la Couronne, permettant ainsi au Capitaine Général Gabino Gaínza et à d'autres de continuer à être après cette date les représentants des pays de l'Amérique Centrale (76). Cela explique le fait qu'il n'y eut pas dans les pays d'Amérique Centrale, de lutte sanglante pour l'indépendance, comme dans les autres pays de l'Amérique Latine. L'Indépendance fut acquise pacifiquement mais la structure du régime colonial ne fit guère que changer de nom. En fait, l'annexion — juste après l'indépendance — des pays de l'Amérique Centrale au régime monarchique du Mexique dirigé par Iturbide, indique que l'Indépendance fut seulement une pantomime ou, en d'autres termes, une sorte de néo-colonialisme.

Malheureusement pour les «hommes de l'Indépendance», quand arriva à Mexico le messager envoyé pour rendre formelle et légale l'annexion, Iturbide avait été détrôné par les libéraux qui assumaient ainsi le pouvoir au Mexique (77). Les pays de l'Amérique Centrale étaient ainsi annexés à un pays gouverné par de véritables libéraux : ceux-là même que la bourgeoisie créole et les péninsulaires avaient combattus ensemble. Pour se libérer de cette tutelle libérale, ils durent proclamer en 1823 un second acte d'indépendance, dirigé tant contre l'Espagne et le Mexique que contre toute autre nation. Une assemblée constituante fut réunie. Les cinq pays de l'Amérique Centrale furent unis en une fédération appelée, Provinces Unies. Cependant, la seconde indépendance n'entraîna pas davantage de changement significatif au niveau de la structure économique et sociale mais seulement au niveau du pouvoir politique. L'indépendance politique vis-à-vis de l'Espagne fut acquise, en ce sens que les péninsulaires ou les représentants directs du pouvoir de la Couronne furent éliminés politiquement. A l'intérieur de la bourgeoisie coloniale subsistait toutefois une force coloniale politiquement et économiquement puissante : les *terratenientes* religieux, auxquels la bourgeoisie créole continuait à s'af-

fronter. La contradiction interne à la bourgeoisie coloniale devint une contradiction entre les conservateurs dont la force principale était l'Église *terratiente* et les «libéraux», représentants de la bourgeoisie créole. Les rivalités entre «libéraux» et conservateurs reprirent de plus belle et se traduisirent politiquement en une lutte entre le fédéralisme et le centralisme (78).

Tandis que conservateurs et «libéraux» se succédaient au pouvoir, l'économie et les structures coloniales se maintinrent intactes. Les propriétaires terriens religieux ou laïques, les commerçants et les hauts fonctionnaires qui formaient la bourgeoisie coloniale, étaient tous intéressés principalement à des activités d'exportation ; aussi avaient-ils un intérêt évident à maintenir la structure économique coloniale basée sur l'économie d'exportation. Les cultures coloniales d'exportation comme le tabac, l'indigo et la cochenille ne cessèrent de se développer. Le capitalisme mercantile continua à être le mode de production principal de la période postcoloniale.

Les rapports de production coloniaux restaient plus ou moins les mêmes. Pour satisfaire la demande toujours accrue de produits tropicaux, les propriétaires terriens subjuguèrent la main d'œuvre avec les mêmes méthodes telles que le *peonaje*, l'*arrendamiento*, l'endettement etc. Le travail forcé des Indiens ne fut pas aboli. Les communautés continuaient à être une réserve de main d'œuvre pour les *haciendas*.

Les relations sociales coloniales ne changèrent guère. Les préjugés contre les *castas* furent interdits et l'égalité de toutes les races fut proclamée, mais seulement sur le terrain juridique. Les Indiens, reconnus égaux à toutes les races, ne bénéficièrent plus de la «protection» de la loi et furent soumis à plusieurs attaques et à une exploitation encore plus féroce. Bien entendu, la simple reconnaissance juridique de leur égalité avec toutes les races ne supprima pas les nombreuses inégalités de fait dont ils étaient toujours les victimes.

Les réformes entreprises par les gouvernements «libéraux», comme par exemple la séparation de l'Église et de l'État, l'instauration de l'éducation laïque, le mariage civil

et le divorce, furent plutôt d'ordre institutionnel (79). Elles ne furent que des mesures prises par les «libéraux» pour réduire à leur profit le pouvoir économique des conservateurs mais elles n'aboutirent pas à restreindre le pouvoir économique considérable de l'Église. A cette époque, l'Angleterre, championne du libéralisme naissant, accrut son influence au détriment des autres pays européens et devint la plus puissante métropole du capitalisme mercantile. A travers l'agriculture des colorants, base économique du pouvoir créole (80), le Guatemala devint «l'appendice de l'industrie anglaise» (81). La levée des restrictions commerciales favorisa en effet la pénétration des puissances étrangères. Les gouvernements «libéraux», tout comme les gouvernements conservateurs, voyaient d'un bon œil le libre commerce et faisaient tout pour faciliter et encourager cette pénétration. Par exemple, en 1834, le Président «libéral» Mariano Gálvez accorda des terres à une compagnie anglaise pour qu'elles fussent colonisées par des immigrants européens (82). La pénétration anglaise au Guatemala atteignit son apogée pendant le gouvernement tyrannique du conservateur Rafael Carrera (1839-1865) : celui-ci alla jusqu'à livrer le territoire de Bélize aux Anglais. L'ancienne métropole espagnole fut remplacée par une nouvelle métropole — l'Angleterre — car l'élite créole issue de l'Indépendance manquait d'une vision de classe et d'une dimension nationale (83). Elle développa l'économie d'exportation héritée de la colonisation ; comme cette économie constituait la base même de son pouvoir et servait ses intérêts, elle ne désirait pas promouvoir une économie tournée vers le développement interne et vers la manufacture. La rupture avec la structure coloniale n'allait être consommée qu'après la réforme libérale de J.R. Barrios en 1871. La rencontre de l'économie coloniale en crise (84) avec l'expansion du pouvoir économique et politique anglais, donna naissance à un capitalisme dépendant. Ainsi allait-on passer d'une situation coloniale à une situation dépendante (85).

## Chapitre III

### DE LA RÉFORME LIBÉRALE A L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE : LE CAPITALISME MONOPOLISTE

#### 3.1. La réforme libérale de 1871

##### 3.1.1. *Les causes*

Pendant le gouvernement du conservateur Rafael Carrera (1839-1865), le Guatemala se retira de la Fédération des pays de l'Amérique centrale et fut proclamé République. La fraction conservatrice de la bourgeoisie, appuyée par l'Angleterre, conserva l'hégémonie jusqu'en 1871 (86) ; aussi toutes les réformes «libérales» furent-elles abolies et l'Église reprit son pouvoir comme au temps de la colonisation.

En 1871, Miguel García Granados et Justo Rufino Barrios firent irruption dans la capitale et renversèrent le gouvernement conservateur de Vicente Cerna (1865-1871). Ce fait historique est appelé communément «mouvement libéral» et la politique qui s'ensuivit, menée par la bourgeoisie libérale, est dénommée «Réforme libérale» ou «Révolu-

tion libérale» (87). A notre avis, on peut discerner trois causes principales à la Réforme libérale. Les deux premières causes sont liées étroitement au type de dépendance économique du pays à l'égard du capitalisme mondial. En effet, comme l'économie d'exportation existante dépendait du marché extérieur, la découverte des colorants artificiels en Europe ruina l'agriculture des colorants — base économique de la bourgeoisie au pouvoir — et provoqua la crise de l'économie coloniale. La Réforme libérale fut d'abord une tentative de parer à cette crise. La deuxième cause réside dans la révolution industrielle et technologique en Europe, et particulièrement en Angleterre ; celle-ci engendra l'augmentation de la demande de nouvelles matières premières. C'est vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle que la spécialisation internationale entre pays industriels et pays agricoles se développa. Elle assignait aux pays périphériques des fonctions spécifiques dans l'exportation de quelques produits nécessaires aux pays industriels (88). Ainsi l'on peut dire qu'au Guatemala, la rencontre de l'économie coloniale en crise et de l'expansion économique de l'Angleterre entraîna le passage de la situation coloniale à une situation dépendante (89). Pour sortir de sa crise et pour ne pas disparaître en tant que classe, la bourgeoisie devait abandonner l'agriculture des colorants et répondre à la demande de nouvelles matières premières. En outre, face à l'augmentation de cette demande, elle devait entamer un processus de modernisation de la production. Au Guatemala, ce processus avait comme axe fondamental le café qui atteignit son apogée en 1871 avec la Réforme libérale (90). La troisième cause — que l'on peut considérer comme une cause proprement interne — est à chercher dans le fait qu'il existait dans toute l'Amérique Latine une vieille lutte entre ce que l'on appelle le parti «européen», favorable au libre échange, et le parti «américain», qui représentait les intérêts du développement national et préconisait le protectionnisme (91). Le parti «européen» — une fraction de la bourgeoisie étroitement liée à la production et à la commercialisation de matières premières et dépendante de la métropole — se composait de la bourgeoisie minière, terrienne, pro-

ductrice et exportatrice de matières premières. Le parti «américain» — une fraction de la bourgeoisie voulant développer l'industrie (92) et entamer un développement capitaliste indépendant — représentait la bourgeoisie nationale. Dans toute l'Amérique Latine, après l'Indépendance, les luttes entre le parti «européen» et le parti «américain» aboutirent à la victoire du premier (93).

Au Guatemala, c'est la bourgeoisie au pouvoir pendant la période postcoloniale, c'est-à-dire les conservateurs et les «libéraux» vivant de l'agriculture d'exportation, qui représentait le parti «européen». Par contre, le parti «américain» était formé par les véritables libéraux qui voulaient instaurer un capitalisme national et dont la lutte commença déjà en 1795 avec la formation de la *Sociedad Económica de los Amigos del País* (94). Cette société avait surtout pour but de promouvoir l'industrie et l'économie nationale. Comme nous le verrons, plusieurs causes empêcheront cependant le parti «américain» d'atteindre son objectif.

### 3.1.2. Réformes et perpétuation du système précédent

A la tête de leurs troupes, Justo Rufino Barrios et Miguel Garcia Granados prirent donc le pouvoir par la force pour instaurer par la suite la Réforme libérale. Curieusement, celle-ci peut être considérée à la fois comme la négation et la continuation du système colonial précédent.

Négation parce qu'elle combattit ce système en luttant contre son caractère conservateur et contre la domination politique coloniale. En outre, elle essaya de développer un capitalisme indépendant et national. L'Église, l'alliée principale des conservateurs fut affaiblie sensiblement ; les terres et tous les autres biens de l'Église furent nationalisés ; les ordres religieux, les monastères et les couvents furent supprimés ; l'éducation fut laïcisée ; la liberté de culte fut décrétée ; la séparation de l'État et de l'Église fut enfin consommée. Tandis que les conservateurs étaient soutenus par l'Église, les libéraux s'appuyaient sur l'armée pour consolider leur pouvoir. En effet, la création de l'armée comme institution permanente et professionnelle est due à la Réforme libérale. Celle-ci devint l'instrument de la classe do-

minante et permit l'instauration de la dictature militaire (95). Les idéologues libéraux qualifièrent cette dictature de « démocratique » et la justifièrent comme un mal nécessaire dont le but était d'instaurer le progrès et la prospérité dans le pays (96). La politique libérale visait d'autre part à établir un capitalisme moderne (97). Ainsi mit-elle sur pied les bases de la modernisation de l'économie afin de satisfaire aux demandes accrues du capitalisme mondial. Les travaux d'infrastructure tels que la construction de chemins de fer, de routes, de voies navigables, de ports, etc. pour faciliter les transports des produits se développèrent. Les premières banques et les premières industries firent leur apparition. La monoculture des colorants dont le commerce dépendait fondamentalement de l'Angleterre fut transformée ; la production fut diversifiée (café, banane (98), canne à sucre, exploitation du bois, etc. ) et les marchés s'étendirent à l'Allemagne et aux États-Unis (99).

En outre, la Réforme libérale entraîna l'adoption d'une législation servant clairement les intérêts bourgeois. Les « garanties sociales » qui furent proclamées étaient une copie des libertés bourgeoises : liberté, égalité et sécurité de la personne et des biens. Enfin, pour pouvoir utiliser au maximum les terres disponibles, la politique libérale changea de régime de propriété. La réforme agraire consista à morceler et à répartir non seulement les terres de l'Église mais aussi celles de l'État, des *ejldos* (100) et des communautés indigènes. Elle visait à encourager la propriété privée mais n'aboutit qu'à favoriser les *latifundios* (101) car les nouveaux petits propriétaires se firent vite absorber par les grands par suite du manque de crédits. En plus, les grands propriétaires profitèrent de la loi abolissant la propriété communale pour spolier les communautés indigènes de leurs terres ; c'est à cette époque qu'eurent lieu les nombreux vols de terres appartenant aux Indiens. Les *latifundios* se développèrent à un rythme jamais connu auparavant, au détriment des communautés et des petites propriétés. Cette politique agraire ne fit qu'accroître les domaines déjà importants et créer de nouveaux *latifundistas*, développant ainsi le système appelé *latiminifundismo* (102).

C'est dans ce sens que la Réforme libérale fut aussi une continuation du système colonial précédent. D'une part, la politique libérale n'instaura pas de nouvelles relations de classes mais ne fit qu'aménager celles qui existaient auparavant. D'autre part, l'économie d'exportation fut poursuivie, même si elle fut diversifiée. En effet, la réforme agraire n'ébranla pas le pouvoir des grands propriétaires terriens et ne favorisa pas davantage la paysannerie. Seules les terres appartenant à l'Église étaient nationalisées et réparties ; cette répartition permettait d'agrandir les grandes propriétés foncières et aboutissait à la création de nouveaux *latifundiôs* appartenant aux libéraux. Le pouvoir économique de la bourgeoisie coloniale ne fut donc pas touché, à l'exception de celui de l'Église. De ce fait, les *terratenientes* laïques et les commerçants, membres de la classe dominante coloniale, ne furent pas évincés du pouvoir ; un nouveau groupe social émergea cependant : les nouveaux *latifundistas* libéraux (103). C'est donc sur une alliance entre la bourgeoisie coloniale et la bourgeoisie libérale que reposait le pouvoir de la nouvelle classe dominante (104). Celle-ci se composait d'une part de la bourgeoisie *latifundista*, appelée aussi oligarchie terrienne et, d'autre part, de la bourgeoisie commerciale, désignée souvent par le terme de bourgeoisie *compradore* (105). Sur le plan politique, cette alliance signifiait la fin des partis historiques ; en effet, après la défaite de l'Église, les intérêts des libéraux et des conservateurs étaient sensiblement les mêmes. Le libéralisme devenait l'unique idéologie possible de la classe dominante (106).

### 3.1.3. La dépendance

La Réforme libérale visait à promouvoir un capitalisme moderne national mais les relations de dépendance inhérentes à l'économie d'exportation l'empêchèrent d'atteindre son objectif. Au surplus, l'adoption du libre échange fit échec à la volonté de développer l'industrialisation et le marché interne. Enfin, l'apparition de l'impérialisme et des trusts à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle allait ruiner tout espoir d'instaurer un capitalisme national (107). Tels étaient les

obstacles essentiels à l'épanouissement d'une telle économie et à la formation d'une bourgeoisie indépendante. La contradiction entre la nécessité d'un développement autonome et l'impossibilité de le réaliser — en raison notamment de la dépendance vis-à-vis de l'étranger — était un problème fondamental qui allait se perpétuer jusqu'à nos jours. Ces obstacles méritent quelques considérations supplémentaires. Le processus de modernisation ouvert par la Réforme libérale est considéré par certains auteurs (108) comme une tentative avortée de «révolution bourgeoise». La politique libérale était l'œuvre d'une bourgeoisie nationaliste qui visait à promouvoir le progrès du pays d'une manière autonome ; en raison de la structure économique, cette politique n'aboutit cependant qu'à accentuer encore plus la dépendance du pays à l'égard de nouvelles puissances étrangères. Il était impossible d'opérer un développement autonome aussi longtemps que les sources essentielles de richesses étaient fournies par l'agriculture d'exportation et dépendaient ainsi du marché capitaliste extérieur. La culture du café — marchandise principale — n'engendra pas la constitution d'un marché interne. Dès le début donc, les intérêts agricoles et commerciaux, liés aux secteurs d'exportation et d'importation, empêchèrent un développement économique autonome. En outre, l'insertion du pays dans la division internationale du travail entre pays industriels et pays périphériques de même que la politique de libre échange empêchaient de protéger le marché interne ou d'encourager le développement de l'industrialisation. En d'autres termes, le pays était réduit à exporter des matières premières et à importer des produits manufacturés de consommation ; ceci défavorisait l'industrialisation tout en ruinant les petites manufactures nationales, sous l'effet de la concurrence. Au surplus, la demande accrue de produits tropicaux, ajoutée à l'apparition de l'impérialisme, amena les investissements de capitaux étrangers à se concentrer sur les secteurs qui leur garantissaient le plus de profit, c'est-à-dire ceux qui étaient liés à la production de matières premières (109). En effet, bien que les premières entreprises (banques, industries, plantations de café, etc.) et les travaux d'infrastructure (ports, chemins de fer, routes etc. ) fussent construits avec des ressources nationales, le

capital privé étranger ne tarda pas à se porter massivement sur ces secteurs, remplaçant ainsi les propriétaires et les gestionnaires nationaux. L'Angleterre par exemple installa au Guatemala, comme sur tout le continent, son réseau de maisons d'import-export et de banques (110). Le commerce passa aux mains des étrangers qui contrôlaient la plupart des moyens de transports ; les Allemands monopolisèrent celui du café. Dans l'agriculture et les rares industries, les étrangers évincèrent peu à peu les propriétaires locaux.

Nous allons nous attarder un peu plus longuement sur la pénétration des monopoles car la domination de ceux-ci au Guatemala constitue un des thèmes centraux de notre étude. D'une manière générale, à partir du dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle, le capitalisme concurrentiel international engendra la concentration du capital et, ainsi, la constitution des monopoles. La pénétration des monopoles modifia la spécialisation des pays périphériques. Ce ne sont plus uniquement les agriculteurs nationaux qui fournirent les produits agricoles à exporter ; les grandes plantations capitalistes modernes sous contrôle étranger ou les enclaves impérialistes (111) implantées dans le pays se mirent à fournir elles-mêmes la majorité de ces produits. Tel fut le cas du Guatemala où les grandes plantations de café étaient aux mains des Allemands et où la production des bananes allait être monopolisée par les Nord-Américains.

Cette pénétration étrangère fut d'ailleurs encouragée par le gouvernement libéral, soucieux de mener le pays vers la «civilisation». Barrios exprima sa politique pronord-américaine en ces termes : «Je crois fermement que ni l'indépendance ni la république ne courront aucun danger avec le progrès, la civilisation, l'industrie, le commerce etc. que nous apportera sans doute l'irruption nord-américaine... je suis américain décidé et je préfère les progrès de cette race laborieuse si ceux-ci peuvent croître et fructifier parmi nous... » (112) ; l'idéologie «*desarrollista*» (113) apparut donc déjà à cette époque. Barrios encouragea l'immigration et favorisa les investissements étrangers en garantissant aux étrangers mille privilèges comme les exonérations d'impôts, les concessions de terres etc. (114).

Le gouvernement de Barrios fut à l'origine des fameux contrats — conclus avec des entreprises et des compagnies

étrangères — qui ont permis et favorisé la pénétration des monopoles nord-américains les plus voraces, tels que l'*International Railways of Central America* (IRCA) et l'*United Fruit Company* (UFCO) (115). Il est nécessaire d'étudier la pénétration de l'IRCA — le premier monopole qui s'infiltra dans le pays — car la croissance de l'UFCO fut liée étroitement à celle des chemins de fer. Le rôle et les activités de ces deux compagnies étant au centre de ce travail, nous y reviendrons plus en détail dans une partie ultérieure (116). Notons simplement par quelle astuce juridique les deux compagnies se sont infiltrées dans le pays et ont mis la main sur des secteurs clés de l'économie guatémaltèque. Décidé à entreprendre la construction des chemins de fer, le gouvernement de Barrios avait octroyé, en 1877 et en 1880, des concessions à des entrepreneurs étrangers qui s'engageaient à construire les lignes de chemins de fer destinées à servir les intérêts économiques du pays. En contrepartie, les concessionnaires obtenaient le droit d'exploiter pendant 99 ans les lignes construites ; ils étaient exonérés d'impôts et bénéficiaient d'autres privilèges encore, notamment sous forme d'immenses terres qui leur étaient accordées. Ainsi par exemple, par le contrat de 1880 relatif à la construction des chemins de fer du sud, le gouvernement céda aux concessionnaires 1500 *caballerías* (117) de terres situées au nord du pays, sur les bords du fleuve Motagua. C'était des terres qui n'avaient rien à faire avec la construction projetée. En fait, il s'agissait des futures plantations de l'UFCO qui allaient servir de tête de pont aux menées agressives de ce monopole américain. Par ailleurs, les contrats contenaient une clause qui permettait aux concessionnaires de céder leurs droits et obligations à des tierces personnes (118) : En effet, les entrepreneurs étrangers qui avaient conclu les contrats en leur nom personnel, transférèrent leurs contrats au *Guatemala Railway Company*, qui, plus tard en 1911, changea sa raison sociale en IRCA. Celle-ci n'était rien d'autre qu'une émanation de l'UFCO. L'UFCO, par l'intermédiaire de l'IRCA réussit donc à monopoliser les chemins de fer et les ports, à fixer les tarifs à sa guise et à se faire attribuer les terres dont elle avait besoin pour mettre en place les plantations bananières qui constituaient une véritable enclave (119).

Ainsi, en modernisant l'économie d'exportation, la bourgeoisie au pouvoir accentua encore les liens de dépendance économique du pays à l'égard des nouvelles métropoles car les secteurs clés de l'économie furent contrôlés par les étrangers (Allemands, Anglais, Nord-américains). Depuis lors, les intérêts de la bourgeoisie se virent liés aux intérêts des monopoles étrangers. En outre, dans tous les pays où la pénétration impérialiste prit la forme spécifique d'enclaves, les classes dominantes locales n'exercèrent pas de contrôle réel sur le processus de production (120). De ce fait, le Guatemala passa d'une situation coloniale à une situation dépendante.

### 3.1.4. La politique sociale

La perpétuation de la structure économique d'exportation n'engendra pas non plus de changement au niveau des relations de production. L'intensification des activités économiques, due à la demande accrue, augmenta la demande de main d'œuvre. La liberté contractuelle — c'est-à-dire la liberté de chaque individu de conclure ou non un contrat de travail — n'était qu'une fiction juridique car les travailleurs s'embauchaient par nécessité et non en vertu d'un libre choix. En effet, la perte massive des terres communales obligea les Indiens à travailler en tant que main d'œuvre bon marché dans les grandes propriétés foncières. Les petits producteurs absorbés par les grands, et les petits artisans ruinés par la concurrence des produits importés s'appauvrirent et se prolétarisèrent. Pour enchaîner la main d'œuvre, les anciens moyens «féodaux» furent perpétués. Le *peonaje* continua à être le système de travail le plus répandu. De cette façon, la séparation du travailleur de ses moyens de production s'accrut. D'autre part, afin de répondre au besoin de main d'œuvre dans les plantations de café et ailleurs, Barrios ressuscita les *repartimientos* coloniaux — appelés *mandamientos* ou *habilitaciones* — qui constituaient des instruments juridiques permettant d'obtenir de la main d'œuvre. En 1878, il fit adopter la loi contre le vagabondage qui forçait tous ceux qui étaient considérés comme oisifs ou n'avaient pas effectué un nombre suf-

fisant d'heures de travail à s'embaucher gratuitement dans les plantations (121). En outre, afin de développer les travaux d'infrastructure, il fit effectuer les constructions publiques par du travail forcé.

La politique libérale ne fit donc qu'accentuer la prolétarisation des masses paysannes, restreindre l'économie de subsistance et développer le système *lati-minifundista*. Les conséquences en furent la crise agraire et le chômage rural et urbain car les rares industries ne purent absorber toute la main d'œuvre «libérée» de la campagne (122). Le mécontentement des couches populaires ne manqua pas d'apparaître et s'exprima par de nombreuses rébellions paysannes (123) et par l'apparition des premières formes d'organisation des travailleurs. Plusieurs groupes artisanaux s'organisèrent en forme mutualiste. En 1894 fut fondée l'association *El Porvenir de los obreros*, qui réunissait des membres de plusieurs corporations et les rares ouvriers de l'époque (124).

Quant aux implications raciales de cette politique libérale, deux courants s'opposèrent en Amérique latine. Un courant ouvertement raciste prônait la supériorité raciale du Saxon et de l'Européen et affirmait que l'avenir de l'Amérique hispanique était dans son européisation. Les idéologues racistes s'efforcèrent de prouver «scientifiquement» que le métissage produisait des individus tarés et soutenaient que le «retard» économique de l'Amérique latine était dû à sa population métisse, noire et indigène qu'il fallait donc supprimer (125). A l'opposé de ces idées racistes se développait un courant qui exaltait le métis comme l'espoir de l'Amérique latine. Le *ladino* serait la solution de l'antagonisme Espagnol-Indien. Ainsi parlait-on de la fusion idéale entre l'élément indigène et l'élément espagnol, qui donnerait naissance à la «race cosmique» selon les termes employés par José Vasconcelos. Ainsi apparaissait une apologie du métissage culturel mais l'accent était mis surtout sur l'apport espagnol. Il s'agissait «d'éduquer» ou de *ladiniser* ou encore d'«intégrer» les Indiens. Le concept *ladino* changea de sens ; il désigna tous ceux qui n'étaient pas Indiens ou tous ceux qui n'étaient plus considérés comme Indiens. Les non-Indiens ou les *Ladinos* représentaient d'une

manière arbitraire les citoyens nationaux. En effet, l'idéologie du métissage partait de l'idée que l'Indien se trouvait en marge de la société ; aussi s'agissait-il de l'intégrer à la société nationale par la transculturation, autrement dit, en altérant sa culture pour la remplacer par la culture *ladina*. R.N. Adams, père de l'idéologie bourgeoise contemporaine appelée par H. Flores Alvarado «*adamscismo*», et critiqué violemment par ce dernier, est un des continuateurs de cette idéologie du métissage. Selon lui, «la *ladinisation* est un processus par lequel l'Indien se convertit en Hispano-américain» (126) et «il ne s'agit pas d'élever par le changement le niveau social du groupe (indien) mais d'altérer ses coutumes internes» (127). Par conséquent, l'idéologie du métissage impliquait aussi une infériorité culturelle et raciale des Indiens (128) : culturelle car il fallait les «civiliser» et raciale car elle impliquait un «blanchissement». En outre, elle ne visait pas du tout à améliorer la condition sociale de l'Indien mais seulement à détruire sa culture. Cette idéologie fut appuyée officiellement par l'État qui s'efforçait de *ladiniser* et d'éduquer les Indiens pour résoudre le «problème indigène». Au Guatemala, Barrios appliqua lui aussi une politique de *ladinisation* des Indiens, c'est-à-dire une politique qui consistait à transformer l'Indien en *Ladino*. Ainsi, il ouvrit des écoles destinées exclusivement aux Indiens. Des villages indigènes furent décrétés arbitrairement *ladinos*. La fragmentation des terres communales avait notamment comme but la *ladinisation* des Indiens ; en effet, officiellement, les anciens communautaires devenus petits propriétaires n'étaient plus considérés comme des Indiens. En réalité, cependant, encadré par les structures oppressives de la société, l'Indien «*ladinisé*» n'était en général qu'un Indien «prolétarisé». En effet, «la *ladinisation* n'était en fait que la ruine du paysan qui abandonne sa terre et ses activités culturelles («culturelles» dans le sens d'«agricoles») et qui s'en va en ville (ou ailleurs) pour chercher du travail quand le système d'exploitation l'expulse de son *minifundio*, le ruinant en tant que producteur direct et l'incorporant comme force de travail salariée» (129). Le fait que les Indiens étaient forcés de travailler dans les *latifundios* et de s'incorporer ainsi comme main d'œuvre au système productif capitaliste, ne repré-

sente pas un phénomène culturel de *ladinisation* de l'Indien mais plutôt une prolétarianisation du paysan. On voit donc bien le rôle mystificateur que jouait l'idéologie de *ladinisation* des Indiens, idéologie qui ne faisait que cacher les relations de classes et l'exploitation accrue de la main d'œuvre indigène. D'ailleurs, malgré cet effort de *ladiniser* l'Indien, le Ladino répudiait l'Indien *ladinisé* : « Quand l'Indien réunit toutes les conditions pour être *Ladino*, on disait, 'il est presque *Ladino* mais pas complètement' » (130). En outre, l'Indien était réticent à la *ladinisation* car cela signifiait en général la perte de sa terre.

La politique libérale n'apporta en fait qu'un changement mineur au niveau des relations raciales : elle remplaça l'opposition entre les Espagnols et les Indiens par celle entre les *Ladinos* et les Indiens. C'est le *Ladino* qui était considéré désormais comme le symbole de la nation.

Pour conclure cette partie, nous pouvons dire à la suite de Samir Amin que c'est sans doute au cours de cette période que se sont implantées les structures définitives essentielles qui marqueront le Guatemala et l'Amérique latine en général, jusqu'à nos jours. Ces structures étaient fondées sur le capitalisme agraire latifundiaire dont la force de travail est fournie par des paysans semi-prolétariés ou prolétariés. S'y ajoutait une bourgeoisie marchande *compradore* locale et un petit monde urbain (artisans, petits commerçants, etc.) (131). C'est également au cours de cette période que se développa la structure économique de dépendance à l'égard de l'impérialisme de même que les principales idéologies que nous retrouvons encore aujourd'hui.

### 3.2. 1898-1944 : L'impérialisme nord-américain et la pénétration de l'United Fruit Company

Pour mieux connaître la structure économique et sociale du Guatemala à l'époque de l'impérialisme, il est nécessaire d'analyser le type de relation de dépendance du pays vis-à-vis de l'extérieur, particulièrement vis-à-vis de l'impérialisme nord-américain. Pour ce faire, nous devons d'une part préciser ce que l'on entend par « impérialisme » et d'autre

part étudier les aspects fondamentaux de la politique étrangère nord-américaine.

### 3.2.1. *L'impérialisme nord-américain*

#### a) *La notion d'impérialisme*

Nous avons déjà indiqué dans le chapitre précédent que le gouvernement de Barrios avait favorisé la pénétration des monopoles nord-américains au Guatemala. Nous tenons cependant à souligner que la formation des monopoles n'est pas un phénomène particulier aux États-Unis mais s'inscrit dans un contexte international et correspond à un stade de développement du capitalisme mondial. Ce qui est caractéristique de cette phase du capitalisme, c'est précisément la domination des groupes monopolistes. En outre, il ne faut pas voir dans la notion d'impérialisme seulement les aspects politiques mais essentiellement les aspects économiques. L'impérialisme ne représente pas une nouvelle politique d'annexion ou de colonisation mais un stade du capitalisme : son stade suprême, comme le notait Lénine. Aussi, dans la définition de l'impérialisme, on ne peut dissocier son aspect politique de son aspect économique (132).

D'une manière générale, les années 1860-1880 marquent l'apogée de la libre concurrence et le début des monopoles. En engendrant le développement intense de l'industrie et la concentration de la production dans des entreprises toujours plus importantes, la libre concurrence capitaliste a mené directement à la formation du monopole (133). Ce dernier marque ainsi le passage du capitalisme à son stade supérieur. Comme le monopole est la base économique principale de l'impérialisme, celui-ci dans son essence économique est le capitalisme monopoliste. En effet, le monopole n'implique pas seulement la monopolisation de la production, des transports et du capital mais aussi la lutte pour les sources de matières premières, l'exportation de capitaux, les marchés extérieurs et les zones d'influence. « Plus le capitalisme est développé, plus le manque de matières premières se fait sentir, plus la concurrence et la recherche des sources de matières

premières sont acharnées et plus est brutale la lutte pour la possession des colonies» (134). C'est précisément vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle que commença la chasse aux colonies menée par tous les États capitalistes et que devint âpre la lutte pour le partage du monde. Pour résumer les traits essentiels de l'impérialisme, énumérons ici ses cinq caractères fondamentaux tels qu'ils ont été développés par Lénine : «1) concentration de la production et du capital parvenue à un degré de développement si élevé qu'elle a créé les monopoles dont le rôle est décisif dans la vie économique ; 2) fusion du capital bancaire et du capital industriel, et création, sur la base de ce «capital financier», d'une oligarchie ; 3) l'exportation des capitaux (135), à la différence de l'exportation des marchandises, prend une importance toute particulière ; 4) formation d'unions internationales monopolistes de capitalistes se partageant le monde et 5) fin du partage territorial du globe entre les plus grandes puissances capitalistes» (136). L'impérialisme était aussi un moyen qui permettait de résoudre les problèmes sociaux internes des pays capitalistes. C'est ainsi que, par exemple en 1895, Cecil Rhodes, homme d'affaires et administrateur colonial anglais disait : «Nous, les colonisateurs, devons conquérir des terres nouvelles afin d'y installer l'excédent de notre population, d'y trouver de nouveaux débouchés pour les produits de nos fabriques et de nos mines. L'empire, ai-je toujours dit, est une question de ventre. Si vous voulez éviter la guerre civile, il vous faut devenir impérialistes» (137).

L'époque impérialiste peut se subdiviser en deux périodes. A la période de 1880 à 1945 correspondent les formes classiques de la division de travail, c'est-à-dire que les pays périphériques fournissent les produits agricoles tropicaux et importent des produits manufacturés. Le capital étranger s'investit dans l'exploitation des matières premières et dans le secteur tertiaire. Depuis 1939-45 commence une nouvelle période où les investissements s'orientent surtout vers l'implantation d'industries dans les pays périphériques.

#### *b) Naissance de l'impérialisme nord-américain*

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, les États-Unis étaient porteurs d'un idéal de démocratie et de liberté, par opposition aux régimes

autocratiques installés en Europe. En 1823, pour s'opposer à ces gouvernements, les États-Unis proclamèrent unilatéralement la fameuse « Doctrine de Monroe » : non-intervention européenne en Amérique et non-intervention américaine en Europe (138). Depuis lors, cette doctrine allait être le pilier de la politique étrangère nord-américaine. Elle allait devenir un prétexte pour la politique expansionniste des États-Unis.

Par ailleurs, un puissant sentiment de messianisme, hérité de la tradition puritaine, animait encore le peuple nord-américain. En effet, la tradition puritaine considérait l'Amérique du Nord comme une terre d'élection, la Nouvelle Terre Promise, où la Providence assurerait, selon Washington, « la préservation du feu sacré de la liberté » (139). La tradition puritaine n'envisageait pourtant pas l'expansion. L'Amérique était seulement un modèle et n'était pas destinée à être le maître du monde. Cependant, les impérialistes allaient utiliser habilement ce messianisme pour atteindre leurs propres buts et pour tromper le peuple américain. Ainsi par exemple, Albert Beveridge, sénateur de l'Indiana, dont le véritable but était de pousser les États-Unis à s'emparer des colonies pour s'assurer de nouveaux débouchés, avait-il proclamé : « Dieu... a fait de nous les maîtres organisateurs du monde pour que nous établissions l'ordre là où règne le chaos. Il nous a rendus aptes à gouverner pour que nous puissions administrer les peuples barbares et séniles... Et entre toutes les races, il a désigné le peuple américain comme la nation de Son Choix pour finalement conduire à la régénération du monde » (140).

Selon les historiens américains, la guerre hispano-américaine de 1898 marqua l'ouverture de la phase impérialiste de l'histoire des États-Unis. En effet, vers la fin du XIX<sup>ème</sup>, les États-Unis avaient dépassé l'Angleterre et étaient la première puissance économique mondiale. De gigantesques trusts tels que ceux du pétrole, de l'acier, du tabac, des chemins de fer, etc. dominaient déjà toute l'économie. Tout comme la phase impérialiste dans les autres pays capitalistes, la crise économique interne de 1893-98 — qui suscita des émeutes, des grèves, des marches de la faim et beaucoup de mécontentement chez les chômeurs, les pe-

tits paysans et les ouvriers – et le besoin de nouveaux débouchés pour les produits agricoles et industriels, furent les causes principales de l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Espagne (141). L'argument messianique, ajouté à la « Doctrine de Monroe », fut utilisé pour justifier cette guerre aux yeux du peuple américain : la presse se mit à propager l'idée qu'il s'agissait de libérer le peuple cubain de la tyrannie et du colonialisme espagnols. A l'instar des autres colonisateurs, les États-Unis ont justifié leur expansion par le prétexte de civiliser, d'aider et de promouvoir, partout dans le monde, la démocratie et la liberté. Dorénavant, tous les gouvernants nord-américains allaient utiliser d'une façon ou d'une autre ces arguments pour cacher leur politique impérialiste. A cette époque, à travers l'Amendement Platt, les États-Unis se sont octroyé le droit d'intervention militaire à Cuba, pour préserver l'indépendance et pour aider n'importe quel gouvernement à protéger les vies, la propriété et la liberté individuelle. Cette politique allait s'étendre à toute l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud.

### *c) La politique étrangère nord-américaine*

Comme le monopole est la base économique de l'impérialisme, toute la politique des États impérialistes va consister à défendre les intérêts de leurs monopoles dans les colonies. En effet, les colonies sont une condition essentielle de l'existence de l'impérialisme en tant que fournisseurs de matières premières, nouveaux débouchés et bases de stratégie. Aux États-Unis cependant, la colonisation directe – à l'exception de l'annexion de Porto Rico et des Philippines – n'était pas considérée comme une bonne affaire car elle impliquait des liens économiques et administratifs coûteux avec le pays colonisé. Devançant les pays européens, les États-Unis avaient pratiqué le « néocolonialisme » au début du XX<sup>ème</sup> siècle déjà. Celui-ci consistait à laisser au pays dominé une souveraineté politique toute formelle, tout en le soumettant par de multiples pressions économiques, diplomatiques et militaires. Il s'agit là d'une forme de colonisation plus habile et moins onéreuse que le colonialisme européen, car elle ne requiert pas de travaux d'infrastructure.

ture dans la colonie et ne laisse pas pénétrer librement dans la métropole une main d'œuvre et une production concurrentielles.

Nous allons résumer schématiquement les différents aspects de la politique étrangère nord-américaine afin d'en dégager les traits essentiels. Nous avons déjà dit plus haut que la « Doctrine de Monroe » en était la pierre angulaire. Ainsi, en 1901, pour défendre une économie expansionniste, Théodore Roosevelt lança-t-il « la politique du gros bâton » ; « parlez doucement et tenez un gros bâton, vous irez loin », proclama-t-il (142). Cette politique consistait à user de la force pour imposer le point de vue de l'Empire. Le « gros bâton », c'était l'armée et la marine. Pour Roosevelt, la Doctrine de Monroe — dirigée primitivement contre les interventions européennes en Amérique — signifiait concrètement le droit des États-Unis d'intervenir militairement dans n'importe quel pays d'Amérique pour y rétablir l'ordre et la justice, bref de jouer le rôle de gendarme sur l'ensemble du continent. Dès lors, chaque fois que le capital nord-américain se trouvait menacé dans un pays, les États-Unis, invoquant la raison de « sécurité du continent » ou celle de « sauvegarde de l'ordre », y envoyaient leur marine et leurs soldats. Cette époque inaugura l'intervention des États-Unis en Amérique centrale et plus tard en Amérique du Sud pour défendre les intérêts des monopoles (143). C'est elle qui vit aussi l'United Fruit Company s'emparer d'immenses terres au Guatemala pour former les plantations bananières.

Mais cette « politique du gros bâton » souleva une vague d'hostilité contre « l'impérialisme yankee » dans toute l'Amérique latine. Face à cette situation, le successeur de Théodore Roosevelt, William Howard Taft changea la politique étrangère des États-Unis et lança « la diplomatie du dollar » : « notre politique veut remplacer les obus par les dollars », déclara-t-il en 1912 (144). Cette politique consistait à accorder des prêts et des crédits aux pays de l'Amérique latine en échange de certaines concessions ; cette pratique visait en réalité à prendre ces pays dans les filets d'une dépendance financière. Cependant, « la politique du gros bâton » et celle « du dollar » étaient liées de façon

étroite. Taft lui-même et les autres gouvernements successifs recouraient au « gros bâton » chaque fois que cela était nécessaire (145). Dès lors, les deux politiques allaient être utilisées d'une façon complémentaire ou simultanée : le « gros bâton » (présence de la marine ou menace d'intervention) protégeant le pillage opéré par le truchement du « dollar ». A ces deux politiques s'ajoutait la pression diplomatique, introduite déjà dès la fin de la guerre hispano-américaine. La reconnaissance diplomatique d'un gouvernement par les États-Unis était en effet décisive pour son maintien au pouvoir (146). Cette reconnaissance diplomatique était en fait un moyen de chantage afin d'obtenir du gouvernement des concessions favorables aux intérêts des monopoles nord-américains.

Enfin, voulant donner un « nouveau visage » à la politique étrangère nord-américaine, Franklin D. Roosevelt lança dès 1933 la politique de « bon voisinage » : compréhension mutuelle et appréciation intelligente du point de vue de l'autre. Cette politique consistait à abandonner l'occupation territoriale par l'armée nord-américaine pour la remplacer par une intervention indirecte par l'intermédiaire des militaires locaux. L'armée avait, soi-disant, le rôle de défendre la « sécurité du continent » et de maintenir l'ordre dans le pays mais en réalité, elle servait surtout à réprimer les mouvements populaires. En effet, l'appui ou l'instauration de dictatures militaires comme forces chargées de réprimer les mouvements populaires était le moyen de garantir efficacement la stabilité nécessaire aux investissements. L'instigation d'un coup d'État permettait, le cas échéant, de se débarrasser d'un gouvernement hostile aux États-Unis. Dès lors, les États-Unis renforcèrent l'aide militaire en envoyant des armes, des instructeurs militaires, des crédits, etc. Les dictatures militaires devinrent ainsi les agents principaux de l'impérialisme et à l'époque de la Guerre froide, elles allaient être le porte-drapeau de la politique anti-communiste nord-américaine.

Ainsi, la « Doctrine de Monroe », « la politique du gros bâton », « la diplomatie du dollar », la pression diplomatique et la politique de « bon voisinage » — liée à l'appui aux dictatures militaires — étaient et sont toujours les bases

de la politique étrangère des différents gouvernements nord-américains. Toute cette politique visait principalement à défendre les intérêts des monopoles nord-américains dans le pays dominé.

### 3.2.2. La pénétration de l'*United Fruit Company* au Guatemala

La production massive de bananes dans le cadre de l'agriculture industrialisée ne se développa qu'au début du XXème siècle. Auparavant, jusqu'au tournant du siècle, les bananes avaient été produites par l'effort d'agriculteurs indépendants qui les exportaient essentiellement vers les Etats-Unis, par l'intermédiaire de propriétaires particuliers de bateaux.

En 1870, Lorenzo D. Baker fut le premier à introduire ce fruit sur les marchés nord-américains et développa le commerce des bananes. Par la suite, il s'associa avec Andrew W. Preston et d'autres personnes pour former la Boston Fruit Company qui assurait ainsi le commerce des fruits provenant de Cuba, de la Jamaïque et de Saint-Domingue (147). En 1871, l'ingénieur Minor Keith obtint du gouvernement de Costa Rica un contrat pour la construction d'un chemin de fer ; par la suite, il parvint à monopoliser les chemins de fer du pays (148). Afin de transporter les bananes provenant de cultivateurs particuliers, il mit sur pied la *Tropical Trading and Transport Company*. Par le même moyen, il parvint plus tard à étendre son influence jusqu'au Panama et en Colombie. En 1899, la Boston Fruit Co. fusionna avec les entreprises contrôlées par Minor Keith. Ainsi naquit officiellement à New Jersey l'*United Fruit Company* (UFCO). Déjà au début du XXème siècle, cette compagnie possédait 80% de l'industrie de la banane et environ 85 000 hectares de terres. L'exploitation et le commerce de bananes étaient donc liés très étroitement au développement des chemins de fer.

Au Guatemala, nous l'avons déjà vu, l'UFCO s'infiltra par l'intermédiaire de ses propres filiales, à savoir l'IRCA, la *Guatemala Railway Company*, la compagnie de navigation appelée «la Grande Flotte Blanche» et la *Compañía*

*Agrícola*. Elle prit pied d'abord dans le nord du pays. En 1901, elle signa un contrat avec le gouvernement d'Estrada Cabrera pour transporter la correspondance guatémaltèque sur ses bateaux — la Grande Flotte Blanche — en même temps que les bananes livrées par des agriculteurs particuliers (149). En 1904, pour terminer le chemin de fer de l'Atlantique — dont la plus grande partie a été effectuée sous le gouvernement de Barrios — Estrada Cabrera octroya une concession à la *Guatemala Railway Company* (devenue en 1911 l'IRCA). Par cette concession, il cédait également pour 99 ans à la puissante compagnie l'exploitation du port de Puerto Barrios, de nombreux édifices, lignes télégraphiques, terres, etc. En fait, la *Guatemala Railway Co* se trouvait sous la domination de Minor Keith (150). C'est à travers celle-ci que l'UFCO avait obtenu les 1500 *caballerías* de terres pour ses plantations bananières dans le Nord (151). Ainsi au Guatemala aussi, l'UFCO était-elle étroitement liée aux compagnies de chemins de fer.

Par les contrats de 1901 et de 1904 l'UFCO réussit à s'établir sur les bords du fleuve Motagua. En effet, jusqu'en 1924 — date du contrat de bail concernant les bords du fleuve Motagua — l'UFCO s'était installée illégalement sur ces terres et en occupait déjà la plus grande partie. Elle avait acquis les terres des particuliers par de simples contrats de vente et cultivé des bananes sur des terrains vagues sans aucune autorisation. Ainsi, dominant les chemins de fer, les ports et les compagnies de navigation et produisant à grande échelle — ce qui lui permettait de vendre à de prix inférieurs — elle finissait par ruiner les petits producteurs indépendants et par monopoliser le commerce et la production des bananes. Un des moyens classiques utilisés par l'UFCO pour ruiner les petits producteurs était par exemple de refuser leurs fruits sous prétexte qu'ils ne répondaient pas au «critère de banane exportable» (152). Ainsi, les contrats conclus en 1901 et en 1904 avec Minor Keith, appelé généralement «roi sans couronne de l'Amérique Centrale», avaient entraîné la ruine des producteurs particuliers, la perte des riches terres de la vallée du Motagua en même temps qu'ils assuraient le contrôle des chemins de

fer et du quai de Puerto Barrios ainsi que le monopole de la production et du commerce de bananes à l'UFCO.

En 1924, celle-ci se vit dans l'obligation de légaliser sa domination de fait, pour parer à la montée des sentiments anti-yankee dans toute l'Amérique latine. Elle obtint du gouvernement de José Maria Orellana un contrat de location de ces terres pour 25 ans. Tout comme les autres contrats, celui-ci ne fut pas un cadeau pour le pays. En plus des privilèges bien connus, l'UFCO pouvait importer n'importe quel produit au Guatemala ; en outre, elle avait le droit d'acquérir «légalement» les terres des particuliers. Ainsi par exemple, lorsque la compagnie voulait acheter un terrain à un particulier, elle lui coupait l'eau nécessaire aux cultures ou interdisait le transport de ses produits sur le fleuve (car le contrat lui avait cédé aussi 150 kilomètres du fleuve). De cette façon le terrain ne produisait plus et comme la non-production pouvait être un motif de perte du terrain, l'UFCO parvint ainsi à «légaliser» l'expropriation (153).

La pénétration de l'UFCO dans la région du Pacifique se fit à travers sa filiale, la *Compañía Agrícola*. En 1923, le contrat conclu avec une compagnie suédoise, la *Guatemala Plantation Ltd*, pour la construction de chemins de fer et d'un port au sud, fut transféré à la *Compañía Agrícola* (154). Celle-ci obtint d'autres avantages au détriment du pays, particulièrement par les contrats de 1930 et de 1936. Tout comme l'UFCO avait procédé au nord, la *Compañía Agrícola* s'était mise à acheter les bananes des petits producteurs de la côte sud et avait fini par ruiner ceux-ci et par accaparer des terres immenses. A partir de 1930, les plantations du sud furent plus importantes que celles du nord.

### 3.2.3. Conséquences de la pénétration de l'UFCO sur la structure économique et sociale

#### a) Dépendance économique

Dans un premier temps, la forme de domination de l'UFCO correspondit aux formes classiques de la division

internationale du travail ; la compagnie investissait surtout dans l'exploitation des matières premières et dans le secteur tertiaire et le rôle du Guatemala se réduisait à celui de fournisseur de matières premières et d'importateur de produits manufacturés. L'UFCO s'était d'abord orientée vers l'agriculture d'exportation de bananes mais elle accapara plus tard d'autres secteurs. En effet, elle devint le plus grand *latifundio* qui possédait les meilleures terres du pays. Elle monopolisait la production des bananes non seulement aux Guatemala mais dans toute l'Amérique Centrale. A travers ses filiales, l'IRCA et la Grande Flotte Blanche, et en tant que propriétaire des principaux ports, elle avait le monopole des transports ferroviaires et maritimes et dominait ainsi l'ensemble du circuit commercial, de la production à la consommation en passant par la distribution. Non seulement le commerce des bananes mais aussi l'importation et l'exportation des produits de base étaient entre ses mains. Tout cela entraînait la dépendance de l'économie nationale à l'égard des chemins de fer et des transports maritimes de la compagnie. L'IRCA avait le droit de fixer les tarifs à sa guise ; elle exigeait des prix de transports très élevés pour les produits nationaux, dans le but d'étrangler l'économie nationale (155). Par ailleurs, il était stipulé dans les contrats de l'UFCO et de ses filiales que tous les secteurs de l'économie nationale leur étaient ouverts, leur laissant ainsi la liberté d'exploiter toutes les richesses du pays. L'UFCO se lança alors dans l'exploitation d'autres produits : bois, palmier à huile, café, élevage, etc. Elle monopolisait aussi la plus grande partie des communications téléphoniques et télégraphiques et pénétrait dans les banques et les compagnies d'assurances. Elle possédait plusieurs hôpitaux et *comisariatos* (156). Enfin, elle s'occupait de la mise en bouteille du coca-cola pour la consommation du pays.

Tout cela a mené au contrôle monopoliste par l'UFCO de tous les secteurs vitaux de l'économie nationale, défavorisant ainsi le développement du capital national et accentuant le sous-développement et la structure de dépendance du pays vis-à-vis de l'étranger. En effet, à part les impôts que la compagnie versait à l'État pour chaque régime de bananes exporté — à raison d'un cent par régime — tous les

bénéfices furent exportés à l'étranger, ce qui provoqua une véritable hémorragie de capitaux. En outre, l'entrée libre des produits manufacturés empêchait le développement des industries nationales et d'un marché interne. La pénétration du monopole bananier renforça l'économie d'exportation et fit dépendre le pays davantage encore des fluctuations du marché international, comme au temps de la colonisation et de l'Indépendance. La monoculture de bananes avait déformé l'infrastructure du pays car elle devait être ajustée aux intérêts étrangers et non aux nécessités locales. Les cultures de subsistance diminuaient sensiblement et le système *lati-minifundista* s'était accentué. L'UFCO a constitué au Guatemala une enclave, voire un véritable «État dans l'État». A l'intérieur de ses territoires entourés de barrières, elle construisait des villes entières, développait le commerce, édictait des lois, battait la monnaie, entretenait une police et, au besoin, une marine de guerre propre (157). Enfin, comme ce monopole faisait partie de l'oligarchie financière qui dirigeait en réalité la politique nord-américaine (158), il recevait pour défendre ses intérêts la protection du gouvernement de Washington. Ainsi, non seulement l'UFCO avait envahi tous les secteurs vitaux de l'économie mais, en plus, elle exerçait une domination totale sur les gouvernements locaux par les pressions diplomatiques, militaires et financières du gouvernement de Washington. Cette situation de subordination du pays vis-à-vis de l'UFCO est la raison pour laquelle le Guatemala, tout comme d'autres pays de l'Amérique Centrale, a reçu le triste nom de *República bananera* ou *País-compañía* (159).

#### b) Une bourgeoisie dépendante

Nous avons déjà vu qu'au temps de Barrios, les tentatives de formation d'une bourgeoisie nationale ont échoué. La classe dominante de l'époque était composée d'une part, de l'oligarchie *terrateniente* et d'autre part, de la bourgeoisie commerciale ou bourgeoisie *compradore* (160). La pénétration de l'impérialisme nord-américain avait provoqué la soumission accrue de cette classe dominante et avait transformé profondément la structure de classes du pays.

La bourgeoisie n'avait d'ailleurs nullement combattu cette pénétration. Au contraire, elle avait accueilli chaleureusement l'implantation étrangère car elle espérait que la construction d'infrastructures nouvelles allait la favoriser économiquement. Poursuivant la politique libérale *desarrollista* de Barrios, les gouvernements successifs, représentants de la bourgeoisie, avaient facilité la pénétration officielle et la consolidation des monopoles nord-américains (161). Ces gouvernements, ouvertement pro-impérialistes, avaient livré les richesses nationales aux monopoles en signant des contrats que seuls des « traîtres » pouvaient signer (162). C'est donc par la complicité de tels gouvernements que les monopoles et particulièrement l'UFCO et ses filiales parvinrent à dominer les secteurs vitaux de l'économie. Mais malgré tous les services que la classe dominante avait rendus à l'UFCO, celle-ci ne lui accordait aucune participation dans l'entreprise bananière. Au contraire, la monopolisation du commerce et des moyens de transport n'a fait que défavoriser la classe dominante. En outre, en misant sur l'économie d'exportation, la bourgeoisie se trouvait subordonnée d'une part aux monopoles et d'autre part au marché extérieur. Cette dépendance économique impliquait aussi une dépendance politique de la classe dominante à l'égard de l'impérialisme ; elle devait en effet adopter la politique préconisée par les États-Unis. Cette situation de subordination entraînait un fléchissement progressif des profits ; pour les maintenir, la bourgeoisie était obligée d'exploiter davantage les classes dominées. La bourgeoisie jouait ainsi un double rôle : d'un côté, elle servait les intérêts de l'impérialisme et de l'autre elle devait exploiter davantage les classes dominées du pays pour assurer ses propres profits. C'est en ce sens que l'on peut dire qu'elle jouait le rôle de force intermédiaire entre l'exploitation interne et l'impérialisme.

En ce qui concerne la composition de la classe dominante, l'oligarchie terrienne et la bourgeoisie *compradore* continuaient à être hégémoniques. Cependant, une troisième fraction liée intimement à l'impérialisme se renforça peu à peu. Il s'agissait de la bourgeoisie bureaucratique d'État dont le poids politique devenait de plus en plus grand (163).

## c) Dictature militaire et dépendance politique

La dictature militaire a été inaugurée au Guatemala par Justo Rufino Barrios pour défendre les acquis de la Réforme libérale. On peut discerner trois raisons principales de la poursuite de la dictature militaire. Tout d'abord, en raison de leur hétérogénéité, les différentes fractions de la bourgeoisie n'étaient pas assez unies pour former un gouvernement de coalition. En effet, l'alliance entre l'oligarchie terrienne, la bourgeoisie commerciale et la bourgeoisie bureaucratique n'était pas dépourvue de contradictions. Nous avons vu par exemple l'opposition entre le parti «européen» et le parti «américain», les libéraux et les conservateurs et plus loin, nous verrons l'opposition entre les nationalistes et les «*compradores*». C'est pourquoi, ces bourgeoisies étaient contraintes de laisser l'exercice formel du pouvoir à des militaires, à l'armée (164). Au surplus, la faiblesse économique de la classe dominante, due à sa situation de subordination, l'obligeait à recourir à la dictature pour pouvoir surexploiter les classes dominées. En effet, pour empêcher les révoltes et pour maintenir l'ordre interne, elle avait besoin de gouvernements «forts et musclés». Enfin, le maintien de la dictature militaire a été rendu possible par l'appui de l'impérialisme. C'est ainsi que les dictatures militaires d'Estrada Cabrera, José Maria Orellana et Lázaro Chacón ont pu se maintenir et favoriser la pénétration et le pouvoir de l'UFCO. Les moyens de répression de ces dictatures étaient toutefois davantage d'ordre policier et civil que d'ordre proprement militaire (165).

Ce n'est qu'à partir de la Grande Dépression mondiale de 1929 que la dictature typiquement militaire se consolida définitivement en Amérique Centrale et que l'armée joua un nouveau rôle. D'une manière générale, chaque fois qu'il y a des crises du système capitaliste, les liens de dépendance des pays périphériques ont tendance à se relâcher. Ce relâchement leur permet un développement relativement indépendant et stimule les mouvements luttant pour la libération nationale (166). Cependant, dans les pays où il y avait une économie d'enclave — c'est-à-dire où le principal produit d'exportation était entre les mains des étrangers com-

me c'était le cas en Amérique Centrale — il n'y a pas eu de révolutions pendant la crise des années 30. Là où il y en eut une, elle fut durement réprimée et une dictature militaire fut instaurée dans le pays (167). En effet, pour réprimer l'agitation sociale croissante causée par la crise, les classes dominantes de ces pays durent accentuer la répression. Depuis lors, l'armée en tant qu'institution intervint dans la vie politique au nom d'un nationalisme mythique mais en réalité, elle servit surtout à restaurer l'ordre traditionnel en crise et à défendre les intérêts des classes dominantes. En outre, c'est aussi vers cette époque que les États-Unis abandonnèrent dans une certaine mesure la méthode d'intervention militaire directe pour la remplacer par une domination indirecte à travers l'appui à des gouvernements dictatoriaux. Les gouvernements typiquement militaires se consolidèrent dès lors en Amérique Centrale sous les auspices de la politique du « bon voisinage » de F.D. Roosevelt. Il en fut ainsi notamment de Maximiliano Martínez Hernández au Salvador, du général Cañas Andino au Honduras, d'Anastasio Somoza au Nicaragua et de Jorge Ubico au Guatemala.

Pour l'impérialisme, la présence et le maintien d'un gouvernement dictatorial capable d'interdire les grèves et de réprimer tout mouvement populaire est une condition première de la stabilité et de l'ordre interne, facteur nécessaire aux investissements et au rapatriement des bénéfices. C'est pourquoi, non seulement l'impérialisme nord-américain appuya de tels gouvernements mais instaura au besoin lui-même des gouvernements fantoches entièrement à son service. Les pressions idéologiques, diplomatiques, financières et la menace d'une intervention directe sous forme de coup d'État suffisaient pour soumettre la politique d'un gouvernement aux impératifs de l'impérialisme. Dès lors, les gouvernements et leurs appareils répressifs étaient devenus non seulement les défenseurs des intérêts de la classe dominante mais aussi les fidèles commis des monopoles nord-américains qui étaient capables de faire ou de défaire des gouvernements comme ils le voulaient. A titre d'exemple, citons quelques faits. Le gouvernement de Carlos Herrera, ayant refusé d'octroyer des concessions plus avantageu-

ses encore à l'UFCO, fut renversé par un coup d'État du général José Maria Orellana, appuyé par les États-Unis. En 1931, en échange de concessions considérables, le général Ubico arriva au pouvoir grâce à l'appui des monopoles ; se soumettant à leur impératif de stabilité, il se mit à réprimer atrocement tout mouvement populaire (168). Pendant la deuxième guerre mondiale, Ubico, qui était un grand admirateur de Hitler et ouvertement pro-nazi, fut obligé sous la pression de Washington de nationaliser les biens allemands, de couper les liens commerciaux avec l'Allemagne et d'appuyer le front international antifasciste. La chute d'Ubico montre bien que sans l'appui de l'impérialisme, aucun gouvernement dictatorial ne peut se maintenir au pouvoir. En effet, le gouvernement d'Ubico fut balayé par le mouvement populaire de 1944, car, comme il était en mauvais termes avec les États-Unis, ceux-ci n'intervinrent pas pour réprimer le mouvement. Enfin, en 1928, la rivalité entre deux compagnies bananières, la Cuyamel Fruit Co et l'UFCO, allait entraîner le Honduras et le Guatemala au bord de la guerre. Se disputant les marchés de bananes et des terrains qui se trouvaient entre le fleuve Motagua et les montagnes du Merendón, la Cuyamel et l'UFCO avaient poussé ces deux pays à la guerre fratricide en exploitant habilement de petites querelles frontalières. L'incitation à la guerre ne visait en fait qu'à provoquer une intervention militaire des États-Unis et les seuls qui auraient profité d'une telle guerre auraient été les monopoles nord-américains. Selon l'expression de V. Rodriguez Beteta, ministre plénipotentiaire du Guatemala au Honduras pendant cette crise, «*no se trataba de un pleito de hermanos sino de bananos*» (169). Effectivement, lorsque la crise de 1929 obligea la Cuyamel Fruit Co à vendre ses propriétés à l'UFCO, les menaces de guerre entre les deux pays cessèrent aussitôt.

#### d) Prolétarianisation et répression

Le processus de prolétarianisation des paysans et des classes moyennes, entamé pendant la Réforme libérale, s'accrut lors de la pénétration de l'impérialisme nord-américain.

Le monopole de la terre fut une des causes essentielles de la prolétarianisation des paysans ; aux *latifundios* nationaux s'ajouta le plus grand *latifundio* du pays, appartenant à l'UFCO. En accaparant des terres immenses, celle-ci ne visait pas seulement à agrandir son domaine mais aussi à se procurer de la main d'œuvre locale. Ces terres n'auraient en effet servi à rien sans une main d'œuvre qui les mît en valeur.

L'expropriation était un des moyens classiques utilisés pour prolétarianiser la paysannerie ; privé de ses moyens de travail, le petit propriétaire n'avait d'autre issue que d'aller s'embaucher dans les plantations et devenir ainsi travailleur agricole. Nous avons déjà vu comment la compagnie avait procédé pour spolier les petits producteurs de leurs terres dans le nord et le sud du pays (170).

Le développement des plantations bananières réduisit encore plus les terres nécessaires aux cultures de subsistance. Ce fait, ajouté à la forte demande de main d'œuvre dans les plantations bananières provoqua une forte migration de la population rurale vers les plantations et aussi vers les villes, augmentant ainsi le nombre des prolétaires ruraux et urbains (171). Dans les villes, à cause du manque de travail, les émigrés vinrent grossir les rangs des marginaux, des chômeurs et de gens sous-employés qui s'entassaient dans les bidonvilles. Dans les plantations, ils s'embauchaient comme travailleurs agricoles permanents ou temporaires. Dans le premier cas, ils quittaient définitivement leur village et s'installaient dans les plantations comme ouvriers agricoles salariés ou comme petits agriculteurs *arrendatarios* (172). La compagnie stimulait d'ailleurs cette migration et utilisait plusieurs procédés pour attirer les travailleurs et pour les enchaîner aux plantations. Ainsi, elle offrait des salaires un peu plus élevés que ceux payés par les propriétaires fonciers nationaux et faisait toute une propagande vantant les avantages du travail dans les plantations. Elle encourageait les paysans à produire des bananes en leur offrant des crédits pour acheter les terrains, financer les travaux et promettait d'acheter les fruits à bon prix. bercé d'illusions, le petit agriculteur signait le contrat l'obligeant à livrer régulière-

ment des bananes à la compagnie en échange de crédits ; mais l'UFCO invoquait divers prétextes pour suspendre les achats (par exemple, les fruits sont trop mûrs, trop petits, etc. ). L'agriculteur, n'étant plus en mesure de payer ses dettes, devait soit se soumettre à la volonté de la compagnie, soit perdre sa terre hypothéquée (173). Une autre méthode pour enchaîner la main d'œuvre était aussi le système de dettes dans les *comisariatos* ; les travailleurs étaient encouragés à y acheter à crédit toutes sortes de produits pour qu'ils soient liés à la compagnie par leurs dettes.

Le cas des migrations temporaires était surtout caractéristique des communautés indigènes qui, en raison notamment de l'insuffisance des terres, étaient obligées d'envoyer une partie de leur population dans les plantations. Chaque année, des milliers d'Indiens s'embauchaient temporairement dans les plantations pour retourner ensuite dans leur communauté. Selon R. Stavenhagen, les travailleurs migrants ne forment pas une nouvelle classe sociale mais une catégorie de transition vers la formation du prolétariat agricole : « En même temps, c'est le maintien de l'économie de subsistance d'une part, et les besoins de main d'œuvre de l'économie capitaliste de l'autre, qui donnent à cette catégorie son caractère de transition » (174). En effet, les travailleurs migrants ne sont pas de véritables ouvriers agricoles ne vivant que de leur force de travail ni seulement des paysans car ils ont un travail salarié comme activité complémentaire. Ils font partie de ce que l'on appelle le semi-prolétariat.

Quant à la classe ouvrière proprement dite, numériquement faible en raison de la rareté de la production industrielle, elle vit renforcer ses rangs par les cheminots et les travailleurs portuaires de l'UFCO. Enfin, la prolétarianisation toucha aussi les classes moyennes. Celles-ci virent se détériorer leurs conditions de vie et commencèrent à perdre leurs petits privilèges. Parmi elles allaient se recruter les principaux dirigeants des mouvements populaires et une couche intellectuelle anti-impérialiste.

La pénétration de l'impérialisme nord-américain provoqua donc une prolétarianisation générale mais surtout celle de la paysannerie et des classes moyennes. Bien que

l'UFCO payât un salaire un peu plus élevé que les *latifundistas* nationaux, elle avait créé la masse la plus misérable du pays en attirant dans ses domaines une population hétérogène, sans lien avec la région ; en outre, ces déracinés devaient se déplacer tous les 15 ans car la banane épuise tellement le sol qu'il fallait changer souvent de terrain (175). Enfin, le changement de climat et les durs travaux des plantations provoquaient souvent la maladie sinon la mort de nombreux travailleurs.

Aux travailleurs agricoles des *latifundios* nationaux étaient donc venus s'ajouter le prolétariat agricole, les petits agriculteurs dépendants et le semi-prolétariat des plantations bananières. Par ailleurs, l'importance numérique du sous-prolétariat ou de la population marginale (chômeurs, gens sous-employés, etc. ) entassés dans ce qu'on appelle les « zones détériorées » des grandes villes, commençait à croître. Les travailleurs agricoles prolétarisés et semi-prolétarisés ainsi que la paysannerie appauvrie formaient la grande majorité de la population ; c'est dans ce sens que Samir Amin parle du caractère inachevé et spécifique des phénomènes de prolétarianisation dans les pays périphériques (176).

La prolétarianisation et l'oppression des couches populaires furent accentuées aussi par la politique anti-sociale des gouvernements successifs. En 1933, Ubico remit en vigueur les lois concernant le vagabondage et le travail forcé.

Dans les entreprises de l'UFCO et de ses filiales, le gouvernement avait donné aux compagnies « le droit exclusif d'organiser et d'administrer les entreprises et leurs dépendances » (177). Par conséquent, l'UFCO n'était pas liée par la législation du travail du pays et avait pleine liberté d'exploiter les travailleurs à sa guise. Avec son propre appareil répressif, elle établit un système disciplinaire extrêmement rigoureux. Les travailleurs, exposés à tous les abus, ne pouvaient ni protester ni même réclamer leurs droits syndicaux les plus élémentaires.

Comme toute entreprise capitaliste, l'UFCO pratiquait la division entre ses travailleurs. Pour « casser » les salaires, elle avait le droit de recruter de la main d'œuvre étrangère.

Chaque fois que celle-ci se révoltait, elle risquait d'être expulsée par le gouvernement, à la demande de l'UFCO. Cette dernière favorisait aussi la formation d'élites ouvrières qui lui servaient de marionnettes.

Répondant au besoin de la classe dominante de maintenir l'ordre interne et suivant les impératifs de stabilité des monopoles, les dictateurs guatémaltèques firent déferler sur le pays une répression sanglante. Ainsi par exemple, Estrada Cabrera avait-il édicté la *Ley Fuga* (178) qui autorisait la police à tirer sur les prisonniers qui essayaient de s'enfuir. En fait, il s'agissait d'un simple prétexte : quand la police voulait assassiner un prisonnier, elle pouvait invoquer à tort la raison de fuite. Pour neutraliser l'agitation sociale causée par la crise des années trente (179) et par la longue nuit de dictatures successives, Ubico, appelé aussi «le Napoléon des Caraïbes», réprima dans le sang tout mouvement populaire et toute tentative de protestation. Il abolit les syndicats formés lors du mouvement de 1920 (180), persécuta les mouvements et les dirigeants syndicaux et alla jusqu'à prescrire le mot «ouvrier» (181). Il interdit tout type d'organisation politique, réprima le soulèvement étudiantin et fusilla des centaines d'étudiants et d'hommes politiques. Poursuivis et persécutés, les rares intellectuels avaient émigré. En outre, Ubico donna aux propriétaires terriens et aux paysans des entreprises bananières le droit de tuer les travailleurs qui osaient réclamer leurs droits (182) et mit sur pied la Police Rurale, chargée de semer la terreur et la mort dans les campagnes. La répression atroce exercée par les gouvernements dictatoriaux retarda énormément le mouvement syndical et fit sensiblement reculer les mouvements populaires, sans toutefois pouvoir les faire disparaître.

#### e) *Anti-impérialisme et développement du mouvement syndical*

L'impérialisme c'est «le capitalisme pourrissant et agonisant», c'est la veille de la révolution socialiste prolétarienne (183). En effet, d'une part, dans les pays impérialistes, la contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat s'accroît et, d'autre part, dans les pays périphériques, plus

l'exploitation et l'oppression impérialistes sont féroces, plus la lutte de résistance des peuples et des nations opprimés est acharnée ; en d'autres termes, plus l'oppression est pénible, plus la révolte est puissante. Comme le disait Mao Tsé Toung, à partir de la Première Guerre mondiale, à cause de la victoire de la Révolution socialiste en URSS, « toute révolution dans un pays colonial ou semi-colonial qui est dirigée contre l'impérialisme ne relève plus de l'ancienne Révolution démocratico-bourgeoise... mais fait partie de la Révolution socialiste prolétarienne mondiale » (184).

Au Guatemala, comme dans toute l'Amérique latine, la politique du « gros bâton » et particulièrement l'invasion du Nicaragua par les États-Unis en 1909, avaient provoqué un sentiment d'hostilité contre l'impérialisme yankee. Mais c'est surtout la situation interne, caractérisée par la prolétarisation, la répression et l'emprise de l'impérialisme nord-américain sur toute la vie économique, politique et sociale, qui avait accentué le mécontentement et la radicalisation des couches défavorisées. Par ailleurs, l'influence de la révolution mexicaine de 1910, la lutte anti-impérialiste que menait Sandino au Nicaragua (185), le courant de liberté de l'après-guerre et la Révolution socialiste soviétique donnèrent un visage nouveau aux mouvements anti-impérialistes et aux organisations des travailleurs.

Au Guatemala, l'on ne peut parler de véritables organisations syndicales qu'à partir des années 20. Auparavant, les organisations des travailleurs étaient plutôt des associations mutualistes et corporatistes ayant une orientation nettement pro-gouvernementale, comme par exemple la *Maternidad Obrera*, la *Fraternidad de Barberos* ou *Porvenir de los Obreros* (186).

Les années 1920 et 1930 marquent donc le point de départ des organisations syndicales. Cet essor fut rendu possible par le mouvement populaire de 1921 qui renversa la dictature d'Estrada Cabrera. La première organisation ouvrière, le *Comité Patriótico de Obreros*, fut mise sur pied. Elle allait, plus tard, se transformer en parti politique sous le nom de Ligue ouvrière du Guatemala. Elle représente un premier effort d'organisation politique des ouvriers guatémaltèques.

Les organisations de l'époque luttèrent surtout pour obtenir de meilleures conditions de travail telles que l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail. Parfois, elles allaient jusqu'à organiser de vastes mouvements de grève. C'est en 1920 qu'éclatèrent les premières grèves : celle des cheminots de l'IRCA, dirigée par l'*Unión Ferrocarrillera* et celle des télégraphistes. Tous ces mouvements aboutirent à la formation de l'*Unificación obrera socialista* qui plus tard se scinda pour former, d'une part, le *Partido Comunista de Guatemala* (1922), d'autre part le *Partido Laborista* (187). D'autres grèves se succédèrent à partir de 1924 : grève des cheminots à nouveau, grève du syndicat des dockers de Puerto Barrios, grève des boulangers (188). A cause de la répercussion de la grève des dockers sur les plantations et le reste des entreprises de l'UFCO, les travailleurs bananiers se mirent également en grève. En 1926 fut fondée la *Federación Regional de los Trabajadores de Guatemala*. Tout ce mouvement avait fini par entraîner à la grève les travailleurs des *fincas* nationales de café, en 1930.

Cependant, à cause de la direction bourgeoise du mouvement de 1921, toutes ces organisations étaient marquées, de façon plus ou moins prononcée, par l'influence de l'idéologie bourgeoise. Cette direction bourgeoise s'était répercutée surtout sur le type de revendications des travailleurs. Il s'agissait plutôt d'une lutte économique visant seulement à obtenir des réformes et non à contester et à détruire le système capitaliste. En effet, le mouvement unioniste de 1921 visait à lutter contre les tyrannies et contre l'impérialisme pour instaurer la démocratie, sans pourtant vouloir de changement plus radical. En outre, en raison notamment de leur origine paysanne et artisanale, les travailleurs maintinrent certains traits individualistes et anarchistes propres à ces couches sociales, rendant ainsi plus difficile la création d'une organisation véritablement prolétarienne (189). Ils défendaient plutôt une orientation anarcho-syndicaliste (190).

Malgré les limites de ces organisations, cette période marqua pourtant un grand pas en avant dans l'organisation des travailleurs.

Lorsque Ubico arriva au pouvoir en 1931, tout ce mouvement syndical s'écroula, à l'exception des associations

mutualistes qui étaient les seules autorisées. L'activité syndicale se limitait au travail dans les associations de bienfaisance, consistant à célébrer des fêtes ou à payer les frais d'enterrement des membres (191). Les organisations mutualistes telles que *Porvenir de los Obreros*, *Auxilios Mutuos del Comercio de Guatemala*, *Auxilio Póstumo*, *Sociedad de Auxilios Mutuos Ferrocarrileros*, etc. revinrent sur scène. Ce n'est qu'à partir de la révolution de 1944 que le mouvement syndical allait se réorganiser et se développer à nouveau.

### 3.3. La révolution de 1944-1954

#### 3.3.1. *Les causes*

En juin 1944 (192), un mouvement dirigé par des étudiants, des maîtres d'école et de jeunes officiers mit fin au régime dictatorial d'Ubico, l'obligeant à remettre le pouvoir à un président provisoire, le général Federico Ponce Valdes. Celui-ci, continuant la politique de répression de son prédécesseur, fut renversé en octobre de la même année par un puissant mouvement populaire (193).

On peut distinguer plusieurs causes principales à ce mouvement. Parmi les causes externes, mentionnons d'abord la situation de crise du système capitaliste mondial, provoquée par les rivalités des pays impérialistes lors de la Deuxième Guerre mondiale. Cette situation a favorisé, dans les pays périphériques, des mouvements de résistance populaire aspirant à la libération nationale (194). La guerre antifasciste et l'exaltation des libertés individuelles eurent aussi un grand impact au Guatemala et contribuèrent à discréditer les dictatures militaires. Au début, ce mouvement de 1944 fut d'abord une lutte pour les libertés et l'autonomie universitaire. La petite bourgeoisie intellectuelle revendiquait surtout l'instauration d'un régime démocratique lui permettant de jouir d'un peu plus de liberté : liberté d'expression, de presse, etc. En outre, s'étant rangés du côté des alliés, les Etats-Unis étaient obligés de se donner un visage démocratique et de faire pression sur les dictatures pro-fascistes de l'Amérique Centrale, obligeant celles-ci d'appuyer le

front international antifasciste. C'est à cette époque que F.D. Roosevelt lança la politique de «bon voisinage». En tant que défenseurs des libertés, les États-Unis ne pouvaient pas s'opposer directement aux aspirations des peuples opprimés et n'intervinrent donc pas pour arrêter le mouvement de 1944, croyant aussi pouvoir le contrôler au moment voulu. Au surplus, vers cette époque, Ubico n'était plus en très bons termes avec les États-Unis et ceux-ci ne firent rien pour le maintenir au pouvoir (195).

Les causes principales de ce mouvement sont cependant d'ordre interne. Comme sources de déséquilibres structurels au Guatemala, il faut noter tout d'abord la grande inégalité dans la répartition des terres et la concentration de celles-ci entre quelques mains (196). En 1950, 2,2% des exploitations agricoles recouvraient 72% des terres cultivables tandis que 76,2%, ne constituaient que 9% de la superficie agricole (197). D'une manière globale, 90% des terres se trouvaient entre les mains de 6% de la population (198) ; les quelques *latifundios* accaparaient la majorité des terres, les nombreux *minifundios* en occupaient une partie infime et la propriété moyenne avait une très faible importance.

Les petits paysans des *minifundios* se consacraient à une agriculture de subsistance, produisant du maïs, des haricots noirs ainsi que des cultures vivrières et émigraient chaque année vers les grandes plantations. C'était surtout le cas des Indiens qui représentaient plus de la moitié de la population (199). Monopolisant les meilleures terres du pays, les *latifundios* étaient généralement cultivés selon des méthodes extensives et constituaient la base de l'agriculture d'exportation (200). Le café et la banane en étaient les deux principaux produits. Le premier, représentant 64% de la production totale, était essentiellement entre les mains des Allemands. Le second était monopolisé par l'UFCO. Pendant la période de 1946-52, les exportations de bananes représentaient 41% du total des exportations guatémaltèques. L'UFCO, avec sa filiale la *Compañía Agrícola de Guatemala*, possédait 230.000 hectares de terres bien qu'elle n'en cultivât que 10% (201). En outre, elle dominait plusieurs secteurs importants de l'économie nationale (202).

A cette époque, grâce à la prospérité engendrée aux États-Unis par la Deuxième Guerre mondiale, les investissements nord-américains augmentèrent fortement au Guatemala. A cause de la fermeture des marchés européens, les États-Unis parvinrent à dominer complètement le circuit commercial. Par ailleurs, l'invasion des troupes nord-américaines constituée par la construction au Guatemala de deux bases aériennes destinées à défendre le canal de Panama — l'une dans la capitale et l'autre à Puerto San José — accentua encore l'hostilité envers l'impérialisme yankee.

Le pouvoir économique se trouvait donc entre les mains de la bourgeoisie agro-exportatrice et de la bourgeoisie bureaucratique qui exerçaient leur pouvoir par l'intermédiaire d'un gouvernement militaire, sous l'hégémonie de l'impérialisme nord-américain. Les classes moyennes, formées essentiellement de membres des professions libérales, de commerçants aisés, de propriétaires terriens intermédiaires, de cadres administratifs et de la petite bourgeoisie intellectuelle étaient en nombres restreints et commençaient à perdre leurs privilèges ; se révoltant contre la répression qui déferlait sur le pays, elles aspiraient à une certaine liberté. Les couches populaires, composées d'un petit secteur d'ouvriers industriels, des artisans, des petits commerçants et d'un sous-prolétariat rural et urbain, étaient principalement formées par les larges masses paysannes de petits propriétaires *minifundistas* qui émigraient d'une façon temporaire — le semi-prolétariat — (203) et par les ouvriers agricoles permanents. Ces couches de la population qui étaient les plus exploitées, vivaient dans des conditions très précaires, il faut citer à cet égard : la malnutrition, les conditions sanitaires désastreuses et les différentes maladies qui en découlent, le manque d'hôpitaux, le manque d'écoles entraînant un taux d'analphabétisme très élevé (204), l'alcoolisme et l'endettement. L'exode rural et les migrations ont conduit non seulement au déracinement et à l'acculturation des Indiens mais aussi à l'accroissement de la population marginale ou sous-occupée et à sa concentration dans les bidonvilles. Cela a suscité aussi une véritable crise du logement en milieu urbain. Par ailleurs, le gouvernement dictatorial d'Ubico poursuivait une politique fortement

répressive à l'égard du mouvement ouvrier. Les organisations paysannes et les syndicats furent interdits, il n'y avait pas de législation sociale protégeant les travailleurs et les salaires étaient très bas (205). Pendant la révolution de 1944, les revendications immédiates allaient être la réforme agraire pour les paysans, les libertés syndicales et l'augmentation des salaires pour les ouvriers.

Cependant, l'une des plus importantes causes de ce mouvement réside en l'aspiration de la petite bourgeoisie à instaurer un capitalisme moderne indépendant, s'appuyant sur les couches populaires rurales et urbaines pour pouvoir affronter les classes dominantes et les intérêts étrangers (206). Renforcée par la classe ouvrière et la paysannerie, la petite bourgeoisie fut donc la force motrice du mouvement de 1944. D'une part, comme la bourgeoisie nationale (207) était pratiquement inexistante, c'est la petite bourgeoisie qui assumait le rôle de celle-ci dans la lutte anti-impérialiste. En effet, à cause de son opposition au capital impérialiste étranger, la bourgeoisie nationale peut être une des forces révolutionnaires luttant contre l'impérialisme aux côtés des masses populaires. D'autre part, comme le prolétariat ne pouvait pas diriger un mouvement d'une telle envergure à cause de sa faible organisation, ce fut la petite bourgeoisie qui dirigea le mouvement de 1944. Au début donc, le manque de direction prolétarienne orienta ce mouvement vers une lutte bourgeoise que l'on peut désigner par les termes de «mouvement anti-impérialiste capitaliste» ou «mouvement nationaliste petit bourgeois» (208). Par la lutte pour la démocratie et la lutte anti-impérialiste, la petite bourgeoisie voulait, surtout, instaurer un capitalisme moderne et national. En effet, la position intermédiaire de la petite bourgeoisie — coincée entre la bourgeoisie et le prolétariat — fait qu'elle ne possède pas d'idéologie propre et qu'elle oscille constamment entre les deux classes fondamentales de la société capitaliste. Il n'est donc pas étonnant, comme nous le verrons, que son anti-impérialisme capitaliste n'ait pas de viabilité historique.

Des mouvements semblables à celui du Guatemala avaient aussi lieu au Salvador, à Costa Rica et dans d'autres

pays de l'Amérique du Sud (209). Leur objectif maximum était d'instaurer le type de démocratie moderne que l'on pouvait atteindre par des réformes économiques, politiques et individuelles — dans le sens de changer l'individu pour le rendre plus honnête — afin d'abolir de manière graduelle l'exploitation de l'homme par l'homme. Leur anti-impérialisme se limitait à l'attaque des *trusts* et non pas des investissements étrangers, considérés comme bénéfiques parce que stimulant le développement (210). En outre, ce nationalisme petit bourgeois préconisait la formation d'un front uni de toutes les classes progressistes avant de socialiser les moyens de production. En même temps, il trouvait nécessaire la coopération avec le capital étranger afin de développer les industries nationales. C'est pour cela que ce mouvement n'arrivait pas à rompre la dépendance à l'égard de l'étranger. Ne visant donc que la réalisation d'une révolution démocratique-bourgeoise dirigée par la petite bourgeoisie qui s'appuyait sur les couches populaires, ce mouvement était voué à l'échec, à plus ou moins longue échéance car il ne parvenait pas à franchir les limites inhérentes au réformisme bourgeois.

D'ailleurs, cette orientation bourgeoise lui valut l'appui d'importants secteurs de la bourgeoisie qui trouvaient là une occasion propice pour moderniser l'économie.

### 3.3.2. Les conséquences

#### a) Radicalisation du mouvement

Au début, la «révolution» de 1944 ne visait donc pas à changer profondément la structure économique et sociale établie mais seulement à favoriser l'instauration d'un régime démocratique et à développer un capitalisme national. La nouvelle Constitution de 1945 ne sanctionnait en fait que des réformes bourgeoises modérées. D'une part, il ne s'agissait nullement de détruire le régime capitaliste mais au contraire de le renforcer par la modernisation et l'accélération du développement industriel et agricole, par la création de sociétés coopératives et par l'extension de la propriété privée, continuant ainsi la politique du *desarrollismo*. Ni le système *lati-minifundista* ni l'hégémonie de la bourgeoi-

sie agro-exportatrice ne furent contestés. D'autre part, la révolution ne se proposait pas de mener une lutte radicale contre l'impérialisme mais de réviser les contrats et les concessions accordés aux monopoles. Les libertés octroyées n'étaient que les libertés bourgeoises traditionnelles telles que la liberté du commerce, la libre concurrence, la garantie de la propriété privée, le droit de vote pour les analphabètes et certaines garanties sociales, qui sont restées la plupart du temps des déclarations purement formelles, impossibles à appliquer dans la réalité. Sur le plan culturel, la Constitution garantissait l'autonomie universitaire et annonça une vaste campagne d'alphabétisation et d'éducation dans le but de développer la conscience nationale. Cette période de libéralisation avait cependant permis tout d'abord la réorganisation des classes dominées et la formation de plusieurs organisations syndicales et de partis politiques progressistes. Dès 1944, se fondèrent la *Confederación General de Trabajadores* (CGT) et le *Sindicato de Acción y Mejoramiento Ferrocarrilero* (SAMF) (211) regroupant les travailleurs de l'IRCA, et les premières grèves éclatèrent aussitôt. D'autres syndicats tels que l'*Asociación Nacional de Maestros*, la *Federación Regional de Trabajadores de Guatemala* (FRTG), l'*Asociación General de Empleadores Particulares* (AGEP) et d'autres encore apparurent (212). Dans les entreprises de l'UFCO aussi furent créés de puissants syndicats tels que l'*Unión de Muelleros del Atlántico* (UMA) — qui, plus tard, se transforma en *Unión Sindical de Trabajadores de Puerto Barrios* —, le *Sindicato de trabajadores independientes en el embarque del banano*, etc. (213). Au début, il y avait trois centrales syndicales correspondant ultérieurement à trois partis politiques, mais plus tard fut formée une centrale unique, la *Confederación General de Trabajadores de Guatemala* (CGTG). Les grèves et les luttes syndicales se multipliaient et se dirigeaient surtout contre l'impérialisme : grèves contre l'UFCO dans le Pacifique et l'Atlantique, contre les trusts yankee, la *Tabacalera Nacional*, l'IRCA, l'*Empresa Eléctrica*, les compagnies d'aviation, etc., si bien que les monopoles avaient dû négocier et accorder des contrats collectifs face à la force unifiée des travailleurs. La lutte des fonctionnaires et des loca-

taires était dirigée directement contre d'importants intérêts nationaux et contre l'État lui-même. Sous la poussée des travailleurs de plus en plus radicalisés, Juan José Arévalo avait dû promulguer, en 1947, un Code du travail qui règlementait les heures de travail, les salaires, les droits et les libertés syndicales. Cependant, ce Code répondait aussi au besoin d'instaurer un capitalisme moderne et ne représentait pas un grand sacrifice pour la bourgeoisie (214). Il imposait en plus d'importantes restrictions à l'organisation des paysans. En effet, de peur de bouleverser l'économie basée essentiellement sur le système traditionnel *lati-minifundista* et sur le capitalisme agraire, et sous la pression de l'oligarchie *terrateniente*, Arévalo avait interdit les syndicats paysans. Ce n'est que sous Arbenz qu'allèrent surgir dans les grandes propriétés nationales les premiers mouvements de grève des travailleurs agricoles. C'est aussi à cette époque que le mouvement paysan et la plus grande organisation des travailleurs ruraux, la *Confederación Nacional Campesina de Guatemala* (CNCG) allaient être organisés (215).

En juin 1952, après de multiples pressions des travailleurs, le gouvernement Arbenz avait promulgué une loi sur la Réforme agraire. En moins de deux ans, Arbenz avait exproprié 495.843 hectares de terres — dont environ 150.000 hectares appartenaient à l'UFCO — et les avait distribuées à plus de 10.000 paysans (216). Mais tout comme le Code du travail, il s'agissait plutôt de satisfaire les exigences d'un capitalisme moderne que de transformer la structure agraire et de changer les relations de propriété. Seules les terres incultes étaient distribuées aux paysans. La réforme agraire épargnait toute étendue de terres cultivées et les propriétaires expropriés étaient dûment indemnisés (217). En outre, l'expropriation n'affectait pas seulement les terres improductives des grands propriétaires terriens mais aussi celles des petits et moyens propriétaires. Des petites parcelles de terres étaient distribuées en usufruit aux paysans et une banque agraire fut créée afin de leur fournir des crédits mais ceux-ci étaient insuffisants.

La réforme agraire ne toucha donc pas profondément les *latifundios* extensifs. Au contraire, afin d'atteindre un développement capitaliste moderne, la grande entreprise

agricole moderne fut développée. Face à la concurrence de telles entreprises, les nouveaux petits propriétaires furent vite ruinés. Par exemple, en produisant à grande échelle, une grande entreprise peut se permettre de baisser les prix pour les évincer des marchés. Par ailleurs, profitant de ces circonstances, apparurent plusieurs nouveaux *latifundistas* dont les intérêts étaient identiques à ceux de l'ancienne oligarchie *terratiente*.

Cependant, comprenant que seule l'expropriation totale pouvait être efficace, des groupes de paysans se mirent spontanément à abattre les clôtures des *haciendas* et à s'emparer des terres des grands propriétaires terriens (218). A cette époque aussi, les revendications des travailleurs et des couches populaires devinrent de plus en plus radicales et claires. Le parti communiste guatémaltèque, le PGT (Parti Guatémaltèque du Travail) commença à avoir une grande influence et l'expansion de l'idéologie communiste prit une plus grande importance surtout parmi certaines couches petites bourgeoises. L'envergure du mouvement populaire était telle que la bourgeoisie et les monopoles nord-américains commençaient à s'en préoccuper sérieusement.

#### b) *Une industrialisation dépendante*

Comme nous l'avons noté plus haut, à partir de la Deuxième Guerre mondiale le nouveau cycle d'expansion de l'impérialisme fut caractérisé par la mise en place d'ensembles industriels légers dans les pays périphériques. L'impérialisme ne s'orientait plus seulement vers la domination des sources de matières premières et des marchés mais se dirigeait aussi vers les investissements dans les industries. Dans les pays de l'Amérique latine où il y avait déjà une industrialisation relativement développée, l'impérialisme s'empara des industries nationales existantes. Quant aux régions où l'industrialisation n'avait commencé qu'après la Deuxième Guerre mondiale (par exemple, l'Amérique Centrale), le développement de l'industrie s'y réalisa sous le contrôle direct du capital étranger (219). De cette façon, la domination étrangère s'exerça aussi sur le marché intérieur du pays et non plus seulement sur le secteur extérieur

de l'économie. Au Guatemala, ce développement de l'industrie fut accéléré par deux facteurs.

D'une part, la période de crise durant la guerre conduisait à développer l'industrie de substitution (220) pour remplacer les produits habituellement importés. D'autre part, le processus de modernisation du capitalisme était inscrit dans la politique *desarrollista* (221) de l'État qui encourageait la création des industries, l'introduction de nouvelles techniques, la diversification de la production agricole et le développement de l'infrastructure. Cependant, malgré la présence d'un gouvernement réputé «nationaliste» et «révolutionnaire», les investissements nord-américains se sont multipliés vers cette époque (222). Or personne n'ignore la signification des investissements dans les pays périphériques : les profits rapatriés de ces pays à la métropole sont largement supérieurs aux nouveaux capitaux investis ; en fin de compte, à la suite des investissements, les pays du Tiers-Monde ne font que fournir des capitaux à la métropole (223). Paradoxalement donc, malgré sa volonté d'instaurer un capitalisme indépendant, la nouvelle bourgeoisie industrielle s'est trouvée sous la domination des monopoles. Ceci était dû d'abord au manque de capital à investir dans les industries car les principales sources de richesses étaient en mains étrangères. En outre, l'augmentation des dettes du pays l'obligeait à faire appel à l'aide étrangère par des prêts, accentuant ainsi la dépendance et l'ingérence des monopoles par l'intermédiaire des banques vu le lien entre le capital industriel et le capital bancaire. En effet, il est connu que les crédits ouverts par le gouvernement nord-américain aux pays périphériques pour une prétendue aide ne compensent pas les profits rapatriés aux États-Unis et qu'au contraire, ils ne servent qu'à faire des pressions économiques (par exemple, suspension des crédits) sur les gouvernements qui en reçoivent (224). L'insuffisance technologique du pays l'obligeait aussi à importer les machines nécessaires (225). Enfin, l'alliance des intérêts de la bourgeoisie locale avec les monopoles favorisa encore plus le contrôle du processus d'industrialisation par l'impérialisme. En effet, au Guatemala, la bourgeoisie industrielle s'était généralement constituée à partir de la bourgeoisie

agro-exportatrice ; le passage de l'économie agraire à l'économie industrielle s'était fait pacifiquement.

Poussée par le besoin de modernisation face à l'augmentation de la demande et en association avec le capital étranger, la bourgeoisie agro-exportatrice avait investi des capitaux — amassés dans l'agriculture et le commerce — dans la nouvelle industrie légère, constituant ainsi des entreprises mixtes (226). Une partie de la bourgeoisie industrielle était formée aussi par de nouveaux riches issus principalement de la bourgeoisie bureaucratique du mouvement de 1944. Limitée dans son développement à cause de la structure traditionnelle de l'agriculture (227) et ayant besoin de moderniser l'économie, cette bourgeoisie industrielle s'était alliée dans un premier temps, aux couches populaires et à la petite bourgeoisie de 1944 afin d'obtenir le contrôle hégémonique du pouvoir au détriment de la bourgeoisie traditionnelle agro-exportatrice et dans le but de remettre en cause, du moins partiellement, le pouvoir des propriétaires fonciers et des commerçants. C'est elle qui avait développé l'idéologie du *desarrollismo*, adoptée par la petite bourgeoisie de 44. Mais face à la radicalisation du mouvement populaire, elle allait changer de camp et s'allier avec la bourgeoisie agro-exportatrice et l'impérialisme.

Le contrôle étranger de l'industrie eut d'abord comme conséquence l'orientation de la production suivant les désirs des monopoles et non suivant les besoins du peuple. Il s'agissait souvent de produits de luxe destinés aux classes privilégiées (machines électriques, automobiles, téléviseurs, transistors, articles en plastique, etc.). Par ailleurs, l'introduction de la technologie et de la mécanisation dans un pays où la main d'œuvre est abondante accentue forcément le chômage et augmente le volume de la population marginale. En revanche, l'industrialisation fortifia numériquement et politiquement le prolétariat et la prolétarianisation accentua à son tour la combativité des couches populaires.

### 3.3.3. *Échec du mouvement de 44*

Le 17 juin 1954, les troupes des exilés dirigées par le colonel Castillo Armas envahissent le Guatemala et renversent

le gouvernement Arbenz. Ce coup d'État militaire est un exemple de l'intervention indirecte des États-Unis par l'intermédiaire de l'action des militaires locaux. Il a été orchestré par l'UFCO et la bourgeoisie du pays avec la complicité du Département d'État et de la CIA (228) et fut appelé «Mouvement de Libération» contre le communisme. En fait, les causes principales de l'intervention des États-Unis étaient la nationalisation des 80.000 hectares de terres incultes de l'UFCO par le gouvernement Arbenz et la radicalisation du mouvement populaire. Arbenz, accusé d'être communiste, devint l'objet d'une campagne particulièrement virulente organisée contre lui (229). Sous prétexte de défendre la sécurité du territoire menacé par le communisme, les États-Unis appuyèrent l'opposition au Guatemala : «Nous avons dû nous défaire d'un gouvernement communiste» disait Eisenhower (230). Ils installèrent à la présidence le colonel Castillo Armas, fidèle défenseur de la bourgeoisie agraire et des monopoles.

On peut distinguer plusieurs raisons à l'échec de la révolution de 1944. Mentionnons tout d'abord le maintien de l'ancien appareil militaire et la confiance aveugle qu'avait en lui le gouvernement (231). En 1944, la petite bourgeoisie avait éliminé l'élite des généraux et prétendait ainsi avoir démocratisé l'armée. Celle-ci fut décrétée «Armée du peuple», déclarée autonome et considérée comme apolitique. Il est vrai que des officiers subalternes avaient participé au mouvement, mais ils étaient marqués par l'idéologie petite bourgeoise caractérisée par l'ambition et celle-ci les poussait à profiter de leur pouvoir pour s'enrichir. C'est ainsi que les colonels ont pris la place des généraux dans la hiérarchie militaire. L'apolitisme fut utilisé comme arme opportuniste ; l'armée ne participa pas aux luttes ouvrières et paysannes mais visa à défendre des intérêts personnels. Par ailleurs, une partie de l'armée continua à avoir des liens avec la bourgeoisie agraire et avec l'impérialisme. C'est ainsi qu'au moment où les mouvements populaires se radicalisèrent, une fraction de l'armée dirigée par Castillo Armas s'exila. Lors de l'invasion du pays par cette fraction, l'armée a observé une attitude passive et ses dirigeants ont refusé d'armer le peuple. La faiblesse du mouvement de 44 tenait

aussi du manque de tradition de lutte du prolétariat et à sa faiblesse organisationnelle. La classe ouvrière souffrait du lourd handicap d'un passé corporatiste et mutualiste et des tendances anarcho-syndicalistes. Tout cela explique les divisions à l'intérieur de la classe ouvrière (232). En outre, à cause notamment de leur origine artisanale et paysanne, plusieurs couches du prolétariat avaient une conscience semi-prolétarisée et petite bourgeoise, marquée par l'individualisme. Ceci rendait difficile l'organisation du prolétariat. Les contradictions entre la paysannerie appauvrie (*minifundistas, arrendatarios*) d'une part et les salariés agricoles (prolétariat et semi-prolétariat agricoles) d'autre part étaient également une source de conflits. Tandis que la première revendiquait la propriété individuelle de la terre, les seconds aspiraient surtout à obtenir du travail, de meilleurs salaires et la propriété collective des moyens de production. Parmi les salariés agricoles, l'organisation des travailleurs migrants en syndicats était difficile à cause du caractère temporaire de leur emploi. Mais les lacunes essentielles de la lutte du prolétariat étaient la faible maturité politique de la classe ouvrière, l'absence d'un parti politique prolétarien (233) et d'une théorie révolutionnaire capable de guider véritablement les luttes. A cause de ces faiblesses, la direction fut plutôt assumée par des éléments petits bourgeois et bourgeois et la lutte fut dominée par des tendances économicistes et réformistes (234). La plupart des dirigeants syndicaux n'étaient effectivement pas d'origine ouvrière mais étaient des opportunistes pseudo-révolutionnaires (235). Ce n'est que vers les dernières années de la révolution que se formèrent des *leaders* sortis des rangs même du prolétariat. Cependant, l'échec de la révolution de 1944 était dû surtout à la non viabilité du nationalisme petit bourgeois et au fait de ne pas avoir su distinguer clairement les ennemis du peuple. La petite bourgeoisie qui dirigeait le mouvement voulait lutter contre l'impérialisme et instaurer un capitalisme national. Pourtant elle oscillait constamment entre la recherche de l'appui de la bourgeoisie agro-exportatrice ou des monopoles nord-américains et l'appui des couches populaires, entre la réaction et la révolution. Toute sa politique se réduisait à trouver une troisième voie entre le capi-

talisme et le socialisme. D'une part, il n'y avait jamais de lutte véritable contre l'impérialisme : l'anti-impérialisme se dirigeait seulement contre les trusts et non contre les investissements dans les manufactures. D'autre part, la petite bourgeoisie essayait de freiner la lutte populaire afin de ne pas provoquer le mécontentement de la bourgeoisie et des monopoles. Profitant de cette position ambivalente, la bourgeoisie parvint à diriger la lutte.

En effet, il n'y a pas de troisième voie possible entre le camp anti-impérialiste et le camp impérialiste et il est contradictoire de vouloir en même temps établir un capitalisme et lutter contre l'impérialisme. Remettre en question le système impérialiste signifie remettre en question le mode de production capitaliste car, par son essence économique, l'impérialisme n'est qu'un «stade» du capitalisme, son stade suprême (236).

Par ailleurs, croyant que la bourgeoisie industrielle et d'autres secteurs de la bourgeoisie étaient nationalistes et progressistes, la petite bourgeoisie s'était alliée avec eux pour lutter contre l'impérialisme et contre la bourgeoisie agro-exportatrice, s'efforçant de former ainsi un Front démocratique national. Il est vrai qu'il existait une contradiction entre la bourgeoisie industrielle et la bourgeoisie agraire mais elle n'est pas antagonique (237). D'ailleurs bien souvent, la plupart des représentants de la bourgeoisie industrielle étaient en même temps des *terratenientes*, et, réciproquement, les représentants de la bourgeoisie agraire étaient aussi actionnaires dans les entreprises financières et industrielles (238). La contradiction qui existe entre ces deux fractions de la bourgeoisie se réduit à la lutte pour le contrôle hégémonique du pouvoir politique mais face au danger d'un pouvoir populaire, cette contradiction s'efface. Sous peine d'échec, toute véritable lutte de libération nationale doit être dirigée aujourd'hui en fonction d'une ligne prolétarienne et non bourgeoise. Au Guatemala, la direction était nettement bourgeoise ; quand le prolétariat commença à s'en emparer, la petite bourgeoisie et la bourgeoisie, par crainte d'un pouvoir populaire, avaient renoncé à la lutte contre l'impérialisme et pactisé avec la bourgeoisie agro-exportatrice. Celle-ci devint à nouveau hégémonique dans le contrôle du pouvoir.

De cet échec du mouvement de 44, on peut conclure que dans la lutte contre l'impérialisme et pour la libération nationale, les dirigeants petits bourgeois n'ont pas su distinguer les ennemis contre lesquels il fallait lutter. Ils étaient convaincus qu'il fallait d'abord réaliser une révolution démocratico-bourgeoise, avant d'arriver au socialisme. Il fallait donc s'allier avec la bourgeoisie nationale représentée, d'après eux, par la bourgeoisie industrielle pour lutter contre l'impérialisme et les féodaux. L'application de la thèse du «féodalisme» est en grande partie la source de cette erreur d'analyse (239). Nous avons déjà réfuté cette thèse et nous avons montré auparavant l'union d'intérêt de la bourgeoisie industrielle et de la bourgeoisie agro-exportatrice. Ces deux fractions tout comme la bourgeoisie bureaucratique sont dépendantes et sont des alliées de l'impérialisme. Comme le disait A. Gunder Frank, «l'ennemi immédiat de la libération nationale en Amérique latine est, tactiquement la bourgeoisie même... non obstant que, stratégiquement, l'ennemi principal est sans aucun doute l'impérialisme» (240). Aussi est-il tout à fait suicidaire pour la classe ouvrière et le peuple d'accepter que la bourgeoisie dirige leur mouvement de révolte et il est utopique et idéaliste de croire, à notre époque, que la bourgeoisie — ne serait-ce qu'une fraction — pourrait être révolutionnaire jusqu'au bout. La bourgeoisie n'a d'autre alternative qu'être un instrument d'exploitation ou disparaître comme classe. A notre époque, nous le répétons encore, seule la Révolution de Démocratie Nouvelle (241) dirigée par le prolétariat peut aboutir à une véritable libération nationale. Elle est différente de l'ancienne révolution démocratico-bourgeoise car elle aboutit non à la dictature bourgeoise mais à un Front Uni dirigé par le prolétariat, c'est-à-dire à la dictature de plusieurs classes révolutionnaires sous la direction du prolétariat (242). Dans le cas du Guatemala, l'alliance devrait se faire entre les couches populaires, les couches petites bourgeoises et même certains éléments bourgeois progressistes mais tout cela sous la direction du prolétariat car l'erreur principale de la révolution de 44 venait de ce manque de direction prolétarienne.

## Conclusion

Pour terminer cette partie historique, nous voudrions présenter rapidement les conséquences de la contre-révolution de 1954 et ébaucher un bref aperçu de la manifestation de la lutte de classes actuelle au Guatemala. La victoire de la contre-révolution dirigée par Castillo Armas en 1954 signifiait le retour au régime dictatorial. Une répression sanglante, caractérisée par un anticommunisme acharné, déferla à nouveau sur le pays. Toute personne accusée même sans preuve d'être communiste fut persécutée. Castillo Armas modifia la Constitution de 1945 et réduisit à un minimum l'application du Code du Travail et des autres lois, favorisant ainsi les abus patronaux. Le travail forcé fut rétabli. Les organisations syndicales et politiques furent dissoutes, à l'exception seulement du parti catholique progouvernemental (243), le MDN (Mouvement Démocratique National). Les quelques syndicats qui subsistèrent étaient des syndicats blancs, récupérés par le gouvernement et dirigés par des chefs syndicaux corrompus. Tous les bénéficiaires de la Réforme agraire furent dépossédés et Castillo Armas rendit à l'UFCO et aux *terratenientes* les terres expropriées sous Arbenz. L'armée devint la force décisive dans la vie politique ainsi que l'instrument principal pour réprimer tout mouvement populaire et pour éviter «l'infiltration du communisme». L'impérialisme nord-américain, dont le principal agent fut l'armée, dota celle-ci d'équipements militaires, d'une importante aide financière et même d'entraîneurs «yanquis» qui donnaient directement des cours de «*counter-insurgency*» destinés à mater les révoltes.

Après l'assassinat de Castillo Armas en 1957, il y eut plusieurs tentatives de donner le pouvoir à un gouvernement civil, ceci pour faire semblant de libéraliser le régime. Mais la répression et le pouvoir dictatorial continuèrent (244). Les régimes militaires ne cessèrent de se consolider et l'armée, à qui la classe dominante avait confié le pouvoir politique, agissait comme un véritable despote. Quant à la nouvelle composition de la classe dominante, elle consistait en une alliance entre la bourgeoisie agro-

exportatrice, la bourgeoisie bureaucratique et la nouvelle bourgeoisie financière — industrielle (245), tout cela sous l'hégémonie du capital nord-américain. Depuis lors, la classe dominante a abandonné toute politique populiste d'alliance avec les couches populaires et tout projet réformiste de développement national autonome. Au contraire, elle pratique un régime terroriste néo-fasciste et une politique ouvertement anti-populaire (dévaluation répétée de la monnaie, diminution des salaires réels à travers l'inflation, répression des revendications, etc.). Face à une crise structurelle du régime, le *statu quo* se maintient seulement par l'usage de la force et l'oppression croissante. Mais tout cela avait accentué aussi le mécontentement des classes dominées et avait conduit à la radicalisation politique de la classe ouvrière, de la paysannerie pauvre et des secteurs de la petite bourgeoisie qui commençaient à perdre leurs illusions nationalistes et réformistes pour s'orienter vers une confrontation en termes de lutte de classes (246).

A partir de 1958, afin d'éviter tout mouvement populaire et pour éloigner le danger d'une révolution, le gouvernement lança, sous l'instigation des États-Unis, des plans *desarrollistas* : offre de crédits aux producteurs, législation de travail aux travailleurs ruraux, fixation des salaires minimaux, service social, éducation rurale, technique de culture, salubrité, «réforme agraire» qui consistait à distribuer des terres incultes ou à «coloniser» de nouvelles terres, etc... (247). En effet, les réformes agraires ne furent jamais une redistribution complète des terres afin d'en finir avec le système *lati-minifundista*. Elles se limitaient à nationaliser, contre dédommagement aux *terratenientes*, les terres incultes pour les distribuer ou les relouer aux paysans. Les colonisations de nouvelles terres ont été aussi encouragées par les gouvernements. Par exemple, on incite les gens à aller travailler et à s'installer dans la forêt vierge du Nord (le Petén) mais en fin de compte, la mise en valeur de ces terres (exploitation du caoutchouc, du bois... ) ne vise qu'à profiter aux compagnies étrangères et aux riches du pays. La «colonisation» ne servait qu'à faire déplacer vers cette région la main d'œuvre nécessaire à ces compagnies. C'est un peu comme une répétition de la conquête de la forêt du sud et de la formation des plantations bananières.

Des syndicats se réorganisaient mais les conditions imposées par l'impérialisme à leur organisation étaient telles que seuls pouvaient agir ceux qui suivaient la politique de l'ORIT (Organisation régionale internationale du Travail), laquelle ne visait qu'à émousser la conscience de classe des travailleurs en leur inculquant une mentalité purement économiste et une idéologie de servitude profondément anti-communiste (248).

Le *desarrollismo* et l'aide économique devinrent de nouvelles formules de domination économique, politique, militaire et culturelle de l'impérialisme nord-américain. L'Alliance pour le Progrès (l'ALPRO), lancée par J.F. Kennedy, fut un exemple de cette politique. Elle ne visait en réalité qu'à neutraliser le mécontentement populaire et à créer de nouveaux marchés pour les multinationales (249). Cette politique n'arriva pourtant pas à promouvoir le développement souhaité ni à empêcher l'éclatement des mouvements populaires car d'une part, la pénétration croissante du capital nord-américain avait approfondi la misère et la dépendance et d'autre part, les classes dominantes refusaient obstinément d'appliquer les réformes préconisées. Après la mort de Kennedy, les États-Unis recommencèrent à s'appuyer sur des gouvernements militaires dictatoriaux pour s'assurer une garantie maximum de «coopération». Cependant les luttes populaires se radicalisèrent. A partir de 1960, face à la répression et à la prolétarianisation croissante, plusieurs révoltes et manifestations populaires éclatèrent ; en outre, sous l'influence de la révolution cubaine de 1959, une nouvelle forme de lutte, la guérilla, apparut (250). Les classes dominées n'ayant aucune possibilité de lutte économique ni de participation politique, la violence comme manifestation de la lutte de classe apparut comme la seule solution possible. En effet, depuis l'implantation de la dictature militaire, les moindres conquêtes juridiques ou syndicales et les droits humains les plus élémentaires ont été supprimés (251). Dès lors, il ne reste que la lutte armée, portée par la conviction que la violence est nécessaire pour renverser les classes dominantes.

Certaines organisations de guérilla comme le F.G.E.I., les nouvelles FAR se réclament du marxisme-léninisme et

se démarquent clairement du réformisme pratiqué par le parti communiste guatémaltèque qui freinait la lutte armée et subissait notoirement l'influence du révisionnisme du Parti communiste soviétique (252). Leur objectif est de vaincre militairement l'impérialisme et ses laquais pour leur arracher le pouvoir, d'élever le niveau de conscience des masses à travers une lutte anticapitaliste et anti-impérialiste et de transformer la guérilla en guerre populaire prolongée, dans le but de prendre le pouvoir et d'instaurer un Etat de dictature révolutionnaire qui posera les bases pour la construction du socialisme (253). Parallèlement à cela, elles visent à établir un noyau révolutionnaire qui dirige la guerre et la révolution. Leurs actions consistent concrètement à faire justice aux ennemis de classe, à attaquer et immobiliser les troupes ennemies, à paralyser la circulation économique, à désorganiser le pouvoir politique, à créer là où l'ennemi s'affaiblit le pouvoir populaire, à réveiller la conscience sociale prolétarienne parmi les couches populaires et aussi à démoraliser la bourgeoisie (254). Certaines organisations ont réussi à recruter plusieurs éléments de la paysannerie et du prolétariat agricole et industriel et jouissent de la sympathie sinon de l'appui du peuple. Par exemple, les nouvelles FAR sont composées d'éléments de la petite bourgeoisie intellectuelle mais aussi essentiellement d'éléments provenant du prolétariat industriel, d'employés et des professions libérales. Le MR-13 — de tendance trotskyste (255) — est aussi formé par des membres de la petite bourgeoisie et essentiellement par des éléments du prolétariat ouvrier, des ouvriers agricoles et des paysans (256). Les organisations guérilleras risqueraient effectivement de se trouver complètement isolées si elles ne s'efforçaient pas d'avoir des liens étroits avec le peuple en l'intégrant aussi dans la lutte et en le «conscientisant» politiquement. En outre, à cause de leur origine petite bourgeoise, elles courent le danger d'aboutir à l'échec si elles ne sont pas dirigées par une ligne politique véritablement révolutionnaire.

Ainsi donc, c'est la recrudescence de la violence — à la fois de la part de la classe dominante mais aussi comme riposte des classes dominées — qui caractérise actuellement les luttes de classes au Guatemala. Elle reflète le caractère irréconciliable des intérêts de classes en présence et la crise structurelle du capitalisme dépendant guatémaltèque.

## NOTES DE LA PREMIERE PARTIE

(1) *Latifundio* : grande propriété foncière ; *minifundio* : petite exploitation agricole. Le système *lati-minifundista*, fondé sur la concentration des terres dans les mains d'une minorité, implique donc une énorme inégalité dans l'accès à la propriété de la terre. Un groupe minoritaire détient de grandes surfaces des terres les plus fertiles du pays : celles qui sont destinées aux cultures d'exportation ; la majorité de la population en revanche ne possède que de petites parcelles ne représentant qu'un faible pourcentage des terres cultivables.

(2) UFCO : *United Fruit Company* ; IRCA : *International Railways of Central America*.

(3) *Ladinos* : les métis.

(4) Karl MARX, *Le Manifeste du Parti Communiste*, Union Générale d'Éditions, Coll. 10-18, Paris, 1972, p. 19. « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf... en un mot oppresseurs et opprimés en perpétuelle opposition ont mené une lutte ininterrompue... qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de toute la société, soit par la ruine commune des classes en lutte ».

(5) V. LÉNINE, « *Karl Marx* », Éditions en langues étrangères, Pékin, 1970, p. 20.

(6) C.J.A. VILLACORTA est un des représentants de ce courant : « Quand les Espagnols entreprirent la conquête des terres insulaires et continentales de l'Amérique, ces peuples se trouvaient en pleine décadence... Leurs descendants subsistèrent sans former des nations, livrant entre eux des luttes féroces... pratiquant des rites divers plus ou moins absurdes et sanglants... » cité par J.L. HERBERT in *Indianité et Luttes des Classes*, Union Générale d'Éditions, Paris, 1972, p. 16.

(7) *Calpulli* : « Grandes Maisons » ou « Grandes Familles ». Selon Eric Wolf, les *calpullis* étaient des groupes ou des clans liés par des relations de parentèle tirant probablement leur origine de la communauté primitive. A l'époque de la conquête, le *calpulli* commença à se désintégrer et à avoir à la fois les caractéristiques d'un clan et d'une classe : « ils étaient à la fois des divisions adminis-

tratives et des unités de parentèle... ils répartissaient inégalement entre les membres de la pseudo-famille la richesse, le standing et le pouvoir», E. WOLF, *Peuples et Civilisations de l'Amérique Centrale*, Payot, Paris, 1962, pp. 123-124.

(8) Jusqu'à l'an 900 av. J.-C., la communauté fut l'unité autonome de la vie sociale en Amérique Centrale. Plus tard, pendant les périodes appelées théocratique et militariste, il commença à y avoir des divisions sociales dans la société maya bien que le *calpulli* continuât à exister. Pour plus de détails, voir E. WOLF, *op. cit.*, et M. GODELIER, *Horizons, Trajets marxistes en Anthropologie*, F. Maspéro, Paris, 1973, p. 83 ; p. 343 (sur les sociétés préincaniques).

(9) Déjà, pendant la période théocratique (150-900 ap. J.-C.), le prêtre, s'attribuant un pouvoir surnaturel, avait dominé la société, se substituant au chef de la communauté ; les formes de pouvoir héréditaire commençaient à apparaître ; voir GODELIER, *op. cit.*, p. 335 et E. WOLF, *op. cit.*, pp. 95-103. Selon Wolf, la disparition de la société théocratique est due aux révoltes des campagnes contre les centres. A l'époque militariste aussi, tant chez les Quichés que chez les autres peuples, les révoltes populaires contre les classes dominantes étaient nombreuses ; José MILLA, *Historia de la América Central*, Colección «Juan Chapín», 2da edición, Guatemala, 1937, pp. 35-38.

(10) Pour une explication plus détaillée, voir A. Lipschutz, «*El Problema racial en la Conquista de América*», Siglo XXI Editores, Mexico, 1975, pp. 158-161.

(11) Voir P.H. note (7).

(12) En ce qui concerne cette notion, voir *La Notion de Mode de Production Asiatique et les Schémas Marxistes d'Évolution des Sociétés*, de M. GODELIER, Cahier du C.E.R.M., Ed. Sociales, 1964.

(13) GODELIER, *Horizons, Trajets marxistes... op. cit.*, p. 164.

(14) Voir José MILLA, *op. cit.*, pp. 92-97 ; p. 225 ; Éric WOLF, *op. cit.*, pp. 123-130.

(15) Éric WOLF, *op. cit.*, p. 141.

(16) «De tels entrepreneurs existaient dans toutes les villes de la Péninsule. Mais c'était seulement dans l'Espagne orientale, dont le centre était la Catalogne, qu'ils avaient acquis suffisamment de puissance... Dans cette partie de l'Espagne, une guerre sanglante, livrée par les paysans, avait écrasé les restes d'un système féodal... Une paysannerie libre peuplait les campagnes ; une bourgeoisie prospère, longtemps orientée du côté du trafic maritime, gouvernait les villes. Le pays commençait à subir l'industrialisation... et le drap, le cuir ainsi que les articles sidérurgiques ainsi produits étaient échangés... contre les drogues, les étoffes teintes et les objets de luxe de l'Orient». *Ibidem*, p. 142.

(17) En effet, Karl MARX considère que la découverte de l'or et de l'argent en Amérique Latine, la Conquête, l'accaparement des richesses des Indes orientales et l'esclavage en Afrique caractérisent l'aube de l'ère capitaliste. Ces processus constituent les éléments fondamentaux de l'accumulation primitive. Il ajoute que les grands bouleversements qui furent introduits dans le commerce par les découvertes géographiques, qui accélèrent énormément le développement du capital commercial, constituent un élément de base dans la promotion du passage du mode féodal de production au mode capitaliste. Karl MARX et F. ENGELS, *Materiales para la Historia de América Latina*, Siglo XXI editores, PYP/30, Mexico, 1975, p. 43.

(18) H. FLORES ALVARADO, *El Adamsismo y la Sociedad Guatemalteca*, Editorial Piedra Santa, Guatemala, 1973, p. 16.

(19) *Id.*, p. 17.

(20) L'histoire de la Conquête est remplie de ce thème de la recherche de l'or. Voir particulièrement, *La Visión de los Vencidos*, de LEON-PORTILLA, Miguel, Univ. Nac. Aut. Mexico, 1959 b, et *El Reverso de la conquista* du même auteur, Edit. Joaquín Mortiz, Mexico, 2da edición, 1970. Leon-Portilla

montre comment les Indiens racontent leur drame devant ces hommes assoiffés d'or et de richesses, «puercos hambrientos que ansían el oro», in *La Visión de los Vencidos*, p. 100.

Voir aussi *El Libro de los Libros de Chilam Balam* des Maya, ed. de Alfredo BARRERA VAZQUEZ, Fondo de Cultura. Econ. Mexico, 1948 : «Entristezcámonos porque vinieron, porque llegaron los grandes amontonadores de piedras... los falsos, los opresores de la tierra», pp. 124-125.

«colmo será la codicia, colmo de los despojos de los mercaderes, colmo de la miseria en todo el mundo», p. 136.

(21) En effet, les Espagnols ont profité des rivalités entre les différents peuples pour dominer ; ils se sont par exemple alliés aux Cakchiqueles pour combattre les Quichés. Selon E. WOLF, les victoires des Espagnols n'auraient pas été possibles sans des alliés indigènes, *op. cit.*, p. 139. Là où les sociétés étaient moins hiérarchisées, la victoire était plus difficile ; par exemple, les Choles de Verapaz furent conquis seulement en 1699, voir F. de SOLANO, *Los Mayas del Siglo XVIII*, p. 106, Ed. Cult. Hispánica, Madrid, 1974.

(22) «La capacité qu'a l'homme de soumettre la nature et la transformer, c'est ce qu'on appelle les forces productives. Les forces productives sont formées de ces deux éléments que sont l'homme et le matériel (c'est-à-dire les moyens de production). Mais le facteur décisif c'est l'homme et non le matériel... sans homme, pas d'outil, pas de technique», *Étudions l'Économie Politique*, Éditions en langues étrangères de Pékin et les Éditions du Centenaire, Paris, 1976, p. 12.

(23) E. WOLF, *op. cit.*, p. 139.

(24) *Ibidem*.

(25) Par exemple, J. Diaz Rozzotto affirme que le *latifundio* est une institution féodale par le fait que l'*hacendado* paie en partie un salaire en espèces au travailleur, in *La Révolution au Guatemala 1944-54*, Ed. Sociales, Paris, 1971, pp. 168-169. A. Lipschutz parle aussi d'une restauration du néo-féodalisme ou du seigneurialisme en Amérique Latine, *op. cit.*, pp. 179-210.

(26) A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo*, Ed. Prensa Latino americana. Santiago de Chile, 1971, pp. 25-38 ; et *Capitalismo y Subdesarrollo*, Ed. Signos S.R.L. Buenos Aires, 1970.

(27) A.G. FRANK, *Capitalismo y Subdesarrollo en America Latina*, *op. cit.*, p. 130.

(28) E. WOLF, *op. cit.*, p. 157.

(29) A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo et Capitalismo y Subdesarrollo en América Latina*, *op. cit.*

(30) A. GUNDER FRANK, *Capitalismo y Subdesarrollo en A.L.*, *op. cit.*, pp. 32-35.

(31) Voir, *Étudions l'Économie Politique*, *op. cit.*, pp. 48-49.

(32) Marx l'a très bien noté : «Le capital y arrive (au monde) suant le sang et la boue par tous les pores». *Le Capital*, Éditions sociales Livre 1, T. 3 p. 202.

(33) Voir Severo MARTINEZ PELAEZ, *La Patria del Criollo (Ensayo de interpretación de la realidad guatemalteca)*, Editorial Universitaria Centroamericana, San José, 4ème éd. 1976, p. 62/63, et C. LALIVE d'EPINAY, *Sociétés et Cultures en Amérique Latine*, Cours photocopié de l'IED, Genève, 1973, p. 9.

(34) Ceci est décrit longuement dans presque tous les livres relatant la Conquête et la Colonisation. Voir particulièrement, *El Libro de los Libros de Chilam Balam*, éd. de A. BARRERA VASQUEZ, *op. cit.*, pp. 124-130 ; LEON-PORTILLA, *La Vision de los Vencidos*, *op. cit.*

(35) Contrairement aux pays d'Europe, où l'existence de la propriété privée du sol et de la concurrence a eu un rôle déterminant dans la transition du féodalisme au capitalisme, dans les pays où dominait le mode de production asiatique, cette transition fut empêchée par l'existence de communautés primitives. Voir Samir AMIN, *Le Développement Inégal (Essai sur les formes sociales*

du capitalisme périphérique), Éditions de Minuit, Paris, 1973, p. 171. La conquête fut donc plus difficile dans les pays où les *capullis* avaient encore beaucoup de force.

(36) Voir notamment S. AMIN, *op. cit.*, p. 176.

(37) Le Pape Paul III a attendu presque un demi-siècle après la Conquête pour enfin reconnaître, en 1537, que les Indiens sont «vraiment des hommes», Voir E. WOLF, *op. cit.*, p. 155. Ce thème étant traité largement dans presque tous les livres sur la colonisation, nous n'allons pas le développer davantage ici.

(38) *Encomendero* : l'espagnol qui a reçu une *encomienda*.

(39) E. WOLF, *op. cit.*, p. 167. Pour de plus amples détails, voir S. MARTINEZ PELAEZ, *op. cit.*, pp. 68-73.

(40) Voir MARTINEZ PELAEZ, *op. cit.*, pp. 68-73.

(41) «Vous perdez, Votre Majesté, et votre Couronne Royale, un nombre infini de vassaux qu'ils tuent... : vous perdez des trésors et des richesses immenses que vous pourriez légitimement avoir». Douzième raison du *Tratado sobre las Encomiendas* de B. de las CASAS, *Doctrina*, 71, cité par S. MARTINEZ PELAEZ, *op. cit.*, p. 71.

(42) La «nouvelle *encomienda*» était une concession octroyée par le roi en faveur d'un Espagnol qui pouvait percevoir des tributs des Indiens et qui, en échange, avait l'obligation d'enseigner la foi religieuse à ces derniers. La perception des tributs fut contrôlée par des employés royaux, les *corregidores*.

(43) En vertu du «nouveau *repartimiento*», les Indiens allaient travailler dans les *haciendas* des Espagnols, selon une répartition effectuée par les officiers royaux. Pour chaque Indien, le propriétaire terrien devait payer une certaine somme à la Couronne.

(44) Les *reducciones* ou *comunidades* indigènes étaient une vaste opération de regroupement des Indiens dans des villages qui étaient strictement interdits aux Espagnols, aux métis et aux Noirs, sous prétexte de leur enseigner la doctrine religieuse. Au fond, il s'agissait surtout de contrôler mieux la main d'œuvre et de faciliter la perception des tributs, voir A. GUNDER FRANK, *Capitalismo y Subdesarrollo*, *op. cit.*, pp. 128-129.

(45) Les *mandamientos* d'Indiens étaient établis en 1552. La population active indigène fut éloignée de son village, six semaines par an, par les *jueces repartidores*, pour travailler dans les propriétés espagnoles. Chaque travailleur recevait un salaire, et il lui était interdit d'abandonner son travail.

(46) Francisco de SOLANO, *op. cit.*, p. 98.

(47) A. GUNDER FRANK, *Capitalismo y Subdesarrollo*, *op. cit.*, pp. 128-129.

(48) Par exemple, les «Lois de Burgos» essayaient de limiter les abus des *encomenderos* contre les Indiens.

(49) S. AMIN, *op. cit.*, p. 259.

(50) *Id.*, p. 176 ; R. STAVENHAGEN, *Les Classes Sociales dans les Sociétés Agraires*, Anthropos, Paris, 1974, pp. 77-79.

(51) Propriétaires terriens.

(52) Voir en général, S. MARTINEZ PELAEZ, *op. cit.*, pp. 92-93.

(53) A. GUNDER FRANK, *op. cit.*, p. 44.

(54) L'*arrendamiento* signifie que le propriétaire terrien loue des terres aux Indiens en échange de travail ou de produits bien spécifiés, voir en général sur ces formes d'exploitation, E. WOLF, *op. cit.*, pp. 182-189.

(55) *Peonaje* : mot venant de *peón* (terme qui désigne le travailleur agricole des *haciendas*).

(56) «Économie de prestige» : L'Indien amassait de l'argent en vue de pouvoir occuper des fonctions religieuses et acquérir ainsi du prestige aux yeux des autres communautaires. Il devait dépenser tout son argent pour payer les céré-

monies religieuses. Chaque année un autre groupe d'hommes assumait ces tâches. Selon Eric Wolf, le but de cette pratique était d'abolir la richesse et de redistribuer le pouvoir afin d'empêcher des inégalités, c'est-à-dire la désintégration de la communauté, celle-ci étant l'unique moyen de défense vis-à-vis de l'extérieur ; E. WOLF, *op. cit.*, pp. 181-200.

(57) *Étudios l'économie politique, op. cit.*, p. 54. Précisons encore qu'il s'agissait d'un capitalisme basé non pas sur l'industrie mais essentiellement sur l'agriculture.

(58) Voir, en général, F. de SOLANO, *op. cit.*, p. 322 ss.

(59) E. GALEANO, *Las Venas Abiertas de América Latina*, Montevideo, 1971, p. 56.

(60) A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía - Lumpendesarrollo, op. cit.*, p. 38.

(61) STAVENHAGEN, *Les Classes Sociales dans les Sociétés Agraires, op. cit.*, pp. 338-341.

(62) Sur la révolte de Totonicapán, voir Luis CARDOZA y ARAGON, *Guatemala - las líneas de su mano*, Fondo de Cultura Económica, colección popular, México, 1965, p. 393 et J.D. ROZZOTTO, *La Révolution au Guatemala, op. cit.*, p. 156.

(63) Le péninsulaire (*perinsular* en espagnol) désigne l'Espagnol envoyé par la Couronne (hauts fonctionnaires de la bureaucratie ou de l'Église) venus pour passer seulement quelques années en Amérique Latine.

(64) *Créoles* : traduction de *criollos* ; ici, le sens du terme créoles est pris dans le sens « d'Espagnols nés en Amérique Latine ».

(65) CARDOZA y ARAGON, *op. cit.*, p. 345 ; FLORES ALVARADO, *op. cit.*, pp. 107-118.

(66) F. de SOLANO, *op. cit.*, pp. 123-323 ; Jean-Loup HERBERT, Carlos Guzman BOCKLER et Julio QUAN, *Indiánité et Lutte des Classes*, Union Générale d'Éditions, 10/18, Paris 1972, p. 86.

(67) Éric WOLF, *op. cit.*, pp. 205-207.

(68) Sergio RAMIREZ, *Balcans y Volcanes - Aproximaciones al Proceso Cultural Contemporáneo de Centro América* in : *Centro América Hoy, op. cit.*, p. 284.

(69) Voir plus haut.

Les *castas* étaient exclus de toutes les charges municipales et des autres fonctions honorifiques, des congrégations religieuses et des confréries. Ils n'avaient accès ni à l'Université ni aux séminaires. Pour plus de détails, voir, Magnus MORNER, *Le Métissage dans l'Histoire de l'Amérique Latine*, Fayard, Paris, 1971, pp. 68-105.

Selon E. WOLF, les mots *castas* et «métis» avaient un caractère péjoratif et injurieux. Les préjugés des Espagnols et des créoles envers les *castas* n'étaient cependant pas un préjugé racial mais social. Si un métis acquérait richesses et «standing» il pouvait acheter des autorités un papier (*gracias al sacar*) qui le déclarait légalement blanc. La société coloniale ne craignait pas la création d'enfants nés d'unions mixtes mais bien le développement d'une grande masse de gens sans attaches et déshérités. En effet, la position raciale des *castas* les excluait des deux groupes principaux, les Blancs et les Indiens communautaires. Contrairement à l'Indien, enraciné dans sa communauté, les *castas* étaient des déracinés qui n'avaient pas de situation stable. Les *castas* ne constituaient ni une classe moyenne (comme l'affirment certains auteurs) ni un prolétariat ; ils étaient des gens tenus à l'écart de la société. E. WOLF, *op. cit.*, pp. 207-213.

(70) A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo, op. cit.*, p. 65.

(71) *Id.*, p. 26.

(72) Le terme *mineros* désigne non pas les travailleurs mais les propriétaires des mines.

(73) Voir Luis VITALE, *La Colonia y la Revolución de 1810*, in *Interpretación Marxista de la Historia de Chile*, tomo II, Prensa Latinoamericana, Santiago, 1969, pp. 171/72.

(74) Pendant la colonisation, l'Amérique Centrale (à l'exception du Panama qui dépendait de Bogota) fut tout entière régie par la Capitainerie Générale ou l'Intendance de Guatemala.

(75) H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, pp. 22/23.

Nous mettons 'libéral' entre guillemets pour distinguer des véritables libéraux qui allaient prendre le pouvoir par la force en 1871, les «hommes de l'Indépendance» qui faisaient semblant d'être libéraux. Il faut donc bien faire la distinction entre les hommes «libéraux», les conservateurs et les libéraux. Les hommes «libéraux» représentaient la bourgeoisie créole *terratiente* visant seulement à s'emparer du pouvoir politique sans pour cela promouvoir un changement de la structure sociale et économique de la société coloniale. Voir H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 23.

Les péninsulaires et les grands *terratientes* cléricaux et laïques de prétention noble, attachés aux privilèges dont ils jouissaient au temps de la colonisation, formaient l'oligarchie conservatrice. Voir Alain VIEILLARD BARON, *L'Amérique Centrale - Milieu, Problèmes Économiques et Politiques*, dans la revue *Problèmes d'Amérique Latine*, Paris, 1975, p. 27. Les libéraux, un nouveau groupe social qui allait apparaître en 1871, se composaient de propriétaires terriens favorables à des réformes économiques et sociales. Ils représentaient une bourgeoisie nationale réformatrice qui entendait promouvoir le capitalisme national. La lutte de cette fraction de la bourgeoisie commença déjà vers 1795, date de la fondation de la *Sociedad Económica de los Amigos del País*. Voir Alain VIEILLARD BARON, *op. cit.*, p. 27 et J. DIAZ ROZZOTTO, *op. cit.*, pp. 188-190.

(76) H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 22.

Après l'Indépendance (1821), les cinq pays de l'Amérique Centrale (le Nicaragua, Costa Rica, le Guatemala, le Honduras et El Salvador) furent réunis en une fédération appelée plus tard, en 1823, Provinces Unies.

(77) *Id.*, pp. 23/24.

(78) Les conservateurs étaient partisans d'un régime unitaire et centralisé afin de préserver leurs privilèges coloniaux dans un tel système. Les «libéraux» étaient en revanche favorables à une union des pays de l'Amérique Centrale en une fédération selon le modèle des États-Unis d'Amérique du Nord.

(79) A. BAUER PAIZ, *Destellos y Sombras en la Historia Patria*, Editorial Escolar Piedra Santa, Guatemala, 1966, pp. 55-60.

(80) E. TORRES RIVAS, «Síntesis Histórica del Proceso Político», in : *Centro América Hoy*, *op. cit.*, pp. 45-46.

(81) Selon les termes de J. DIAZ ROZZOTTO, *op. cit.*, p. 163.

(82) Voir Sergio RAMIREZ, *Balcans y Volcanes*, *op. cit.*, p. 285.

(83) E. TORRES RIVAS, *Poder Nacional y Sociedad Dependiente* in : *La Inversión Extranjera en Centroamérica*, Editorial Universitaria Centroamericana, Costa Rica, 1974, p. 242.

(84) La découverte des colorants artificiels allait provoquer une baisse sensible de la demande de colorants naturels.

(85) E. TORRES RIVAS, *Síntesis Histórica del Proceso Político*, in : *Centro América Hoy*, *op. cit.*, p. 66.

(86) Pendant la Fédération, les conservateurs furent appuyés par l'Angleterre et les «libéraux» furent soutenus par les États-Unis.

(87) Si on entend par «révolution» le renversement d'une classe au pouvoir par une autre classe, on doit admettre que les événements de 1871 ne constituèrent pas une révolution, étant donné que la classe au pouvoir — la bourgeoisie — ne fut pas renversée et qu'il n'y eut pas non plus de changement profond dans la structure économique et sociale.

(88) Le terme «pays périphériques», utilisé par Samir Amin, désigne les pays colonisés ou néo-colonisés, ou encore les pays exploités qui sont appelés faussement aujourd'hui pays sous-développés. Voir Samir AMIN, *op. cit.*, p. 157.

(89) Nous qualifions de «coloniale» une situation économique dans laquelle le type de produits d'exportation a été imposé pendant la colonisation par les colons pour répondre aux besoins de la métropole ; en effet, l'agriculture des colorants a été héritée de la colonisation. Nous appelons «dépendante» une situation économique dans laquelle le type de produits à exporter dépend uniquement de la demande extérieure et est par conséquent toujours susceptible d'être remplacé par un autre selon le changement des besoins du marché extérieur. En d'autres termes, le pays est réduit à produire des produits spécifiques nécessaires aux pays industriels. La «situation dépendante» est donc liée à la division internationale du travail. Pour plus de détails, voir *Infra* p. 49, sous le chapitre «Dépendance».

(90) *cafetalera* : relatif au café.

Vania BAMBIRRA, *El Capitalismo Dependiente Latinoamericano*, Siglo Veintiuno Editores S.A., 2da edición, Mexico, 1975, p. 70.

(91) Les termes «conservateurs» et «libéraux» utilisés généralement pour désigner respectivement le parti «européen» et le parti «américain», prêtent souvent à confusion si on ne les définit pas à chaque moment historique. C'est pourquoi nous préférons utiliser les termes parti «européen» et parti «américain» car ils sont plus explicites ; chaque fois que nous utilisons les termes «libéraux» et «conservateurs», nous essayerons toujours de préciser leur sens dans une situation concrète.

Pour plus de détails sur ce sujet, voir A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo*, *op. cit.*, pp. 71-76 ; S. AMIN, *op. cit.*, p. 261 ; Giovanni GRAZIANI, *América Latina, imperialismo y Subdesarrollo*, Editorial Diogenes S.A., 2da ed., Mexico, 1973, pp. 18/19.

(92) Des petites manufactures existaient déjà pendant la colonisation : les filatures, les fabriques de textiles etc. C'est cependant surtout vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle que se développa l'activité industrielle proprement dite : fabriques d'eau de vie et de boissons alcooliques, de cigares, industries du café, industries extractives, industries manufacturières (filles, tissus, papier...). A. BAUER PAIZ, *op. cit.*, p. 127.

(93) Giovanni GRAZIANI, *op. cit.*, pp. 18/19 ; A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo*, *op. cit.*, pp. 71/16.

(94) Voir le sens que nous donnons aux termes «conservateurs», «libéraux» et «véritables libéraux», plus haut, P.H., note (75).

(95) De 1873 à 1880, Barrios gouverna comme chef militaire absolu et fut seulement Président constitutionnel pendant 5 ans (1880-1885). Voir E. TORRES RIVAS, *Síntesis Histórica del Proceso Político*, *op. cit.*, p. 82.

(96) *Id.*, pp. 83/84.

(97) «Capitalisme moderne» ou selon le terme de S. Amin, «capitalisme achevé», désigne le capitalisme basé sur l'industrie à la différence du capitalisme mercantile basé sur le commerce. «Le capital mercantile est l'ancêtre du capital achevé... l'époque du capital mercantile (la préhistoire du capitalisme) s'étend des grandes découvertes (XVI<sup>ème</sup>) à la révolution industrielle. Depuis, le capitalisme (dans les métropoles) a atteint sa forme industrielle achevée», Voir Samir AMIN, *op. cit.*, p. 259 ; p. 134 ; p. 160.

(98) Bien avant la formation des plantations bananières de la United Fruit CO, les planteurs nationaux avaient commencé à produire des bananes qu'ils exportaient par l'intermédiaire des commerçants qui arrivaient sporadiquement sur les côtes atlantiques, en goélette, pour transporter les fruits à la Nouvelle Orléans. A. BAUER PAIZ, *op. cit.*, p. 121.

(99) *Id.*, pp. 102-103.

(100) *Ejidros* : terres communes de tous les habitants d'une communauté pour le pâturage et l'exploitation du bois. *Id.*, p. 117.

(101) *Latifundio* : ou *hacienda* signifie grande propriété foncière. Cependant, il y a une petite nuance entre l'*hacienda* traditionnelle et le *latifundio* de cette époque. Selon A. Gunder Frank, l'*hacienda* traditionnelle disparut et fut remplacée par le *neolatifundismo*. L'*hacienda* traditionnelle se caractérisait par le monopole de la terre tandis que le *latifundio* de cette époque impliquait non seulement le monopole de la terre, mais aussi des transports, de l'eau, du crédit et d'autres ressources. A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo*, pp. 59/60. Le *latifundio* ainsi conçu n'apparut qu'à l'époque de la Réforme libérale au Guatemala, avec le processus de modernisation de l'économie.

(102) Les grands propriétaires libéraux, favorisés par la Réforme libérale formaient les nouveaux *latifundistas* et surtout la bourgeoisie *cafetalera*. *Latiminifundismo* : système de propriété de la terre, basé sur les *latifundios* (grande propriété) et les *minifundios* (minuscule ou petite propriété familiale), résultant de la concentration des terres aux mains d'une minorité et des relations d'exploitation. *Latifundista* : propriétaire d'un *latifundio*. *Minifundista* : propriétaire d'un *minifundio*.

(103) H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 25 ; E. TORRES RIVAS, *op. cit.*, p. 82 ; Mario MONTEFORTE TOLEDO, *Mirada sobre Latinoamérica*, Editorial Universitaria Centroamericana, San José, 1971, p. 114.

(104) Ces deux fractions sont appelées aussi « bourgeoisie mercantile coloniale » et « bourgeoisie capitaliste libérale » par H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 26.

(105) Samir AMIN, *op. cit.*, pp. 260/261.

E. TORRES RIVAS utilise des termes différents mais qui vont dans le même sens pour désigner les composantes de la classe dominante de cette époque : « classe terratenante et commerciale ». E. TORRES RIVAS, *op. cit.*, p. 25.

*Compradore* : les marxistes chinois ont donné le nom de « comprador » aux intermédiaires entre le monde capitaliste dominant et l'arrière-pays rural (du monde oriental) ; en association avec les grandes fortunes foncières et la haute administration, la bourgeoisie *compradore* devait le plus souvent coopérer ensuite avec le capital étranger dans la création d'industries. S. AMIN, *op. cit.*, p. 297.

(106) M. MONTEFORTE TOLEDO, *Centroamérica*, vol. II (Subdesarrollo y Dependencia), Dirección General de Publicaciones, Universidad Nacional Autónoma de México, Mexico, 1972, p. 10.

(107) Ce thème sera développé plus loin, voir le chapitre : « L'impérialisme nord-américain », p. 56.

(108) M. MONTEFORTE TOLEDO, *Mirada sobre Latinoamérica*, *op. cit.*, p. 113.

(109) Giovanni GRAZIANI, *op. cit.*, pp. 21-22.

(110) Samir AMIN, *op. cit.*, p. 260.

(111) *Enclave* : territoire d'un État, se trouvant dans un autre État. Les plantations bananières de l'Amérique Centrale ont reçu ce nom par le fait qu'à l'intérieur de leurs terrains, les compagnies avaient formé de véritables villes ayant leurs propres lois, monnaie, police, commerce, etc. voir *infra*, pp. 65-67..

(112) Cité par A. BAUER PAIZ, *op. cit.*, p. 104.

(113) Idéologie *desarrollista* : idéologie du développement ; une idéologie bourgeoise qui, pour lutter contre le « sous-développement », se propose de développer l'économie suivant le modèle capitaliste moderne nord-américain et d'ouvrir toute grande la porte aux investissements étrangers. Cette idéologie allait se développer surtout vers la moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Les idéologues *desarrollista* prônent la suprématie du capitalisme et de la démocratie bourgeoise sur tout autre système. En outre, ils préconisent la diversification et la mécanisation de l'agriculture ainsi qu'une élévation du niveau de vie général, non seulement pour éviter les révoltes mais aussi pour que les couches populaires puissent acheter les produits industriels. Toutefois, cette politique ne vise à augmenter le pouvoir d'achat des couches populaires que dans le but de stimuler la consommation des produits industriels, en d'autres termes dans le but de développer l'industrie. Voir, M. MONTEFORTE TOLEDO, *Mirada sobre Latinoamérica, op. cit.*, pp. 136/37.

(114) Voir en général, A. BAUER PAIZ, *op. cit.*, pp. 102-117. Cette politique en faveur des étrangers fut d'ailleurs appuyée par l'idéologie à la mode à cette époque : l'idéologie du métissage dont il sera question plus loin.

(115) IRCA appelée FIDECA aujourd'hui (*Ferrocarriles Internacionales de Centroamérica*).

UFCO appelée BANDEGUA aujourd'hui (*Bananas de Guatemala*) et produisant les bananes « Del Monte ».

(116) Voir *infra*, p. 63.

(117) 1 *caballería* équivaut à 1 mille carré. 2000 *caballerías* font donc à peu près plus de 340 hectares.

(118) Tous les renseignements sur l'IRCA et l'UFCO sont tirés du livre d'Oscar de LEON ARAGON, *Los Contratos de la UFCO* (Estudio histórico-jurídico), Editorial del Ministerio de Educación Pública, Guatemala, 1950, pp. 39/69 ; et de l'œuvre de A. BAUER PAIZ, *op. cit.*, pp. 172/181.

(119) Comme le signale A. Bauer Paiz, le plan des monopoles nord-américains consistait d'abord à « conclure des contrats ferroviaires, puis à arriver à être propriétaire des terres et enfin à conquérir l'agriculture, la navigation, le transport et les autres activités essentielles du pays », A. BAUER PAIZ, *Comment Opère le Capital Yankee en Amérique Centrale*, Editions Ibéro-Mexicaines, Mexico, 1956, p. 112.

(120) Vania BAMBIRRA, *op. cit.*, p. 75.

(121) Chaque personne devait se munir d'un carnet appelé « boleto de validad », dans lequel étaient marquées les heures de travail effectuées.

(122) Une faible classe ouvrière (privilegiée seulement par rapport à l'appauvrissement de la paysannerie) apparut dans les ateliers des chemins de fer et dans les rares industries existantes.

(123) E. TORRES RIVAS, *op. cit.*, p. 83.

(124) *El Porvenir de los obreros* : l'Avenir des ouvriers, M. MONTEFORTE TOLEDO, *op. cit.*, p. 125.

(125) Pour plus de détails, voir Eve-Marie FELL, *Les Indiens, Sociétés et Idéologies en Amérique Hispanique*, Armand Colin, Paris, 1973, pp. 62/64 ; p. 69 ; et Jean MEYER in R. JAULIN, *L'Ethnocide à travers les Amériques*, Anthropologie Critique, Librairie Arthème Fayard, Collection dirigée par Alain Gheerbrant, Paris, 1972, p. 92. Un des représentants de ce courant fut

Domingo Faustino Sarmiento qui considérait les Indiens comme une race malade et proposait comme remède l'émigration européenne, voir *Revue Européenne*, Paris, Mai-juin 1975, p. 82.

(126) R.N. Adams, cité par J.L. HERBERT, in *Indianité et Lutte des Classes*, Union générale d'Éditions, Coll. 10/18, Paris, 1972, p. 203.

(127) R.N. Adams, *Encuesta sobre la Cultura de los Ladinos en Guatemala*, Publicaciones del SISG, N. 2, Guatemala, 1956, pp. 54/55.

(128) Par exemple, Manuel Ugarte affirma dans son œuvre, *El Porvenir de la América*, qu'il était nécessaire «d'intégrer, par les moyens de l'éducation et la culture ces êtres encore primitifs, à la grande communauté des civilisés», cité par E.M. FELL, *op. cit.*, p. 75.

(129) H. FLORES ALVARADO, *El Adamscismo*, *op. cit.*, p. 69.

(130) R.N. ADAMS, *op. cit.*, p. 61.

(131) Samir AMIN, *op. cit.*, pp. 260/261.

(132) En effet, cette dissociation est la cause des échecs de plusieurs mouvements anti-impérialistes, qui luttent contre la politique d'oppression nationale impérialiste et non contre le capitalisme monopoliste.

(133) Pour une explication plus complète et plus détaillée de la notion d'«impérialisme» ou de «capitalisme monopoliste», nous renvoyons le lecteur au livre de LÉNINE, *L'Impérialisme, Stade Suprême du Capitalisme*, Éditions en Langues Étrangères, 3ème tirage, Pékin, 1975.

(134) *Id.*, p. 97.

(135) Les profits tirés de l'exportation de capitaux dans les pays périphériques sont beaucoup plus élevés car, dans ces pays, les terrains, la main d'œuvre et les matières premières sont bon marché.

(136) LÉNINE, *op. cit.*, p. 105.

(137) *Die Neue Zeit*, XVIème année, I, 1898, p. 304, cité par LÉNINE, *Id.*, p. 93.

(138) Claude JULIEN, *L'Empire Américain*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1968, p. 106.

(139) *Id.*, p. 60. Plusieurs Nord-Américains ont été pénétrés par cet esprit messianique. En 1765, John Adams écrivait : «Je ne cesse de considérer la fondation de l'Amérique comme un dessein de la Providence, conçu en vue d'éclairer et d'émanciper la portion de l'humanité qui se trouve encore réduite en esclavage». Herman Melville écrivait : «Et nous, Américains, sommes un peuple particulier, un peuple choisi, l'Israël de notre temps ; nous portons l'arche des libertés du monde», *Id.*, pp. 21-22.

(140) *Id.*, p. 60.

(141) *Id.*, pp. 60/62.

(142) Cité par C. JULIEN, *Id.*, p. 92.

(143) Toute la région des Caraïbes était considérée comme une chasse gardée des États-Unis. En 1901, par le Traité Hay-Pauncefote avec l'Angleterre, les États-Unis ont obtenu l'autorisation de construire le canal de Panama. En 1903, ils provoquèrent une rébellion de Panama contre Bogota et reçurent ainsi la zone du canal. Entre 1900 et 1933, il y eut plusieurs interventions des États-Unis en Amérique Centrale et en Amérique du Sud pour appuyer des banques, des chemins de fer, des compagnies fruitières, etc. Voir A. VIEILLARD BARON, *op. cit.*, pp. 29/30 ; Luis CARDOZA Y ARAGON, *op. cit.*, pp. 324/331.

(144) C. JULIEN, *op. cit.*, p. 117.

(145) En 1909, au Nicaragua, Taft fit débarquer les «marines» contre le Président José Santos Zelaya car celui-ci n'avait pas accepté les dollars ; pendant la politique de «bon voisinage» de F.D. Roosevelt, il y a eu plusieurs interventions

armées en Amérique latine. Sous Wilson, Eisenhower, Kennedy et jusqu'à nos jours, les interventions militaires n'ont pas cessé.

(146) Ainsi par exemple, le refus du Président Wilson en 1914 de reconnaître le gouvernement mexicain de Huerta entraîna la chute de ce dernier et son remplacement par Carranza.

(147) La plupart des renseignements sur la formation de l'UFCO sont tirés du livre d'Oscar de LEON ARAGON, *Los Contratos de la UFCO*, *op. cit.*, pp. 29/31.

(148) Par ce contrat, Minor Keith obtint le droit d'exploiter les lignes de chemin de fer pendant 99 ans et reçut en plus des ports, des terres, etc. Minor Keith est considéré comme le fondateur de l'United Fruit Company.

(149) L'UFCO s'engageait à payer 62 cents et demi pour chaque régime de huit mains et 25 cents pour chaque régime de sept mains. Pour le transport de la correspondance, le gouvernement lui payait 30 000 pesos par an. *Id.*, pp. 44/45.

« Régime de huit mains » signifie que chaque banane devait avoir la longueur de 8 mains ou 8 pouces anglais (1 pouce : 2,70 cm).

(150) A l'époque, Minor Keith était vice-président de l'UFCO et en même temps président de l'IRCA.

(151) Ces 1500 *caballerías* étaient les terres obtenues par la *Guatemala Railway Co.* dans les contrats de 1880 et 1881 pour la construction des chemins de fer du sud. Voir *supra*, p. 52.

(152) Oscar de LEON ARAGON, *op. cit.*, p. 72.

(153) Alfonso BAUER PAIZ, *Comment opère le Capital Yankee en Amérique Centrale*, *op. cit.*, p. 214.

En effet, en 1927, les membres des municipalités de Morales et de Los Amates se plaignirent au chef du Département d'Isabal pour dénoncer la spoliation de leurs terres par l'UFCO. Ils dirent qu'avant 1924, la Frutera (l'UFCO) occupait déjà les trois quarts des bords du fleuve Motagua ; le quart restant appartenait aux petits agriculteurs du pays, vivant dans des villages qui avaient au moins 45 ans de vie et maintenant, au moyen d'un tel contrat « on a laissé sans aucun moyen pour vivre les agriculteurs nationaux... car ils n'avaient même pas le droit de couper un arbre ni de semer un grain... car presque tous les terrains appartiennent à la Frutera et le reste à des employés et de très riches personnes de la capitale » ; voir Oscar de LEON ARAGON, *op. cit.*, p. 45.

(154) Le représentant de cette compagnie était Norman Eric Anderson ; comme anecdote, dans l'œuvre de Miguel Angel Asturias, *El Viento Fuerte*, un personnage dénommé Anderson est considéré comme le fondateur des plantations du sud. Voir *infra*, pp. 142-143.

(155) J. DIAZ ROZZOTTO, *op. cit.*, p. 221.

(156) *Comisariatos* : magasins qui se trouvent à l'intérieur même des plantations, où les travailleurs doivent acheter à crédit tous les produits qui leur sont nécessaires.

(157) Sergio RAMIREZ, *Balcenes y Volcanes*, *op. cit.*, pp. 326/327. Remarquons en passant que le *quetzal*, la monnaie nationale du Guatemala, a été créé en 1927 et qu'il est aligné depuis lors sur le dollar. C'est seulement le nom et la couleur du papier qui le différencient du dollar.

(158) Dans le système capitaliste monopoliste, comme les grandes firmes sont les sources principales de l'argent, elles sont aussi les sources principales du pouvoir politique. Aux États-Unis, dans la théorie constitutionnelle, le peuple exerce le pouvoir souverain mais, dans la pratique, l'oligarchie financière est le maître absolu. Voir Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le Capitalisme Monopoliste* (un essai sur la société industrielle américaine), François Maspéro, Coll. Economie et socialisme, Paris, 1970, pp. 146-147 ; voir aussi C. JULIEN

*op. cit.*, et LÉNINE, *op. cit.* L'UFÇO est en effet dirigée par les trusts pétroliers nord-américains, essentiellement ceux de Rockefeller. J. DIAZ ROZZOTTO, *op. cit.*, p. 224.

(159) *República bananera* ou *pais — compañía* : république bananière ou pays-compagnie. Ce dernier surnom a été donné par Guerra y Sanchez, cité par A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo*, *op. cit.*, p. 92.

(160) Voir *supra*, p. 66.

(161) Manuel Estrada Cabrera, dictateur pendant 22 ans (1898-1920) fut à l'origine du premier contrat avec l'UFÇO (1901) et l'IRCA (1904) ; l'UFÇO fit un autre contrat avec José María Orellana en 1924 ; avec Lazaro Chacón en 1930 et deux autres avec Jorge Ubico, dictateur pendant 13 ans (1931-1944).

(162) Qui d'autre accepterait de donner gratuitement des chemins de fer nationaux à un monopole étranger pour les lui racheter par la suite, après 99 ans d'usage ? Oscar de LEON ARAGON, *op. cit.*, p. 57.

(163) S. AMN, *op. cit.*, p. 174 ; voir aussi Ricardo RAMIREZ, *Letras du Front Guatémaltèque*, François Maspéro, cahiers libres 164, Paris, 1970, pp. 142/143.

(164) Emir SADER, *O Estado Militar. Fascismo e Ditadura na América Latina*, in *Brasil Socialista*, Nouvelles Éditions populaires, Lausanne, Julho 1975, pp. 48/57. Ce genre de dictature est considéré par E. TORRES RIVAS comme une «dictature plébéienne» en raison du fait que la classe dominante exerçait son pouvoir par l'intermédiaire de chefs militaires d'origine douteuse. E. TORRES RIVAS, *Síntesis histórica...* *op. cit.*, p. 84.

(165) M. MONTEPORTE TOLEDO, *Centroamérica II*, *op. cit.*, p. 179.

(166) En effet, en 1930, la réduction des investissements étrangers et de l'importation poussait à développer les industries locales afin de remplacer les produits habituellement importés. D'autre part, la diminution relative de l'intervention politique impérialiste avait permis la montée des mouvements nationalistes. En Amérique latine, la crise des années 30 a provoqué des révolutions au Brésil (Getulio Vargas), en Argentine, au Chili, au Mexique (Cardenas), etc... Pour plus de détails à ce sujet, voir A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo*, *op. cit.*, pp. 99/105.

(167) CARDOSO et FALETTA, cité par A. GUNDER FRANK, *id.*, p. 101.

(168) Voir *infra*, p. 75.

(169) «Il ne s'agissait pas d'une dispute entre des frères mais d'une guerre de bananes». Voir RODRIGUEZ BETETA, *No es guerra de Hermanos sino guerra de Bananos (Como evitè la guerra en Centroamérica en 1928)*, Editorial Universitaria, Guatemala, 1969. Pour avoir cherché à éviter la guerre entre les deux pays et pour avoir accusé publiquement les deux compagnies d'être les instigatrices de la guerre, l'auteur fut expatrié par le gouvernement guatémaltèque, à la suite des pressions de l'UFÇO.

(170) Voir *supra*, pp. 64 ss.

(171) Dans les communautés indigènes, cette migration est considérée fausement par les «adamsistes» (voir *supra* pp. 45 ss) comme un phénomène dû au processus de «ladinisation».

(172) *Arrendatario* : il s'agit d'une personne qui ne possède pas de terre mais qui la loue et la paie soit en travail, soit en produits ou en argent. Les ouvriers agricoles ne vivent que de leur force de travail et produisent de la plus-value : ils forment le prolétariat agricole et leurs revendications sont typiquement des revendications de la classe ouvrière urbaine. R. STAVENHAGEN, *op. cit.*, p. 179 ; Vania BAMBIRRA, *op. cit.*, pp. 147-150. Par contre, les petits agriculteurs *arrendatarios*, même s'ils sont dépendants et louent leur terre, font en-

core partie de la paysannerie car ils ne sont pas directement producteurs de plus-value et leurs revendications sont encore celles de la paysannerie : la terre. En effet, le petit *arrendatario* vise surtout à avoir la propriété privée de la terre, à développer sa propre petite entreprise et à s'affirmer comme membre de la petite bourgeoisie rurale. Au Mexique, par exemple, des petits *colonos* s'acharnent souvent à garder une petite parcelle de terre qui ne leur sert presque à rien, juste pour continuer à être propriétaire.

(173) A. BAUER PAIZ, *Comment Opère le Capital Yankee en Amérique Centrale*, *op. cit.*, p. 214.

(174) R. STAVENHAGEN, *Les Classes Sociales dans les Sociétés Agraires*, *op. cit.*, pp. 178/179.

(175) A. VIEILLARD BARON, *op. cit.*, p. 18.

(176) Le prolétariat de la périphérie n'est pas constitué uniquement par des travailleurs salariés des grandes entreprises modernes. En font également partie les masses paysannes qui, bien que représentant un mode de production précapitaliste, sont en fin de compte prolétarisées ou en voie de l'être par leur intégration au marché mondial, même s'il s'agit de formes inachevées de la prolétarianisation. S. AMIN, *op. cit.*, p. 317.

(177) J. DIAZ ROZZOTTO, *op. cit.*, p. 226.

(178) Loi contre la fuite des prisonniers.

(179) En effet, les baisses du prix des bananes et du café, le chômage, les diminutions de salaires et les renvois avaient provoqué beaucoup de mécontentement et de grèves dans le pays.

(180) En 1920, le mouvement unioniste dirigé par une fraction de la bourgeoisie dévia habilement en sa faveur le mécontentement populaire contre la tyrannie de Cabrera. Le renversement de ce dernier a rendu possible la formation de syndicats.

(181) Sous Ubico, Obando Sanchez et d'autres dirigeants syndicaux furent condamnés à une peine de prison à perpétuité pour avoir utilisé pour la première fois le mot « marxisme ». Pablo Wainwright, autre dirigeant syndical, fut même condamné à mort. J. DIAZ ROZZOTTO, *op. cit.*, pp. 111-112.

(182) R. RAMIREZ, *Lettres du front guatémaltèque*, *op. cit.*, p. 142 ; E. GALEANO, *Las Venas Abiertas de América Latina*, *op. cit.*, p. 171.

(183) L'expression est de Lénine. L'impérialisme est le capitalisme agonisant parce qu'il épouse les contradictions du capitalisme jusqu'à la dernière limite, jusqu'aux bornes extrêmes au-delà desquelles commence la révolution. STALINE, *Des principes du Léninisme*, p. 4.

(184) Dans sa première étape, elle peut être une révolution démocratique bourgeoise, mais après, elle tend à devenir une « révolution de démocratie nouvelle », dirigée par le prolétariat, s'attaquant aux fondements mêmes de l'impérialisme et à la bourgeoisie internationale. MAO TSE TOUNG, *Oeuvres choisies*, T. II, pp. 366-367.

(185) Sandino avait mené, pendant 6 ans, la première guerre de guérilla en Amérique centrale, afin d'expulser l'armée nord-américaine et d'instaurer la démocratie dans son pays.

(186) Maternité ouvrière, Fraternité des barbiers. L'avenir des ouvriers. Malgré leurs limites, ces organisations avaient été le refuge des principaux *leaders* ouvriers, tels que Silverio Ortiz. FLORES ALVARADO, *El Adamsismo*, *op. cit.*, p. 358.

(187) FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 359.

(188) En 1927, il y eut la grève des charpentiers, des travailleurs des savonneries, du syndicat des vitriers, des charretiers, etc. *Id.*, p. 360.

(189) Organisation véritablement prolétarienne, dans le sens d'organisation défendant vraiment les intérêts historiques du prolétariat, c'est-à-dire ayant pour stratégie de renverser la dictature bourgeoise, prendre le pouvoir, instaurer la dictature du prolétariat en vue de la construction du socialisme.

(190) | «L'utopie paysanne est le village libre (...) Les paysans rebelles sont donc naturellement anarchistes (...) L'anarchisme doublé d'une vision apocalyptique du monde constitue le moteur idéologique de la paysannerie rebelle», E. WOLF, *Les Guerres Paysannes du XXème siècle* François Maspéro, Paris, 1974, pp. 303/304.

«Orientation anarcho-syndicaliste» : c'est-à-dire orientation visant à rendre autonome le syndicat en vue de l'autogestion.

(191) J. DIAZ ROZZOTTO, *op. cit.*, p. 13.

(192) L'analyse de la révolution de 44-54 est importante car c'est durant cette période que *Viento Fuerte*, *El Papa Verde* et une grande partie de *Los Ojos de los Enterrados* ont été élaborés.

(193) Le pouvoir fut donné pour 5 mois à une junte révolutionnaire de gouvernement, formée par un commerçant, Jorge Toriello, et deux militaires, Jacobo Arbenz et Francisco Xavier Arana, jusqu'à l'élection du président Juan José Arévalo qui gouverna de 1945 à 1951 et auquel succéda le président Arbenz (1951-1954).

(194) En Amérique Centrale, la lutte contre les dictatures n'eut pas lieu seulement au Guatemala ; entre juin et août 1944, au Salvador et au Honduras, les dictateurs furent aussi renversés ; au Nicaragua, Anastasio Somoza avait pu se maintenir au pouvoir en feignant de libéraliser un peu le système.

(195) En effet, les nombreuses constructions nord-américaines au Guatemala (aéroports, hôpitaux, ports), en faisant augmenter la demande de main d'œuvre et par conséquent, les salaires, provoquaient le mécontentement de l'oligarchie *terrateniente*. Ubico avait dû lancer un ultimatum aux monopoles pour qu'ils baissent les salaires sous peine de ne plus leur fournir de main d'œuvre. Face aux refus des monopoles, Ubico supprima la main d'œuvre et dès lors les relations entre Ubico et les États-Unis se gâtèrent. C. BEALS, *L'Amérique Latine - monde en révolution*, Payot, Paris, 1966, p. 227.

(196) Remarquons que la majorité des problèmes mentionnés ici se retrouvent encore aujourd'hui bien que dans d'autres proportions.

(197) J.C. BUHRER, et C. LEVENSON, *Le Guatemala et ses populations*, Éditions Complexe, Bruxelles, 1980, p. 174.

Bien que les statistiques donnent plus une idée des proportions que des valeurs exactes, voici les chiffres de 1950 concernant la répartition des terres au Guatemala :

	Nombre	Superficie/ha
République	348 687	5 315 475
Microfincas	74 259	40 822
Subfamiliares	233 804	720 794
Familiares	33 041	715 472
Multifamiliares medianas	7 057	1 667 903
Multifamiliares grandes	516	2 170 484

Source d'information : *Dirección General de Estadística*.

Microfincas : inférieures à 0,6 ha ; subfamiliares : entre 0,6 et 6 ha ; familiares : entre 6 ha et 42 ha ; multifamiliares medianas : de 42 à 844 ha ; multifamiliares

grandes : plus de 840 ha. J. L. HERBERT et C. GUZMAN BOCKLER, *Indianité et lutte des classes*, op. cit., p. 95.

(198) M. MONTEFORTE TOLEDO, *Mirada sobre Latinoamérica*, op. cit., p. 205.

(199) Compte tenu de la classification imparfaite et souvent arbitraire entre indigènes et non-indigènes, le recensement de 1950 donne le chiffre de 53,6% d'Indiens. J. DIAZ ROZZOTTO, *La Révolution au Guatemala*, op. cit., p. 32.

(200) Les *minifundios* apportaient 47,6% de la production pour la consommation interne et seulement 0,7% de la production destinée à l'exportation ; les *latifundios* au contraire, ne produisaient que 34,4% des produits destinés à la consommation interne mais 94% de la production agricole en vue de l'exportation. J. L. HERBERT et C. GUZMAN BOCKLER, *Indianité et lutte des classes*, op. cit., p. 104.

(201) M. MONTEFORTE TOLEDO, *Centroamérica I*, op. cit., p. 263 et *Nueva Sociedad*, Mai-juin 1979, No 42, Editorial Nueva Sociedad, San José, 1979, p. 106.

(202) Voir *supra*, pp. 65 ss..

(203) Aujourd'hui encore, quelques 300 000 paysans indiens descendent chaque année des montagnes pour les récoltes du café, du coton et de la canne à sucre sur la côte Pacifique.

(204) 72,2% d'analphabètes en 1950. L. CARDOZA y ARAGON, *Guatemala, las líneas de su mano*, op. cit., p. 12.

(205) Le salaire journalier des travailleurs agricoles variait de 25 à 50 centavos. J. DIAZ ROZZOTTO, *La Révolution au Guatemala*, op. cit., pp. 174-175.

(206) FLORES ALVARADO utilise, à la place du terme « petite bourgeoisie », celui de « *burguesía de servidumbres* », op. cit., pp. 318-338. Voir aussi MONTEFORTE TOLEDO, *Centroamérica*, vol. II p. 143 ; E. TORRES RIVAS, *Síntesis histórica...* op. cit., p. 112 ; A. BAUER PAIZ *El procer...* op. cit., pp. 169-170. Certains auteurs (par exemple J. DIAZ ROZZOTTO) affirment que c'est la bourgeoisie nationale qui dirigea le mouvement de 1944. A tort, nous semble-t-il, car — comme nous avons essayé de le montrer — la dépendance étroite à l'égard de l'étranger a toujours empêché la formation d'une telle bourgeoisie au Guatemala.

(207) Bourgeoisie nationale : une bourgeoisie désirant protéger les richesses nationales pour son propre profit et essayant de se libérer de la dépendance et de la domination étrangères.

(208) V. BAMBIRRA, *El capitalismo...* op. cit., pp. 79-81, 119-124.

(209) L'APRA au Pérou et le MNR en Bolivie étaient également des mouvements nationalistes petits bourgeois. Voir en général Vania BAMBIRRA, op. cit., pp. 119/126.

(210) D'ailleurs, à cette époque, la politique de « bon voisinage » de F.D. Roosevelt lui valut la sympathie et la confiance des couches petites bourgeoises intellectuelles.

(211) *La Confédération générale des travailleurs et le Syndicat d'action et d'amélioration des cheminots*. La CGT réunissait la classe ouvrière urbaine, le prolétariat et le semi-prolétariat ruraux.

(212) *Association nationale des maîtres d'école ; Fédération régionale des travailleurs du Guatemala, Association générale des employés particuliers*. On peut citer encore les syndicats tels que le *Sindicato de trabajadores de obras públicas y caminos* (Syndicat des travailleurs des travaux publics) ; *Sindicato de trabajadores de aduana* (Syndicat des douaniers) ; *Federación de trabajadores*

al servicio del Estado (Syndicat des fonctionnaires) ; Liga de inquilinos (Ligue des habitants), etc.

(213) *Union des dockers de l'Atlantique, Union syndicale des travailleurs de Puerto Barrios, Syndicat des travailleurs indépendants dans l'embarquement de la banane.*

(214) En effet, de tels codes existaient aussi dans les pays impérialistes.

(215) Confédération nationale des paysans de Guatemala.

(216) *Nueva Sociedad, op. cit.*, p. 109.

(217) Seules les terres incultes de l'UFECO ont été nationalisées. La réforme agraire lui coûtait 83,029 hectares de terres mais malgré cela, il lui restait encore, en 1953, 1.800.339 hectares. Voir Rafael MENTIVAR, *Los problemas del mundo rural centro-americano* in : *Centroamérica Hoy, op. cit.*, p. 261.

(218) C. Guzman BOCKLER, *Colonialismo y Revolucion, Siglo Veintiuno editores S.A., Mexico, 1975, p. 218.*

(219) Pour plus de détails, voir Vania BAMBIRRA, *op. cit.*, pp. 23/27.

(220) Création de l'industrie de substitution : c'est-à-dire mise en place d'industries légères visant à substituer aux importations des produits manufacturés de consommation venant auparavant des métropoles. Voir S. AMIN, *op. cit.*, p. 162.

(221) Voir *supra*, p. 51.

(222) Les branches essentielles de l'économie étaient entre les mains des trois trusts nord-américains : l'IRCA, la Bond and Share (électricité) et l'UFECO.

(223) Voir C. JULIEN, *op. cit.*, p. 227.

(224) *Id.*, pp. 227-249.

(225) Mais la technologie reçue est vieille et archaïque car en raison de la production constante de nouvelles machines, les métropoles se débarrassent des vieilles en les envoyant dans le Tiers-Monde ; en plus, cette technologie ne répond pas toujours aux besoins concrets du pays.

(226) Tel était le cas par exemple des entreprises comme Colgate Palmolive, Incasa, Up John, etc...

(227) En effet, il existe une contradiction non antagonique entre la bourgeoisie industrielle et la bourgeoisie agro-exportatrice. La première avait besoin de moderniser l'agriculture afin d'obtenir une plus grande accumulation de capitaux et de réinvestir ceux-ci dans l'industrie. La production mercantile non mécanisée des *latifundistas* traditionnels empêchait de diversifier et d'augmenter la production alors que la demande du marché national et international augmentait sans cesse. En outre, la bourgeoisie industrielle avait besoin d'entamer des réformes (comme par exemple augmenter le niveau de vie général afin de permettre l'achat des biens industriels), mais la bourgeoisie agro-exportatrice s'opposait à tout changement. (Voir H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, pp. 345-347).

Cependant, les secteurs industriels et agro-exportateurs sont intimement liés entre eux : le premier a besoin du second pour pouvoir se développer. Aussi est-il impossible de liquider la bourgeoisie agraire. L'union des deux secteurs et la contradiction entre le maintien de la structure agraire traditionnelle et le besoin de moderniser l'économie afin de développer l'industrialisation allaient subsister jusqu'à nos jours et définissent les lois de développement de ce « capitalisme dépendant », voir BAMBIRRA *op. cit.*, p. 45.

(228) John Foster Dulles, à l'époque Secrétaire d'Etat, avait été auparavant avocat de l'UFECO, et son frère Allen Dulles, Directeur de la CIA, était antérieurement Président de l'UFECO. Voir C. JULIEN, *op. cit.*, p. 327 ; M. MONTE-FORTE TOLEDO, *Centroamérica*, vol. I, p. 370.

L'UFECO essaya d'abord d'organiser un complot économique : aide américaine coupée, boycott des moyens de transport, élévation des salaires afin d'em-

pécher les révoltes, etc. Mais comme le mouvement continuait à se radicaliser, l'UFCO participa à la préparation de l'invasion, d'une part, en lançant sa campagne contre Arbenz, d'autre part, en accordant son aide financière et militaire à Castillo Armas ; voir C. BEALS, *op. cit.*, pp. 236-237 ; J.D. ROZZOTTO, *op. cit.*, p. 5.

(229) Ce coup d'État eut d'ailleurs lieu à l'époque de la Guerre froide, alors qu'une vague d'anticommunisme déferlait sur les États-Unis. En mars 1954, le Secrétaire d'État John Foster Dulles avait fait voter par la Conférence Inter-américaine la condamnation du communisme en Amérique Latine, visant ainsi directement le Guatemala.

(230) E. GALEANO, *op. cit.*, p. 172.

(231) Arbenz avait tellement confiance en l'armée que, lorsqu'il fut obligé de démissionner, il donna le pouvoir aux forces armées. J.D. ROZZOTTO, *op. cit.*, p. 250.

(232) *Id.*, pp. 114-115.

(233) Le Parti Communiste Guatémaltèque (PGT : Parti guatémaltèque du travail) était en effet dogmatique et influencé par le réformisme bourgeois. Dans son analyse de la société guatémaltèque, il ne s'écartait pas de la thèse féodaliste et faisait une application mécanique de la théorie marxiste de la révolution démocratique bourgeoise : il « ne se propose pas de lutter dans l'immédiat pour l'établissement du socialisme au Guatemala mais oriente sa lutte immédiate contre le retard féodal et contre l'oppression impérialiste ». Il considérait la bourgeoisie 'nationale' comme révolutionnaire et anti-impérialiste et l'incluait comme force révolutionnaire dans la lutte pour la démocratie et la libération nationale. Voir J.D. ROZZOTTO, *op. cit.*, pp. 260-261.

(234) Par exemple, lors de la Réforme agraire, on avait procédé d'en haut à une distribution des terres aux paysans sans mobilisation, sans politisation et sans se préoccuper d'élever leur conscience de classe.

(235) H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 357.

(236) Voir *supra* à propos de la notion d'impérialisme, pp. 56 ss.

(237) Voir *supra* la contradiction entre la bourgeoisie industrielle et la bourgeoisie agro-exportatrice, p. 87. Voir aussi Vania BAMBIRRA, *op. cit.*, p. 45 ; E. GALEANO, *op. cit.*, p. 323.

(238) Voir en général, H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 306 ; pp. 352/356.

(239) Cette thèse est une application mécanique de la théorie marxiste de la révolution démocratique-bourgeoise car elle veut stimuler au Guatemala une bourgeoisie nationale développant l'industrialisation et suscitant par conséquent la formation d'un prolétariat combatif qui renverserait cette bourgeoisie nationale elle-même et qui ensuite, mènerait la révolution socialiste. Nous avons vu auparavant qu'au Guatemala, il n'y a pas de véritable bourgeoisie nationale et que le capitalisme y a été déjà instauré depuis longtemps. Cette thèse a été d'ailleurs critiquée par C. BOCKLER, *Colonialismo y Revolución, op. cit.*, p. 218 ; Vania BAMBIRRA, *op. cit.*, pp. 116/124 ; A. GUNDER FRANK et H. FLORES ALVARADO.

(240) A. GUNDER FRANK, *Lumpenburguesia... op. cit.*, p. 170.

(241) Voir *supra*, p. 76.

(242) Mao Tse TOUNG, *Oeuvres choisies*, Tome II, pp. 347-350.

(243) Depuis la Réforme libérale, l'Église catholique n'a jamais pu récupérer son pouvoir économique d'antan, mais elle a toujours appuyé les partis conservateurs et l'extrême droite et a lutté contre les mouvements révolutionnaires. Depuis 1954, elle essaya de reprendre le pouvoir à travers les partis politiques.

(244) En 1958, sous la pression des États-Unis, des élections furent organisées et Miguel Ydígoras Fuente (1958-1963) en sortit vainqueur. Mais il poursuivait la répression et la politique anticommuniste de Castillo Armas. C'est sous

son gouvernement que furent entraînés au Guatemala des mercenaires de la CIA en vue de l'invasion de Cuba en 1961. En 1963, afin d'éviter l'élection de Juan José Arévalo, Peralta Azurdia (1963-66), renversant le gouvernement d'Ydígoras par un coup d'État militaire, arriva au pouvoir et n'entama aucun changement de politique. En 1966, afin de cacher l'oppression, les États-Unis recommandèrent un régime constitutionnel et civil. Julio Cesar Mendez Montenegro, un civil, remporta les élections mais rien ne fut transformé. En réalité, l'armée avait toujours le pouvoir et le président se trouvait sous son contrôle. Montenegro fit déferler sur le pays un régime de terreur, livra encore plus le pays aux monopoles et mena une offensive anti-guérilla acharnée. La violence fut institutionnalisée par la formation d'organisations terroristes d'extrême droite telles que la MANO Blanca (mouvement anticommuniste national organisé), la NOA (nouvelle organisation anticommuniste), etc. Jusqu'à nos jours, un régime de terreur sévit au Guatemala.

(245) Le virement à droite des partis politiques existants reflète bien cette alliance des fractions de la bourgeoisie. Par exemple, le MLN (Mouvement de libération nationale) formé sous Castillo Armas, est anticommuniste et représente l'extrême droite, le PID (Parti institutionnel démocratique) regroupe des membres de l'oligarchie et des militaires, le PDC est un parti démocratique chrétien et l'URD (Unité révolutionnaire démocratique) est un parti réformiste.

(246) Vaná BAMBIRRA, *op. cit.*, p. 175.

(247) *Id.*, pp. 145/46 ; M. MONTEFORTE TOLEDO, *Centroamérica, I, Subdesarrollo y Dependencia, op. cit.*, pp. 377/78.

(248) A. BAUER PAIZ, *El Proceso de Integración... in La Inversión Extranjera, op. cit.*, pp. 191/192.

(249) Kennedy invita les républiques de l'Amérique Latine à faire «un grand effort coopératif sans parallèle en magnitude... destiné à satisfaire les besoins fondamentaux d'habitations, de travail, de terre, de santé et d'écoles des peuples américains». En outre, il se proposait de lutter contre les tyrannies latino-américaines afin que le progrès matériel soit accompagné de liberté politique. En effet, c'est sous Kennedy que fut mis sur pied un gouvernement issu des élections (celui d'Ydígoras) afin de montrer que les dictatures avaient été extirpées. L'ALPRO se proposait ainsi de moderniser la production agro-pécaire, stimuler l'industrie et développer la construction d'écoles, d'habitations et d'autres services avec le financement d'organismes tels que la BID (Banque internationale du développement), l'AIID (Agence internationale du développement), etc. La réforme agraire se réduisait à obliger les *teratenientes* à vendre à l'État des terres non cultivées et à en distribuer quelques parcelles. M. MONTEFORTE TOLEDO, *Centroamérica I, Subdesarrollo y Dependencia, op. cit.*, pp. 378/80.

(250) Le 13 novembre 1960, un soulèvement militaire mené par de jeunes officiers contre Ydígoras échoua ; les dirigeants prirent la fuite et formèrent la première organisation guérillera au Guatemala, le MR-13 (Mouvement révolutionnaire du 13 novembre) qui au début se trouvait sous le commandement du lieutenant Marco Antonio Yon Sosa, de Luis Turcios et de Luis Trejo. D'autres organisations se formèrent plus tard : le FGEI (Front guérillero Edgar Ibarra) dirigé par Luis Turcios, la première organisation nationale, les FAR fondées en 1962 (Forces armées rebelles), formées par l'alliance du MR-13 et du PGT mais qui se démantelèrent plus tard et les nouvelles FAR (Forces Armées révolutionnaires) fondées en 1965, réunissant des membres du FGEI et de jeunes communistes du PGT, dirigées par Luis Turcios et, après la mort de celui-ci, par Cesar Montes. Voir en général, H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, pp. 377/381 et Ricardo RAMÍREZ, un membre des FAR, *Lettres du Front Guatémalteque, op. cit.*, passim.

(251) H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, pp. 376/377.

(252) Voir les critiques adressées par le F.G.E.I. au PGT dans RAMIREZ, *op. cit.*, pp. 63-72.

(253) RAMIREZ, *op. cit.*, pp. 61-72, 81 et 159.

(254) H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 382 et R. RAMIREZ, *op. cit.*, p. 159.

(255) Le MR-13 propose par exemple des invasions de terres et des occupations d'usine, lesquelles sans le soutien d'une force armée considérable conduiraient les masses à des massacres inévitables. R. RAMIREZ, *op. cit.*, p. 205.

(256) H. FLORES ALVARADO, *op. cit.*, p. 381.

**DEUXIEME PARTIE**

**ANALYSE LITTÉRAIRE DE LA TRILOGIE**

## Chapitre I

### VIENTO FUERTE OU «L'ASPIRATION A LA LIBERATION NATIONALE»

#### I. I. Généralités

Cette œuvre fut écrite en 1950 (janvier-avril), donc à l'époque du gouvernement de Juan José Arévalo.

Le monde décrit est celui des plantations bananières de la côte Pacifique appartenant à une compagnie nord-américaine, la Tropical Platanera S.A. Les références aux régions montagneuses, à la capitale et aux États-Unis sont toujours liées à ce monde. Cet univers est caractérisé par l'affrontement entre deux groupes. Le premier est formé par les représentants locaux de l'impérialisme nord-américain — la «bourgeoisie d'occupation» — et le second par le peuple, composé essentiellement de petits producteurs et de travailleurs des plantations. Le protagoniste principal est le groupe de petits producteurs de bananes, particulièrement les Lucero, Cojubul, etc. — les travailleurs ne forment qu'une masse compacte, sans nom. Parmi les individus, Lester Mead est le seul qui puisse être considéré comme

personnage principal. Le contenu essentiel de cette œuvre nous paraît être la lutte anti-impérialiste et la libération nationale. Les deux problèmes fondamentaux qui s'y posent sont : comment sortir le pays de la misère et comment lutter contre l'impérialisme ? Afin de montrer le chemin que nous avons suivi pour arriver à ce contenu essentiel de l'œuvre, nous allons analyser en détail les premiers paragraphes du livre ; par la suite, nous ne présenterons que les principales étapes de notre analyse.

## 1.2. «La lutte contre la nature et la création des plantations bananières» (pp. 5-13)

Dès les premières lignes, l'auteur pose le problème de la lutte de l'homme contre la nature et contre le climat (1). La nature est vaincue par l'homme, par son travail, sa volonté et les machines, mais pas la chaleur :

«Todo dominado, menos el húmedo, el inmóvil, el cegante calor de la costa. Se impuso la voluntad del hombre. Manos y equipos mecánicos modificaron el terreno». (p. 5) (2)

Problème : la nature

Solutions : le travail, la volonté, les machines.

Jusqu'ici, face à la domination de la nature, l'auteur est neutre.

Ensuite, il montre que cette destruction de la nature sert à construire des chemins de fer par lesquels passent des machines voraces transportant :

«Hombres y cosechas, hambre y alimentos». (p. 5) (3)

Un nouveau problème est introduit, la faim, mais tout porte à croire que la solution se trouve dans les mots :

«Cosechas, alimentos, ciertos cultivos, valles de encendido verde». (p. 5) (4)

Problème : la faim

Solution : récoltes, aliments, certaines cultures

Ici, l'auteur condamne en quelque sorte cette destruction par les machines à travers les termes : «voraces», «con-

*sumidores de arboles*», «*pobre bestia fabulosa, domendada, destrozada*», p. 5 (5). Dans les lignes suivantes, on apprend que la faim se réfère à un groupe de gens de campagne venus de toutes parts pour travailler à la côte ; l'auteur participe à la misère de ces gens, «*ay Dios !*».

Problème : la faim, la misère

Solution possible : travailler à la côte pour la construction de chemins de fer.

Mais de nouveaux problèmes surgissent : le travail dur, «*agocharse, levantarse, agacharse, levantarse*» ; les dangers de la côte, «*yo iba con León Lucio, el chino, cuando lo mató la cascabel*» ; la chaleur, le besoin de femmes, le rythme et la hiérarchie de travail, «*el pitazo del jefe daba la señal de reanudar la tarea. Aún paladeaban la comida*» ; la faim, «*siempre por bien que comieran, se quedaban con hambre*» et les accidents de travail, «*tres de ellos pararon aplastados por aquellos paredones de arena*». (6).

Par la bouche d'un des *peones* l'on apprend que la victoire contre la nature ne dépend pas seulement de la volonté mais surtout de l'argent et que cette domination s'est faite à l'initiative d'autres hommes qui en possèdent :

— «*Qué hombres para tener voluntad*»... — «*y para tener pisto, decí vos*»... «*voluntá... Mucha podés tener ; pero si no tenés brea, se te va el esfuerzo en lo poco que podés abarcar*». (p. 10) (7)

L'entreprise se développe ; de plus en plus les gens arrivent, en masse, mais en même temps s'accroissent les maux dont souffrent les travailleurs, notamment la mort et les maladies :

«*La taia devoraba árboles*», «*el trabajo devoraba gente y más gente*». (p. 10)

«*A costa de muchos sacrificios, de heridos y de muertos, sin contar los mutilados. Y como en todo ejército, había los desertores... incapaces de sobrevivir físicamente a la epopeya*». (p. 11)

«*Cucho empezó a toser. No sólo él, bastantes, y a todos esos bastantes se los llevaron lejos, a botar a la capital, donde el clima más benigno, les dijeron, tal vez los mejoraba*». (p. 12) (8)

Pour guérir les maladies, on n'offre aux travailleurs que de l'alcool, quelques pilules ou bien on se débarrasse d'eux en les envoyant à la capitale.

De tous ces éléments, nous pouvons extraire le premier schéma suivant. D'une part, nous avons un groupe de gens des campagnes dont les problèmes sont la faim et la misère et qui pensent les résoudre en venant à la côte pour dominer la nature et pour travailler à la construction des chemins de fer. D'autre part, nous avons un groupe d'hommes, ayant de l'argent et dont le but est de mettre en œuvre certaines cultures. Grâce au travail des *peones* et à l'argent de ces hommes, ils sont arrivés à dominer la nature ensemble. Le groupe d'hommes riches a atteint son but : construire le chemin de fer et pratiquer certaines cultures. Par contre, les travailleurs n'ont pas résolu leurs problèmes — la faim subsiste — et au contraire, de nouveaux problèmes apparaissent : des conditions de travail pénibles, les maladies et la mort. En nous référant aux faits historiques, nous pouvons ajouter les explications suivantes. Il s'agit ici de la création des plantations bananières de l'UFCO sur des terres vierges de la côte Pacifique avec le concours de main d'œuvre venue de tous côtés, surtout des régions pauvres. La construction des chemins de fer avant la formation des plantations montre que la pénétration de l'UFCO se fit d'abord par l'intermédiaire de sa filiale, l'IRCA. Cependant Asturias ne se limite pas à donner un historique de la pénétration de l'UFCO. Il montre en outre que cette arrivée de l'UFCO n'a pas résolu les problèmes internes du pays, la misère, mais au contraire les a accentués.

### 1.3. «L'organisation humaine et les hommes-machines» (pp. 13-58)

Nous entrons maintenant dans le nouveau monde des plantations bananières de la Tropical Platanera S.A. qui ne cesse de se développer. Deux groupes principaux forment ce monde. D'un côté, nous avons les habitants du nouveau village construit sur les terrains de la compagnie, «l'organisation humaine», «le monde magique de fleurs et d'oiseaux», et de l'autre, les employés nord-américains de la compagnie, les hommes-machines vivant dans un monde

artificiel et vide (9). C'est ce que constate un de leurs représentants :

«No somos buenos ni malos, ni alegres ni tristes, simplemente máquinas». (p. 29) (10)

Le village est habité essentiellement par des *peones*, des intermédiaires de la compagnie (commerçants, *caporales*, *mandaderos*, *administradores*, etc. ), des prostituées et les autorités. Tous sont, soit des anciens pionniers de l'entreprise (par exemple, Adelaido Lucero), soit de nouveaux émigrés. Parmi eux, se détachent deux groupes : les travailleurs et les intermédiaires. Les premiers sont attirés par le niveau des salaires offerts par la compagnie et veulent s'enrichir :

«Los trenes pasaban cargados de gente. A trabajar a la costa. A trabajar a la costa». (p. 26)

«Y aquí se oían animosos y alegres porque la paga ofrecida doblaba sus ambiciones. Con unos meses de trabajo se levantaba la cabeza. Regresar con algo de que disponer». (p. 27) (11)

Mais les travailleurs ont vite perdu leurs illusions à cause des maladies, de la fatigue, de la chaleur, du travail pénible, des salaires, de l'exploitation, des abus des chefs contre leurs femmes ; aussi profèrent-ils des menaces contre ceux-ci. De leur côté, les intermédiaires, représentés par exemple par A. Lucero, sont très insatisfaits parce qu'ils se rendent compte qu'en définitive, rien ne leur appartient à titre personnel. C'est pourquoi ils souhaitent que leurs fils deviennent un jour des petits agriculteurs propriétaires :

«Nunca fuimos nada por falta de tener algo que digamos hubiera sido propiamente nuestro, el que trabaja en lo ajeno nunca pasa de zone a gavián». (p. 42) (12)

Ces deux groupes ont donc tendance à apporter une solution différente à leurs problèmes : si les travailleurs voient comme unique issue la révolte, les intermédiaires rêvent de se muer en petits propriétaires indépendants.

L'autre monde, celui des hommes-machines, est caractérisé surtout par la dégradation des valeurs et par une vie artificielle séparée de la Nature. En effet, selon le concept mythologique de Miguel Angel Asturias qui est présent dans presque toutes ses œuvres et qui est tiré de la mythologie

et de la cosmogonie maya, l'homme authentique est lié à la Nature. Il a des rapports harmonieux avec les composantes de celle-ci : le végétal, le minéral, l'animal, etc. La tragédie de l'homme moderne vient de ce qu'il ne perçoit plus cette communion cosmique et se considère ainsi comme le centre de l'univers (13) :

«Plantes, animaux, astres... existent tous ensemble, tous ensemble comme ils ont été créés. Aucun n'a eu l'idée de vivre à part, de prendre la vie pour son usage exclusif, sauf l'homme qui doit être détruit à cause de sa prétention de vivre réfugié, étranger aux millions de destins tissés et défaits autour de lui !» (14)

Ces hommes-machines ont, bien sûr, eux aussi des problèmes et ils en sont parfaitement conscients. Ils ne sont satisfaits ni de leur rôle, qui est de servir de simple instrument aux «fameux gens de là-bas», ni de leur vie vide et sans aventure ; pour eux, la puissante entreprise est simplement une exploitation vulgaire et maladroite. Remarquons que le procédé stylistique qui consiste à faire la critique de l'impérialisme nord-américain par la bouche de ses propres représentants est fréquent chez Miguel Angel Asturias :

«La explotación era algo más que torpe, estúpida»... «Una empresa con tanto respaldo económico, operando a las puertas de su metrópoli, en tierras vírgenes y disponiendo de mano de obra regalada, pudo ser otra cosa». (p. 30) (c'est Leland qui parle)

«Porque la total aventura hubiera sido crear alrededor de esta naturaleza de esmeraldas vegetales la cooperación humana ; no contentarnos con la dominación artificial, en cuyo proceso hemos llegado, para huir de la muerte, a privarnos de la vida, a vivir como cadáveres conservados en cristales, en redes de tela mecánica. Y en alcohol». (p. 31) (15).

Leur plus grande peur vient surtout du fait qu'ils n'exercent pas une domination totale et craignent le moindre moment de rébellion, la moindre menace de révolte de la part des travailleurs. Pour y faire face, deux solutions sont possibles. D'un côté, «les capitalistes humanitaires» (Mr Pyle, Lester Mead, Leland), préconisent un changement de politique de la compagnie, en créant «la coopération humaine» (16), c'est-à-dire, stimuler la petite production bananière sans pour autant diminuer les bénéfices, faute de quoi tout

ce qui protège la compagnie, comme les menaces, les bateaux et les diplomates, ne servira plus à rien :

«Si en lugar de efectuar nuevas plantaciones, nosotros compramos a los productores particulares su fruta, se ganará mucho hacia el futuro. Las condiciones de trabajo en el mundo están modificándose de día en día y no contamos, desgraciadamente, con una sustancia venenosa que acabe con el socialismo». (p. 52) (17).

D'autres en revanche, comme Tury Duzin, s'opposent à ce changement de politique.

En confrontant ces deux mondes radicalement différents – 'l'organisation humaine' et les 'hommes-machines' – nous pouvons tirer la conclusion suivante. Il existe entre eux une relation de dépendance réciproque : les Nord-Américains ont besoin de la main d'œuvre et les habitants du village ont besoin de travail et d'argent. Cependant ils sont opposés, séparés et soumis à une hiérarchie très stricte qui se caractérise surtout par l'exploitation. Celle-ci est en fait à l'origine de leurs problèmes respectifs. La solution proposée par les «capitalistes humanitaires» semble être idéale : elle résoudrait en effet le problème des intermédiaires qui est de devenir des agriculteurs propriétaires ; elle éviterait peut-être, la révolte des travailleurs et satisferait en même temps les aspirations du groupe des hommes-machines.

Historiquement, ce point de vue correspond à la politique du «bon voisinage» préconisée pendant la deuxième guerre mondiale par F.D. Roosevelt face à la montée de l'anti-impérialisme et au renforcement de la révolution socialiste en URSS. Cette politique ne visait pas à réformer la politique des États-Unis mais seulement à renforcer l'impérialisme (18). Le désir de devenir des agriculteurs indépendants est une expression caractéristique de l'idéologie petite bourgeoise de l'époque : vouloir se libérer de l'impérialisme mais instaurer un capitalisme national (Adelaido Lucero veut que ses fils produisent toujours des bananes mais sans être dépendants de la compagnie).

#### 1.4. «La 'coopération humaine' et la lutte économique» (pp. 58-117)

Deux faits nouveaux marquent cette partie : l'apparition des petits producteurs et la tentative de changer la po-

litique de la compagnie par l'instauration de la «coopération humaine». Cette politique est menée par un Nord-Américain, Lester Mead.

L'apparition des petits producteurs est montrée de deux manières. D'une part, à travers le cas particulier d'un ancien *peón*, Adelaido Lucero, qui a réussi à devenir intermédiaire mais qui n'en reste pas moins dépendant de la compagnie ; pour améliorer et garantir l'avenir de ses fils, il leur achète à crédit des terrains afin qu'un jour ils soient petits propriétaires indépendants :

«La quiero para que los muchachos siembren banano por aparte. No les quiero dejar más que eso : su independencia. Soy un tata que no quiere que sus hijos tengan patronos»... « ¡ Ah, yo sueño que los muchachos tengan su tierra y que de su tierra vivan, sin depender de nadie ! . Pobres pero libres ! » (p. 63) (19).

D'autre part, à travers le cas du Cucho, un ancien *peón* lui aussi, rendu malade par le travail dans les plantations et qui, de retour dans son village, pousse les jeunes à chercher fortune à la côte et à laisser leur misérable petite propriété. Les attitudes d'Adelaido Lucero et de Cucho sont contradictoires. Le premier préfère que ses fils soient «pauvres mais libres» et aient une terre à eux ; pour lui, seule la propriété peut garantir la liberté et l'indépendance. Le second incite les jeunes à abandonner la terre ancestrale pour aller travailler ailleurs ; pour lui, la prospérité, même relative, prime la propriété. Le développement de la petite production permet donc d'atteindre un double but : se libérer de l'emprise de la compagnie et sortir de la misère, en d'autres termes, entamer un développement national interne. Par la description de la vie que mènent les petits propriétaires dans les régions de montagne, dans le village de Cucho, l'auteur remonte aux origines et aux causes des migrations vers les plantations. En effet, dans ce village, appelé symboliquement «*los Macabeos*» (20), les petits propriétaires se trouvent face à plusieurs problèmes :

— les terres sont pauvres et ne produisent que très peu : c'est ce que constate Cucho :

«No seas animal, Bastiancito, de estar trabajando aquí donde la tierra ya no da ! Clavados aquí como tus viejos, sin ganar siquie-

ra para vivir ; botando el encinal para leña... » . (p. 64)

«tierra quemada, rocas raspadas, erosiones escrituradas». (p. 65)  
(21)

— ils vivent, affamés, dans une misère et une pauvreté sans espoir :

«Y no quedarse igual a nosotros, que no pasamos de zope a gavilán ; el zope come caca y el gavilán come carne». (p. 78)

«Aquí te vas a morir de pobre, poco a poco, y no sólo vos, sino tu familia, porque no hay para alimentarla, ni hay para medicinas, no hay para que estén como deben tus hijos». (p. 86)

«El amor pero lejos de estas tierras de ceniza... donde no hay esperanza de que florezca nada... y la muerte también lejos de aquí... porque los muertos enterrados por aquí no tienen más porvenir que el de ser algún día parte de algún adobe, de alguna planta raquífica». (p. 90) (22)

— les enfants sont nombreux mais ne représentent pas une source d'espoir :

«Nosotros aquí hemos tenido muchos hijos, pero ninguno de ellos puede llamarse hijo... es decir, un progreso continuado sobre uno». (p. 85) (23)

La misère est attribuée principalement à la pauvreté des terres, au manque d'argent pour les fertiliser et aussi à la mentalité des gens (paresse, trop d'enfants, attachement aux traditions... ). Cette situation désespérée provoque deux réactions. Certains, étant trop attachés à leur terre, à leur propriété et à leur famille, préfèrent se résigner à la misère :

«Yo les hice ver que el que siembra en terreno que no es propio, teniendo cómo sembrar en lo suyo, vuelve a la condición aventurada, y es muy triste aventurar a otra parte cuando se tiene lo que es de uno». (p. 72)

«Y aunque fueran verdades, quién deja a sus padres para ir a dar el fruto a otra parte». (p. 84) (24)

Ou bien ils hésitent parce qu'ils craignent les risques de la côte :

« ¿ Quién no sabe que la siembra de banano es lo que más produce ? Pero hay tanta enfermedad por esos lugares, tanto peligro, y si no, el ejemplo, el Cucho con los pulmones como tamborcitos de Corpus cada vez que tose ». (pp. 84-85) (25)

Mais ce qui les retient le plus c'est le fait d'avoir encore une petite propriété à eux et leur attachement à la terre ancestrale.

D'autres en revanche estiment qu'il vaut mieux tenter sa chance ailleurs, qu'il faut progresser, pour ne pas devoir mener la même vie misérable que leurs parents. Ils n'acceptent pas de se résigner à la misère : (26)

«Benditos sean los hijos que dejan a sus padres... para volver después, ellos o sus mensajes a rejuvenecer el tronco antiguo, a que sus padres se sientan revivir en ellos... y no perpetuar cenizas pacíficas de muerte». (p. 84)

«De joven uno, es mejor probar suerte donde hay chance y no quedarse igual a nosotros que no pasamos de zope a gavilán». (p. 78) (27)

Poussés par la propagande et se basant sur les rumeurs selon lesquelles on s'enrichit sur la côte parce que la terre y est riche et bon marché, ils abandonnent leurs terres et partent à la recherche de la fortune dans les plantations :

«Llevaban el propósito de comprar tierra para sembrar banano» (p. 70)

«Las hojas verdes como billetes de oro, ésas que con el consejo de su padrino, el Cucho, venían buscando con la Gaudelia». (p. 69)

«Vino diciendo que el banano cosechado se vendía en el acto a unos extranjeros que la pagaban a precio de oro». (p. 73) (28)

Les raisons principales des migrations sont donc le désir de progresser, la volonté de sortir de la misère mais aussi la propagande qui pousse les gens à produire des bananes sur la côte en leur promettant un avenir aisé.

Ainsi le fait de devenir des petits producteurs de banane permet d'une part de se libérer de la compagnie et d'autre part de résoudre les problèmes des petits propriétaires, des *finqueros*, habitant les régions pauvres. Cette solution semble à première vue servir tant les intermédiaires de la compagnie que les *finqueros* pauvres. En d'autres termes, pour sortir le pays de la misère et pour le libérer de l'impérialisme, il faut promouvoir la production nationale pour l'exportation.

Remarquons cependant que ce n'est ni la masse des travailleurs ni la paysannerie sans terre qui constitue le protagoniste principal du roman mais le groupe de petits producteurs, d'intermédiaires et d'anciens *peones* devenus des petits producteurs de banane (les fils d'Adelaido Lucero), donc un groupe appartenant à la petite bourgeoisie (29). Ce groupe se caractérise surtout par le désir de s'enrichir, de s'élever dans la hiérarchie sociale («*pasar de zope a gavilán*») et en même temps d'être indépendant de l'impérialisme. La mentalité petite bourgeoise mais aussi la conscientisation progressive de la petite bourgeoisie sont révélées dans le roman à travers particulièrement le personnage d'Adelaido Lucero : mentalité servile au début, individualisme, «*Y de qué me sirve a mí, a Adelaido Lucero Peña, que, cuando yo ya esté más tierra que la tierra, suceda todo esto que tenés hablado*». (p. 116) (30), médiateur entre les patrons et les travailleurs. Plus tard, il se rend compte de sa condition d'esclave et veut que ses fils soient indépendants et deviennent des petits propriétaires.

Les petits producteurs perdent cependant bien vite leurs illusions devant l'ampleur des nouveaux problèmes qui apparaissent. Ils se rendent compte qu'ils sont tombés dans un piège tendu par la compagnie : quand les fruits sont mûrs, celle-ci fixe le prix à sa guise sans que les petits producteurs puissent protester car s'ils refusent de vendre, leurs fruits pourrissent sur place et s'ils vendent, ils ne gagnent pas grand'chose :

«Una trampa en la que hemos caído al doble fondo de no ganar si vendemos, y perderlo todo si no vendemos». (p. 97)

«Aquí lo injusto es el precio y el engaño es el ajuste, porque engaño hay». (p. 98) (31)

Par ailleurs, à cause des crédits et de l'aide offerts par la compagnie, les producteurs sont endettés auprès de celle-ci et ne disposent pas de moyens économiques pour lutter :

«Pero no tenemos medios... tenemos deudas... eso es lo que tenemos». (p. 112) (32)

Lorsque la compagnie cesse d'acheter les fruits, les petits producteurs sont réduits à perdre leur terre :

«Es que ahora nos quitan las tierras, porque las abandonamos nosotros, dado que no nos producen nada, o bien porque se las vendemos, y entonces ellos se aprovechan de lo que ahí tenemos y sanseacabó». (p. 107) (33)

Les petits producteurs continuent donc à être complètement dépendants de la compagnie et des fluctuations du marché extérieur ; en plus de leur pauvreté, ils sont enchaînés par leurs dettes. Leur situation a donc empiré. Quelles sont, pour eux, les possibilités de surmonter ces problèmes ? Trois solutions se présentent. La première consiste à retourner dans leur village et à abandonner tout car ils n'ont pas les moyens économiques pour lutter contre le «Pape Vert» (le président de la compagnie) :

«Y cabalmente estamos queriendo irnos a nuestro pueblo ; no somos de por aquí y, aunque sea malcomiendo, por allá, no es tanta la trifulca». (p. 112) (34)

La seconde est de défendre la terre à coup de *machete* et la troisième, de mener une lutte économique avec l'aide de Lester Mead, c'est-à-dire, chercher de nouveaux débouchés pour vendre les fruits et avoir des moyens de transport propres :

«Esta no es una lucha a machetazos ; tampoco es una lucha que se va a ganar con discursos tratando convencerlos ; no, es una lucha económica». (p. 112) (35)

Sur un autre plan, le conflit entre les travailleurs et la compagnie s'exacerbe et s'exprime par des grèves ou des menaces contre celle-ci :

«Los cortadores alborotados, blandiendo las guarisamas como llamas de plata en sus manos cobrizas, mostrando sus dientes blanquísimos de amenaza, como si en su boca la paz también se hiciera guerra». (p. 95)

«Esta vez le gritaron, no reclamamos mejor paga sino garantía para las mujeres... las respetan o nos matamos todos». (p. 95)

«La gente que se negaba a trabajar sin que antes se hiciera justicia». (p. 96) (36)

Dans le groupe des Nord-Américains, la divergence que nous avons mentionnée se retrouve dans l'opposition en-

tre Lester Mead qui veut changer de politique et le Pape Vert, chef suprême de la compagnie. La description que fait l'auteur de ces deux personnages reflète leurs points de vue différents. Lester Mead est présenté comme «inoffensif, enfant et oiseau» ; c'est un «fou inoffensif», un personnage humain qui a encore des sentiments. C'est comme s'il représentait cette époque révolue, un peu regrettée, où des hommes courageux, des pionniers, ont fondé les plantations. Face à lui, le Pape Vert, représentant suprême des hommes-machines, nous est décrit comme un être :

«Ajeno a la vida humana, un ser de números, un ente de cifras escritas con tiza en las pizarras negras de la Bolsa de Nueva York». (pp. 105-106) (37)

L'auteur détruit son personnage par le grotesque en déformant certains traits qui le caractérisent :

«El Papa Verde lo veía con sus ojitos de gusano, tras lentes tan gruesos... aquellos ojos potentes, inexpresivos, firmes de metal de bala». (p. 105) (38)

Si Lester Mead veut que la compagnie suive une autre politique, ce n'est pas seulement parce qu'il craint la révolte, la formation d'une cinquième colonne et la perte du monde mais aussi parce qu'il est convaincu que le peuple nord-américain est en train de s'égarer du droit chemin :

«Leland, hemos perdido el mundo ; los nortamericanos hemos perdido el mundo... No era el dolor de haber perdido el mundo, eso es recobable ; sino la pena de estarse perdiendo ellos, vueltos de espalda a Dios». (pp. 110-111) (39)

Face aux impérialistes sans scrupules, Lester Mead incarne donc non seulement les impérialistes «humanitaires» mais aussi les Nord-Américains liés encore à la tradition puritaine, l'Église et les puritains. D'ailleurs, il est qualifié de «pasteur protestant» et fait souvent des sermons quand il parle. Ce groupe essaie de concilier l'exploitation avec le credo chrétien :

«Transar con la injusticia es el principio de toda la derrota moral de nuestra llamada civilización cristiana». (p. 99)

«Acaso el papel de los hombres de religión sera conciliar esos mandatos inflexibles con la conveniencia de los hombres, y especialmente la de los que sacan sus millones de la explotación de la tierra y el hombre que trabaja esa tierra, comportándose como salteadores de caminos, sin necesidad de ser el rico canalla ; un millonario es eso, el rico que se puede dar el lujo de dejar de ser canalla... » (pp. 102-103) (40)

C'est dans la dernière phrase, «Le millionnaire est le riche qui peut se permettre le luxe de cesser d'être une canaille», qu'apparaît clairement l'idée de charité, moyen qui sert à apaiser la conscience des riches et par conséquent, qui réconcilie l'exploitation avec le credo chrétien. Cette idée est, selon le Pape Vert, incompatible avec les exigences du capitalisme monopoliste :

«Somos una empresa comercial, y una empresa comercial, señor Mead, no es una sociedad de auxilios mutuos, salvo que el edenisimo que engendra el millonario altruista lleve a considerar a la Tropical Platanera S.A., como una empresa benefactora de la humanidad, cuando es una agrupación financiera». (p. 104) (41)

Dans sa volonté de rectifier la politique de la compagnie, Lester Mead cherche d'abord à augmenter les prix que celle-ci paie aux petits producteurs de bananes :

«El hombre en este campo debe defenderse contra los que le quieren imponer leyes injustas». (p. 97) (42)

C'est en vain. Le Pape Vert n'accepte pas ; au contraire, malgré tous les arguments de Lester Mead qui invoque la cinquième colonne, en appelle à la honte des actionnaires qui ignorent que leur argent a été obtenu aussi illicitement et qui décrit les maladies, la désillusion et le désespoir des petits producteurs, il refuse d'acheter les fruits de ces derniers et lui répond cyniquement :

«- Para eso tenemos hospitales, consultorios... »

«- Vendemos carne barata y todo barato en los comisariatos... »

«- Y hemos invertido millones de dólares en valorizar tierras insalubres, y repartimos en salarios y sueldos más dinero que los mismos Gobiernos... ». (p. 106) (43)

Face à l'échec de ses tentatives de réforme, Lester Mead opte pour la lutte économique aux côtés des petits produc-

teurs contre le puissant Pape Vert. C'est la formation de la Société Mead-Cojubul-Lucero—Ayuc Gaitán.

«El Papa Verde, para que ustedes lo sepan, es un señor que está metido en una oficina y tiene a sus órdenes millones de dólares. Mueve un dedo y camina o se detiene un barco. Dice una palabra y se compra una Republica. Estornuda y se cae un presidente, un general o licenciado... Frota el trasero en la silla y estalla una revolución. Contra ese señor tenemos que luchar». (p. 111) (44)

Mais l'aide offerte par Lester Mead aux petits producteurs pour affronter le pouvoir sans limites du Pape Vert est bien maigre. Elle consiste à leur chercher de nouveaux débouchés pour les fruits et à leur procurer des moyens de transports (un camion !) ne dépendant pas de la compagnie. Il s'agit donc d'une lutte économique visant à libérer les petits producteurs de la compagnie qui domine les transports et les marchés.

En plus, Lester Mead estime que les maux des petits producteurs viennent aussi de leur façon de dépenser l'argent à tort et à travers. Il exige donc que dans leur lutte contre le Pape Vert, ils cessent le gaspillage, épargnent leur argent et adoptent «l'économie de l'Indien», une économie d'austérité :

«Esa nueva religión de trabajo y ahorro, porque eso es en el fondo, para no dejarse joder del rico... ». (p. 117) (45)

Ainsi, il s'est produit un changement dans la structure de l'univers des plantations. Entre les deux mondes naguère radicalement opposés, il s'est créé un lien unissant un personnage du groupe des hommes-machines avec le groupe de petits producteurs issus du peuple.

En conclusion, pour se libérer de l'impérialisme et sortir de la misère, la solution préconisée est donc de former des petits producteurs nationaux produisant pour le marché local et ne dépendant plus des fluctuations du marché extérieur, des monopoles et de leurs moyens de transports. Ceci ne signifie cependant pas qu'il faille refuser la coopération avec le capital étranger.

En nous référant aux faits historiques, cette option correspond à ce que nous avons appelé «nationalisme petit bourgeois» ou «anti-impérialisme capitaliste» de la

petite bourgeoisie du mouvement de 1944 qui visait à instaurer un capitalisme national (produire des bananes pour le marché local). Elle ne se proposait pas de lutter contre les investissements étrangers mais seulement contre les trusts et ne refusait pas la coopération avec le capital étranger. Ainsi il apparaît que le groupe des petits producteurs représente cette petite bourgeoisie qui voulait un développement national capitaliste.

Par ailleurs, les deux tendances qui existent au sein du camp impérialiste correspondent aux deux images que présente la politique étrangère des États-Unis. Parallèlement à la politique dure (le *big stick*, les coups d'État, les interventions... ) existe aussi la tentative de pratiquer une politique de coopération (diplomatie du dollar, «l'aide», le Bon Voisinage, les différentes missions... ), mais nous avons vu que la première l'a toujours emporté sur la seconde (46).

### 1.5. «Les tentatives de révolte et l'impuissance» (Pp. 117-203)

Cependant la lutte économique des petits producteurs se heurte à la concurrence commerciale de la compagnie sur les marchés locaux. Grâce à sa puissance économique, celle-ci élimine bien vite les petits producteurs du commerce de la banane. Ainsi, pour ruiner la Société Mead-Cojubil-Lucero-Ayuc Gaitán qui essaie de rivaliser avec elle, n'hésite-t-elle pas, à vendre ses fruits moins cher par l'intermédiaire de riches locaux (les Fueté), à distribuer gratuitement des bananes, à saboter le camion et à inciter la compagnie de chemins de fer à refuser de transporter les marchandises de la Société, etc. La lutte économique est donc une solution maladroite pour lutter contre la compagnie et pour éviter la révolte. C'est pourquoi Lester Mead change encore une fois de politique : au lieu de s'affronter directement aux intérêts de la compagnie, il s'oriente vers l'exploitation et le commerce d'autres produits comme les juments, la fabrique de farine de banane, le bois, etc. En outre, il fait croire à ses associés et à tout le monde que le secret de la prospérité de leur Société réside dans «l'économie de l'Indien», «travail et économie»

«El otro día conversé con él y me dió la clave de su sistema económico. Los indios de San Jacinto bajan a la otra costa, trabajan en las fincas de banano y se vuelven a su casa todos ricos ; en cambio, los criollos llegan con la cabeza llena de sueños heroicos y ni siquiera vuelven... y si vuelven son unos desechos sociales», (p. 202) (47)

Ce faisant, il entretient la croyance que les causes de la misère sont dues au gaspillage et non à l'exploitation :

«Pero Lester Mead en eso de los gastos era inflexible... »  
«El que de nosotros se olvide que está en la línea de fuego contra el Papa Verde es un mal soldado. El indio duerme en el suelo, no gasta lo que gana en los comisariatos y es el único que regresa rico de aquel infierno bananero. ; Nosotros regresaremos también ! ; Regresaremos con nuestros carros de ferrocarril cargados de nuestra fruta, cantando ! ». (p. 171) (48)

Malheureusement, le mythe ne correspond pas à la réalité qui, elle, est tout autre ; tant pour les Indiens qui ne reviennent jamais riches du travail dans les plantations que pour Lester Mead dont on sait par exemple qu'il gaspille 5000 dollars juste pour se venger d'une femme ; qu'il veut envoyer à grands frais Lino Lucero à la capitale pour qu'il apprenne le solfège. Par ailleurs, on imagine mal comment il aurait pu, sans son argent et son passeport nord-américain, sortir ses associés de prison et faire survivre la Société. L'ambiguïté de l'attitude de Lester Mead est ressentie par les travailleurs et par Adelaido Lucero qui se méfient de cette façon de s'enrichir ; ils pensent que Lester Mead a fait un pacte avec le diable ou y voient un effet de la sorcellerie de la Sarajobalda. C'est Lucero qui est le moins convaincu de l'honnêteté de cette affaire :

« ¡ Se va a morir Adelaido Lucero sin saber la verdad ! En todo eso que me contás de la sociedad de los muchachos con el loco de Così (para el viejo Lucero lo de Lester Mead era una trampa), hay gato encerrado. No puedo convencerme yo que conozco el asunto, que con sólo las entraditas que diz que tienen, vayan a poder hacer todo lo que han hecho. Hasta plantar ese molino. Hay gato encerrado ». (p. 198)

«Contame a mí vos eso. El molino no vale dos pesos ; las yeguas no les costaron cascaritas de huevo ; las tierras de los Fueté y las de los Jarrín ; y el tener siempre transporte en el ferrocarril, que

a nadie le transporta nada... todo eso cuesta, cuesta, Roselia, y sólo que le haya vendido el alma al diablo, y el diablo le dé y le dé hasta que le llegue su día... ». (p. 199) (49)

Par certaines allusions, l'auteur lui-même exprime ses soupçons et sa distance à l'égard du couple Lester Mead et Leland et indique que sa puissance repose en fait sur l'argent, l'argent qui dans ce roman est identifié avec le démon même. Leland, la femme de Lester Mead, est toujours décrite avec une «mèche de cheveux couleur d'or vert» et Lester Mead avec des «yeux verts comme les bananiers» ; or, la couleur verte se réfère toujours dans cette œuvre à l'exploitation bananière (*dinero verde, Papa Verde, verde-papel-moneda-oro, el Tentador verde, el demonio verde...*) (50) et l'or vert aux richesses qu'elle produit. L'argent que Lester Mead donne à l'*Auditor de Guerra* en échange de la libération de ses associés appartient à la compagnie Tropicalplanera :

«— Estos tamales de la compañía son tan ricos...

—¿ Tamales dulces, no le parece ?

Lester sacó de su cartera un fajo de billetes verdes como hojas para el tamal, hojas verdes, hojas de bananal». (p. 157) (51)

Son opinion sur la presse, son attitude à l'égard de la révolte et de la répression révèlent que Lester se trouve en fin de compte du côté des oppresseurs. D'une part, il accepte les falsifications de la presse :

«— Son preferibles esas falsificaciones de la opinión pública... al menor intento de censura o reglamentación». (p. 155) (52)

et d'autre part, il possède les mêmes moyens que la compagnie pour réprimer la révolte :

«— Pero vienen soldados, ametralladoras, bayonetas... ». P. 169

«— No, porque tengo mis barcos de guerra que patrullan los mares ! ... ». (p. 163) (53)

Enfin, son aventure amoureuse avec Socorrillo Cruz le dévalorise à nos yeux et le met au même rang que les autres Nord-Américains, pour qui l'amour se réduit à l'appétit charnel et au désir sexuel.

Par son «impérialisme humanitaire» ou par sa «coopération humaine», Lester Mead est pourtant arrivé à évi-

ter la révolte des petits producteurs qui sont ses associés. En dernière analyse, il n'a fait que créer une élite de petits producteurs privilégiés : ils ont toujours des possibilités de transport sur les chemins de fer, ils sont protégés contre la répression et ils s'enrichissent continuellement par rapport aux autres petits producteurs et aux travailleurs. Sa politique profite donc seulement à une minorité, à une élite, récupérée par la compagnie et séparée du peuple ; elle ne résoud pas les problèmes de la majorité des petits producteurs et des travailleurs (54). En effet, leurs problèmes deviennent de plus en plus aigus et leur révolte se radicalise aussi toujours davantage.

Les malades sont entassés dans des hôpitaux beaucoup trop petits :

« ¡ De allá sólo enfermos incurables nos llegan ! Enfermos que allá dejaron sus pulmones. Nuestras salas están que ya no cabe un enfermo más ; con decirle que muchos, pero muchos, muchos duermen en el suelo ». (p. 120)

« Mead se quedó viendo desfilar una procesión de cadáveres vivos. Huesos humanos que tosián, que escupían sangre. Ojos salidos de las caras empañadas en un sudor amargo de quinina. Dientes ensayando una risa trágica entre los filos secos de los labios ». (pp. 120-121) (55)

Les dures conditions de vie et de travail déforment leur mentalité, les réduisent à n'être que des objets et provoquent leur aliénation :

« Pero su casa correspondía a la forma de las fincas donde trabajaban, cuadriláteros alargados, uno tras otro. Su horizonte estaba formado por estos paralelogramos verdes cubiertos de banales... Fuera y en su casa vivían dentro de la misma figura geométrica, inofensiva al principio, pero enemiga y desasosegante después. El mar por eso, los desesperaba. Sus ojos seguían una línea distinta de los cuadriláteros en que pasaban su vida monótona, de una monotonía geométrica que los iba anulando, para quedar siempre tablas... ». (p. 123) (56)

La longue description de la folie-maladie-ivresse qui atteint les travailleurs (Lino Lucero, Macario Ayuc Gaitán, l'Italien) n'est pas seulement un procédé stylistique visant à montrer la conception magique de la réalité chez les indigènes : elle sert aussi à dénoncer l'exploitation qui provoque cet état d'aliénation. Cette articulation du monde magique avec la réalité est ce que certains critiques appellent le « réa-

lisme magique» ou «le réalisme halluciné» de Miguel Angel Asturias (57). Il nous semble important de consacrer un paragraphe à part à ce concept car il est essentiel pour la compréhension de l'œuvre de Miguel Angel Asturias.

Ce mélange de magie, de mythes et de réalité dans lequel on ne sait exactement ce qui relève de la fantaisie et ce qui relève de la réalité est présent dans toutes les œuvres d'Asturias. En effet, ses romans comportent habituellement un double plan : celui du monde magique et celui de la réalité sociale. Selon l'écrivain, ce double plan est une expression de la cosmogonie maya et de la vie guatémaltèque même, «c'est l'attitude de l'Indien qui, avec sa mentalité primitive et enfantine, confond le réel et le rêve» (58). Ce qui est caractéristique de ce réalisme magique de M.A. Asturias c'est que la fantaisie s'appuie sur des éléments réels et se nourrit de la réalité immédiate. Cependant, loin d'être un artifice esthétique ou un procédé rhétorique, ce réalisme magique est en fait imposé à l'écrivain par l'objet même de sa description : la réalité et l'homme guatémaltèques. En effet, comme le disait Roger Caillois, ce réalisme magique est le seul à pouvoir traduire sans déformation ni intermédiaire conceptuel «le monde viscéral et foisonnant... fabuleux et tellurique de l'Amérique Latine» : «Sèves et ombres, frondaisons, racines et dieux, torpeurs et effrois, cauchemars et extases forment ainsi le tissu quotidien d'existences épouvantées et qu'une exploitation souvent féroce maintient en même temps dans la misère et dans une autre peur que celle qui sourd de la forêt. La lutte politique existait sans doute non moins implacable qu'ailleurs, mais dans un espace sorcier, où le rêve éveillé était roi, au moins aux jours de crise et d'ivresse. Miguel Angel Asturias, qui se voulait véridique, se trouvait contraint d'associer réalisme et fantasmagorie, en sorte que son réalisme halluciné... s'oppose au réalisme dit socialiste... qui sacrifiait volontairement, despotiquement, une part essentielle de la sensibilité humaine au profit d'une vision du monde exclusivement rationaliste... » (59). D'autre part, tant dans les mythes indigènes (par exemple le *Popol Vuh*) que dans la réalité actuelle, l'homme guatémaltèque vit en relation étroite et indissoluble avec la nature, la terre et son milieu et cela influence

sa mentalité, sa conception du monde ainsi que sa manière de penser et de comprendre les choses. C'est ainsi qu'il utilise encore les mythes et les superstitions comme moyens de comprendre les problèmes quotidiens. De ce fait, ce réalisme magique vise donc à révéler l'entité, l'être et la véritable essence de l'homme guatémaltèque d'une façon véridique et non pas dans la perspective des touristes et des chroniqueurs ou à la manière *costumbrista* qui se limite à la description externe des mœurs. Il cherche à saisir la vision intérieure des êtres, leur psychologie, leurs croyances, leurs coutumes et leur angoisse ; au lieu de raconter du dehors, le romancier raconte de l'intérieur en prenant la place des protagonistes dans une attitude de solidarité et de participation.

Enfin, selon Iber Verdugo (60), cette manière de révéler l'essence de l'homme latino-américain prétend conduire celui-ci à la prise de conscience de son être et à son auto-connaissance lucide afin qu'il assume avec clarté et efficacité la responsabilité de son destin. C'est dans cette perspective et en tenant compte de la signification du «réalisme magique» de Miguel Angel Asturias que nous avons dit plus haut que la maladie mystérieuse de Lino Lucero sert aussi à dénoncer l'exploitation et est reliée aux conflits sociaux. En effet, sa maladie est en relation avec le travail et la vie dans les plantations bananières. Si le thème de la femme qui attire les hommes pour les mener à leur perte est courant dans les légendes populaires de l'Amérique Centrale (61), la femme-sirène dont Lino est amoureux est aussi un tronc de bananier. Par ailleurs, cette «folie» est le résultat du paludisme et de l'alcool :

«De tu casa te andaba buscando tu mujer... Bolo estabas vos..., abrazado a un tronco de bananal... Peor si creíste que era mujer..., porque a mí ya me ha pasado... ». (p. 179)

«Era un tronco de bananal y carne de mujer... »: (p. 183)

«Lino se arrancaba silencioso, desmandado, en busca, decía de «la divina mujer encantadora que era de carne verde como el verde vegetal del mar que al salir a tierra se transforma en bananal» (p. 191. (62)

En outre, les longues promenades de Lino à travers les plantations servent à montrer les conditions de vie et de travail des autres travailleurs et leurs problèmes (les *cuzu-cos*, les *chapiadores*, les *quenques*) (63).

Les travailleurs s'affrontent aussi à d'autres problèmes : les dettes qu'ils ont contractées dans les *comisariatos*, les abus des chefs contre leurs femmes, la faim («*hijos con hambre ; mujeres con hambre ; gente con hambre no bueno...* » p. 169) (64), l'alcoolisme («*gente que se baña en guaro tiene la misma inmovilidad, la misma tristeza, la misma carne muerta que los fetos metidos en frascos de alcohol*». p. 145) (65), les maladies et la mort.

Face à tout cela, les travailleurs réagissent par des menaces contre les chefs qui ont abusé de leurs femmes et attaquent leur entremetteuse, la sorcière Sarajobalda. Ils refusent de payer leurs dettes au *bodeguero* (commerçant) de la compagnie :

«*Todos se resisten a pagar... Ahora ya no pagan, ni a sustos ni a pujidos*». (p. 145) (66)

Ils montrent leur volonté de se révolter et s'y préparent :

«*A estas alturas, mñster, mejor sacar bulto ; aquí venir degollina, todas hamacas moverse anoche, riqui, riqui, riqui, toda la noche, y gente hablar y hablar... gente con hambre no bueno*».

«*Los mozos mostraban los dientes en esa risa helada con que se acostumbraron a recibirlo todo, hasta los golpes, pero que ahora era una disimulada gana de dar el mordisco para quitar el pedazo*». (p. 163) (67)

Cette révolte s'exprime aussi dans les chansons anti-gringo :

«*¿ Quien paga, quién paga, quién mierda los pega a la línea del tren ? - El gringo*». (68)

— dans l'attitude des Indiens qui se joignent à la lutte :

«*No pude acordar con naide ; están alzados hasta los indios que siempre fueron mansos*». (p. 145) (69)

— dans l'espoir que les soldats eux aussi se solidarisent avec leur lutte :

«Pero los soldados son gente del pueblo, son indios como los mozos y no hay que ser confiado... Esas ametralladoras van a venir un día, ¡ja !... Para barrer con nosotros» (p. 149) (70).

— dans l'espoir en l'avenir :

«Callaron los abuelos. Ellos, tatas, callaron. Pero la tercera generación es la encargada de hablar por todos, por los vivos y por los enterrados». (p. 176) (71)

— et, stylistiquement, à travers l'attitude rebelle de la nature contre la domination de l'homme :

«El automóvil, con el escape abierto, rugió por la enmarañada selva tropical, llena de pájaros y flores, resuelta a no dejarse dominar por el hombre». (p. 165) (72)

De leur côté, les autres petits producteurs se sont unis pour exiger que la compagnie achète leurs fruits et tienne ses engagements :

«Los agricultores de tierras sembradas con bananos, reunidos en el pueblo, adoptaron el siguiente grito de guerra : « la Tropicalcanera bajará la cabeza ! » (p. 165) (73)

Toutes ces menaces de révolte finissent par provoquer la terreur parmi les Nord-Américains et les intermédiaires de la compagnie : Papa Chichiguo s'enferme dans son magasin, les petits chefs n'osent plus s'aventurer dehors et Carl Rose a l'intention de s'en aller. Toute cette énergie et cette volonté de révolte sont cependant vite anéanties par de nouveaux obstacles dont les principaux sont la répression et la complicité des autorités locales avec la compagnie. Afin que celles-ci se mettent de son côté et répriment les révoltes, la compagnie n'hésite pas à corrompre les tribunaux et les avocats :

«Pero que no se subleve, porque para eso está la ley». (p. 156)

«Soy de parecer que si los tribunales obran apartados en un todo de la norma legal, seguir el camino de la legalidad es aumentar y aumentar el volumen de hojas de papel de oficio escritas, sin conseguir la libertad de los detenidos». (p. 151) (74)

La presse qui déforme ainsi l'opinion publique :

«En campo pagado sería ir contra los intereses de uno de nuestros mejores anunciantes, la Tropical Platanera S.A.». (p. 153)

«Lo que me parece que no está bien es que su diario, y puedo generalizar, los diarios del país, estampen que son órganos de la opinión pública, cuando lo leal y franco sería llamarse lo que son : órganos de los intereses de la Tropicalplatanera S. A. ». (p. 155) (75)

Poussé par l'opinion publique ainsi déformée, le gouvernement se voit obligé de «sauvegarder l'ordre public» et d'envoyer des troupes pour réprimer la révolte des travailleurs.

Ne possédant pas d'armes, les travailleurs sont impuissants devant cette répression :

«Un sí de evidencia suprema ante la debilidad de los hombres que por falta de armas tenían que aceptar que se les impusieran condiciones de trabajo poco equitativas por no decir injustas». (p. 169) (76)

Remarquons qu'Asturias ne condamne pas directement le gouvernement et ses appareils qui sont montrés comme des victimes soumises à la pression des journaux et de la compagnie. En outre, si la presse agit contre les travailleurs et défend la politique de la compagnie c'est que, dépendant étroitement de celle-ci, elle y est contrainte.

Du côté du groupe des hommes-machines, les Nord-Américains eux-mêmes nous apprennent l'origine de leurs problèmes actuels. Ici, nous remontons à l'histoire de la formation des plantations bananières telle qu'elle a été vécue par eux. Le démon vert, Anderson, ou le «verde-papel-moneda-oro», l'argent, est la cause de tous leurs maux et est à l'origine de la formation de l'exploitation bananière. Le thème de l'argent comme incarnation du Mal, représenté chez les autochtones par l'histoire du «pacte avec le diable» se retrouve ici sous la forme de la légende du Tentateur Vert, du démon vert qui a corrompu la race forte, les fils des puritains, et les a poussés à établir les plantations et à dominer le monde afin d'obtenir de l'argent et des richesses :

«En la frente llevaba cada uno de ellos la ciudad del bien... eran demasiado duros para ser débiles, y buenos como niños para ser malos... ». (p. 132)

«El demonio verde se acercó a aquellos hombres ; llevaba en su tiniebla escondido el color de la esperanza más real, que es la del dinero en su expresión más tentadora : el verde-papel-moneda-oro.

«Queréis riquezas ?, les preguntó, sin mostrar bien el rostro, hipnotizándolos con sus ojos de bovino. Aquellos respondieron que toda riqueza costaba mucho trabajo y que se contentaban con lo que tenían, para no trabajar más. «¿Trabajo?», se les rió en la cara el Tentador... » A vosotros no os costará ningún trabajo esta riqueza fabulosa : abrid los ojos, ved aquí abajo, buscad entre dos mares esas tierras azules, montañosas, y yo os daré las semillas que se convertirán en plantas del color del dinero verde, plantas que serán por sus frutos, como si sus hojas, todas sus hojas, todos sus follajes, fueran cambiables en el banco, cortadas en mil pedazos, por moneda de oro y por barras de oro... » Y aquella raza de hombres fuertes — siguió Lester — hijos de puritanos, aceptó. Los millones multiplicados por los bananales los hacían dueños del mundo, señores de la creación. Hubo necesidad de un jefe, y en junta de accionistas que estaban sentados sobre barras de oro, se eligió al Papa Verde». (pp. 132-33) (77)

Cette recherche de l'argent les a transformés en exploiters et leur a fait perdre le droit chemin, le bonheur, leurs origines et leur authenticité. Remarquons que le thème du châtiement contre ceux qui ont trahi la nature — contre ceux qui l'ont utilisée pour produire de l'argent — est un thème qui parcourt toute l'œuvre de Miguel Angel Asturias (voir, *Hommes de Maïs* : punition contre ceux qui ont cultivé le maïs pour le vendre, c'est-à-dire contre ceux qui ont transformé sa valeur d'usage en valeur d'échange (78). C'est cette perte de l'origine, de l'authenticité, qui entraîne l'oppression aliénant à la fois l'opresseur et l'opprimé (l'image de la «jaula» (cage)).

«Esa gente fue feliz... No se dejaron tentar por el demonio, rechazaron el mundo de riquezas, las fabulosas ganancias, la dominación económica que se les ofrecía desde lo alto de la montaña de la esperanza... los de nuestras generaciones, oyendo la voz del Tentador, aceptamos el pacto y caímos en la jaula». (pp. 141-42) (79)

Notons que si le peuple (Lucero et les travailleurs) a refusé de conclure un «pacte avec le diable», les Nord-Américains, eux, l'ont accepté. Cela montre encore que les valeurs dans les deux mondes sont complètement différentes :

«Pero aparece el Tentador, y quién le resiste», dit Ernie Walker, un des individus les plus pervers du groupe des hommes-machines. (p. 142) (80). Cependant, le problème que les Nord-Américains considèrent comme le plus grave

et le plus dangereux est la perte de la possession du monde et l'avènement du «viento fuerte» qui représente, selon Lester Mead, la révolte des opprimés :

«Por unos puñados de dinero, por el dominio de estas plantaciones, por las riquezas, que aún fragmentadas en dividendos anuales son millones y millones de dólares, perdimos el mundo, no la dominación del mundo, ésa la tenemos, sino la posesión del mundo, que es diferente, ahora somos dueños de todas estas tierras, de estas tentaciones verdes, somos señores ; pero no debemos olvidar que el tiempo del demonio es limitado y que llegará la hora de Dios, que es la hora del hombre... »

— El «viento fuerte» !...

— El ingeniero lo ha dicho ; pero no el «viento fuerte» que él ha explicado aquí como algo espantoso, como una fuerza incontrastable de la Naturaleza... La hora del hombre será el «viento fuerte» que de abajo de las entrañas de la tierra alce su voz de reclamo ; y exija, y barra con todos nosotros... » (p. 134)

«El viento fuerte como usted ha dicho, será la revancha de esta gente trabajadora, humilde, sufrida, explotada». (p. 136) (81)

Pour éviter les révoltes, la compagnie tient à sa disposition des bateaux de guerre et des diplomates :

«Pero los mensajes telefónicos, telegráficos y cablegráficos hacían variar las rutas de las naves de patrulla y despertaban el celo de los cancerberos diplomáticos». (p. 166) (82)

Pour Lester Mead et d'autres, il n'y a qu'un seul moyen : rectifier la politique de la compagnie.

Ces quelques passages nous amènent au cœur du problème principal de l'œuvre. L'historique des plantations n'est en fait que la transposition romanesque de l'histoire même de l'impérialisme nord-américain et le «viento fuerte» correspond à l'anti-impérialisme, la lutte de libération nationale des peuples comme corollaire de l'impérialisme. En effet, comme nous l'avons dit auparavant, l'ère de l'impérialisme c'est aussi l'ère de la révolution prolétarienne et de la libération nationale. La «race forte» dont parle Asturias représente la tradition idéaliste puritaine : l'Amérique comme «Nouvelle Terre Promise». La recherche du profit, l'exploitation et l'ambition d'être le maître du monde caractérisent la phase capitaliste et impérialiste de la politique nord-américaine qui a provoqué les révoltes et l'anti-impérialisme. Le

caractère inévitable de l'ouragan exprime la crise inhérente au système impérialiste. L'impérialisme nord-américain apparaît sous ses trois principaux visages : le «*big stick*» (bateaux de guerre...), la politique diplomatique et l'«*aide*» (Lester Mead).

Si la domination impérialiste aliène la mentalité et déforme le mode de vie des exploités, il en va dialectiquement de même du côté des exploités. Ceux-ci ont également «une mentalité parallélo-géométrique» et se trouvent dans un état d'aliénation :

«porque las paralelas no sólo no se juntan, sino van siempre equidistantes, y esa equidistancia hace que todos nosotros vivamos separados de nosotros mismos». (p. 137) (83)

Dans ce monde, la plupart des valeurs sont dégradées. L'amour, par exemple, se réduit à l'érotisme, à la perversion et à un simple échange de partenaires :

«La vida en horizontes paralelos, cuadrículados, produce en la libido ese afán de cambio de mujeres que les entra a los hombres aquí, y la felicidad con que las mismas mujeres cambian y se entregan, sean de la raza que sean, de todas las clases sociales y posibilidades, porque hombres y mujeres se sienten como enjaulados, y es la desesperación de la jaula lo que los induce a querer evadirse por los sentidos en el juego sexual». (p. 141) (84)

Même l'amour entre Leland et Lester Mead qui, à première vue semble être sincère, est dégradé par l'aventure de ce dernier avec la danseuse Socorrita Cruz.

Ce qui caractérise aussi le monde du peuple comme celui des hommes-machines, c'est que rien ne se réalise, rien ne se fait : c'est l'impuissance même.

«Siguen así paralelamente iguales hasta el infinito ; es decir, hay algo en nosotros, los que vivimos aquí, que no se realiza nunca ; nunca en el horizonte». (p. 137) (85)

Les travailleurs n'arrivent pas à concrétiser leurs révoltes et à mener à terme leur lutte. Les Nord-Américains ne réussissent pas à empêcher la révolte. Lester Mead ne parvient pas à rectifier la politique de la compagnie. Adelaido Lucero meurt sans connaître la vérité sur la Société Mead-Cojubil-Lucero. L'image de la mer, associée à la vision de l'im-

possible, exprime aussi ce sentiment d'impuissance. Dans cette perspective, on comprend la croyance des hommes-machines aussi bien que des travailleurs en une «sirène» idéale et irréalisable. Enfin, l'image de la cage illustre parfaitement cet état d'aliénation tant de l'exploiteur que de l'exploité : dialectiquement l'exploitation aliène à la fois le maître et l'esclave :

«... tendríamos la verdadera imagen de lo que somos, animales metidos en jaulas, una jaula tras otra, jaulas y jaulas hasta el mar».

«— Jaulas, fieras y domadores...»

— tienes razón, porque a nosotros nos asigna Lester el papel de domadores, cuyo fueete, para que la pobre fiera obedezca, es el contrato de trabajo que al extremo lleva los plomitos de las cláusulas de despido». (p. 141)

«Lo que nos hace morir, lo que nos enferma, es la desesperación de una vida de fieras que se pasean en su jaula ! Peor que el infierno, porque al infierno uno se va a quemar, como se esta quemando aquí, pero tal vez no exista el castigo de lo inalcanzable, de lo irrealizable». (p. 141) (86)

L'auteur ne nous montre donc pas seulement l'exploitation sur le plan économique mais aussi du point de vue idéologique et psychologique.

Ainsi, dans cette partie, la domination de la compagnie ne se réduit pas à une domination économique. Elle est aussi politique (le gouvernement et ses appareils) et idéologique (la presse, la mentalité... ). En outre, elle s'étend à tout le pays et ne se limite pas au monde des plantations. De plus, ce n'est pas seulement le groupe des Nord-Américains vivant dans les plantations qui sont les exploiters mais c'est toute une 'race': tous les impérialistes nord-américains. Ainsi, la contradiction entre les travailleurs, les petits producteurs et la compagnie est-elle liée d'une manière dialectique à la contradiction entre la nation et l'étranger ; c'est pour cela qu'il y a souvent des allusions à la discrimination des nationaux par rapport aux Nord-Américains :

«Su cabello rubio, sus ojos claros, su porte y condición de gringo, garantizaban la carga mejor que la mejor recomendación. Son gentes que no se roban nada, explicaba el siriolibanés, porque desde chiquitos los enseñan a ganarse la vida. Estos de aquí son unos puros ladrones, puros ladrones». (p. 119)

«El contrabando del siriolibanés, mercadería que entraba por las fronteras sin pagar impuesto, bajaba a la costa amparada por la figura de Lester Mead, a quien las autoridades no muy se atrevían a pedir papeles». (p. 119)

«El abogado... hizo pasar a Mead al sólo verlo entrar, no obstante que tenía varios clientes esperando en la antesala.

— Primero la clientela extranjera». (p. 151) (87)

Par ailleurs, l'impérialisme apparaît sous ses deux visages. D'une part, l'impérialisme direct et brutal a entouré la compagnie de complices et d'intermédiaires nationaux qui se trouvent à sa solde. Ils regroupent les petits chefs, le commerçant, la sorcière, la Sarajobalda, mais aussi les propriétaires terriens ruinés, la presse, le gouvernement et ses appareils (armées, loi, police). La compagnie est même protégée par la marine et les diplomates nord-américains. D'autre part, l'impérialisme «humanitaire» a donné naissance à un groupe restreint de petits-producteurs-industriels privilégiés et séparés du peuple qui essaient de lutter contre la compagnie et coopèrent avec Lester Mead ; cependant la réussite de leur action apparaît douteuse.

#### 1.6. «La vengeance du Dieu Huracán : l'ouragan» pp. 203-232

Cette dernière partie nous décrit d'une manière plus globale et plus ouverte l'affrontement entre les deux mondes. D'une part, en nous faisant pénétrer dans le monde des affaires avec toutes ses finesses et ses contradictions, l'auteur nous donne une image des rouages et mécanismes dans lesquels se meut l'impérialisme. D'autre part, par la description imagée de l'univers mythique et magique du peuple, il nous apprend à connaître mieux les problèmes de ce dernier. La caractéristique principale de cette partie est de décrire la frustration de l'homme, son impuissance face à la condition humaine et face aux problèmes que posent ses relations avec la nature et avec les autres hommes.

En effet, elle commence par la description d'Adelaido Lucero que la vieillesse rend incapable de se lever pour aller éclaircir le mystère qui entoure Lester Mead et qui meurt sans avoir su la vérité. Cela pose à la fois le problème de l'homme face à la mort et celui de l'ignorance ; l'homme

agit encore comme un aveugle, de façon inconsciente. Il est aussi impuissant et se trouve à la merci des forces de la nature ; l'existence d'une sécheresse inhabituelle contre laquelle il ne peut rien en est un exemple ; plus tard ce sera l'« ouragan ». Quant aux relations humaines, nous avons d'abord l'opposition entre les autochtones et les étrangers, caractérisée par la « supériorité » de ces derniers, et ensuite celle entre riches et pauvres, acceptée comme naturelle et due au destin :

« Ese chocolate extranjero que sabe a sabroso. El del país de altiro lo está haciendo muy malo, azúcar y nada de cacao ». (p. 204)

« Ella le pidió a Dios que sus hijos fueran trabajadores, pero no ricos. La riqueza trae muchas desgracias, muchos sin sabores. Si habremos visto ! A los ricos se les endurece el corazón. Y qué mayor desgracia que tener duro el corazón. Pero como la suerte es la suerte, nacieron para tener, así como hay otros que se pasan la vida siempre amalayando ». (p. 204) (88)

Dès le début nous sommes donc en présence de plusieurs problèmes : la mort, la vieillesse, l'ignorance, la nature, l'étranger, l'opposition riches-pauvres et le destin, devant lesquels l'homme est impuissant. La suite du texte va nous montrer d'une façon plus détaillée ses réactions face à tout cela. La question de la domination étrangère est évoquée tout d'abord à travers le voyage du couple Mead dans la métropole. Nous nous trouvons dans la ville monstrueuse de New York et dans le monde des affaires, critiqués par les Nord-Américains eux-mêmes et qui sont opposés au monde naturel des plantations :

« Encontrar una ciudad que parece creada para usar todas las fuerzas humanas hasta la náusea... para devorarnos a todos... un gigante fea, sin sentido ». (p. 210)

« Cuando pienso que hay mares, montañas, volcanes, lagos, ríos inmensos con olor a frutas líquidas y que aquí en cambio, hay millares de gentes encerradas desde que nacen hasta que mueren en casas y oficinas hediondas, grises... ». (p. 211) (89)

Enfin nous connaissons « ces fameux gens de là-bas » et le véritable visage de Lester Mead. Celui-ci n'est en fait qu'un millionnaire, l'un des grands actionnaires de la com-

pagnie Tropicaltanera. Il fait partie du groupe d'actionnaires minoritaires qui veulent réformer la politique de la compagnie sans diminuer les bénéfices, afin d'assurer une domination stable dans les pays exploités. Ils condamnent la politique brutale qui est actuellement celle que suit la compagnie ; leurs critiques sont assez radicales et mettent à nu les mécanismes de la domination économique exercée par la compagnie sur le pays :

«No somos honestos ni respetamos las leyes de los países en que operamos... es sinistro aplastar todos los días la esperanza de los hombres que han sembrado sus tierras para vivir en paz... No hemos sabido tratar con ellos en el plano de la legalidad y la decencia que implican la industria y el comercio honestos. Todo lo creemos legítimo porque tenemos la fuerza del dólar... ».(p. 207)

«La prensa que nos defiende está desacreditadísima y nuestros abogados son más policías a nuestro servicio que togados al servicio de la ley. Esclavizamos a unos con nuestros sistemas de ventas, corrompemos a otros con nuestras dádivas ; arruinamos las economías locales con nuestra voracidad monopolista, y todo lo pretendemos encubrir con los beneficios de la civilización que hemos llevado en equipos que quitan al hombre la dignidad de morir de paludismo, por ejemplo, para buscarse la muerte lenta con whiskey y soda, unos, otros, con ron y aguardiente, y a nosotros la dignidad de defender como hombres lo que defendemos con la llamadita telefónica a nuestra representación diplomática».(p.208)  
(90)

Mais les solutions préconisées pour éviter la révolte, comme par exemple la coopération, la légalité, l'honnêteté dans les affaires, l'arrêt de la politique monopoliste et l'obtention de bénéfices sans nécessité d'exploiter les travailleurs semblent bien utopiques et sont contredites par les faits (méfiance d'Adelaido Lucero et des travailleurs envers Lester Mead).

La politique réformiste de Lester Mead n'est en fait que l'autre face de l'impérialisme nord-américain : «l'aide», la coopération, qui ne servent qu'à cacher l'exploitation. Asturias ne la condamne pas seulement à travers le personnage d'Adelaido Lucero et des autres travailleurs mais aussi à travers Leland qui critique cette hypocrisie :

«Se desmoronó el pedestal en que para mí yo te había puesto... ; eres de una hipocresía tan grande, que no sé cómo podía soportarte

un día más, un minuto más... En las plantaciones dormías a veces en el suelo, con los muchachos... Allá, no se gastaba en nada que fuera superfluo... ¿Superfluo ? ... Aun necesario... Todo para aparecer a los ojos de aquella pobre gente ignorante como no eres... Farsante». (p. 209) (91)

En effet, le personnage de Lester Mead ne fait que représenter, sous les deux noms qu'il prend (Lester Mead et Lester Stoner) les deux faces de l'impérialisme nord-américain. Lester Stoner est :

«el millonario sin corazón, el millonario que no se daba el lujo de dejar de ser canalla... El millonario de las combinaciones políticas para mantener gobiernos a su servicio en países en que opera con la voracidad del pulpo». (92)

Et Lester Mead est «el millonario que organiza cooperativas de cosecheros, que instaló un pequeño molino de harina de banano», (93), c'est-à-dire, la face que l'impérialisme veut montrer aux peuples pour les tromper.

Historiquement, cette volonté de changer de politique est une expression de la nouvelle politique de l'impérialisme que nous avons signalée auparavant dans la partie historique à partir de la deuxième guerre mondiale : celui-ci ne se contentant plus d'exploiter les matières premières, commença à investir dans les secteurs manufacturés et à installer des petites industries légères dans les pays périphériques (94). L'auteur condamne tant l'ancien que le nouveau système. Remarquons que la critique de l'impérialisme «sauvage» est beaucoup plus acerbe que celle de l'impérialisme «humanitaire». Cela peut s'expliquer par des faits historiques. La petite bourgeoisie intellectuelle et le peuple n'ont qu'une conscience vague du véritable danger que représente cette domination camouflée sous forme de coopération et d'implantation de petites industries légères dans le pays (c'est dans ce sens que l'on comprend la mort d'Adelaido Lucero sans avoir su la vérité et aussi le fait que les associés de Lester Mead ne connaissent pas sa véritable personnalité jusqu'à la fin du roman). En effet, l'impérialisme s'est efforcé de faire croire que l'implantation d'industries légères est une aide et un signe de progrès, or, comme nous l'avons signalé dans la «Partie historique», ce n'est pas du tout le cas (95). Bien

des membres de la petite bourgeoisie anti-impérialiste de l'époque en étaient pourtant convaincus et souscrivaient à la politique *desarrollista* des classes dominantes.

Revenons à l'univers romanesque. Le groupe des petits producteurs, de son côté, n'a pas non plus résolu ses problèmes : la compagnie continue notamment à refuser d'acheter ses fruits. Pour éviter la ruine, l'un deux, Hermenegilo Puac, envisage d'assassiner le gérant mais on lui répond que son action est inutile :

«Matás a ese gerente y ponen otro gerente ; matás a ese gerente, ponen otro gerente» (p. 218) (96).

En effet, les petits producteurs ne trouvent en face d'eux que les intermédiaires et les représentants des «fameux gens de là-bas» et non pas ceux qui sont leurs véritables ennemis.

«Y quién es esa gente, preguntaba. Todos, al parecer sabían quién era, pero sin concretar nada. Chicago. ; La gente de por allá ! ; Los amos !» (p. 219) (97).

La confusion relative à la question de savoir qui sont leurs véritables ennemis, l'absence de ces derniers et l'impuissance face à eux figurent donc parmi les obstacles principaux à la lutte des petits producteurs. Sa conception magique et mythique de la réalité amène Hermenegilo Puac à croire qu'il est en présence d'une force occulte et surnaturelle contre laquelle il faudrait opposer une autre force surnaturelle issue de ses croyances :

«Gringos, hijos de puta, si ellos tienen eso que no se ve y que nos aplasta, contra lo que no se puede pelear ni matando, también nosotros, ; ja ! me capo si no hay venganza !...» (p. 219) (98).

Asturias touche ici au problème de l'origine des mythes et à leurs conséquences sur le plan social. Les mythes naissent en effet de l'incapacité de l'homme à dominer les forces de la nature et à appréhender la réalité d'une manière scientifique. Comme le disait Marx, «toute mythologie maîtrise, domine les forces de la nature dans le domaine de l'imagination et par l'imagination et leur donne forme : elle disparaît donc quand ces forces sont dominées réellement» (99). Ici, le mythe est né à la fois de l'ignorance et de l'impuissance face à l'impérialisme. Ainsi par exemple, Herme-

negilo Puac recourt à la vengeance et en appelle, au prix de sa vie, à la destruction par la magie. Il fait appel à «l'ouragan», le dieu Huracán de la mythologie maya, pour qu'il détruise toutes les plantations de la compagnie, ses installations, les représentants des «fameux gens de là-bas», le village, etc.

«Una fuerza que nada deje en pie. Lo pedía Hermenegilo Puac. Un viento que soplara por debajo. Contante, fuerte, más fuerte, cada vez más fuerte y más abajo, desenraizando los banales de la Tropicaltanera, arrancándolos para siempre... La pobre resistencia vegetal a los elementos desenraizados dentro de lo natural sera abatida por un solo elemento desencadenado dentro de lo sobrenatural y mágico con la voluntad destructiva del hombre» (p. 219).

«Los presidentes de la compañía, los vicepresidentes, los gerentes de zona, los superintendentes, los... Todos ellos, todos los representantes de la famosa gente de allá, esa gente que no tiene cara ni cuerpo, pero sí una voluntad implacable... Todos ellos se revolvián como ratas rubias, vestidos de blanco, con anteojos de infelices miopes en sus casas tambaleantes y próximas a ser arrancadas y barridas».

«Todos ellos trataban de buscarle la cara a ese otro alguien que se les oponía a sus designios, que se les enfrentaba con superiores elementos, que los anulaba...» (pp. 220-21) (100).

Non seulement les hommes, les animaux mais aussi la nature sont vaincus par cette force surnaturelle. Le couple Lester Mead et Leland y ont trouvé eux aussi la mort. Cela signifie que pour lutter contre l'impérialisme, il est nécessaire de détruire non seulement l'impérialisme direct mais aussi l'impérialisme «humanitaire». Des forces surhumaines remplacent donc les hommes impuissants et sur le plan littéraire, c'est la magie qui sert de moyen pour résoudre le conflit romanesque (101). Il est intéressant de signaler que le dénouement du roman est inspiré du *Popol Vuh* à travers le thème du cataclysme qui détruit les poupées de bois de la légende quiché et que ce thème apparaît aussi dans les *Légendes de Guatemala* et *Hombres de Maïs*.

Notons que «l'ouragan» nous est présenté ici avec trois significations : d'abord un phénomène météorologique, c'est-à-dire un fait réel et courant sur la côte Pacifique,

ensuite la vengeance du dieu Huracán et enfin la prédiction de Lester Mead. Des faits naturels, mythiques et socio-politiques se trouvent donc mélangés en un seul phénomène. Tout d'abord, du point de vue stylistique, nous retrouvons à nouveau le «réalisme magique» d' Asturias, c'est-à-dire le mélange de faits réels avec la fantaisie et la mythologie. De la réalité on se meut vers la fantaisie et de la fantaisie on retourne à la réalité. L'écrivain recrée ici la conception magique de la vie et des conflits humains à partir de la perspective de l'Indien. L'auteur ne décrit donc pas seulement les problèmes de l'homme de l'extérieur mais aussi en partant de ses formes psychiques d'appréhension de la réalité. C'est dans ce sens que l'on peut dire qu'il essaie de s'écarter de la tradition du «réalisme *costumbrista*» pour pénétrer dans la psychologie même de l'homme de l'Amérique Centrale.

Ensuite, du point de vue mythologique, le thème de la punition-vengeance des dieux indigènes est inspiré du *Popol Vuh*. C'est d'ailleurs un thème qui revient sans cesse dans les œuvres d' Asturias. Dans ce deuxième sens, l'«ouragan» représente donc la vengeance des dieux contre l'étranger exploiteur qui a déformé la nature et la vie authentique de l'autochtone, et qui est la source des maux de ce dernier. (par exemple, dans la grotte de Gambusino, Lester Mead est accusé d'avoir détruit les arbres). Tout comme l'action de Gaspar Ilóm dans *Hommes de Maïs* — «*Hay que limpiar la tierra de Ilóm de los que botan los árboles con hacha*» (102). Rito Perraj fait appel à l'ouragan pour qu'il nettoie la terre de tous ces maux dont souffre l'homme. Enfin, au niveau socio-politique, l'«ouragan» exprime l'inévitable révolte des peuples exploités contre l'impérialisme, comme l'avait prédit Lester Mead.

Dans cette œuvre, Asturias expose donc une intention clairement politique sans négliger pour autant, quoi qu'en pensent certains critiques (103), le côté littéraire et artistique. Son œuvre reste une création imaginaire ayant une cohérence propre en raison notamment de cette interprétation du monde l'imagination, de l'univers des mythes et de la réalité sociale (104).

### 1.7. Structure générale.

Comment sortir le pays de la misère et comment lutter contre l'impérialisme ? En d'autres termes, comment entamer un développement national indépendant ? Ce sont là, nous l'avons dit, les questions fondamentales de l'œuvre.

Par rapport à la première question, dans le roman, l'accent est mis beaucoup plus sur les conséquences de la misère que sur ses causes. Celle-ci est due d'une part, à la pauvreté des terres, donc à un facteur naturel, géologique, et d'autre part, à l'incapacité de l'homme à dominer la nature par ses propres forces. Aussi, l'incapacité de conquérir de nouvelles terres le pousse à se mettre sous la dépendance de compagnies étrangères. Par ailleurs, dans le texte, il n'y a pas de réponse directe à cette question. Aucune des deux solutions existantes (rester dans la misère afin de ne pas rompre avec les traditions ou émigrer afin de prospérer économiquement) ne résoud le problème. Cependant, vouloir sortir le pays de la pauvreté par l'introduction de compagnies étrangères, c'est-à-dire, en faisant appel aux investissements étrangers, n'est en tout cas, pas la solution. Le peuple se trouve dans des conditions plus misérables encore et le développement de l'économie locale est entravé par la domination des monopoles. Par ailleurs, vouloir résoudre ce problème en coopérant avec le capital étranger n'a fait que favoriser un petit groupe de privilégiés tandis que la majorité du peuple reste dans la misère. Ni les investissements étrangers ni l'aide étrangère ne résoudront donc les problèmes internes du pays.

La réponse à la deuxième question — comment lutter contre l'impérialisme ? — est entrevue à travers le déroulement des différentes luttes des travailleurs et des petits producteurs contre la compagnie. Face au pouvoir économique, politique et idéologique des « fameux gens de là-bas », le peuple se trouve désorganisé et impuissant. L'impérialisme se déguise sous diverses formes. C'est pour cela que les luttes du peuple ne sont jamais dirigées contre l'ennemi principal, c'est-à-dire, l'impérialisme lui-même mais seulement contre la compagnie, les trusts, et les représentants des « fameux gens de là-bas ». En outre, ces repré-

sentants utilisent plusieurs intermédiaires pour dominer. Dans les plantations, il s'agit des petits chefs, des commerçants et des *terratenientes* ; en dehors, ce sont le gouvernement local et ses appareils, la presse et la loi. Ils se servent également d'autres moyens tels que la monopolisation des transports et du commerce, les diplomates et les marines nord-américains ainsi que la politique «humanitaire» de Lester Mead.

Il existe aussi des causes internes à la désorganisation des luttes du peuple. C'est d'abord la différence objective entre les intérêts des travailleurs, le prolétariat et ceux des petits producteurs, la petite bourgeoisie. Ceux-ci veulent vendre leurs fruits, faire prospérer leur petite production et garder leurs terres ; les travailleurs en revanche revendiquent de meilleurs salaires. La seule revendication commune, «protéger leurs femmes» est une question qui ne touche qu'à leur honneur. A part ce cas, on ne voit jamais d'union entre les travailleurs et les petits producteurs. Les petits producteurs eux-mêmes sont aussi divisés selon qu'ils se rallient ou non à la politique de Lester Mead. C'est donc le manque d'union créé soit par la situation objective soit par l'impérialisme qui caractérise principalement ces luttes.

Comment apparaît leur désorganisation ? Tout d'abord, au lieu de mener résolument la lutte contre l'ennemi principal, le peuple n'attaque que les intermédiaires qu'utilise celui-ci : les petits chefs, les représentants, la Sarajobalda, le gérant, etc., donc des individus. En effet, la dissimulation des vrais oppresseurs est la tactique principale qui fait la force de l'impérialisme. Souvent, il ne s'agit que d'attaques verbales qui ne sont pas toujours suivies d'actions concrètes («la compagnie baissera la tête», «les gens parler et parler», les menaces... ). Certains se limitent à mettre leur espoir en l'avenir, en la «troisième génération». D'autres sont résignés à leur sort en se réfugiant dans un individualisme petit bourgeois et vont même jusqu'à avoir de la reconnaissance envers la compagnie. Quant aux actions plus radicales telles que la grève, elles sont durement réprimées.

Pour lutter contre l'impérialisme, deux solutions sont en présence : la coopération avec l'étranger qui aboutit à la formation d'une élite privilégiée et la vengeance-destruc-

tion de l'ouragan. La première solution ne fait que renforcer l'impérialisme. Seule la vengeance-destruction demandée par Hermenegilo Puac, un petit producteur, permet d'en finir avec l'impérialisme. En analysant cette dernière solution, le texte montre que l'ouragan a détruit la compagnie, ses plantations, ses représentants, ses installations, le nouveau village et enfin le couple Lester Mead et Leland. Seuls restent les habitants du village, les Lucero et autres, les autorités et le train. Cela signifie donc que l'ouragan a balayé l'impérialisme et ses bases les plus visibles. On s'aperçoit aussi que la force destructive ne se dirige pas contre le gouvernement et ses appareils, ni contre les complices nationaux de la compagnie ; ceux-ci sont critiqués seulement en raison de leur corruption et de leur dépendance vis-à-vis de l'impérialisme. Remarquons-le, cette vision correspond à celle de la petite bourgeoisie de 1944 qui axait principalement la lutte contre la corruption, croyait que pour changer la société, il suffisait de changer l'individu afin de le rendre plus honnête (105) et qui ne menait pas résolument la lutte contre les classes dominantes locales, contre le capitalisme local.

A partir de tous ces éléments, il apparaît donc que la lutte principale, menée dans ce roman, est celle des petits producteurs contre l'impérialisme et pour la libération du pays. La contradiction principale n'est donc pas entre la bourgeoisie locale et le prolétariat mais entre les représentants de l'impérialisme et le pays. Dans ce sens, la structure essentielle de ce roman est la libération nationale, vue du point de vue des petits producteurs.

En choisissant les petits producteurs — et non les travailleurs — comme dirigeants de la lutte et comme protagoniste collectif principal, il nous semble que Miguel Angel Asturias se fait le porte-parole de la vision de la petite bourgeoisie anti-impérialiste de l'époque. Au sein de cette petite bourgeoisie, l'auteur montre qu'il existe deux conceptions de la lutte anti-impérialiste et deux façons de résoudre le problème posé : comment entamer un développement national ? D'une part, la conception réformiste qui consiste soit à accepter la coopération avec le capital étranger et à former des entreprises mixtes, soit à exiger que la compa-

gnie tienne ses engagements. D'autre part, la conception radicale qui exige une lutte totale contre l'impérialisme, son expulsion du pays. Asturias expose donc l'alternative à laquelle se trouve confrontée la petite bourgeoisie de l'époque : réformisme et collaboration ou expulsion de l'impérialisme. Il montre que la première solution n'aboutit à rien, car la dépendance continue, et que seule la seconde, la lutte totale, peut être efficace. Par ailleurs, cette vision petite bourgeoise de la lutte anti-impérialiste, exprimée par l'auteur, est aussi entrevue à travers le moyen utilisé par le petit producteur Hermenegilo Puac pour arriver à expulser l'impérialisme. En effet, en faisant abstraction des significations mythologiques de la vengeance — destruction par l'ouragan — nous pouvons l'expliquer comme un reflet de l'idéologie petite bourgeoise : l'anarchisme idéaliste comme moyen pour changer la société au lieu d'une organisation politique des exploités. Aussi, au niveau interprétatif, il nous semble qu'il existe deux significations possibles de la destruction des plantations par l'ouragan. D'un côté, elle représente le symbole de l'expulsion et de la lutte totale contre l'impérialisme. De l'autre, elle exprime une vision petite bourgeoise de la lutte anti-impérialiste.

### Conclusion

Apparaissant au milieu du combat contre les monopoles étrangers pendant la révolution de 1944-54, la structure essentielle de *Viento Fuerte* exprime donc un des problèmes fondamentaux de l'époque : la libération nationale ou la lutte anti-impérialiste. Plus particulièrement, elle traduit la vision petite bourgeoise de cette lutte pour la libération nationale. En plus, elle montre les caractéristiques de cette lutte. Celle-ci est traversée par deux conceptions : le réformisme (106) et collaboration ou la lutte totale.

La première, celle des Lucero et autres, est celle de la petite bourgeoisie anti-impérialiste capitaliste dont l'idéologie était basée surtout sur le néo-capitalisme *desarrollista*. Sa politique, visant à se libérer de l'impérialisme afin d'instaurer un capitalisme national, a cependant abouti à l'échec. C'était en effet la tendance générale du mouvement de 44 comme nous l'avons vu dans la Partie historique (107).

Par ailleurs, l'idéologie du *desarrollismo* correspondait à la politique du bon voisinage de F.D. Roosevelt, qui correspond à celle de Lester Mead dans le roman.

La seconde, la lutte totale (Hermenegilo Puac) est la conception d'une autre partie de la petite bourgeoisie qui ne voyait d'autre solution que d'expulser l'impérialisme pour pouvoir entamer un vrai développement indépendant.

A travers cette seconde solution, Asturias exprime donc, d'après nous, la vision de la petite bourgeoisie radicale de gauche qui avait senti à l'époque que l'anti-impérialisme capitaliste n'était pas viable historiquement (cette non-viabilité historique s'exprime dans le roman par le thème de l'impuissance) et voulait radicaliser le mouvement. Cependant, comme cette vision est aussi homologue à l'aspiration des couches populaires dont les actions avaient contribué à radicaliser peu à peu le mouvement de 44, l'auteur se fait le porte-parole non seulement de la petite bourgeoisie radicale de gauche mais aussi du peuple guatémaltèque. En tant qu'écrivain issu de la petite bourgeoisie intellectuelle, Asturias a donc ressenti le besoin d'une lutte totale contre l'impérialisme pour arriver à une véritable libération nationale. Il est ainsi amené à critiquer la lutte réformiste de la petite bourgeoisie de l'époque (108). C'est dans ce sens que l'on dit que les écrivains et les artistes expriment les problèmes, les contradictions et les tendances collectives vers une réponse cohérente aux problèmes (109).

Toutefois, à cause de la faiblesse du prolétariat, la désorganisation et la faible radicalisation des mouvements populaires au début du mouvement de 44, la direction et les moyens de lutte ne sont pas encore entrevus clairement. C'est pour cela que dans le roman, ils se réduisent à une utopie ou à un anarchisme idéaliste mené par la petite bourgeoisie. Comme nous le verrons, cette vision va changer dans les romans suivants.

## Chapitre II

### EL PAPA VERDE OU «L'APOGÉE DE L'IMPÉRIALISME»

#### 2.1. Généralités

La rédaction du second volume de la «trilogie bananière», le *Pape Vert*, fut commencée en 1950 et terminée en décembre 1952 ; il ne fut cependant publié qu'en 1954. Une partie a donc été écrite vers la fin du gouvernement de Juan José Arévalo et l'autre, pendant la présidence de Jacobo Arbenz (1951-54).

Le lecteur s'attend à ce que le *Pape Vert* reprenne le fil des événements décrits dans *l'Ouragan* mais ce n'est pas le cas. En effet, de l'avis de l'auteur lui-même chaque volume de la trilogie peut être considéré comme une œuvre indépendante des autres et se suffisant à elle-même. En outre, l'unité de ces trois romans ne doit pas être recherchée au niveau anecdotique mais au niveau de leurs structures.

Dans le *Pape Vert*, le lieu de l'action varie beaucoup : la côte Atlantique, la côte Pacifique, la capitale, les États-Unis. C'est toutefois le monde des plantations bananières qui marque le lien entre ces divers lieux. De même, les groupes dé-

crits sont assez hétérogènes : les petits producteurs de la côte Pacifique et de la côte Atlantique, les *peones*, les paysans, les *terratenientes*, la bourgeoisie *compradore*, la bourgeoisie nationale dépendante, les couches populaires urbaines, le sous-prolétariat (les chômeurs du port) et les impérialistes nord-américains. Néanmoins, on peut dire que le principal protagoniste collectif est le groupe des petits producteurs dont la majorité s'est prolétarisée (les travailleurs), dont une minorité s'est enrichie (les Lucero, Cojubul, etc) et dont une autre partie reste sous la dépendance directe de la compagnie. Parmi les individus, c'est Geo Maker Thompson qui est le personnage principal.

A la différence du cadre de l'*Ouragan*, l'univers des plantations n'est pas divisé ici en deux mondes clairement distincts suivant la division entre Nord-Américains (hommes-machines) et gens du pays (organisation humaine) mais essentiellement en deux camps. D'un côté, nous avons le camp impérialiste avec les capitalistes nord-américains et leurs complices nationaux ; de l'autre, le camp du peuple avec ses alliés. Nous avons dit «essentiellement» car il existe un groupe qui essaie de trouver une position intermédiaire entre ces deux camps mais qui en fin de compte n'y arrive pas.

Le *Pape Vert* est une sorte de «d'anatomie» ou d'analyse de l'impérialisme. En effet, si dans l'*Ouragan*, la structure essentielle est la libération nationale et la question principale, celle de savoir «comment mener un développement national indépendant», ici, la structure essentielle est l'oppression impérialiste ou la dépendance du pays à l'égard de l'impérialisme : la question principale est de savoir comment domine l'impérialisme et qui sont les ennemis ? L'auteur s'efforce de dévoiler la signification du système impérialiste afin de résoudre le problème de l'ignorance que nous avons rencontré dans l'*Ouragan* et d'expliquer la cause de l'impuissance des petits producteurs. En d'autres termes, pour mener une véritable lutte il faut d'abord connaître l'ennemi.

## 2.2. «L'apparition du pape vert, seigneur à chèques et à couteau» pp. 235-242

Dans ces premières pages, nous sommes en présence d'un conflit entre Geo Maker Thompson, un jeune pirate ambi-

tieux et les passagers de son bateau. Geo Marker est un pirate-commerçant nord-américain dont le but suprême est de réaliser ses ambitions et de faire du profit. Pour atteindre son but il fait du commerce et transporte des gens (essentiellement les esclaves de Panama) dans son bateau. Cependant, cette façon de faire des affaires lui permet aussi de jouir d'une certaine liberté et de libérer ces esclaves de Panama vivant dans l'exploitation et la misère. Bien que se heurtant à des obstacles — internes — la détérioration de son moyen de profit (moteur en mauvais état) et — externes — les circonstances défavorables (la tempête et la nuit) il s'est mis à transporter des voyageurs sans les prévenir du danger et risque tant sa vie que celle de ces derniers. Le transport des voyageurs vise donc beaucoup plus à satisfaire ses ambitions qu'à sauver la vie des esclaves.

« ¡ Bárbaro — ronroneaban —, bien pudo advertirnos que la caldera andaba mal, o no salir de noche, o detenerse ante el mal tiempo ! » (p. 237).

« ¡ Ambicioso ! ¡ Exponemos por unos cuantos pesos ! » (p. 237) (110)

De cette manière il dresse contre lui les voyageurs. Cependant pour surmonter ces difficultés il a l'aide de son timonier et pour parer à la révolte des voyageurs il utilise la force (ses pistolets) :

« Gringo más desalmado !... Yo con ganas le pegaba !... Solo la derrota física en que estaban después de aquel viaje-naufragio les detenía para no reclamarle a lo macho, y el temor a un ojal en el pellejo hecho con plomo caliente » (p. 237) (111).

Geo n'a donc ni les moyens adéquats ou les conditions favorables ni le consensus nécessaire (ses passagers sont mécontents) pour atteindre son but. Il ne lui reste qu'une alternative : vendre le bateau — ce qui est une mauvaise affaire — ou continuer sa vie de pirate, ce qui est pire encore. Deux solutions s'offrent à lui : devenir planteur de bananes ou rester pirate. Ce choix est toutefois laissé à des circonstances externes ne dépendant pas de sa volonté :

« Si esa persona viene y se vende el vaporcito, plantador de bananos. Si aquélla no aparece y el turco no cierra el trato, vuelta a piratear al mar » (p. 238) (112).

Ainsi devient-il planteur de bananes indépendamment de sa volonté : «*Plantador de bananos era su suerte*» p. 240 (113). Cette nouvelle perspective suscite toutefois l'opposition et la réticence de son assistant, le Trujillano, qui refuse catégoriquement de le suivre. L'idée de sacrifier tout à l'ambition, à la recherche de l'argent, oppose Geo Marker et le Trujillano. Pour obtenir des terres et devenir planteur de bananes, Geo accepte de sacrifier la liberté dont il jouissait auparavant en tant que pirate et «libérateur» des esclaves de Panama ; il accepte de perdre son authenticité, «*esta separacion lo partia en dos*», «*sentia que dejaba algo suyo, su otro yo*» (114).

«Ambos andaban en el mismo. Proporcionar a los infelices italianos y españoles que trabajan en la construcción del canal de Panama el medio de evadirse, de no dejar sus huesos a lo largo de los caminos de hierro en construcción, ya blancos de esqueletos, ni esperar que los amansaran por hambre para reducirles los salarios» (p. 241).

«Si, dejaba en el trujillano lo que de él seguiría libre en el mar, en la pesca de perlas y esponjas por los Cayos de Belice, en el contrabando de armas, dulces al paladar de los libres y rebeldes que mero-deaban por esas costas...» (p. 242) (115).

Geo devient ainsi «*la encarnación del Papa Verde, plantador de bananos, señor de cheque y cuchillo, navegador en el sudor humano*» (116) et sa conception du monde est celle de l'impérialisme même, «*fijos en la visión de un mundo en que los fuertes se reparten los suelos y los hombres*» p. 241 (117). Ce n'est pas celle du Trujillano. Ce dernier préfère continuer le commerce libre, ne pas s'aventurer dans cette domination des terres des autres ; la préservation de sa liberté est pour lui supérieure à toutes les richesses du monde. «Etre pauvre mais libre» est une valeur que nous avons déjà rencontrée dans l'*Ouragan*.

A partir de ces quelques éléments, on peut tirer la conclusion suivante. D'une part, Geo Marker, ancien défenseur des libertés et ancien pirate-commerçant, est un ambitieux à la recherche de l'argent. Toutefois, il n'a ni les moyens appropriés ni les conditions favorables pour atteindre son but et il fait face au mécontentement des gens qu'il utilise pour satisfaire son ambition. Inévitablement — et notamment par-

ce que ses affaires tournent mal — il devient impérialiste et veut dominer les terres et les hommes. Mais dans cette visée impérialiste, il abandonne les valeurs qu'il défendait auparavant. En outre, il rencontre une résistance à son projet de domination. D'autre part, dans ces premières pages sont posées les questions suivantes : faut-il sacrifier la liberté et l'indépendance pour des richesses ou vaut-il mieux rester dans la misère mais libre ?

On peut interpréter la structure de cette partie comme une transposition romanesque de l'histoire de l'impérialisme. En effet, la transformation de Geo Marker en impérialiste est homologue à l'histoire de l'impérialisme en général, c'est-à-dire du capitalisme et de son développement. Nous avons vu que le capitalisme est venu au monde «suant le sang et la boue par tous les pores» (118) en usant la violence et le pillage (119) (Geo Marker est un pirate et est décrit comme «*tiznado hasta el galillo... frente mantecosa de grasa de máquina... fue todo humo su cabello, humo rojizo, humo de carbón...*») (120). Par ailleurs, son développement dépendait de deux conditions fondamentales. La première est la désagrégation des rapports féodaux et l'apparition de travailleurs libres, du prolétariat qui n'a d'autre marchandise à vendre que sa force de travail. En effet, dans sa lutte contre le féodalisme, la bourgeoisie s'était alliée avec la paysannerie non seulement pour libérer celle-ci mais aussi pour en tirer profit, notamment en libérant la main-d'œuvre nécessaire (Geo gagnait de l'argent en faisant fuir les esclaves de Panama dans son bateau). La seconde condition est l'accumulation d'une grande quantité de richesses monétaires au moyen du commerce, l'accumulation primitive du capital : pillage de l'Amérique Latine, commerce triangulaire, plantations esclavagistes, etc. (Geo «*solía comerciar con azúcar, zarzaparrilla, caoba, oro, plata, mujeres... libremente*» p. 240 (121). Quant au passage du capitalisme à son stade suprême, l'impérialisme, caractérisé par la domination des terres et des sources de matières premières, il est dû surtout à une cause interne : la nécessité du développement du capitalisme ; il s'agit d'une loi interne, inévitable, du système capitaliste (Le bateau étant en mauvais état, pour satisfaire son ambition Geo est devenu planteur de bananes indépendam-

ment de sa volonté). Cependant l'impérialisme a entraîné son antithèse le mouvement anti-impérialiste, une résistance et une opposition tant à sa politique qu'à ses valeurs, plaçant au-dessus des richesses l'indépendance et la liberté (Le Trujillano).

En second lieu, cette transformation de Geo est homologue plus particulièrement à l'histoire de l'impérialisme nord-américain. En effet, les États-Unis qui au début — à l'ère du capitalisme de libre concurrence — étaient porteurs de l'idéal de démocratie et de liberté contre les empires autocratiques européens, étaient devenus la première puissance économique mondiale et finissaient par devenir un pays impérialiste pour résoudre la crise interne de 1893-1898 et pour trouver de nouveaux débouchés (122). En effet, les impérialistes nord-américains avaient prétendu libérer les pays de l'Amérique Latine du joug du colonialisme espagnol et du néo-colonialisme anglais mais en réalité, leur but était de se substituer à ceux-ci (123). La politique étrangère nord-américaine basée sur «le dollar et le gros bâton» apparaît à travers l'expression «*señor de cheque y cuchillo*» p. 242 (124).

Enfin, nous sommes à nouveau face à un problème essentiel que nous avons déjà rencontré dans l'*Ouragan* : vaut-il mieux collaborer avec l'étranger et perdre son indépendance afin de prospérer ou bien lutter seul contre la misère et rester indépendant ? (, *con un barco de vela*. ! p. 241) (125). Cependant ici la question est réglée. Pour le Trujillano, le choix est clair : la collaboration avec l'étranger dans la recherche des richesses entraîne la perte de l'indépendance et celle-ci est le bien le plus précieux. Le lien entre le *Pape Vert* et l'*Ouragan* apparaît donc clairement dans cette problématique.

Comme nous le verrons, la suite du roman reprend et développe les structures qui sont apparues dans ces premières pages.

### 2.3. «L'altruisme agressif — emporialistes et impérialistes —» ou «le dollar, la 'civilisation' et le 'big stick'» pp. 242-338

Dans cette partie sont décrits d'une part les moyens utilisés par l'impérialisme pour pénétrer dans le pays et d'autre

part la résistance des indigènes à cette domination. Au début, deux groupes principaux s'affrontent. D'un côté, les impérialistes, Geo Marker Thompson et Jinger Kind – un représentant de la plus puissante compagnie bananière des Caraïbes – dont le but est de s'emparer de terres et produire des richesses, plus précisément de créer des plantations bananières. De l'autre, nous avons la population du pays comprenant les *terratenientes* (Doña Flora, Mayári), les autorités mais surtout les petits producteurs et les paysans attachés à leurs terres et ne voulant pas s'en défaire. Tout comme dans l'*Ouragan*, ces deux groupes ont une conception du monde et des valeurs diamétralement opposées. Le premier groupe vit dans un univers dominé par la machine, emprisonnant l'homme et anéantissant son identité et ses rêves car il n'est basé que sur la recherche de l'argent, du profit et des biens matériels. Le second, au contraire, dans un univers mythique, irrationnel, naturel, où l'homme est encore en harmonie tant avec la nature qu'avec son histoire et a encore la possibilité de poursuivre des rêves et des idéaux (126). L'incompatibilité des caractères de Geo et de Mayári et leur amour impossible expriment aussi l'opposition entre ces deux conceptions :

«Los de tu raza, Geo están despiertos siempre ; pero nosotros, no ; de día y de noche soñamos». (p. 260)

«A un hombre como yo no le está permitido salirse de la realidad. Nada fuera de los hechos.

- Materialistas, en una palabra...

- Nosotros, business ; fantasía ustedes... Por eso vamos a encontrarnos siempre en polos opuestos. Mientras nosotros nos volvemos cada vez más concretos, más positivos, ustedes se van volviendo ausentes y negativos, inservibles...» (p. 261)

«Pero allí mismo, en coladores más tupidos, también quedaba fuera, igual que borra, el universo del maíz y el frijol, el pájaro y el mito, la selva y la leyenda, el hombre y sus costumbres, el hombre y sus creencias» (p. 337) (127)

Au début, il y a une réticence, une méfiance et une hostilité des indigènes contre tous les *gringos* :

«La proximidad de las mesas molestó un poco al militar por la jodaría de oír hablar gringo» (p. 248).

«que lo dijera él, pasaba, para eso tenía grado en el Ejército, charpa, galones, mando, y era del país ; pero que un recién llegado, cochino manco, hijo de... gringa, lo ratificara con tan poco miramiento y tal franqueza, cambiaba de aspecto» (pp. 250-251).

- « ¿ Chipo es de confianza ?

- No...» (p. 245) (128).

Cette hostilité s'exprime aussi par l'ironie et le rire ; les porteurs noirs et Mayari se moquent du bras postiche de Jinger Kind ; et les chômeurs du port regardent d'un air amusé les Blancs qui font des travaux réservés aux domestiques sur le bateau :

« ¡ Qué mejor diversión para el pobre que ver trabajar a los «canchos» como trabajan en los barcos, lavando pisos, haciendo la comida, pelando papas !» (p. 326) (129).

L'auteur lui-même y participe par la description grotesque du personnage de Jinger Kind :

«movimiento de muñeco», «Jinger Kind, el recién llegado, se distinguía por el contraste de ser muy poco físicamente — apenas llenaba la ropa — y representar a la más poderosa empresa bananera del Caribe» (p. 243) (130).

Pour parer à la résistance des indigènes, les impérialistes vont utiliser plusieurs moyens. Les principaux aspects de leur politique de domination sont exprimés par leur deux représentants. Geo est partisan de la théorie de la force, de l'usage de la violence pour dominer :

« ¡ Domina el fuerte ! ¿ Y para qué domina ? ... ¡ Para repartirse tierras y hombres !» (p. 247).

«Y por eso no creo en las tutelas civilizadoras. A los hombres se les somete por la fuerza o se les deja en paz» p. 250 (131).

Jinger Kind en revanche est d'avis qu'il ne faut pas utiliser la force mais dominer sous le prétexte d'apporter la «civilisation», le progrès économique :

«Dominar, sí, pero no por la fuerza ; por la fuerza, no ; vale más el convencimiento. Mostrarles las ventajas que sacarán si les hacemos producir sus tierras incultas» (p. 246).

«Se trata de civilizar pueblos, de sustituir el egoísmo y la violencia de los europeos por una política de tutela del más capacitado» p. 247.

«era mejor someterlos con el señuelo de los adelantos modernos» (p. 250) (132).

Mais en fin de compte ces deux méthodes se rejoignent et sont complémentaires :

- « Emporistas, en lugar de imperialistas !
- Las dos cosas. Emporistas con los que nos seonden en nuestro papel de civilizadores, y con los que no muerdan el anzuelo dorado, sencillamente imperialistas.
- De regreso a la teoría de la fuerza, señor Kind.
- Hasta el «altruismo agresivo» (p. 254) (133).

L'«altruisme agressif» est la combinaison de ces deux méthodes ; il s'exprime dans les phrases suivantes :

«¿ Se les domina para hacerlos progresar, eh ?, se entiende, ... como a los niños que se les castiga para su bien, para su progreso»(p.264) (134).

Cependant, nous voyons que la politique préconisée par Jinger Kind («emporistas») a deux aspects : faire semblant d'apporter le progrès et utiliser la corruption. En réalité il y a donc trois aspects principaux dans la politique impérialiste ; ils apparaissent clairement dans les phrases suivantes :

«Esta, ésta, la postiza, la mano del progreso falso, del progreso que le vamos a dar a ellos, porque la verdadera mano derecha la guardaremos para la llave de la caja y el gatillo de la pistola»(p.256)(135).

Il s'agit de la politique du «dollar» — incluant le prétexte de «civiliser» ainsi que la corruption — et de la politique du «big stick». Les représentants de l'impérialisme recourent donc à ces trois moyens pour créer les plantations bananières.

Si la corruption sert à subjuguier les dirigeants aveuglés par le pouvoir, l'argument de «civiliser» est utilisé pour les dirigeants patriotes (le commandant du port) et pour les idéalistes (Mayári) :

«A los dirigentes, por malo que sea un hombre siempre aspira a lo mejor para su país, hay que hacerles creer que los contratos que suscriban con nosotros traerán como consecuencia un inmediato cambio en favor de las condiciones de vida de estos pueblos... El emporio...» (p. 255).

«Nada del otro mundo, un simple trueque. Cambiar riqueza por civilización. Si ustedes lo que necesitan es progresar, nosotros les damos el progreso a cambio de los productos de su suelo. Siempre, cuando se hace este trueque, el país más adelantado administra la riqueza del menos desarrollado, hasta que éste alcanza su mayoría de edad. A cambio de riqueza, progreso» (p. 251).

«Sí, el progreso — dijo Kind — ; el progreso como elixir para adormecer la sensibilidad patriótica de los idealistas, de los soñadores...» (p. 255) (136).

Concrètement, cette civilisation qu'ils vont apporter signifie :

«Romper el aislamiento del país y dar vida a su principal puerto en el Atlántico son señales inequívocas de progreso» p. 252.

«Vamos a producir en gran escala, no fruta sino riqueza. ¡ Riqueza ! ¡ Riqueza ! Las aldeas se convertirán en ciudades, las ciudades en urbes ; todo comunicado con ferrocarriles, carreteras, teléfonos, telégrafo... No más aislamiento, no más miseria... Bananales, cortes de madera, extracción de minerales... un emporio ! un emporio de civilización y de progreso !» (p. 252) (137).

Mais en réalité, ils n'ont ni l'intention ni le désir d'apporter ce progrès ; au contraire, il s'agit de l'exploitation pure et simple des ressources naturelles d'un pays et du système d'investissements qui ne profitent qu'aux capitalistes :

«¿ Cree usted que nosotros nos proponemos el mejoramiento de estos pobres diablos ? Se le ha pasado por la cabeza siquiera que vamos a tender ferrocarriles para que ellos viajen y transporten sus porquerías ? ¿ Muelles para que ellos embarquen sus productos ? Vapores para llevar a los mercados artículos que nos hagan competencia ? ¿ Cree usted que vamos a sanear estas zonas para que no se mueran ? ¿ Que se mueran ! Lo más que podemos hacer es curarlos para que no se mueran pronto y trabajen para nosotros» (p. 255).

«Porque en Chicago se piensa simple y llanamente en la extracción de la riqueza y nada más... » (p. 255) (138).

Le «faux progrès», en faisant miroiter les prétendus avantages et la «supériorité» du système économique nord-américain aux yeux des classes dominantes, sert aussi à leururrer celles-ci. Idéalisant le mode de vie américain, elles vont s'efforcer de l'atteindre à tout prix en mettant en pratique le système économique nord-américain. Croyant que la pé-

nétration impérialiste leur permettra d'atteindre ce but, elles en deviennent les principaux complices. Tel est le cas de Doña Flora, une *terrateniente*, appelée par sa propre fille la Malinche (139), qui voit dans cette pénétration de l'impérialisme un moyen de faire prospérer ses affaires et qui donne à ses propres intérêts priorité sur ceux du pays :

«Bueno, a mi no me importa que traigan o no la civilización. Lo que me interesa, por el momento, es que en el próximo vapor que pase para el Norte carguen mis bananas» (p. 281) (140).

Elle est en effet une collaboratrice ouverte des impérialistes et ne s'en cache pas. Idéologiquement, elle est devenue aussi «matérialiste» que Geo Marker Thompson et elle a adopté la même politique que lui :

«Acabado don Dinero, empieza don Fusilo» (p. 263).

«Las dos son metales, comandante ; pero todos preferimos las balas de oro...» (p. 264) (141).

Quant à la politique du «*big stick*», elle est dirigée essentiellement contre le peuple (les petits producteurs) qui refuse à tout prix de se laisser dominer. En effet, malgré les bons prix qu'offre Geo, les petits producteurs refusent de vendre leurs terres. Par ailleurs, ils ne se laissent ni corrompre ni bernier par l'argument du «progrès» (à part les chômeurs du port et ceux qui sont vraiment dans la nécessité). Il ne reste donc aux impérialistes que le recours à la force.

Comment s'est faite cette pénétration de l'impérialisme ? Elle s'est faite tout d'abord par le transport des bananes et de la correspondance du pays. Les faits historiques nous aident ici à expliquer le texte : l'UFCO s'était introduite dans le pays par l'intermédiaire de la compagnie de navigation, la Flotte Blanche, soi-disant pour transporter la correspondance du pays et les bananes des petits producteurs guatémaltèques (142).

«una nave dibujada con tiza. Su blancura de yeso contrastaba con el muelle oscuro...» (p. 242) (143).

Par ailleurs, elle a été rendue possible par la politique adoptée par les dirigeants pour résoudre le problème essentiel du pays qui est la pauvreté (selon le Trujillano), le re-

tard économique (selon le Commandant), le besoin de progrès (selon Mayári) ou encore le sous-développement (selon Jinger Kind).

« Sí señores, estamos muy, muy atrasados — creyó oportuno recapitular el comandante » (p. 250).

« Tener necesidad del progreso y abominar de él porque nos lo traen ustedes que no son nadie, es nuestro triste destino » (p. 278).

« Atrasados es la palabra, y no salvaje, como antes oí decir. Solo por ignorancia se designa a los países poco desarrollados con los términos de salvajes y barbaros. En el siglo veinte decimos pueblos adelantados y pueblos atrasados » (p. 251) (144).

Cependant, pour le commandant et Doña Flora, ce retard économique est dû surtout à la mentalité des petits producteurs et ce sont eux qu'il s'agit de « civiliser » :

« ¡ Salvaje ! — interrumpió el comandante... Esta gente, esta gente es el puro salvajismo en marcha ! ¿ Qué quieren ustedes ? » (p. 249).

« ¡ El atraso ! — le quitó la palabra el comandante —, gente enemiga del progreso, gente que no le gusta mejorar, no me va a decir usted que no es salvaje » (p. 250).

« No sé, pero la terquedad de estas bestias de mis paisanos me cansa. Son unos solemnes brutos. Bien decía mi abuela que el mayor de los males es tratar con animales. Dichosos ustedes que allá sólo gente civilizada tienen. Nosotros aquí, ¿ qué vamos a hacer con esta ralea ? » (p. 271) (145).

Pour sortir le pays de la misère et le mener vers le progrès les dirigeants ouvrent la porte aux investissements étrangers et livrent la terre et les richesses aux impérialistes :

« Pues, amigos — dijo el comandante —, adentro que está sin tranca !... Allí está la tierra, ¿ Qué esperan ? » (p. 252).

« A cambio de riqueza, progreso... »

« Por el progreso puede sacrificarse eso y más... yo como militar que se respeta, no creo en Dios ; pero si me exigieran adorar a alguien, no dudaría en declarar que mi Dios es el Progreso » (p. 251).

« El progreso exige que desalojen las tierras para que los señores les hagan producir al máximo » (p. 254) (146).

Si pour les impérialistes le « progrès » signifie enrichissement, pour les dirigeants il ne se réduit pas moins à la pros-

périté de quelques uns. En effet, quand le commandant parle du progrès de la patrie il entend par là la modernisation de l'infrastructure et le développement de la production : des procédés qui ne font que servir les intérêts des classes dominantes. Pour lui, le terme «patrie» exclut les pauvres, donc les petits producteurs :

«... de que nos hagan progresar, civilizar. Lo que necesitamos es un poco de maquinaria para construir caminos, emprender cultivos, sacar la madera de nuestros bosques, poner coto a los ingleses de Belice...» (p. 330).

«Nadie nagará que vale más el progreso de la nación que el que unos pinches costños se aferren a lo malsano en plantíos que apenas les producen» (p. 265) (147).

Le commandant semble en effet sincère dans son désir de faire progresser sa patrie mais une certaine idéologie — celle de la classe dominante — lui fait croire que le progrès du pays c'est la prospérité des riches et l'ouverture du pays aux investissements étrangers. Imbu de ce sentiment «patriotique», le commandant en arrive à livrer les terres aux impérialistes étrangers et, d'une façon aberrante, à vouloir même supprimer les petits producteurs et les Indiens :

«Y ustedes creen que no les podía fusilar ? — se atizó los bigotes carbonosos la primera autoridad. Si la patria necesita del progreso y ellos con su negativa cerrera lo obstaculizan, lógico es que la traicionan» (p. 263).

«Si a ellos también se les pudiera quemar y cambiarlos...» (p. 331).

«Todo proque me apasiona la idea de que mi país progrese, de que estos pueblos mejoren y se torna alguna vez estas costas emporios de riqueza y civilización. ¡ Ya estoy cansado de ver indios ! Uno, desde que entra al cuartel, sólo indios ve, sólo con indios trata» (p. 312) (148).

Nous voyons donc que pour lui, ce sont les Indiens qui causent le retard du pays. C'est donc eux qu'il s'agit de civiliser. C'est ainsi que malgré l'hostilité initiale du commandant envers les *gringos* et malgré sa rivalité avec Doña Flora, l'armée qu'il dirige devient un instrument au service des impérialistes et de la classe dominante.

Cependant, la position du commandant est ambiguë : il montre un désir assez sincère de vouloir le bien de son pays mais il accepte l'argent offert par Geo Maker et est accusé par les petits producteurs d'être vendu à ce dernier. Comme nous le verrons plus tard, l'armée n'est pas un bloc monolithique mais elle est traversée, elle aussi, par des divisions.

Il existe toutefois une résistance contre cette collaboration avec l'impérialisme. Elle s'exprime à travers le personnage de Chipó qui représente :

«la opinión de todos los que están contra la entrega de las tierras, vendidas o no vendidas. ¿ Para qué quieren capturarlo ? Para que no repita lo que todos saben. Mejor, metan a toda la gente en la cárcel» (p. 329).

«Chipo Chipó... Chipo Chipó... Inasible por su nombre, se fue volviendo para las patrullas que lo buscaban algo así como la escaracha...» (p. 267)

«Nadie sabía pronunciar su nombre como él para aparecer o desaparecer en un momento, estar o no estar en un sitio» (p. 267).

«más que es mágico... Los muchachos lo han visto y le han hecho fuego, pero es como disparar al aire...» (p. 275) (149).

Voici donc un autre exemple du réalisme magique de Miguel Angel Asturias. Chipó est un mélange de personnage réel et mythique. Sur le plan réel, Chipó représente un rebelle et un agitateur incitant les gens à se révolter mais sur le plan mythique, tout comme Gaspar Ilom dans *Hommes de maïs*, il est pourvu d'un pouvoir surnaturel qui le rend insaisissable pour la police qui le poursuit et son personnage exprime «l'impossibilité de subjuguier le peuple» même par la force. Cela signifie que même par la violence les impérialistes et leurs complices n'arriveront jamais à dominer le peuple.

Quant aux petits producteurs, ils refusent de vendre leurs terres, quel que soit le prix qu'on leur en offre (à part les mulâtres qui y sont contraints par la nécessité). Ils savent que la vente de leurs terrains ne vise pas à améliorer leurs conditions de vie mais à les exploiter et à les enchaîner :

«... los fulanos que diz que nos traen el bienestar del progreso, lo que auspician es otra cosa : dejar aqui la yuca sembrada y que la

flor se dé en otra parte, allá donde ellos, porque es allá donde se va a cosechar por millones el pisto-dollar... en lugar de sacarnos los terrenitos, nos debían mercar la fruta. Ese sí sería progreso para nosotros...» (pp. 273-274).

«... Dulce es la tierra donde uno nace. No tiene precio. Toda la demás es amarga. Dejar así no más los guineales...» (p. 333).

«Y ante todo, no quería perder su libertad. Su pequeña libertad... Cambiar de amo. Ir a trabajar por cuenta ajena, cuando él era su único patrón. Por ninguna paga» (p. 334) (150).

Cependant, il ne s'agit pas pour eux de «rester pauvre mais libre», comme le Trujillano mais plutôt de compter sur leurs propres forces pour produire afin de préserver leur indépendance.

Les personnages du roman se répartissent en deux camps selon qu'ils acceptent ou non la collaboration avec les impérialistes : d'une part, le camp impérialiste formé par les représentants nord-américains de la compagnie et par leurs complices nationaux dont les principaux instruments de domination sont l'armée et les hautes autorités ; de l'autre, le camp anti-impérialiste composé essentiellement par les petits producteurs et leurs dirigeants Chipó et Mayári.

Pour se défendre contre la spoliation de leurs terres, les petits producteurs recourent à plusieurs moyens. Les jeunes veulent, s'il le faut, riposter avec les armes :

«Se podaban las ganas de empezar a echar «riata» con sus escopetas y machetes» (p. 268) (151).

Les métis et les créoles croient trouver une solution individuelle en s'efforçant de vendre la plus grande quantité de bananes possible :

«Y por eso, en la entrega de su guineo, para los embarques de fruta, vió la solución que compaginaba su querer ser él, sin depender de nadie y tener en la entrega un medio de progreso» (p. 334) (152).

Comme dans l'*Ouragan*, certains recourent à nouveau à la magie, mènent une lutte pacifique et fondent leur espoir en l'avenir :

«Iban hasta «El Chilar», con Chipó Chipó, a recoger algunas firmas, hablar con la gente y entrevistar con un Chamá, a quien pedirían,

rogarían, suplicarían que estas tierras inmejorables en el mundo para el cultivo del guineo, secaran sus lodos vegetables hasta quedar convertidas en miga de pan viejo. Para grandes males, grandes remedios» (p. 299-300).

«¡ Te la damos para que no haya sangre !» (p. 294).

« pero nuestros pechos quedarán bajo la tierra en quietud, hasta que llegue el día de la venganza, que verán los ojos de los enterrados, más numerosos que las estrellas, y se beba la jícara con sangre... Tengo la boca seca y hablo en paz» (p. 292) (153).

Mais le principal moyen de lutte adopté par la majorité est la lutte légale préconisée par Mayári et Chipó : il s'agit de récolter des signatures et d'aller se plaindre auprès des autorités de la capitale :

«... los principales en los Ayuntamientos cuyo andar empezó cuando Chipó les provino que fueran a la Ciudad en demanda de amparo, para no ser despojados así no más. Cuanta esperanza reunida en torno de los alcaldes y síndicos que aguantaban los ataúdes de los zapatos para ir a la capital...» (p. 268) (154).

Cette lutte legaliste et pacifiste n'aboutit qu'à la défaite, à la spoliation des terres et au suicide de Chipó et Mayári car la loi, les autorités et l'armée se trouvent du côté des impérialistes. En plus ceux-ci utilisent comme «force de choc» les chômeurs qui, fascinés par l'argent offert et trompés par Geo, acceptent de brûler les maisons des petits producteurs et de les chasser par la violence. Une telle lutte face à de tels ennemis est donc un suicide pour le peuple.

Pourquoi les petits producteurs représentés par le personnage de Chipó — c'est-à-dire «impossible à subjuguier» — se sont-ils laissés dominer ? La raison se trouve dans l'attitude de Mayári et dans le moyen de lutte adopté. En effet, l'attitude de Mayári est pleine d'ambiguïté ; sa disparition et son union avec les petits producteurs sont expliquées de différentes manières tout comme le mythe dont la signification varie selon la personne qui le raconte : elle veut se marier avec le fleuve Motagua, elle a été tuée par les sorciers ou par les petits producteurs, elle a été ensorcelée par Chipó, elle s'est suicidée, elle veut se venger de sa mère et de Geo, elle lutte contre l'injustice, elle déteste Geo, elle est subversive, agitatrice et anarchiste, etc. L'auteur lui-même donne

plusieurs explications à l'attitude de Mayári, si bien que le lecteur ne sait plus que croire. Cependant il semble que la raison principale pour laquelle Mayári s'est rangée du côté des petits producteurs et a refusé d'épouser Geo est le mépris de celui-ci pour les gens du pays :

«pero lo que la atravesó un hueso en la garganta, que al sólo verlo, oirlo o sentir que llegaba no le pasaba ni para atrás ni para adelante, era su desprecio para la gente del país. Esto la hería, la sublevaba» (p. 290) (155).

Mayári s'est donc révoltée contre l'impérialisme non vraiment dans le but d'aider les petits producteurs mais à cause de cette attitude de supériorité de Geo, de sa domination. Elle veut instaurer le progrès mais n'arrive pas à le réaliser à cause de sa dépendance à l'égard de l'impérialisme : «*Tener necesidad del progreso y abominar de él porque nos lo traen ustedes...*» (p. 278) (156).

C'est ainsi que l'on peut comprendre la continuelle aspiration de Mayári à la liberté : elle veut s'allier avec Geo Maker s'il redevient pirate, elle veut se suicider dans la mer ou dans le fleuve Motagua tout comme le Trujillano veut continuer à naviguer sur la mer («*El mar es mi postrimería*») (157), elle libère les oiseaux de leur cage, etc. Mais tout cela n'est qu'un rêve, un mythe comme son personnage lui-même l'incarne, «*un habitante de la Luna*»,... «*ausente, soñando*» (158) ou une suicide pour ceux qui acceptent de la suivre. C'est ainsi que, dirigé par Mayári dans une lutte anti-impérialiste mais légaliste et pacifiste, Chipó — c'est-à-dire le peuple — en arrive à se suicider aussi.

Dépouillés de leurs terres, les petits producteurs sont ainsi réduits à s'embaucher dans les plantations bananières car la spoliation visait aussi à procurer de la main-d'œuvre. La création des plantations a donc provoqué la prolétarianisation et l'exploitation des petits producteurs. Cependant, dialectiquement, cela a aussi entraîné chez eux une révolte latente contre l'impérialisme :

«resignados, pero sin olvidar el chos, chos, moyón, con ! de los mulatitos, que sonaba en sus oídos a algo así como a ¡ Nos están pegando !

Chos, chos, moyón, con ! grito de guerra hecho de la carne golpeada y el miedo de los niños. ¡ Chos, chos, moyón, con ! ¡ Nos están pegando ! ¡ Manos extranjeras nos están pegando !...» (p. 335) (159)

Un élément nouveau, absent dans l'*Ouragan*, apparaît ici ; il s'agit des préjugés raciaux et culturels qui caractérisent les relations des différents groupes en présence. Nous avons vu que les impérialistes nord-américains, les Blancs, méprisent les gens du pays. Ils sont imbus d'un complexe de supériorité non seulement du point de vue économique mais aussi racial et culturel. Par ailleurs les «ladinos» méprisent les Indiens ou les Indiens ladinisés, quelle que soit leur classe sociale. Telles sont les attitudes de Doña Flora et des Aceitunos envers le commandant. Cependant ce dernier, même s'il est un Indien ladinisé, déteste les Indiens et veut même les supprimer. Ces préjugés correspondent bien souvent avec la division économique et culturelle : les Nord-Américains considèrent tout le pays comme sous-développé et non civilisé et les classes dominantes locales pensent la même chose des Indiens. Comme réaction, les Indiens ont une tendance à mettre sur le même plan tous les Blancs et les métis et ne font pas toujours de différenciation de classes :

«La pequeña justicia del hombre mestizo nos entregará al blanco» (p. 292) (160).

Pourtant malgré leurs préjugés raciaux et malgré les contradictions qui existent entre eux, Geo, Doña Flora et le commandant s'unissent face aux petits producteurs. Les petits propriétaires eux, ne sont pas tous des Indiens. Il y a parmi eux des créoles, des métis, des noirs et des mulâtres et ils forment ainsi un ensemble de groupes souvent non unifiés ; ainsi, dans ses efforts pour garder ses terres, chaque groupe tend à se cantonner dans sa propre lutte et à sa façon :

«La familia de mulatos se agarró con todos sus hijos al terrenito sembrado de guineo. Pero fue inútil» (p. 333).

«Los mestizos resistían... marchaban con patachos de mulas cargadas de fruta hasta las estaciones de bandera...» (p. 334).

«El criollo mantuvo su ritmo de entrega de bananos... él también era ambicioso... Le sobrada la plata. Mal vestido andaba pero no era miserable» (p. 334) (161).

Cependant face aux spoliateurs aussi, toutes ces différences raciales entre les petits producteurs disparaissent, ils sont tous les mêmes et ne sont que des :

«Pedazos de tierra que se va. Pies desnudos. Interminables filas. Pies de campesinos arrancados de sus cultivos. Imagen de la tierra que se va, que emigra... sólo pies, pies, pies, pies... Las mismas caras, las mismas manos, los mismos cuerpos sobre pies para escapar...» (pp. 332-333 (162).

Et tous s'unissent dans le même cri :

«¡ Chos, chos, moyón con ! ¡ Nos están pegando ! ¡ Manos extranjeras nos están pegando !...» (p. 335) (163).

Ce qui est déterminant dans les relations entre ces différents groupes raciaux est donc la relation de classe et la position de chacun par rapport à l'impérialisme. Ainsi la pénétration de la compagnie n'a donc pas seulement provoqué la prolétarianisation des petits producteurs mais aussi jeté la base de leur union en créant chez eux un sentiment anti-impérialiste et en les mettant tous au même niveau : des prolétaires avant toute chose :

Enfin, cette pénétration de l'impérialisme ne signifie pas seulement une domination économique et politique mais aussi culturelle. Les Nord-Américains n'ont fait que remplacer les colons espagnols :

«El fuego que en manos del español consumió las maderas pintadas de los indios, sus manuscritos en cortezas de amatle, sus ídolos e insignias, devoraba ahora, cuatrocientos años más tarde, reduciéndolos a humazones y pavesas, Cristos, Vírgenes Marías... Otro dios llegaba : el dólar, y otra religión, la del big stick» (p. 338) (164).

Le contenu essentiel de cette partie est donc la pénétration de l'impérialisme dans le pays, elle est homologue aux faits historiques concernant la pénétration de l'UFCO dans le nord du pays. En effet, celle-ci se fit à l'aide de la compagnie de navigation — la Grande Flotte Blanche — et en spoliant les terres aux petits producteurs nationaux (165). Les trois aspects de la politique impérialiste dont il est question sont la politique du dollar («la civilisation» et la corruption) et celle du «big stick» ; l'«altruisme agressif» n'est que la politique d'intervention dans un pays, soi-disant pour l'aider et sauvegarder la liberté (par exemple à Cuba en 1898). Par ailleurs, la pénétration de l'impérialisme au Guatemala a été favorisée surtout par le Gouvernement de Barrios («Réforme libérale») qui voulait instaurer un capitalisme moderne national indépendant tout en collaborant avec l'étranger et qui

voulait mener le pays vers la «civilisation» sous les auspices de l'idéologie *desarrolista* (166). Les investissements étrangers furent encouragés et l'on procéda au développement de l'infrastructure et de la production. Depuis lors, les intérêts des classes dominantes furent liés à ceux des impérialistes et la structure de dépendance à l'égard de l'impérialisme se développa parallèlement à la prolétarianisation des masses populaires. En effet, la contradiction entre la nécessité d'un développement autonome et l'impossibilité de le réaliser, en raison notamment de la dépendance vis-à-vis de l'étranger, était un problème fondamental de l'époque ; il allait cependant se perpétuer pendant la révolution de 1944 et jusqu'à nos jours (167).

En outre cette politique *desarrolista* était accompagnée de l'idéologie de «ladinisation» ; «civiliser» le pays implique sur le plan racial «civiliser» et «ladiniser» l'Indien qui est méprisé et considéré comme la cause du retard économique. Toutefois, comme le montre ici l'auteur, cette «civilisation» et cette «ladinisation» ne signifient en fait que la prolétarianisation des Indiens et des petits producteurs (168).

Enfin, pour ce qui est de la structure sociale, remarquons que les groupes et les individus importants sont issus du groupe des petits producteurs — la petite bourgeoisie — et qu'il y existe trois tendances fondamentales : les vendus (Doña Flora est aussi un petit producteur), les légalistes-réformistes (Mayári) et les plus radicaux. Les légalistes et les radicaux luttent ensemble contre l'impérialisme mais sous la direction des premiers c'est-à-dire de la ligne réformiste : la lutte des petits producteurs aboutit au suicide et à l'échec. Nous ne sommes donc plus en présence d'une alternative — radicaux ou réformistes — comme dans l'*Ou-ragan* mais de trois tendances : les deux extrêmes (les vendus et les radicaux) et la tendance qui essaie de ménager le chèvre et le chou ; cette dernière tendance était en effet la ligne dominante du mouvement de 1944 à ses débuts et fut une des causes de son échec.

#### 2.4. «La peur de la révolte et changement de la politique impérialiste : l'aide» pp. 338-398

Dix ans ont passé. La compagnie est bien implantée dans le pays. Le mariage de Doña Flora avec Geo marque l'union

de l'impérialisme avec les classes dominantes. Cependant, la compagnie se trouve face à un problème : elle opère d'une façon illégale dans le pays et cela provoque à la fois la crainte que ses crimes soient connus aux Etats-Unis et la peur d'une révolte des exploités. La seule manière de résoudre ce problème est l'annexion. En effet, ayant appris les crimes que la compagnie avait commis dans le pays, un visiteur nord-américain décide de la dénoncer :

« esa política de soborno que usted preconiza no es de mi gusto, me enfada, me da vergüenza. Duele verse uno la cara al espejo cuando ha estado en Centro América, donde arrebatamos las tierras a los que las poseen pacíficamente y hacemos muchas otras cosas cubriéndolo todo con el unto del metal amarillo, oro que hiede a merde, porque eso hemos hecho, transformar el oro en porquería... He conversado con toda la gente desposeída por usted y tengo mi documentación lista... » (p. 348) (169).

Mais ce personnage encombrant est bien vite éliminé par Geo Maker dans un accident qu'il a monté.

Par ailleurs, les petits producteurs prolétarisés ne se résignent pas à leur sort, veulent récupérer leurs terres et se radicalisent dans leur lutte contre l'impérialisme. Certains, en se rendant compte que les autorités ne les protègent pas, ne se contentent plus d'une lutte par la voie légale qu'ils qualifient de « pacifisme suicide » et s'approprient à utiliser la violence :

« Rechazar a la fuerza con la fuerza. Bueno, Por esperar la protección del Gobierno nada hicimos, pero aún es tiempo, siempre que se haga algo efectivo » (p. 348).

« ¡ hay que echar bala ! »

« Aquí, en el monte, la ley es otra, y el que tiene bien cabal lo que Dios le dio no anda en reclamos de legalidades. Sacarlos a balazos es lo que queda » (p. 349)

« Pero ¡ ya no para echar firmitas, que vayan a donde les parió su madre ! » (p. 349) (170).

Ils se rendent compte que leurs ennemis ne sont pas seulement les spoliateurs étrangers mais aussi leurs complices nationaux ; ils n'ont plus foi en la neutralité des appareils d'Etat et refusent de considérer comme frère un compatriote qui s'allie à l'ennemi. En d'autres termes, ils remettent en question le sens du mot « patriotisme » qui camoufle les conflits de classe.

«Los representan a ellos porque los defienden, soldados de la injusticia. A mí, si mi mismo hermano los intentara defender, con ser mi hermano, me lo doblaba» (p. 349) (171).

En outre, ils sont conscients du pillage qui est à la base du système impérialiste :

«los gringos estos le «güevan» a uno cuanto pueden, levantan fortuna robando y después, dicen que son hombres practicos, de negocios» (p. 349)

«Medio mundo abre la boca ante lo rápido que los yanquis hacen sus fortunas, por ser gente de trabajo, dicen y no por piratas, que es lo que son...» (p. 350) (172).

Effectivement, la double image de l'impérialisme est entrevue à travers le personnage de Geo. Dans sa vie privée et intérieure, Geo est un «raté», un être persécuté par son passé, nostalgique des valeurs perdues. C'est un homme seul, haï par sa fille, sans famille et dépourvu de sentiments :

«Aurelia, recargada en su brazo, no lo veía de abuelo, como no lo vio de padre, ni de pariente de nadie. Hombre. Hombre sin familia, hombre de mar, hombre de las plantaciones de banano y actualmente hombre del día» (p. 385) (173).

Dans sa vie publique en revanche, Geo «a réussi» : c'est un grand homme qui représente un pouvoir économique puissant. Admiré par tous, il s'apprête à devenir Pape Vert, le chef suprême du trust bananier :

«y regresava a reclamar su puesto entre los emperadores de la carne, reyes de los ferrocarriles, reyes de cobre, reyes de la goma de mascar» (p. 372-73) (174).

C'est la presse qui a créé cette image grandiose du Pape Vert. Pour tromper le peuple nord-américain, elle se charge de convertir en héros national le personnage de Geo en faisant croire qu'il a effectué des exploits gigantesques pour arriver à amasser de telles richesses. La presse nourrit ainsi le mythe que la fortune se forge par la témérité et l'héroïsme et non par l'exploitation, la piraterie et la corruption des autorités locales :

«El Gobierno actual de ese país nos cedió el derecho de construir, mantener y explotar su ferrocarril al Atlántico... y nos lo ha cedido sin gravamen ni reclamo de ningún genero... Se estipula, además, en

el contrato por el que nos cede el ferrocarril, que en dicha transferencia se comprenden, sin costo para nosotros : el muelle del puerto... las propiedades, material rodante, edificios... etc.» (p. 371)

«Hay un muro de oro entre el pueblo y los que mandan, y ese muro de oro somos nosotros, muro que mantiene el silencio sin eco, y cuando la grito es mucha, muro del que se desprenden pedazos para aplastar a los alzados» (p. 381).

«Piensen ustedes que para llegar a lo que tenemos tuve que arrancar gente como árboles, que se les rompen las raíces y echan nuevas raíces ; incendiarlas las casas en que vivían con el pretexto de combatir las pestes que nosotros importábamos de Panamá... hubo que diezmarlos» (p. 383) (175).

Pour tromper l'opinion publique et pour convaincre le gouvernement nord-américain de la nécessité d'annexer le pays, la presse utilise l'argument de la «sécurité du territoire», du péril jaune ; cette politique ne vise donc pas en réalité à défendre le pays contre des ennemis mais à sauvegarder les intérêts des compagnies nord-américaines.

Cependant, malgré toutes ces précautions et toute la propagande, Geo n'arrive pas à dissimuler ses crimes : le crime parfait qu'il avait perpétré contre le visiteur avait été un échec. Il n'est donc plus question d'annexion. Pour remédier au scandale et pour cacher les méfaits de la compagnie, une vaste campagne de propagande sur «l'aide» apportée au pays est lancée.

«Hay que ir allá y lograr de las autoridades declaraciones enfáticas del beneficio económico que para ese país significa nuestra presencia, por ser la empresa que paga salarios más altos y emplea más braceros... Hay que comprar jefes de Estado, diputados, magistrados, alcaldes... Todo ser con mando, influencia, poder, debe loar nuestra gestión agrícola, comercial, económica, social, a tambor batiente... Y para ello, mucho dinero a los periódicos, a los periodistas, a los corresponsales ; obsequios a las casas de pobres, asilos de ancianos, casa de beneficencia y a los templos...» (p. 396).

«El documento en que nos acusa es algo pasmoso ; pero vamos a sepultarlo bajo la avalancha ensordecedora del clamor que se alzará en todos los pueblos del Caribe reclamando nuestra presencia y saludándonos como mensajeros de la civilización y del progreso, heraldos de bienestar y riqueza» (p. 397) (176).

Quant à Geo, il doit se retirer de la vie publique et renoncer à la présidence de la compagnie. Miguel Angel Asturias fait ici allusion à des faits historiques : la pénétration officielle de l'UFECO, par les nombreux contrats défavorables au pays octroyés par les divers dictateurs guatémaltèques (177). Ces contrats, comme l'a montré Oscar de León Aragón, étaient contraires à la Constitution du pays et cela a provoqué, pendant la révolution de 1944-1954, un fort mouvement en faveur de leur révision. Par ailleurs, nous voyons la manipulation des diverses doctrines nord-américaines (la sécurité du territoire, le péril jaune remplacé plus tard par le « danger du communisme ») par les trusts afin de tromper l'opinion publique, le peuple et le gouvernement nord-américains. En effet, ce dernier essaie souvent sinon de limiter du moins de contrôler le pouvoir des trusts (cf. les lois anti-trusts) afin de parer au mécontentement du peuple. Enfin l'apogée et la chute mystérieuse de Geo peuvent s'expliquer elles aussi par des faits historiques. En effet, l'époque consécutive à la deuxième guerre mondiale est considérée comme celle de l'apogée de l'impérialisme nord-américain mais c'est aussi, dialectiquement, l'ère de la révolution prolétarienne et de l'anti-impérialisme : c'est une loi inévitable car l'essence de tout phénomène est d'avoir un double aspect : la domination entraîne la révolte (178). (Geo ne peut pas cacher ses crimes). A cause de l'anti-impérialisme et à cause des idées de liberté et de démocratie dues à la lutte anti-fasciste, les Etats-Unis et même les trusts ont dû se donner une apparence démocratique pour cacher l'exploitation (dans le roman : la compagnie veut cacher ses crimes). Ils ont dû enterrer momentanément la politique du « *big stick* » (renonciation de Geo) pour adopter celle du « bon voisinage » de F.D. Roosevelt c'est-à-dire la politique d'aide soi-disant pour apporter le progrès et la « civilisation » afin de tromper tant le peuple nord-américain que les peuples du monde entier.

2.5. « La création de collaborateurs : les héritiers » pp. 399-532.

Pour parer à l'anti-impérialisme, la compagnie adopte donc la « nouvelle » politique d'aide. C'est dans ce sens que

l'on comprend la reprise de l'histoire de l'héritage laissé par Lester Mead (179). La politique préconisée par Lester Mead dans *l'Ouragan* est adoptée ici. Cependant, comme elle présente le danger de provoquer une réelle émancipation du pays, elle doit s'accompagner d'une idéologie de soumission à l'impérialisme. C'est ce que disent les chefs de la compagnie à propos des héritiers :

«Lo mejor es sacar a todos los herederos de aquí, arrancarlos de lo que son, que vayan a los Estados Unidos. En el caso de los adultos, no sé qué se puede lograr, darles un barniz ; pero en el caso de sus hijos, educados por nosotros, cambiarán de mentalidad y volverán aquí completamente norteamericanos» (p. 417) (180).

Cette aide ne vise donc ni à rendre indépendants ceux qui en sont les bénéficiaires ni à promouvoir un véritable progrès économique mais à susciter des collaborateurs.

«Lo de las granjas... no me gusta, dijo el gerente de la división del Pacífico-, porque es darles armas muy peligrosas. Aprenden a cultivar las tierras científicamente y con el capital heredado no necesitan más de nosotros. Ciencia y capital, hum ! hum ! no me huele !» (p. 418).

«Les ofrecían automóviles, cajas de hierro, victrolas, máquinas de escribir, muebles, casas, mansiones, chalés, viajes...» (p. 474).

«pero con los chicos... educados por nosotros, cuando estén en edad de actuar serán más papistas que el Papa Verde...» (p. 418) (181).

En effet, la structure du monde des plantations a bien changé depuis que les anciens associés de Lester Mead ont pris possession de leur héritage. Il s'est formé une élite qui tend à se séparer du peuple et à joindre le groupe des Nord-Américains. La majorité du peuple continue à vivre dans la pauvreté, dans l'exploitation et enchaînée par les dettes. En plus, elle est soumise à la répression de l'armée et de la loi et essaie d'oublier sa misère dans l'alcool ou dans la religion. Les héritiers, par ailleurs, ont changé leurs attitudes à l'égard du peuple en devenant riches.

«pero no se animaban a abandonar el resguardo que para ellos significaba la Comandancia. ¿ Quién los ampararía de la turba alebrestada, si ya allí, con ser el jefe militar hombre peligroso por sus

reacciones violentas, sin respetar nada ya los tenían cercados, acunados a la pared ? (p. 457).

«Si no nos da la escolta, nos matan» (p. 457) (182).

Le fait de s'enrichir les a aussi séparés du peuple du point de vue social et politique :

« ¡ Nada de trabajar hoy !... Ir al trabajo, ¡ ja ! ya ustedes no volverán al trabajo nunca !... ¡Nosotros nacimos muertos, muchades, porque somos pobres y pobres nos quedamos ! ¡ Estos revivieron, salieron del cementerio de la pobreza ! » (p. 499).

«Los amigos ya no son bueyes... ¡ ya no van a jalar carreta !... ya, no... ya eso se acabó para ellos, jalar la carreta ! » (p. 452).

«El que tiene plata ya no debe pelear, vos, Juancho... el pleito se hizo para el pobre ; el rico, el millonario, no pelea ; otros pelean por él ; si no, vete a los cuques de la escolta ya peleando por ustedes» (p. 474) (183).

Effectivement, afin de les défendre contre la foule, les héritiers reçoivent la protection de l'armée car pour celle-ci «défendre la patrie et le peuple» signifie «défendre les riches».

Mais l'héritage sert aussi de palliatif à la misère du peuple. La majorité se console dans l'enrichissement de quelques individus qui étaient comme eux auparavant :

«Van, además, porque en las personas de los nuevos millonarios se ve cada uno de ellos elevado a categoría de tal, vengado de las miserias sufridas y de las que han de venir ; porque son gentes como ellos, Toba ;... ¿ Qué importa que después, una vez consagrados los invictos, ellos sigan de peones, carne para mugre... » (p. 461) (184).

Certains espèrent obtenir une aide financière de leur part. Les paysans croient que les héritiers vont se mettre à distribuer gratuitement leurs terres. D'autres préfèrent être au service des héritiers qu'à celui des *gringos*. La propagande de la presse autour de cet héritage est telle que les gens transforment l'action de Lester Mead en celle d'un «millionnaire généreux à la recherche de l'amour» ou en un mythe. Tellement fortes sont les illusions, que certaines femmes par exemple sont venues à la côte dans le seul but de chercher un millionnaire comme Lester Mead. La nouvelle politique d'aide a donc brisé toute la combativité du peuple ; les luttes des travailleurs dirigées contre la compagnie

vont pratiquement disparaître, et ceci jusqu'à la fin du roman.

Les impérialistes ont donc créé une élite qu'ils essaient de séparer du peuple aussi bien politiquement qu'idéologiquement ; cette élite sert de consolation au peuple car elle est composée de compatriotes.

Cependant il se crée une division parmi les héritiers. Une partie d'entre eux (les Cojubul, Ayuc Gaitán, etc.) est devenue complètement pro-impérialiste, se désolidarise du peuple, accepte la protection de l'armée, se défait de ses terres et s'américanise totalement. L'autre partie, les Lucero, proclament leur volonté de rester solidaires avec le peuple, refusent la protection de l'armée et entendent continuer la lutte contre la compagnie et les exploiters étrangers. L'élite s'est donc scindée en deux groupes sociaux. Les Cojubul, etc., forment la bourgeoisie *compradore* s'appuyant essentiellement sur l'armée et les autorités locales et les Lucero constituent une fraction de la bourgeoisie dite « nationale » qui essaie de lutter contre la compagnie. Pour contrer l'anti-impérialisme des Lucero, la compagnie favorise les divisions entre les héritiers en appuyant ceux qui se mettent à ses côtés.

Cependant l'anti-impérialiste des Lucero est bien ambigu car à cause de l'héritage qu'il a reçu de Lester Mead, ils sont liés en réalité à la compagnie et représente ainsi une bourgeoisie nationale dépendante. Par ailleurs, quand les Cojubul décident de vendre leurs terres aux enchères publiques afin de « favoriser tout le monde » et de faire un acte populiste par une prétendue réforme agraire, ce sont les Lucero qui bénéficient de cette vente et c'est à eux que reviennent les terres.

C'est ainsi que les paysans, au lieu d'attaquer ceux qui ont été vraiment favorisés par cette vente (les Lucero) tournent leur hostilité contre les Cojubul et les autorités locales:

« Repartánlas..., repartan las tierras... Todo lo que no respondiera a la exigencia campesina fue dejando de existir. Callaron al juez. Se acabó la autoridad del alcalde. Las primeras piedras empezaron a golpear el automóvil de negro y plata, donde esperaba la familia de Cojubul » (p. 531) (185).

Cette révolte des paysans est cependant bien vite matée par l'intervention de l'armée.

A partir de tous ces éléments, il semble donc que la nouvelle structure de classe créée par la politique «d'aide» sert en premier lieu à mettre entre la compagnie et le peuple une classe dominante pro-impérialiste corrompue, anti-populaire, dont le pouvoir repose sur l'armée et contre laquelle se dirige directement le mécontentement du peuple. Les impérialistes ont su dévier l'hostilité dirigée contre eux vers la bourgeoisie *compradore* et éviter de cette manière l'anti-impérialisme. Par ailleurs, la politique «d'aide» a créé aussi une bourgeoisie nationale qui se veut anti-impérialiste et rivalisant avec la bourgeoisie *compradore* mais qui est dépendante de l'impérialisme. D'autre part, suivant la tactique classique qui consiste à «diviser pour régner», l'impérialisme a divisé les classes dominantes du pays en accordant selon les circonstances son appui à l'une ou l'autre des fractions rivales de la bourgeoisie. La scène entre les clowns Banano et Bananito, le chat et la souris (pp. 472-73) est une façon allégorique et ironique de montrer cette politique. Enfin, en jouant ainsi sur les rivalités, l'impérialisme arrive à contrôler et à limiter les tendances anti-impérialistes de certaines fractions. Comme nous l'avons dit auparavant, cette politique «d'aide» correspond donc à la politique du «bon voisinage» de F.D. Roosevelt. Pour parer à la montée de l'anti-impérialisme les Etats-Unis ont abandonné la politique du «*big stick*» (intervention directe) et préfèrent dominer indirectement par l'intermédiaire des militaires locaux (186) et économiquement par les investissements et les crédits. Ils installent au pouvoir un gouvernement dictatorial fantoche qui ne s'y maintient que grâce à l'armée et ne se contentent plus comme auparavant de l'appuyer. Cependant, cette instauration de dictatures militaires est accompagnée de pressions idéologiques, politiques et financières ; c'est pour cela qu'un gouvernement qui ne satisfait pas les impératifs des impérialistes a peu de chance de rester au pouvoir et est remplacé par un autre. En outre, par l'offre de crédits, l'impérialisme vise à enchaîner les classes dominantes. En effet, l'aide financière est accompagnée de pressions idéologiques et politiques et ne sert qu'à susciter

des collaborateurs et à rendre les classes dominantes économiquement dépendantes. Enfin, l'existence dans la structure de l'univers des plantations de deux fractions rivales de la bourgeoisie, l'une pro-impérialiste, la bourgeoisie *compradore*, et l'autre anti-impérialiste dépendante, reflète la structure sociale du Guatemala non seulement à l'époque de l'élaboration de l'œuvre mais aussi dans les années précédentes : division entre les partisans de l'ouverture vers l'extérieur et du libre échange et ceux qui sont pour le développement interne et le protectionnisme (187), cette dernière position étant celle de la bourgeoisie « nationale ». (*Sociedad Económica de los Amigos del país*, lutte entre le parti « américain » et le parti « européen », tentative de formation d'une bourgeoisie nationale au temps de Barrios (188) et mouvement nationaliste de 1944 qui allait être écrasé en 1954 par les pro-impérialistes (Castillo Armas) soutenus par les États-Unis (189)). Cependant celle-ci n'est jamais arrivée à être véritablement indépendante et à réaliser son but, à cause de l'économie d'exportation instaurée depuis la colonisation et plus tard, à cause de la pénétration des trusts.

## 2.6. « La guerre de bananes, l'anéantissement de la révolte et l'apogée de l'impérialisme » pp. 532-639.

La structure de cette dernière partie est une sorte de synthèse de toutes les structures que nous avons vues auparavant. Dans l'unique but de devenir le Pape Vert, Geo Marker déploie tous les moyens de domination de l'impérialisme et nous voyons ainsi apparaître ses mécanismes et ses caractéristiques. Si dans les parties précédentes la domination s'exerçait sur des groupes isolés tels que les travailleurs, les petits producteurs, les classes dominantes, etc. ; ici, elle s'exerce d'une manière globale et ne se réduit pas seulement à un pays ou à une compagnie. C'est donc tout le système impérialiste qui est décrit dans cette dernière partie.

Le premier aspect de l'impérialisme c'est la guerre. Nous découvrons comment l'impérialisme domine l'armée et comment il met en œuvre sa politique de sécurité du territoire. L'armée en tant qu'institution prétend avoir comme but de défendre la patrie et de parer à la menace du péril

jaune ; elle a donc adopté l'idéologie inculquée par les impérialistes :

«La guerra. Los asiáticos pueden navegar en la lluvia y caerles como desembarcando del interior de un aguacero» (p. 533) (190).

L'ironie de l'auteur à propos de ce danger du péril jaune montre que ce n'est là qu'un prétexte car l'armée est une institution oisive et inutile comme l'indique le surnom du commandant, Bostezo (Bâillement). Ainsi comme le montre le rêve du lieutenant Pedro Salomé, l'armée sert en réalité à exercer la répression sur le peuple ainsi qu'à défendre les intérêts des riches et de la compagnie (dans les premières pages, telle est aussi la conception du commandant du port : les intérêts de la patrie ce sont les intérêts des riches). L'auteur montre donc que la position de classe de l'armée et la déformation du sens du mot «patrie» faussent tout le sentiment de patriotisme parfois sincère de certains de ses membres. En effet, il existe une différence entre les chefs hiérarchiques corrompus et la base. Celle-ci a été seulement trompée. Par exemple, le lieutenant Pedro Salomé rêve d'une armée du peuple et n'est pas d'accord de servir la répression. Mais en raison de la prétendue guerre, parce qu'on lui fait croire qu'il se bat avec le peuple et pour la patrie, son enthousiasme pour l'armée grandit. Ce sentiment de «patriotisme» sert donc à mystifier les gens à propos de l'armée. En outre, le sentiment belliciste est cultivé continuellement dans l'armée afin de justifier l'existence de celle-ci et d'inciter les gens à s'y enrôler. Cela se fait au moyens des galons offerts en temps de guerre et la possibilité de monter dans la hiérarchie sociale. C'est ainsi que le lieutenant Pedro Salomé qui voulait se retirer de l'armée, change d'avis en apprenant qu'il y aura une guerre :

«Nuestro deber Piedrasanta, es morir por la patria. Yo pediré que me movilicen en seguida... y quién le dice que de la guerra no vuelvo con un par de ascensos, por lo menos capitán» (p. 535) (191).

L'armée est donc manipulée par les impérialistes, et les classes dominantes. Elle croit défendre le territoire de la patrie en voulant se lancer dans une guerre contre le pays voisin. Or, les terres en dispute appartiennent à la compagnie ; en outre, il n'y a même pas de guerre :

«El (viento) venía del Norte, de los terrenos en disputa, y no era cierto lo de la pugna y el odio ; allí seguía el idilio de la tierra y el cielo, de la tierra y el hombre,... el humo de la paz sobre los ranchos» (p. 552).

«las tierras fronterizas que se disputan ambos países no son de ninguna patria, no son de aquí ni de allá, son de la Compañía, de la Tropical Platanera, hasta ahora, y mañana de la Frutamiel Company, si es que ganamos el asunto... No hay cuestión de patrias, no hay cuestión de límites... y la lucha no es entre patrias sino entre dos grupos inversionistas poderosos» (p. 584).

«los tontos son los que dramatizan el problema hablando morir por la patria... si hay guerra se van a matar por matarse, pues no van a defender nada, porque nada es de ellos» (p. 584) (192).

Le patriotisme de l'armée est donc sans objet et celle-ci n'est qu'un instrument au service des impérialistes.

Quant à la politique du dollar, elle présente deux aspects. Tout d'abord, par la corruption, les impérialistes subjuguent ceux qui sont prêts à faire passer leurs intérêts avant ceux de la patrie. Tel est le cas des classes collaboratrices, la bourgeoisie *compradore* (les Cojubul, Macario Ayuc Gaitán, le Docteur Larios, etc.) pour qui le patriotisme n'a plus de sens:

«Ese modo de hablar ya no se usa, amigo mío... eso de patria ya pasó de moda» (p. 582).

«Los yanquis tienen una palabra que define esta época : *prosperity*... El hombre moderno no tiene más patria que la *prosperity*, yo nací en la tierra de los lagos ; pero soy ciudadano de esta patria que se llama la prosperidad, el bienestar» (p. 585) (193).

et qui se contentent de leur rôle de valets de l'impérialisme pour satisfaire leurs besoins économiques. C'est ainsi qu'ils n'hésitent pas à introduire dans le pays la compagnie la plus exploiteuse afin d'obtenir plus de bénéfices et qu'ils s'identifient complètement du point de vue tant économique, politique, idéologique que culturel aux impérialistes nord-américains (dans les premières pages, ces classes ont été représentées par Doña Flora et Aurelia).

«La Frutamiel Company es un brazo de la Compañía, con más vigor que la Tropical Platanera, ¿Comprende ?... Mientras aquí nos cobran hasta por suspirar, allá la Frutamiel ha conseguido que le

perdonen impuestos por nueve millones de dólares al año... ¡Eso es estar en un país como se debe estar !» (p. 582) (194).

Cependant l'impérialisme arrive aussi à trouver des collaborateurs parmi les gens les plus nécessiteux ; c'est le cas par exemple du télégraphiste Polo Camey qui, pour avoir de l'argent pour opérer sa mère, accepte de se mettre au service de la compagnie.

L'autre aspect de la « politique du dollar », l'« aide », vise à lier économiquement la classe dominante tendant à être nationaliste :

« Desgraciadamente, señor Lucero, una fortuna es una madeja de sueños de codicia, una madeja asquerosa e innoble, aislable en la medida en que de una cabellera aísla usted con un peine un mechón de pelos... Las acciones que usted, señor Lucero, y sus hermanos poseen en la Tropical Platanera han tratado de apartarlas con generoso impulso, al seguir las huellas de Lester Mead, pero sólo en apariencia, porque dentro, en el fondo, han quedado nutriéndose de lo que alimenta a todas las demás acciones» (p. 561) (195).

Il apparaît donc qu'il s'agit d'une bourgeoisie nationaliste dépendante. Elle se trouve à certains égards en opposition avec la compagnie et veut lutter contre elle mais en suivant la politique de Lester Mead, par des moyens pacifiques :

« A la Tropicaltanera hay que exigirle que cumpla las leyes del país. Eso es todo» (p. 595).

« Y lucha no en el sentido de violencia, pues ése fue el triunfo de Lester Mead y su esposa : resistir por medios pacíficos a la inmensa Compañía, porque es todopoderosa... » (p. 596) (196).

Cette bourgeoisie n'entend pas mener une lutte totale contre l'impérialisme mais une lutte réformiste, légale et économique. Elle a adopté la conception réformiste de Lester Mead en s'accommodant d'un « impérialisme humanitaire » qui lui laisse une marge de manœuvre mais qui évitera aussi la révolte des travailleurs en conciliant « le capital et le travail » :

« Para mí es el hombre con más corazón que he visto en mi vida, y soñaba con un grupo de cultivadores de bananos que mediante cooperación del trabajo y el capital librarán nuestras tierras de la siniestra explotación a que están sometidas » (p. 548) (197).

En effet, comme nous l'avons vu, cet «impérialisme humanitaire» voulait permettre l'existence de petites entreprises nationales et de coopératives mixtes.

C'est pourquoi, ce qui pousse cette bourgeoisie à voter pour Geo Maker et à suspendre sa lutte contre la compagnie ce n'est pas vraiment le patriotisme mais la défense de ses propres intérêts contre un trust, la Cuyamel, présenté comme plus vorace :

«El conflicto de límites es simplemente un conflicto bananero, y si no apoyamos a la Tropicaltanera, la Frutamiel se queda con las plantaciones que hay en el territorio en disputa, y nos lleva...» (p. 597) (198).

En fin de compte donc, cette bourgeoisie s'identifie aussi aux impérialistes et son «nationalisme» ou son «patriotisme» ne signifie que la protection de ses propres intérêts. Ainsi que cela s'était passé à propos des terres des Cojubul, c'est cette bourgeoisie nationaliste qui profite le plus de l'impérialisme. En effet, à la fin du roman, les Lucero sont les seuls à n'avoir pas été ruinés par la politique financière de Geo et c'est la seule classe qui continue à prospérer. En plus de leur position d'actionnaires de la compagnie, ils sont à la fois propriétaires terriens, industriels et aussi *ganaderos*. Ils forment donc une oligarchie et constituent la véritable classe dominante du pays. Les impérialistes ont adopté une nouvelle politique qui consiste à s'allier avec une bourgeoisie qui se dit «patriote» et mène une politique de collaboration à la Lester Mead.

Pour ce qui est des pays et des peuples de l'Amérique Centrale, l'incitation à la guerre est la politique qui, sur une plus grande échelle, vise à les diviser pour régner. Les impérialistes ont ainsi accentué les hostilités en ravivant de bénignes querelles de frontières. La guerre contre un ennemi extérieur et le «patriotisme» sont les moyens principaux qui servent à détourner un peuple de la lutte contre l'impérialisme et de la lutte de classe en général. En effet, dans l'œuvre les gens sont hostiles en principe à la guerre parce qu'ils ne veulent pas mourir :

«La gente se esconde y tiene razón ; temen que los agarren para llevarlos a que los maten, porque sólo a eso van los soldaditos, pobres ! : a que los maten» (p. 535) (199).

parce qu'ils craignent que la guerre ruine leurs affaires ou enfin parce que cette guerre ne vise qu'à servir les intérêts des trusts :

« ¿ Sabés cómo es esa guerra ? Yo conozco el terreno y por eso hablo. De este lado de la raya, una nalga, y del otro lado, otra nalga, y las dos nalgas son de la Compañía, porque a nosotros sólo nos han dejado el culo para que salgamos como lombrices a pelearles su guerra. No es territorio nuestro ; que peleen ellos » (p. 540) (200).

Mais la propagande de la presse et des autorités appelant le peuple à défendre la patrie et aiguissant leurs sentiments patriotiques à vite fait de leur faire changer d'avis et de les rendre belliqueux. C'est pourquoi ici, il n'est plus question de luttes populaires contre la compagnie ni contre les classes dominantes mais contre un autre ennemi, le pays voisin. Détourner l'attention du peuple sur des problèmes extérieurs est, pour les impérialistes et les classes dominantes, une manière de faire oublier les contradictions internes. Par ailleurs, on réussit ainsi à faire dévier le nationalisme anti-impérialiste du peuple en un nationalisme orienté contre les autres nations également opprimées. L'auteur montre donc dans le *Pape Vert* que le nationalisme et le patriotisme peuvent avoir deux aspects : un sens positif en tant qu'élément de cohésion contre toute domination étrangère (comme, au début la tentative de Lucero de lutter contre la compagnie), et un sens négatif s'il est uniquement cultivé pour agresser d'autres nations, pour défendre les intérêts des classes dominantes et pour mystifier le peuple. A part Corunco, un travailleur et l'étudiant, tout le peuple a été trompé et se trouve dans un état de désorganisation et de confusion totales, dans cette euphorie de patriotisme qu'expriment les dernières pages du livre. Personne ne sait si le conflit frontalier a été résolu, personne n'est au courant du jugement du tribunal arbitral de Washington mais tous se réjouissent :

« Ya las calles están llenas de gente, adornadqs los frentes de las casas con los colores nacionales y en automóviles y carruajes enfiestados, banderas, flores... chicos y muchachas pasan cantando la Marsellesa... Júbilo rodando. Júbilo andando. Júbilo en ruedas. Jubilo a pic. Bailes en las plazas. Te Deum en la Catedral » (p. 639) (201).

Comme nous avons vu, la politique d'«aide» était aussi accompagnée de pressions économiques, politiques et idéologiques qui allaient de pair avec l'installation de dictatures fantoches. Ces pressions s'exerçaient surtout sur le gouvernement. C'est ainsi que dans le seul but d'obtenir encore plus de concessions de la part du gouvernement local, la compagnie se met à exercer sur celui-ci plusieurs formes de chantage. Le gouvernement est obligé de céder en échange d'un appui diplomatique de Washington.

Cependant, bien que les impérialistes s'unissent pour exploiter les peuples, l'auteur montre qu'ils n'en sont pas moins en opposition entre eux. La concurrence pour les sources de matières premières est violente. L'image des deux rats dans une cage, se disputant un morceau de fromage représente à la fois la lutte des deux pays pour une ligne de démarcation et celle des deux compagnies pour un territoire. En outre, les trusts les plus faibles se font absorber par les plus puissants et le capital se concentre de plus en plus aux mains de quelques uns : Herbert Krill est en effet le dernier de «*los pececillos que alimentan las ballenas azules*» (202). C'est ainsi que pour être le plus grand actionnaire et pour devenir enfin le Pape Vert, Geo Maker use de multiples stratagèmes financiers et boursiers et utilise plusieurs intermédiaires. En effet, par son pouvoir économique, il arrive à mettre à son service la presse, les arbitres, les avocats, le Congrès — par l'intermédiaire des *lobbystas* — et le Département d'Etat ; il manipule donc toute la politique nord-américaine.

L'impérialisme ne se réduit pas seulement à une personne ou à une compagnie comme le croyaient les petits producteurs de l'*Ouragan* mais c'est tout un système qui a plusieurs appareils, plusieurs intermédiaires, de nombreux collaborateurs, tant dans le pays qu'aux Etats-Unis. En outre, il utilise diverses politiques de domination sur toutes les couches et classes sociales. Il ne s'agit pas seulement du monde des adultes mais aussi de celui des enfants : la relation de Bobby Maker avec les enfants ne fait que refléter le monde des adultes ; par exemple, Bobby ne participe jamais aux bagarres contre les bandes ennemies et se limite à regarder les autres se battre à sa place. Par ailleurs l'im-

périalisme n'exerce pas seulement sa domination sur un peuple mais sur tous les peuples du monde ; à l'échelle mondiale, il se crée une division entre le camp impérialiste et le camp anti-impérialiste :

«*Todos los lobos van en el barco. Los lobos y los bucaneros. Sólo los pueblos quedan afuera para aplaudir, para trabajar, nada significa más que el trabajo*» (p. 634) (203).

Enfin, l'impérialisme ne signifie pas seulement une domination économique et politique mais aussi idéologique et culturelle ; même il va jusqu'à fausser les sentiments intimes des gens et des peuples (par exemple, trompé par Geo, Juambo en arrive à haïr toute sa famille. A une autre échelle, l'impérialisme fausse le sentiment patriotique d'un peuple).

L'homologie entre les différentes structures de cette partie et la réalité saute aux yeux et enlève, dans une certaine mesure, à la création littéraire son aspect imaginaire. Tout d'abord, l'importance donnée à l'armée comme gardienne de la sécurité territoriale et de la patrie contre toute menace étrangère correspond au rôle qu'elle joua et continue de jouer dans la réalité. En effet, afin de donner un «nouveau visage» à la politique étrangère nord-américaine, l'occupation territoriale par l'armée fut abandonnée en faveur d'une intervention indirecte par l'intermédiaire des militaires locaux (Politique de F.D. Roosevelt (204)). L'armée avait en principe le rôle de défendre le continent et la patrie mais en réalité elle servait surtout à protéger les intérêts des monopoles et à réprimer les mouvements populaires afin de garantir une stabilité nécessaire aux investissements (205) ; en outre, elle servait à protéger les intérêts des classes dominantes locales. En effet, depuis la consolidation de la dictature typiquement militaire en Amérique Centrale pendant la Grande Dépression mondiale de 1929, afin de réprimer l'agitation sociale croissante causée par cette crise, les classes dominantes ont dû accentuer la répression. Depuis lors, l'armée en tant qu'institution intervient dans la vie politique au nom d'un nationalisme ou d'un patriotisme mythiques mais en fait elle sert à rétablir l'ordre traditionnel en crise (206).

Par ailleurs, la politique de «la sécurité territoriale» comme moyen de pression diplomatique sur un gouvernement peu «coopératif» est une des pierres d'angle de la politique diplomatique nord-américaine. Dans le roman, le gouvernement est accusé d'être en connivence avec les Japonais; dans la réalité, en 1954, comme la politique d'Arbenz n'était pas compatible avec les intérêts des monopoles, celui-ci fut accusé d'être communiste (207).

Quant à la guerre, c'est d'une manière générale le produit de l'impérialisme : soit que les impérialistes provoquent la guerre soit que leurs rivalités mènent à la guerre. L'incitation à la guerre, en développant un nationalisme à outrance au sein des peuples, fut et continue d'être un aspect important de l'impérialisme. La guerre entre les peuples est souvent provoquée par les impérialistes soit à cause de leur rivalité pour l'hégémonie des sources de matières premières, des marchés et des bases stratégiques soit à cause de leur politique de diviser pour mieux régner. Il s'agit en effet d'une politique de guerre des impérialistes par peuples interposés. La guerre dont il est question dans le roman semble être inspirée d'un fait réel. En effet, en 1928 une guerre a failli éclater entre le Honduras et le Guatemala mais ce ne fut en fait qu'une guerre entre deux compagnies, le Cuyamel Fruit Co et l'UFCO : «no es guerra de Hermanos sino guerra de Bananos» (208).

Les différentes luttes entre les actionnaires — aboutissant à la concentration du capital entre les seules mains du Pape Vert, Geo Maker — et l'apogée de la compagnie Tropicaltanera illustrent aussi une caractéristique de l'impérialisme de cette époque : la concurrence et le développement du monopole. Comment expliquer le fait que la compagnie est arrivée à enrayer l'anti-impérialisme, à dominer complètement tant aux Etats-Unis que dans les pays exploités et à arriver à son apogée non grâce à la politique du «big stick» mais par la politique «d'aide» et l'incitation à la guerre ? Au début de la deuxième guerre mondiale, en 1939, les Etats-Unis se trouvaient dans une période de crise économique et sociale : des millions de chômeurs, échec du New Deal de F.D. Roosevelt, grèves, commerce extérieur tendant vers zéro, etc. Le peuple nord-américain était hostile à l'en-

trée des Etats-Unis dans la guerre. Cependant, pour des raisons économiques, l'oligarchie qui dirigeait les Etats-Unis était belliciste car elle voyait dans la guerre le seul moyen de sortir le pays de cette crise interne. La presse s'employa à éveiller le nationalisme, à faire de la propagande pour la guerre en principe pour la sécurité du territoire nord-américain contre les nazis, pour aider les démocraties européennes et pour la cause de la liberté. Dans le monde entier les Etats-Unis étaient considérés comme des libérateurs et F.D. Roosevelt comme le champion de la liberté. Après quatre années de guerre, les Etats-Unis étaient effectivement devenus la première puissance économique du monde, et la période de l'après deuxième guerre mondiale fut le point culminant de l'impérialisme nord-américain pendant lequel la concentration du capital devint de plus en plus accentuée.

Enfin, la ruine de la bourgeoisie *compradore* et l'apparition d'une bourgeoisie « nationale », réformiste et dépendant de l'impérialisme sont aussi homologues à des faits historiques. Pendant la période de la deuxième guerre mondiale, à cause de la lutte anti-fasciste, les dictateurs sanguinaires ont été de plus en plus discrédités. Ainsi, du fait que la politique d'Ubico était mal vue par les trusts et qu'il était devenu trop impopulaire, les Etats-Unis n'intervinrent pas pour freiner le mouvement de 1944 et Ubico fut renversé (209). Cette période de relâchement de la domination impérialiste a rendu possible le développement d'une économie nationale et des industries.

## 2.7. Structure générale.

Selon nous, la structure essentielle du *Pape Vert* est l'oppression impérialiste ; elle essaie de répondre aux questions : comment domine l'impérialisme ? Qui sont les ennemis du peuple et quels sont leurs moyens de domination ? Pour répondre à la question « comment entamer une lutte de libération nationale ? », l'auteur montre qu'il faut d'abord connaître l'ennemi et ses complices et comprendre d'une façon rationnelle et globale (et non plus magique et partielle) le système impérialiste. C'est pour cela que, sou-

vent, l'intention politique donne à ce roman un ton de propagande et de thèse politique. Cela a valu à Miguel Angel Asturias les critiques de certains auteurs qui considèrent de ce fait le *Pape Vert* comme une œuvre plutôt médiocre du point de vue littéraire. Sans entrer dans une longue polémique à ce sujet — car chaque critique est libre de considérer telle ou telle œuvre comme médiocre selon ses convictions politiques et sa conception de la littérature — nous reconnaissons toutefois que parmi les trois romans de la trilogie, le *Pape Vert* est celui qui présente le plus de lacunes du point de vue purement artistique. Selon nous, cela est dû non seulement au ton de propagande mais aussi à l'absence de cohérence et d'unité rigoureuses qui régît l'univers imaginaire. En outre, souvent la transposition romanesque de faits réels est tellement claire et évidente que du point de vue de l'analyse, il n'y a plus rien à expliquer. Prenons un exemple qui nous a frappé particulièrement. L'expulsion des agriculteurs nationaux de leurs terres dans la région du fleuve Motagua est un fait réel et il est intéressant de comparer le texte de Miguel Angel Asturias à ce sujet (p. 336, O.C. paragraphe 4) avec le texte de l'avocat Oscar de León Aragón dans son livre *Los Contratos de la United Fruit*, car leur identité est frappante. Voici ce qu'a écrit Oscar de León Aragón :

« Barra del Motagua, Cinchado, Tenedores, Cayuga, Morales, La Libertad y Los Amates, pueblos estos que tienen lo menos cuarenticinco años de vida, que dos de ellos están constituidos en municipalidades... se ha dejado sin ningún elemento de vida a los agricultores nacionales que han vivido y nacido los más de ellos en esta región, que quedan expuestos a su lanzados en cualquier momento por las exigencias de la Frutera, sin tener derecho ni para cortar un árbol ni sembrar una planta » (210).

Prenons encore un autre exemple pour illustrer cela. Dans le premier passage que nous allons citer, c'est Geo Maker lui-même qui parle et dans le second, c'est l'ancien président de la compagnie :

« Yo soy Maker Thompson... El Papa Verde... (...) Fragmentos verdes de mi poderío se extienden asimismo en el Pacífico. Además del territorio, es dueño de centenares, de miles, de cientos de miles de habitantes, sobre los que ejerce gobierno y autoridad suprema. La autoridad que da el dinero (...). posee barcos en ambos mares,

ferrocarriles, puertos, bancos, representantes en el Congreso de los Estados Unidos, todos los medios informativos de un Estado moderno, ejército y marina movilizables ; una moneda : el dólar ; un idioma : el americano» (p. 392).

«Hay que ir allá y lograr de las autoridades declaraciones enfáticas del beneficio económico que para ese país significa nuestra presencia, por ser la empresa que paga salarios más altos y emplea más braceros... Hay que comprar jefes de Estado, diputados, magistrados, alcaldes... Todo ser con mando, influencia, poder, debe loar nuestra gestión agrícola, comercial, económica, social, a tambor batiente...» (p. 396) (211).

Tout est explicite et clair dans ces passages et du point de vue littéraire il n'y a rien à expliquer. Tout comme dans un discours de propagande destiné à être compris par tous, l'auteur s'exprime de la manière la plus claire possible. La dénonciation et le ton de propagande anti-impérialiste y sont indéniables. Cependant la dénonciation se fait d'une manière indirecte. Au lieu de montrer les sentiments et les attitudes des victimes — ce qui entraînerait une réaction d'apitoyement et de condescendance du lecteur à leur égard — l'auteur montre les oppresseurs et leur pouvoir comme pour susciter une réaction contre eux et inciter ainsi à la révolte. Ainsi, bien que relativement médiocre du point de vue artistique, nous considérons cette œuvre comme valable du point de vue politique en tant que dénonciation. Remarquons aussi que le style de Miguel Angel Asturias ne fait que refléter la structure même de l'œuvre et est en outre une conséquence de la réalité sociale au sein de laquelle celle-ci a été élaborée. En effet, comment séparer l'œuvre littéraire de tout le processus qui s'est entamé à cette époque : campagne anti-impérialiste, grèves contre les compagnies, essor des mouvements populaires, des syndicats, etc. en un mot tout le mouvement de «conscientisation» du peuple ? Miguel Angel Asturias, en tant qu'écrivain «engagé», ne fait que participer à ce réveil de son peuple en dénonçant l'oppression des impérialistes et les classes dominantes qui sont à leur service.

«Comment domine l'impérialisme et qui sont les ennemis du peuple» sont donc les questions principales posées dans ce roman. Après avoir fait un historique de l'impéria-

lisme en général, de l'impérialisme nord-américain en particulier et de sa pénétration, l'auteur nous montre les différents moyens de domination de ce dernier depuis son introduction dans le pays jusqu'à sa domination totale : la force, l'argument de l'action civilisatrice, l'«aide» et l'incitation à la guerre. Cela correspond dans la réalité à la politique initiale du «*big stick*», la «diplomatie du dollar», la politique du «bon voisinage» et les guerres (212).

Tout d'abord, les petits producteurs sont conscients du fait que leurs ennemis principaux sont les impérialistes «brutaux» — ayant comme politique fondamentale l'usage de la force et de l'argent (représentés par le personnage de Geo) — et leurs complices ouverts anti-nationaux (Doña Flora, les autorités, les Cojubul, etc.). Ensuite, ils comprennent aussi qu'une lutte réformiste, légaliste et pacifique ne peut mener qu'au suicide face à la brutalité des impérialistes (Mayári et Chipó). L'affrontement direct et la violence sont donc entrevus comme les seules solutions contre l'impérialisme brutal. Les petits producteurs montrent une combativité sans limite, et sans médiateurs, ils semblent invincibles. C'est pour cela que l'annexion est le seul moyen d'anéantir tout espoir de révolte.

Cependant, l'annexion échoue d'une manière inévitable et Geo l'explique par le Destin : malgré toutes les précautions qu'il a prises, ses crimes sont dévoilés quand il croit arriver à la gloire suprême. Le double aspect d'une chose — l'impérialisme entraîne inévitablement l'anti-impérialisme — ce n'est pas le Destin selon la vision déterministe de Geo mais c'est une loi interne aux choses, aux phénomènes :

«No existe un colador que separe en el recuerdo el oro de la ganga, la gloria de la bajeza, lo grande de lo mísero, y, sobre todo, no me gusta verme acorralado recordando lo que no pude evitar» (p. 568) (213).

Ne pouvant plus dominer directement, les impérialistes sont donc obligés d'adopter «l'impérialisme humanitaire», de se camoufler sous diverses formes et d'utiliser une nouvelle tactique qui consiste à former des médiateurs. Il s'agit de la politique d'«aide» — vue non seulement du point de vue économique mais aussi militaire, culturel — ou de la politique de la «*línea curva*» (ligne courbe) selon Geo Ma-

ker. Si le peuple était fortement combatif contre l'impérialisme brutal et ses complices ouverts, il n'en est plus de même avec l'impérialisme «humanitaire» et ses médiateurs au sein du peuple. Il n'y a plus de luttes populaires. Les Lucero ne sont jamais attaqués ; au contraire tout le monde les admire. Lester Mead est devenu un héros plein de générosité et l'héritage est considéré comme un merveilleux cadeau.

Du point de vue de la structure sociale, cette politique d'«aide» n'a favorisé qu'une élite — les héritiers — issue du groupe des petits producteurs. Elle a créé d'une part une bourgeoisie vendue, complètement américanisée, qui n'est pas la véritable classe dominante et n'est qu'un bouc émissaire contre lequel se dirige directement le mécontentement du peuple. Sa force principale repose sur l'armée et elle se maintient au pouvoir selon la volonté des impérialistes (ruine des Cojubul, Ayuc Gaitán, etc. à la fin du roman à cause de la politique de Geo). D'autre part, cette «aide» a créé aussi une bourgeoisie se targuant au début d'être «patriote», proclamant son alliance avec le peuple et sa volonté de lutter contre l'impérialisme brutal. Cependant elle est dépendante et pratique une politique réformiste, aussi s'est-elle laissée tromper par l'apparence humanitaire de l'impérialisme. Et pis encore, pour protéger ses propres intérêts, elle a accepté de s'allier avec l'impérialisme et est devenu sa principale alliée, bien que le peuple ne le sache pas et bien que cela ne se voie pas à première vue dans le roman. En d'autres termes, elle est devenue la principale ennemie «cachée» du peuple. Bien que le message direct et ouvert lancé par l'auteur soit la dénonciation de l'impérialisme «brutal» et surtout de l'impérialisme «humanitaire» qui a émoussé toute combativité du peuple, il existe aussi un autre message, plus camouflé, attaquant la bourgeoisie nationale qui a complètement capitulé devant l'impérialisme pour défendre ses propres intérêts et a trahi le peuple.

L'apogée de l'impérialisme et sa politique humanitaire ont donc anéanti les derniers soubresauts de la bourgeoisie tendant à sauvegarder son indépendance. En effet, son envorgure est telle qu'il ne peut exister un groupe intermédiaire entre le camp impérialiste et le camp anti-impérialiste ;

le groupe qui a chaviré entre les deux (les Lucero) a fini par tomber dans le camp impérialiste.

Cette vision des réformistes comme principaux ennemis cachés du peuple est expliquée par des faits historiques. En effet, comme nous l'avons vu dans la «Partie historique», pendant la révolution de 1944-1954, à cause de la faible maturité politique de la classe ouvrière, de l'absence d'un parti politique prolétarien et d'une théorie révolutionnaire capable de guider véritablement les luttes, la direction du mouvement de 1944 fut assumée par des éléments petits bourgeois et bourgeois. La lutte fut aussi dominée par des tendances économistes et réformistes qui freinèrent le mouvement révolutionnaire du peuple (214) et dans un tel moment révolutionnaire, les ennemis les plus dangereux de la révolution ce sont ceux qui freinent son évolution. L'idéologie bourgeoise *desarrollista* adoptée par la petite bourgeoisie de 1944 n'était pas en contradiction avec la nouvelle politique impérialiste d'installation d'industries légères et de formation d'entreprises mixtes mais au contraire favorisait sa pénétration. En effet, le volume des investissements nord-américains était considérable malgré l'existence d'un gouvernement 'révolutionnaire'. Enfin par sa politique réformiste qui consistait à chercher une troisième voie entre le capitalisme et le socialisme, la petite bourgeoisie de 1944 n'avait en fait qu'une position intermédiaire, une position de collaboration de classes entre les capitalistes et le prolétariat, entre le camp impérialiste et le camp anti-impérialiste. Les réformistes deviennent ainsi les ennemis principaux du peuple car les agents les plus dangereux de la bourgeoisie et de l'impérialisme sont les agents infiltrés dans les rangs du peuple. A cause de leur camouflage, derrière l'apparence révolutionnaire, ils sont beaucoup plus difficiles à démasquer ; en outre, en ne visant que des réformes économiques, ils arrivent à récupérer un mouvement tendant à être véritablement révolutionnaire.

Ainsi, si dans *l'Ouragan* la lutte totale contre l'impérialisme et le réformisme (la collaboration) sont présentés comme deux conceptions de la petite bourgeoisie dans sa lutte contre l'impérialisme, ici, le réformisme est présenté comme la position d'une minorité ne pensant qu'à ses pro-

pres intérêts et ne luttant plus contre l'impérialisme. En outre, si dans *l'Ouragan* le réformisme était considéré comme une solution peu efficace, ici il est totalement condamné car non seulement il a mené à la dépendance mais en plus, il est devenu l'obstacle essentiel à la libération nationale et les tenants de cette idéologie sont devenus les ennemis principaux du peuple. La différence de conception de la petite bourgeoisie en ce qui concerne la libération nationale est donc devenue un antagonisme et ce que l'auteur exprime ici c'est la vision de la petite bourgeoisie radicale de gauche qui a ressenti que dans un tel moment historique d'essor des mouvements populaires, la petite bourgeoisie ne pouvait plus osciller entre la bourgeoisie et le prolétariat au risque de tomber dans le camp de la bourgeoisie et des impérialistes.

C'est ce qui explique le pessimisme qui règne dans le roman : pessimisme qui se traduit à la fin, par l'absence de luttes populaires et la domination totale de l'impérialisme alors que cette œuvre a été élaborée pendant une époque d'essor révolutionnaire. Ce pessimisme reflète la non viabilité du mouvement de 1944 et son aboutissement dans l'échec. Enfin, le fait que l'auteur camoufle son attaque contre la bourgeoisie réformiste peut être expliqué par des raisons politiques. Peut être Miguel Angel Asturias craignait-il la répression du gouvernement de 1944 dont il fit partie personnellement à cette époque en tant qu'attaché culturel. En effet, ce gouvernement accepta les révoltes et les oppositions tant qu'elles furent dirigées seulement contre l'impérialisme mais réprima violemment tout mouvement qui allait mettre en cause les bases du capitalisme local (215).

### Chapitre III

## LOS OJOS DE LOS ENTERRADOS OU «LA RÉVOLTE DES TRAVAILLEURS»

### 3.1. Généralités.

Nous considérons à ce stade que le lecteur est familiarisé avec notre méthode et qu'il n'est plus nécessaire, dans l'analyse de ce dernier roman de la trilogie, de trop nous attarder aux détails. Nous nous bornerons donc à montrer un certain nombre de structures générales, sauf en ce qui concerne les premières pages de l'œuvre car celles-ci sont essentielles dans tout roman. Elles constituent souvent la synthèse de tous les éléments développés par la suite.

*Les Yeux des Enterrés*, dernier volume de la trilogie, a été écrit pendant une longue période allant de 1952 à 1959. Une partie a donc été élaborée durant les gouvernements 'révolutionnaires' de Juan José Arévalo et d'Arbenz (1952-54), une autre pendant la période contre-révolutionnaire de Castillo Armas (1954-1957), une autre enfin sous le gouvernement dictatorial de Miguel Ydígoras Fuentes (1958-1963). Si nous comparons les événements qui ont réellement eu lieu pendant cette période et les événements relatés dans l'histoire fictive, nous remarquons une modification de

la chronologie. Si la période historique de 1952 à 1959 est marquée par la fin de la révolution de 44, le renversement d'Arbenz par la contre-révolution et le retour à la dictature, dans l'histoire fictive le processus est inversé : existence d'un gouvernement dictatorial, renversement de ce gouvernement par un mouvement populaire et début d'une ère révolutionnaire.

Quant aux lieux de l'action, ils varient considérablement : de la capitale, la côte atlantique, la côte du Pacifique, les montagnes, les plaines jusqu'aux Etats-Unis. C'est toutefois le monde des plantations bananières qui — tout comme dans les deux premiers romans — est au centre de l'action.

Les groupes sociaux décrits sont eux aussi très hétérogènes : les petits producteurs, les *peones*, les paysans, le prolétariat urbain, le sous-prolétariat, les «classes moyennes», la bourgeoisie *compradore*, la bourgeoisie «nationale», les artisans, les intellectuels et enfin les impérialistes nord-américains. Si dans les deux premiers romans le protagoniste collectif principal est représenté par les petits producteurs, ici c'est le peuple dans son ensemble qui est le héros. Au sein du peuple, ce sont les *peones*, les ouvriers agricoles, qui détiennent le rôle central. De même, les personnages principaux ne sont plus des Nord-Américains, mais des indigènes comme Tabío San et Malena.

La division en deux camps se présente également de manière différente. D'une part les classes dominantes et le gouvernement dictatorial n'apparaissent plus comme de simples complices ou instruments de l'impérialisme mais comme des oppresseurs au même titre que ce dernier ; ils se retrouvent donc eux aussi dans le camp des ennemis du peuple. D'autre part, le camp anti-impérialiste n'est plus formé de la simple juxtaposition de tous ceux qui s'opposent à l'impérialisme ; il englobe diverses classes sociales voire même des individus faisant partie de la bourgeoisie qui, pour une raison ou une autre, se trouvent en opposition avec le système économique et le régime politique, et qui tendent donc à s'intégrer dans un large front uni. Dans le *Pape Vert*, la structure essentielle était l'oppression impérialiste et les questions posées étaient : comment domine

l'impérialisme ? Quels sont les moyens dont il se sert ? Qui sont les ennemis du peuple ? Dans *Les Yeux des Enterrés* en revanche, la structure essentielle est la lutte anti-impérialiste et la révolte du peuple. Les principales questions peuvent se résumer comme suit : quels sont les problèmes fondamentaux du peuple ? Quels sont les objectifs à atteindre ? Quels sont les moyens de lutte les plus efficaces ? Quels sont les principaux obstacles ? Qui sont les protagonistes de la lutte ? Quelles sont enfin les contradictions au sein du peuple ? En d'autres termes, quelles sont la stratégie et la tactique ; quels sont les moyens et les obstacles ? C'est donc tout le problème de la «conscientisation», de l'organisation et de l'union du peuple qui est traité dans ce roman.

### 3.2. «L'opposition riches-pauvres et le temps de la révolte» pp. 341-360.

C'est un restaurant luxueux qui forme le centre de l'action de ces premières pages. On y rencontre deux groupes sociaux bien distincts. Il y a d'abord les clients qui sont des soldats nord-américains et des riches du pays qui participent au grand festin. Les orgies, le luxe et l'abondance, l'oisiveté, l'ennui et le vide caractérisent ce groupe. La répétition de l'adjectif *nuevo* se réfère aux effets de cette richesse. Il y a ensuite ceux qui sont exclus de ce grand festin, ceux qui sont dans la pauvreté et la misère et qui ont faim :

«Las tres de la tarde, y yo sin probar bocado, maldito sea» (p. 347).

«Y todo lucía, como las mesas, limpio y acabadito de estrenar, menos los lustradores, niños miserables, sucios y haraposos» (p. 341)

«Juan Nepomuceno Rojas, como lo llamaban... mejor hubiera sido bautizado con el nombre de Juan Nepomuceno - como - desayuno - almuerzo - meriendo Rojas» (p. 350)

«Aquí no mascas nada, viejo, porque donde el rico masca, el pobre se queda al corte» (p. 349) (216).

Le signe distinctif de ce groupe est le mécontentement, considéré comme «nouveau» et comme marquant une nouvelle époque :

«Y nueva la voz de la Anastasia» (217).

C'est donc l'opposition riches-pauvres qui caractérise en premier lieu les deux groupes en présence. C'est elle aussi qui détermine les autres relations et notamment les attitudes du premier groupe envers le second, à savoir la charité, l'indifférence, la répression, la corruption et l'exploitation.

Au sein du premier groupe, les clients indigènes réagissent de deux manières à la présence des soldats nord-américains : attachés à la souveraineté nationale, certains prennent leurs distances à leur égard et souvent même les détestent. D'autres en revanche acceptent volontiers leur compagnie et se laissent fortement influencer par leur manière de vivre.

Le second groupe se divise en trois sous-groupes principaux, à savoir les gens les plus démunis (les mendiants), les travailleurs et les vendeurs. Pour faire face à la pauvreté, ces trois sous-groupes adoptent des solutions diverses : se révolter, se résigner, mendier et se mettre au service des riches. La révolte est l'attitude de la majorité des travailleurs, c'est-à-dire du personnel du restaurant. Face aux dures conditions de travail, ils dirigent leur mécontentement contre les clients ou alors contre le patron (casser les assiettes). Ce sont eux qui sont les plus conscients du fait que leurs intérêts sont opposés à ceux des riches. Certains cependant ne veulent pas se révolter. Soit qu'ils préfèrent se résigner à leur sort et jouir de quelques privilèges limités :

«siquiera hicieran el oficio callados. Es el mayor defecto de ustedes... El trabajo aquí es seguro y bien pagado. Para qué fijarse entonces en el que a uno de pobre no le va ni le viene...» (p. 349) (218).

soit que leurs valeurs traditionnelles s'opposent à la façon anarchique de se révolter des autres :

«rompen, rompen como si fuera de ellos ! Antes no era así. Lo ajeno se cuidaba más que lo propio» (p. 350) (219).

Les gens les plus démunis, sans travail ou sous-employés, sont les mendiants qui, acculés par le besoin, essaient de survivre de restes de nourriture et d'aumônes. Persécutés par la faim, ils réagissent de deux manières différentes. Certains finissent malgré eux par se mettre au service des riches (le neveu d'Anastasia devient un objet de diversion), tandis

que d'autres s'y refusent à tout prix. Au contraire, à mesure que la nécessité et la faim augmentent, ils ne contiennent plus leur révolte. Plus ils sont dans le besoin, plus ils se révoltent :

«La prisa de las tripas. El peludo de Don Nepo quizá les regalaba algo de comer. Llegar, asomar a la puerta y soltar la lengua la Anastasia, todo fue uno. Lo dijo, lo dijo, no pudo contenerse : «ya se están mamando otra vez los gringos !» (p. 351) (220).

C'est donc parmi les gens les plus déshérités que l'on rencontre le plus de détermination. Ils condamnent et considèrent comme des traîtres tous ceux qui se mettent au service des riches, que ce soit par nécessité ou simplement pour gagner davantage. Venant des plantations bananières, ils ont tous une connaissance historique des impérialistes :

«Y como no es de aquí, y ni ahora que los conozco... En Bananera, hace rato los vi siempre borrachos...» (p. 352) (221).

ce qui s'exprime par exemple aussi dans le leitmotiv d'Anastasia : «ya se están mamando otra vez los gringos !».

Il y a enfin l'attitude de ceux qui se mettent au service des riches en leur vendant des marchandises, leur corps (les prostituées) ou leur savoir (l'interprète). Ils n'éprouvent aucun sentiment de révolte et n'expriment aucune critique à l'égard des riches. Au contraire, ils sont très fortement influencés par leur idéologie et ne pensent qu'à leurs propres profits.

Il existe donc trois attitudes principales : se révolter, accepter et monter dans la hiérarchie.

Plusieurs obstacles empêchent cependant cette révolte d'être efficace. Tout d'abord il faut bien reconnaître que le cri-leitmotiv d'Anastasia n'a que peu d'effet, non seulement parce que personne ne l'entend ni le comprend mais aussi parce qu'elle a elle-même peur de la répression. Sa révolte se trouve au surplus canalisée par la religion : Anastasia se plaint à Dieu de ses misères. En outre, le fait de casser les assiettes se retourne contre les travailleurs et en particulier contre le ramasseur d'ordures. L'unité est rendue impossible par une vision soit économiste (les petits privilèges), soit traditionaliste (le respect de la propriété) soit anarchiste (la destruction). Enfin, si parmi les riches les divisions socio-

raciales n'ont que peu d'importance vu que Nord-Américains et gens du pays se mélangent indifféremment, ces divisions prennent tout leur poids chez les pauvres, dont les préjugés raciaux se dirigent surtout contre les Indiens.

Ainsi, dans ces premières pages, le problème principal est la situation de misère dans laquelle sombre le peuple tandis que les Nord-Américains et les riches du pays se complaisent dans le luxe et l'abondance. Cette opposition apparaît comme la conséquence non seulement de l'impérialisme mais aussi du capitalisme local. Celui-ci constitue un élément nouveau qui distingue *Les Yeux des Enterrés* des deux romans précédents.

On retrouve aussi un autre problème, qui n'apparaît que de façon indirecte et qui semble à première vue n'avoir guère de relations avec le reste du texte : la dictature.

« En las calles, altoparlantes anunciando películas y teatros — ¡El Gran Dictador, de Charles Chaplin ! El Gran Dictador !... El Gran Dictador ! » (p. 345) (222).

Par ailleurs, il ne s'agit plus ici de l'analyse des moyens de domination des oppresseurs mais de celle des divisions et des contradictions internes (223) au sein du peuple ainsi que du niveau de « conscientisation » et de l'aptitude à la lutte de ce dernier. En effet, les attitudes des divers sous-groupes montrent des divergences d'intérêt, des divisions et des degrés différents de conscience. Contrairement à la seconde partie du *Pape Vert*, marquée par la défaite et le manque de combativité du peuple, ces premières pages des *Yeux des Enterrés* sont placées sous le signe de la révolte et du mécontentement — révolte non plus des petits producteurs ou de la petite bourgeoisie, mais révolte des couches populaires en général.

Ce changement peut s'expliquer historiquement. Si au début de la révolution de 1944, la lutte était surtout dirigée par la petite bourgeoisie pour la liberté et l'indépendance nationale, vers la fin de la révolution, sous Arbenz, ce n'était plus seulement la dictature et l'impérialisme qui étaient contestés mais aussi le capitalisme local. C'est peut-être la raison pour laquelle la dictature n'est pas présentée dans cette partie comme un problème principal. En effet, la dictature n'est pas un fait en soi mais une conséquence du

système économique existant, un moyen utilisé par les impérialistes et la bourgeoisie pour dominer. A cette époque donc, la lutte commença à prendre une allure à la fois anti-impérialiste et anti-capitaliste ; non seulement parmi les couches populaires mais aussi parmi les dirigeants de la lutte, il existait des divisions entre la ligne la plus radicale qui revendiquait un changement structurel du système économique, la ligne anarcho-syndicaliste et une autre ligne plus modérée marquée par la vision économiste. Par ailleurs, si l'accent est porté ici davantage sur les contradictions internes au sein du peuple que sur les moyens de domination de l'impérialisme, c'est que ces contradictions ont joué un rôle important dans les causes de l'échec de la révolution de 1944. Enfin, pour ce qui est des préjugés raciaux à l'égard des Indiens, c'est un problème qui a persisté jusqu'à nos jours au Guatemala ; c'est là une autre contradiction au sein du peuple qui reste à résoudre correctement.

3.3. «Les réactions face à la domination impérialiste, la répression et l'exploitation : servir, se résigner et se révolter» p. 360-441.

Après avoir entrevu la problème général du peuple — la misère — nous nous trouvons en présence, dans cette deuxième partie, de problèmes particuliers qu'affronte le peuple et des différentes solutions adoptées. Ces pages décrivent les premiers pas vers l'organisation du peuple et la tentative de l'unir en vue d'un objectif commun. Toutefois, cette organisation du peuple n'est pas une chose facile, et ceci pour plusieurs raisons. Quelles sont tout d'abord les différentes causes du mécontentement ?

Les travailleurs sont mécontents à cause de l'exploitation et des dures conditions de travail. C'est le cas par exemple des travailleurs du port de la côte atlantique (les dockers) et des plantations, mais aussi de ceux de la ville (le personnel du restaurant, les *ceniceros* (les vendeurs de cendres) que Tabío San appelle «prolétariat moderne».

Les couches populaires se prolétarisent de plus en plus et voient leurs conditions de vie se dégrader. Elles vivent dans des bidonvilles misérables, sans hygiène ni confort.

Elles n'ont pas d'éducation adéquate et souffrent d'analphabétisme.

«Ni donde bañarse, ni donde vivir, ni donde morir. Es el colmo, los pobres no tienen ni donde vivir ni donde morir» (p. 409).

«Al terminar, sacudían los sacos, entre estornudos, toses y ahogos, quemados los ojos, sorteando a los zopilotes que velaban alguna agonía, promesa de futuro banquete, perdíanse en sus casuchas construidas con pedazos de tablas, latas y cartones» (p. 427) (224).

Le capitalisme avec ses industries et ses machines entraîne aussi la mort de l'artisanat et du petit commerce :

«Ya pasaron los tiempos en que los carpinteros eran como señor San José ; ahora, todo lo hacen a máquina...» (p. 432).

«Y por la competición de los *jonógrafos*, como el decía, ya que quien va a querer loro, gallina que come y no comestible, si ahora tiene el loro de cuerda...» (p. 435/36) (225).

Il y a aussi le problème de tous ceux à qui on a enlevé leurs terres :

«por culpa de esos malditos gringos que nos echaron de nuestras propiedades en la costa donde hoy luce Bananera...» (p. 401) (226).

Nombreux sont aussi ceux qui sont mécontents en raison des méfaits passés ou présents de la compagnie, de l'exploitation du pays et de l'union des classes dominantes locales avec les impérialistes nord-américains :

«Lo que le estoy diciendo está en boca de todo el mundo... que nos beneficie la platanera, beneficie como se benefician las reses...» (p. 379).

«Nobleza obliga... Tanto marqués y tanto conde, para terminar toda la familia y hasta el criado, de rodillas ante la platanera...» (p. 371) (227).

Les causes du mécontentement sont donc multiples : prolétarianisation, mauvaises conditions de vie et de travail, exploitation, manque de terres, lutte contre l'impérialisme et les classes dominantes. Cependant, malgré leur diversité, ces problèmes particuliers qui se posent au peuple sont liés à deux problématiques principales : la domination impéria-

liste et le capitalisme local. En outre, il existe un problème commun auquel tout le peuple se voit confronté : la répression dont la raison d'être est étroitement liée aux deux problématiques essentielles que nous venons de mentionner. Elle se présente sous deux visages.

Le premier est la répression indirecte, liée aux conditions économiques et au capitalisme local. Les pauvres manquent de véritables libertés, car celles qui existent ne sont que des libertés bourgeoises :

«En otro escrito «Libertad sin pan», seguía más de cerca el pensamiento de Marat, al sostener que la «libertad no puede existir para los que no tienen nada». Lo publicó en *Renovación Obrera*, y decía : «Los dueños de los periódicos se enriquecen, ¡ viva la libertad ! ; los hijos de los ricos se ejercitan en los ocios de la poesía y de la prosa, ¡ viva la libertad ! ; los comerciantes aumentan sus utilidades con la publicidad, ¡ viva la libertad ! » ; sólo el pueblo no puede repetir ese grito, porque tiene hambre, lo envilecen los andrajos y lo enmudece el hábito de soportar callado a los verdugos» (p. 433) (228).

Le second est la répression ouverte et directe, visant à maintenir le *statu quo* et à défendre les intérêts de la compagnie et des classes dominantes. Elle n'est pas seulement le fait des autorités et de l'armée mais aussi des valets de l'impérialisme se trouvant au sein du peuple (Don Sixto).

Quelles sont les réactions du peuple face à ces problèmes ? On retrouve les trois attitudes principales — servir, se résigner et se révolter — mais avec des nuances. Les deux premières ne sont pas présentées comme des attitudes figées mais à même de se transformer.

Premièrement, parmi les serviteurs il y a une différence entre ceux qui servent d'une manière volontaire — c'est le cas notamment de l'espagnol Don Sixto — et ceux qui ont fini au contraire par se mettre malgré eux au service des oppresseurs ; ainsi Juambo qui a été poussé à haïr les siens à cause de «l'histoire du tigre» (229). Si les premiers sont des serviteurs inconditionnels, les seconds sont capables de prendre conscience de leur condition et de participer à une lutte contre l'impérialisme dont ils ont été, eux aussi, les victimes ; c'est par exemple le cas de Juambo :

«Chos, chos, moyón, con...

No dijo más. No necesitó decir más. Aquellos sonidos lo explica-

ban todo. Un escalofrío helado y caliente recorrió la epidermis del Sambito» (p. 413) (230).

Deuxièmement, ceux qui se résignent à leur sort et acceptent la pauvreté le font d'abord en raison des petites consolations dont ils jouissent. C'est le cas de Juan Nepo, heureux malgré les dures conditions de travail et de vie. Cette attitude est aussi montrée comme la conséquence d'une certaine éducation et de la religion comme «opium» du peuple.

«En el hospicio tienen el mal de enseñar a ser humilde a la gente, y para mí la gente humilde es los más inútil que hay. Humildes y rezadores que es como decir haraganes» (p. 430) (231).

Cependant, si la misère est supportable, la répression elle ne l'est pas. L'exemple de Juan Nepo nous le montre. Aussi longtemps qu'il pouvait exprimer librement ses opinions, ce dernier ne se plaignait pas de son sort. Lorsqu'en revanche il faillit se faire assassiner par Don Sixto pour avoir osé critiquer la compagnie, les Cojubules et les patrons espagnols de celui-ci, il se révolta contre sa situation et ressentit un besoin vital de s'exprimer :

«El alivio de lo que se siente está en la palabra y el tenía que sacarse de dentro la cólera, la rabia, el susto, el disgusto....» (p. 384) (232).

Face à la répression, Juan Nepo se trouve devant le choix suivant : se laisser assassiner sans se défendre ou lutter. Ces deux attitudes correspondent respectivement à la réalité qu'il vit et au rêve qu'il fait. Dans les faits, Juan Nepo se laisse mourir comme un chien sans défense, tandis que dans son rêve, face au danger imminent de mort, il est capable de déployer un effort gigantesque pour sauver sa vie et il entrevoit même le triomphe de la révolte populaire : *el carruaje* des oppresseurs et la *carroza* du peuple (233).

«y et que más riesgo corría despertó y en el aire fuera de él, fuera del sueño, alcanzó a ver todavía la carroza formada y entre las caras de los ocupantes, se le grabó la de un lampiño achinado, hombre de media edad, que gritaba : ¡ Adelante, pueblo !... ¡ Adelante pueblo !... » (p. 390) (234).

Le rêve de Juan Nepo montre donc un désir de survivre et de lutter (235). Il montre aussi que la répression peut entraîner dans son sillage la révolte :

«Es triste estar preso pero es más triste estar muerto. De la cárcel se sale, y del cementerio, no» (p. 396) (236).

Nous avons à nouveau ici un exemple du réalisme magique de Miguel Angel Asturias. Les problèmes de la réalité sociale font irruption dans le domaine du rêve et le rêve à son tour influence la réalité. C'est ainsi que Juan Nepo, exalté par son rêve, accepte d'aider Tabío San et de se solidariser avec les travailleurs en grève.

En ce qui concerne la troisième solution — la révolte — les plus combatifs et les plus déterminés à lutter, ce sont les travailleurs. Ils ripostent par des actions concrètes : le personnel du restaurant s'unit contre les militaires nord-américains, les travailleurs de la côte atlantique continuent leur grève malgré les mitraillettes de l'armée. Parmi les individus qui représentent cette tendance, nous avons tout d'abord le personnage d'Anastasia, fille d'un petit producteur victime de la compagnie. Elle souhaite en effet ardemment reconquérir ses terres, mais son action est étouffée par la religion et se réduit souvent à une révolte verbale. En acceptant de se réconcilier avec son frère Juambo, elle montre cependant qu'elle est capable d'aller plus loin.

La plupart des raisons de ces révoltes tiennent donc à une oppression réellement et personnellement vécue. En d'autres termes, ces révoltes n'ont pas été incitées de l'extérieur. Elles ne sont pas nées de façon intellectuelle, à partir de l'adhésion à une certaine idéologie, ou par solidarité avec les couches défavorisées. Elles sont une riposte de ceux-là même dont l'existence et les conditions de vie sont directement attaquées et menacées. Cette dimension personnelle et existentielle de la révolte est fondamentale et nous allons la retrouver plus loin. Il y a cependant un personnage, Tabío San, l'un des héros du roman, dont la «conscientisation» et l'évolution politique se sont faites non seulement par le vécu, par la pratique, mais aussi d'une manière intellectuelle et théorique (influence des livres de la Révolution française, de Marat notamment). Tabío San est issu des couches populaires urbaines et a cotoyé la misère des bidonvilles. Il ne présente pas vraiment les caractéristiques d'un prolétaire, en tout cas si l'on prend en considération l'aspect intellectuel de ses écrits et de ses discours.

Il est le seul à avoir une vision globale de la lutte ; il est le plus conscient des problèmes que pose celle-ci et le plus lucide quant aux solutions et aux objectifs à atteindre. Ses revendications ne sont ni purement économiques, comme celles des travailleurs, ni purement politiques — être contre la répression — mais les deux à la fois :

«Libertad sin pan... la libertad no puede existir para los que no tienen nada» (p. 433) (237).

A la différence de Mayári qui, dans le *Pape Vert*, aspire à la liberté et se rallie aux petits producteurs pour lutter contre l'impérialisme, Tabio San appuie sa lutte sur celle des travailleurs et la dirige contre la dictature bourgeoise et la répression. Pour lui, il s'agit tout d'abord de «sauver l'homme». Seul une action collective permettra d'atteindre cet objectif et seuls les travailleurs peuvent être la force motrice de cette lutte :

«La hora llegará — dijo Sansur — la hora de recobrar la tierra o su valor. Por el momento, hay que salvar al hombre, hay que organizarse para poder luchar contra ellos, que son muy poderosos» (p. 424) (238).

D'après lui, plusieurs obstacles ont en effet empêché l'organisation et l'union du peuple. Dans les luttes passées, c'était tout d'abord l'orientation qui avait été faussée par le légalisme de Mayári. Il y avait en outre une tendance à s'appuyer davantage sur l'aide apportée par les classes dominantes que sur ses propres forces. Enfin, les moyens de lutte étaient surtout individuels ; il n'existait aucune lutte organisée et collective.

«... si hay organización, los sacrificios no son inútiles, como pasó con ustedes cuando les echaron de sus tierras para hacer las plantaciones ; individualmente se sacrificaron muchos, pero nada derivó...» (p. 422) (239).

La principale cause de l'échec des luttes passées était donc le manque d'organisation collective et cela ne manque pas de se répercuter sur les luttes présentes. En effet, en plus des obstacles externes, comme la répression, la division créée par Geo, la religion, etc, plusieurs contradictions internes empêchent le peuple de s'organiser. Tout d'abord, il n'y a pas d'objectif commun : certains veulent lutter

pour la terre, d'autres pour la liberté, d'autres parce qu'ils se sentent en danger, d'autres encore par désir de vengeance personnelle, etc. Par ailleurs, si l'argent a effacé, parmi les classes dominantes, les divisions raciales en Indiens, Espagnols et métis, les préjugés raciaux à l'égard des Indiens — vestiges du colonialisme — subsistent encore au sein du peuple et tendent à le diviser. Que l'on pense par exemple à Don Sixto, aussi pauvre que les Indiens, qui se croit pourtant supérieur à eux en raison de son origine espagnole. Enfin, comme le souligne Tabío San, il manque à la lutte une dimension et un sens historiques qui perpétuent dans le présent et le futur la mémoire des martyrs et des victimes des luttes passées.

«Y como aquí no hay memoria de padres a hijos, diezman una generación y con la misma impunidad diezman otra, y otra...» (p. 420) (240).

Ainsi, à l'exception des travailleurs de la côte et de Tabío San, le peuple est très divisé et sans orientation claire. Tabío San s'efforce de montrer des solutions nouvelles et de rallier tout le monde à ses propositions. La lutte menée dans le passé par Chipó et Mayári était basée sur une revendication spécifique partielle, relative aux moyens d'existence. Elle visait à défendre les terres. Elle était en outre dirigée par un leader qui pouvait disparaître. En comparaison, la lutte organisée, préconisée par Tabío San, a une orientation plus globale et plus générale. Elle vise tout d'abord à défendre l'existence même de l'homme : la vie. En outre, elle ne dépend plus du pouvoir d'un individu mais repose sur la force de tous :

«Chipó Chipó hablaba de no dejarse arrebatar las tierras ; Sansur, de no dejarse arrebatar al hombre. Chipó se perdió en el río Montagua, y toda la lucha se frustró, como una sombra. Tabío San podía desaparecer él, sin que nada se perdiera, porque otros quedaban en su puesto» (p. 423) (241).

Pour mettre fin à la désorganisation et aux divisions, Tabío San essaie de constituer un front uni de tous les mécontents en les appelant à se solidariser avec la lutte des travailleurs en grève. Compte tenu du manque de sens historique des luttes, il remet en honneur le fameux cri de guerre des victimes passées :

«Chos, chos moyón con... donde se decían aquellos sonidos, el suelo quedaba mojado de lágrimas, de sudor, de sangre en movimiento como si perpetuamente bajara de las heridas» (p. 419) (242).

Stylistiquement, l'auteur lui-même semble prendre à son compte cette volonté de perpétuer le passé dans la mémoire des gens et de dénoncer dans le présent les crimes de la compagnie à travers le cri-leitmotiv d'Anastasia : «*ya se están mamando otra vez los gringos*», et par les répétitions fréquentes des événements passés (243). Plusieurs exemples de répétitions aux fins de dénonciation, peuvent être cités : l'histoire de l'héritage, celle de l'ouragan conjuré par Hermenegilo Puac, celle du tigre... ; le plus frappant est toutefois celui de la spoliation des terres des mulâtres par Geo Maker. L'événement est vécu à travers Anastasia, Juambo et d'autres personnages mais il est aussi mis en rapport avec le fait que le «*chos, chos, moyon con*» est devenu le mot de passe et le cri de guerre des grévistes et des organisations clandestines. Peut-être est-ce aussi de cette manière que l'on peut comprendre d'un côté l'obstination de Juambo à vouloir venger son père — une victime du passé — et de l'autre, le conte populaire des yeux des enterrés dont la signification vise en effet à perpétuer ce sens historique des luttes : les yeux des enterrés se fermeront seulement quand le jour de la justice arrivera. En outre, c'est peut-être dans cette volonté de dénoncer et de développer une dimension historique que se trouvent toute la signification et la portée de la trilogie. En effet, si l'on considère les trois volumes de la trilogie dans leur ensemble, ils forment une sorte d'épopée historique où se trouvent mêlés des faits réels et fictifs, allant depuis la pénétration de l'impérialisme jusqu'à sa chute. D'un côté on trouve une analyse de tous les moyens de domination et de l'autre une analyse de tous les moyens de lutte du peuple. Ainsi sont mises en évidence les causes et racines historiques des problèmes de l'époque et même d'aujourd'hui, et sont dénoncés dans le présent les crimes du passé.

Enfin, la dénonciation n'apparaît pas seulement dans ces œuvres mais aussi dans toute la partie «engagée» de l'œuvre de Miguel Angel Asturias. En effet, comme l'auteur le dit lui-même à propos de son engagement politico-littéraire, l'un de ses buts principaux est la dénonciation :

«Coloco ese compromiso en el terreno del testimonio, la denuncia y la protesta, buscando plantear los problemas del hombre en relación con la vida, la muerte, la libertad. El latinoamericano es un autor invadido por los sucesos de la realidad circundante. Si quisiera estar en su torre de marfil lo sacaría de ella nuestra tremenda realidad, nuestros problemas vitales : seres humanos descalzos, hambrientos, sin todo. Esto no se puede callar, y la denuncia adquiere por eso una significación política» (244).

Historiquement, nous retrouvons dans cette partie l'explication des causes des révoltes populaires de 1944 : la prolétarianisation, le problème du logement, le problème de la terre mais surtout l'aspiration à la liberté et à l'instauration d'un régime démocratique face au régime dictatorial et répressif d'Ubico (245). La revendication de liberté fut au début le principal facteur du mouvement de 1944 ; elle venait surtout des classes moyennes et de la petite bourgeoisie intellectuelle (246), influencées par l'exaltation des libertés pendant la Deuxième Guerre mondiale. En effet, sous le régime d'Ubico, les intellectuels furent persécutés et la plupart avait dû s'enfuir en Europe ou aux Etats-Unis. Remarquons que dans le roman, le héros, Tabío San, bien que persécuté, a préféré rester dans le pays au lieu de fuir. Cela peut être interprété de deux façons, soit que Miguel Angel Asturias mette en cause et condamne implicitement tous ceux qui, comme lui, ont choisi le chemin le plus facile de l'exil, soit qu'il exprime ici la vision du monde de la petite bourgeoisie radicale de gauche qui a osé militer malgré tout et qui condamne la fuite de certains intellectuels. Cette dernière interprétation montre le décalage qui peut exister entre les idées de l'homme dans sa vie quotidienne et celles de l'écrivain dans son œuvre.

La structure de cette partie montre aussi que le problème principal de l'époque était le manque d'unité et d'objectif commun. En effet dans le front anti-ubiquiste il y avait des mécontents de diverses catégories, depuis ceux qui voulaient seulement prendre le pouvoir jusqu'à ceux qui voulaient défendre véritablement les intérêts populaires et la liberté. Cependant, si dans la réalité le mouvement de 1944 a été déclenché et dirigé par la petite bourgeoisie (les maîtres d'école et les jeunes officiers), dans les *Yeux des Enterrés* le mouvement débute par la grève des travail-

leurs et ce sont eux qui sont considérés comme la force motrice de la lutte. Ce décalage indique que l'auteur et le groupe qu'il représente aspirent à une direction prolétarienne et non petite bourgeoise de la lutte. Dans la vision de l'auteur, il y a donc une volonté de rectifier le cours de la lutte et de mettre celle-ci sous la direction du prolétariat.

### 3.4. «Les problèmes des Indiens ; l'attentat terroriste et l'organisation de la grève générale» p. 442-628.

Si la partie précédente traitait surtout des problèmes dans les villes et au sein des couches populaires urbaines, cette troisième partie des *Yeux des Enterrés* est beaucoup plus axée sur les problèmes de la campagne et des régions de montagne, peuplées principalement d'Indiens. Ces problèmes sont traités en étroite liaison avec les deux questions fondamentales qui sont l'impérialisme et la dictature d'une part, les problèmes d'organisation du peuple d'autre part. En effet, loin d'épargner ces régions, le capitalisme et le régime dictatorial en ont développé et accentué les différents problèmes, notamment celui des Indiens.

C'est par le cas d'une jeune institutrice, Malena Tabay, qui a été obligée d'aller enseigner dans le petit village indien de Cerropom, perdu dans les montagnes, que nous entrevoyons la contradiction ville-campagne. Comparée au luxe, aux richesses et au développement moderne de la ville, la campagne est bien démunie, misérable, archaïque, stagnante et loin du progrès. Ce n'est pas seulement sur le plan économique que la campagne est défavorisée mais le fossé entre la ville et la campagne engendre aussi un problème sur le plan de la culture et de l'éducation. Par exemple, les maîtres d'école venant des villes refusent généralement à s'adapter. Par conséquent, l'éducation n'y est pas toujours assurée et l'analphabétisme y est très répandu.

«Y tiene razón. Gente tan fina traída aquí para enseñar a estos hirsutos. ¡ Sea por Dios ! Por eso no duran las profesoras. La última que vino se frunció el día que llegó y se fue fruncida. A mí — decía — no me han educado para esto... !» (p. 459).

«Al sólo darse cuenta que venían a enterrarse en estos montes sin pasado, presente ni porvenir, se fueron más corriendo que andando» (p. 461) (247).

Par ailleurs, le capitalisme, la monoculture et la concurrence des produits étrangers ont contribué à étouffer l'artisanat et à réduire les cultures de subsistance qui sont les principaux moyens d'existence des Indiens. Privés de ces moyens d'existence, certains Indiens émigrent pour aller s'embaucher dans les plantations et les fermes où ils sont durement exploités. Ceux qui restent sombrent dans la misère et l'oisiveté pour ne plus s'intéresser qu'à ce qui concerne leur subsistance et leur survie. Le cas du vieux Popoluca montre l'agonie que vivent ces gens :

«aquí la desocupación es de las clases sociales que, por no tener estímulo, no les interesa trabajar, que trabajan para comer ; sólo que ahora, como están aprendiendo a no comer...» (p. 474) (248).

En outre, privé des activités agricoles et artisanales qui marquaient et déterminaient le cycle de son temps et son calendrier, l'Indien a perdu sa notion du temps, intimement liée à la production agricole. Celui-ci est devenu pour lui insignifiant, inexistant et immobile :

«Uno es y existe sin tiempo en estos cerros... uno es aquí : un sar sin tiempo...» (p. 460-61)

«El tiempo aquí no cuenta, no existe» (p. 463) (249).

Cette notion d'inexistence du temps a été bien décrite par Luis Cardoza y Aragón :

«L'Indien manque de notion schématique du passé si ce n'est en relation avec sa douleur. Il ne vit ni dans le passé ni dans le présent mais dans un temps étranger à nous, propre, douloureux et rituel. Il ne se connaît pas et ne se reconnaît pas dans ses grandes créations. Si on l'emmène dans un musée d'archéologie ou si on parle avec les habitants qui se trouvent près des ruines, ils nous disent que ce sont «les œuvres des anciens» comme des créations qui leur sont étrangères, grecques ou babyloniennes» (250).

A propos du manque de la notion de futur, citons encore Sergio Ramírez :

«Les Indiens analphabètes du Guatemala refusent de donner l'Incaparina à leurs enfants -- dit un rapport scientifique -- un supplé-

ment diététique qui à raison de trois *centavos* par jour leur assurait de notables améliorations de leur santé pendant une période de deux ou trois ans. Une majorité des réponses données à l'enquête indiquent que les Indiens n'ont pas un concept d'espérance de vie qui dépasse cinq voire même un an. Certains répondirent qu'ils pouvaient seulement envisager le futur en termes d'une semaine tout au plus, mais la grande majorité l'envisageait en termes d'un ou de deux jours» (251).

La notion d'inexistence du temps chez l'Indien peut s'expliquer par le fait que son futur est précaire à cause du système, que son présent n'est déterminé qu'en relation avec la lutte pour subsister dans l'immédiat et que son passé a été détruit par la Conquête. «La momification de la culture — écrit Frantz Fanon — entraîne la momification de la pensée individuelle» (252).

L'on retrouve dans ces pages une allusion faite par Malena à la colonisation comme cause tant historique qu'actuelle du problème indien. C'est la colonisation qui a ruiné la civilisation et le système économique et social des sociétés indiennes. Elle représente une coupure fatale dans leur histoire (253). C'est ce que Malena exprime dans le passage qui suit :

«El atraso de estas poblaciones se debe, entre otros factores, a que a la mayoría de sus habitantes se les cortó el tiempo de sus calendarios y no se cuidó de incorporarlos al nuestro, y así fue como se quedaron, sin calendario, fuera del tiempo» (p. 475 (254)).

Ainsi, c'est la domination d'abord coloniale puis impérialiste qui a transformé la campagne en des régions «sans passé, présent ni avenir».

Cette situation désespérée ne suscite cependant pas de réaction générale et concrète de la part des Indiens qui ne s'efforcent même pas de chercher une solution. Il règne au contraire une grande passivité et un fatalisme conduisant à penser qu'il est impossible de changer quoi que ce soit dans ces régions. Ceux qui se révoltent, comme par exemple les élèves de Malena qui réclament des contrats de travail, finissent vite en prison.

Les solutions préconisées ne viennent pas des Indiens eux-mêmes mais de l'extérieur, des *ladinos*. C'est ce qui ressort par exemple d'une discussion qui oppose le curé du

village, les maîtres d'école Guirnalda et Malena et l'officier Juan Pablo Mondragón sur le thème de l'intégration des Indiens à la «civilisation». Malgré toutes les divergences qui les séparent, tous sont d'accord sur le fait que les Indiens ne sont pas des êtres «civilisés». De là à les accuser d'être à l'origine même du retard du pays il n'y a qu'un pas. Ce pas est franchi par le professeur Guirnalda :

«El peso del tiempo muerto que por ellos arrastramos, reduce a cero todas nuestras posibilidades de progreso» (p. 476) (255).

L'Eglise, représentée par le père Santos, est indifférente à ce problème et n'offre aux Indiens comme consolation que le paradis. Les autres participants à la discussion sont divisés sur la question de l'intégration. Malena et Tabío San proposent d'insérer les Indiens dans la production pour les arracher à leur misère et combattre le chômage. Le professeur Guirnalda pour sa part veut laisser les Indiens tels qu'ils sont sous prétexte qu'ils seraient heureux ainsi. Notons que la position de Malena et de Tabío San, bien que teintée par la vision *ladina* de «civiliser les Indiens» et basée sur l'idée très répandue de leur passivité, ne reflète pas exactement l'idéologie officielle qui vise à acculturer et prolétarianiser les Indiens (256). Elle tend bien plutôt à améliorer leurs conditions de vie en leur rendant leurs moyens de travail traditionnels — la terre et l'artisanat. Remarquons que cette solution est quelque peu utopique si la redistribution des terres et la réhabilitation de l'artisanat ne visent qu'à provoquer l'établissement de petits propriétaires individuels, car, la concurrence des grandes entreprises industrielles et agricoles capitalistes provoquerait bien vite leur ruine.

Cependant, mis à part l'enseignement dispensé par Malena, il ne se dégage aucune solution concrète au problème indien. Ni les personnages du roman ni l'auteur n'en proposent. La raison en est, comme le dit plus loin Tabío San, que sa résolution n'est pas prioritaire pour le moment. Ce qui est prioritaire, c'est la nécessité de s'organiser et de «sauver l'homme».

«La (zona) de los indios, a los que hay que devolverles la tierra, pero eso es otro problema. Ahora se trata de movilizar a la gente para la huelga, y unos irán por el pan y otros por la libertad...» (p. 626/27) (257).

Cela signifie que pour Tabío San le problème indien est un problème particulier qui est lié à la situation générale de tous les être opprimés et que sa résolution ne se fera qu'après la victoire sur l'impérialisme et le régime dictatorial (258).

En effet, le régime dictatorial étend ses tentacules et fait sentir son influence jusque dans ces villages de montagne perdus. Les élèves de Malena sont envoyés en prison ; ceux qui n'ont pas de *boleto de vialidad* sont engagés de force dans les travaux publics ; les *ganaderos* ont obtenu du gouvernement le droit d'enterrer vivants les *peones* qui réclament des augmentations de salaire. En réaction, se développe chez les gens du village une révolte collective, occulte et secrète. Cayetano Duende par exemple aide les persécutés à s'enfuir par des chemins souterrains. Tout le monde le sait dans le village mais personne n'en souffle mot :

«En Cerropom todo se sabe, pero es oculto, señorita, secreto es» (p. 542) (259).

A la suite de l'attentat manqué contre la vie du président, mené par Juan Pablo Mondragón (qui n'est autre que Tabío San déguisé en officier), la répression s'abat plus encore sur le village. C'est à partir de cet événement que l'auteur présente le problème de la dictature et établit un lien structurel entre ce qui se passe dans ces régions et le reste du pays. Pour combattre la dictature, Juan Pablo Mondragón a accepté de participer à un attentat contre la personne du dictateur lui-même. Son vrai but n'est cependant pas de liquider physiquement cette personne, mais le mythe que le pouvoir charismatique du dictateur a réussi à créer. Il était persuadé qu'en tuant «*la fiera*», comme il l'appelait (260), il ferait disparaître le mythe du dictateur, être omnipotent, invincible et terrifiant :

«Y (entre) el público que vuelve la cabeza, suspenso y admirado, descende el «infinitamente jefe» (...) el «infinitamente poderoso» (...) el «infinitamente sabio» (...) ¡ Ja..., ja..., ja... ! oyóse la carcajada de infinito desprecio del «infinitamente grande» por los infinitamente pequeños y a los ojos del guardián, en cuyas manos de carcelero de fieras tintineaban las llaves, lo sacudía el pánico, creció hasta agigantarse la figura del omnipotente que avanza hacia

la jaula impertérrito, entraba y, mientras todos los demás temblaban de miedo, acariciaba al tigre, sin inmutarse...» (p. 572/73) (261).

Il parviendrait même à «faire trembler les bêtes féroces du jardin zoologique» (262).

Ce mythe a provoqué chez beaucoup de gens une peur qui les immobilise et les empêche de réagir contre le régime répressif :

«... éste, como todos los gobiernos de fuerza, cree que prestigio y sembrar el terror es la misma cosa, y no hay nada que aterrorice, que acobarde más que la muerte» (p. 535) (263).

Cela peut rappeler l'image de la dictature dans *Monsieur le Président*. Le tyran fait régner autour de lui une atmosphère de terreur qui paralyse les personnages, les rend impuissants et anéantit leur personnalité humaine. Dans cette ambiance infernale (emploi de la force brutale, tortures, assassinats, emprisonnements arbitraires, etc.), les rares fois que le dictateur apparaît, il est présenté comme un personnage énigmatique, mystérieux et qui inspire la crainte et la terreur. Selon l'auteur, il est comme une sorte de survivance de l'homme-mythe (264) :

«de l'être supérieur (car c'est cela, en fait) celui qui remplit les fonctions de chef tribal dans les sociétés primitives, oint par des pouvoirs sacrés, invisible comme Dieu, car moins physiquement il apparaît, plus mythologique on le considérera» (265).

Pour Luis Harss, le mythe du dictateur est mis en évidence par le fait que Miguel Angel Asturias a associé la figure du tyran à celle du dieu Tohil des Quichés dans le chapitre intitulé «la danse de Tohil» (266).

Signalons que la peur et la terreur provoquées par la dictature sont présentées ici d'une autre manière que dans les deux autres romans et que le procédé stylistique se rapproche davantage de celui utilisé dans *Monsieur le Président*. Les effets sont décrits à travers leurs répercussions sur la psychologie et les sentiments des personnages. C'est ce que montrent par exemple la peur morbide du curé et du professeur Guirnalda d'apparaître comme les complices de Juan Pablo Mondragón, ou l'état d'âme de Malena quant elle apprend que ce dernier est recherché «mort ou vif» par la police, ou encore ses cauchemars sur la torture :

«El verdugo que me mantenía en vilo me dijo : ¡ Voy a soltarlo y en sus manos está que este hombre viva o muera. Si usted logra sostenerle de los pies. no se ahorcará ; si no, pronto será cadáver !... (...) Pero las fuerzas empezaron a faltarme, se agolpaba la sangre en mi cabeza, la cuerda atada a mis pies me cortaba los tobillos, llenaba mi boca un vómito amarillo y sentí tu estertor..., tus pies se balanceaban lejos de mis manos en el vacío...» (p. 622) (267).

Cependant, l'attentat contre la personne du tyran n'apparaît pas comme une solution véritable, radicale et populaire. Ceux qui y avaient participé avec Juan Pablo Mondrago avaient des privilèges à défendre et ne voulaient donc pas de changement structurel. Au contraire, ils craignaient une révolte populaire. :

«sino porque operaba con gentes que no comprendían que mejor que acabar con la *fiera* era alzar al pueblo para cambiarlo todo de raíz ; y digo mal, no era el que no comprendieran, comprendían demasiado y no se les ocultaba que, en una revuelta popular, ellos también peligraban, sobre todo sus intereses...» (p. 570) (268).

Cette action terroriste n'est justifiée par Tabío San que dans la mesure où elle vise à détruire le mythe du dictateur invincible. Pour le surplus, elle ne peut aboutir, dans le meilleur des cas, qu'à une révolution de palais sans entraîner de changement à la base.

C'est ainsi que face à l'échec de ce moyen de lutte direct, ouvert et partiel qu'est l'attentat terroriste, Tabío San en vient à comprendre qu'il faut adopter d'autres méthodes, plus clandestines et plus radicales : des méthodes de longue haleine qui s'appuient fermement sur les masses. Il décide alors d'aller travailler comme peón dans les plantations bananières.

Le chemin qui mène à la victoire est en effet long, pénible et rempli d'obstacles, comme le montre allégoriquement la longue marche de Malena et Cayetano Duende à travers les chemins souterrains pour arriver à la *Caverna Viva*. Ils ont choisi l'itinéraire le plus long et le plus difficile mais qui présente le moins de risques de se faire découvrir.

Cependant, la prise de conscience de Tabío San ne s'est pas faite de manière intellectuelle. De nouveau, nous voyons ici que c'est à partir d'un contact direct et personnel avec la réalité que s'opère chez les personnages de Miguel Angel

Asturias une véritable prise de conscience des vrais problèmes et de leurs solutions. «C'est l'être social qui détermine la conscience sociale» disait Lénine (269). C'est en travaillant dans les plantations bananières que Tabío San a compris tout d'abord l'inutilité de l'attentat terroriste et le lien étroit qui unit la dictature à l'impérialisme. C'est là aussi qu'il «découvre» la véritable arme à utiliser : la grève :

«Hundido en la babazón podrida de los esterros, entre el agua salada, como una de los raíces de ese gran manglar humano que son los trabajadores de la Platanera, te sentías contento, porque habías tocado en el fondo y a través de una red infinita de sufrimientos humanos, en la plantación bananera, la raíz más profunda de la dictadura. Dictadura se te hizo evidente que era inseparable de frutera, consustanciales. Derrocar a la fiera militar de turno dejando a la frutera intacta, era engañarse, y atacar a la compañía con el dictadorzuelo encima, era imposible. Había que acabar con los dos al mismo tiempo...» (620) (270).

En s'appuyant fermement sur les travailleurs, en recourant principalement à la grève et en s'attaquant à la fois à la compagnie et à la dictature, la lutte prendra ici une envergure et un aspect tout différents de l'attentat et de toutes les autres formes de lutte dont nous avons parlé auparavant :

«Nada tiene que ver con un complot, asonada o movimiento militar — me decías —. Es completamente otra cosa. Un complot, una asonada, un movimiento hecho por militares, aunque vaya contra la dictadura, es como parte de ella, cae en cierta forma dentro de lo militar y lo policial. Una huelga, no, una huelga revolucionaria, como la que nosotros planeamos, nada tiene que ver con polizontes y chafarotes que por insurreccionados que parezcan, siguen en el fondo siendo lo que son, representantes natos de la opresión del pueblo. Una huelga es todo lo contrario, no forma parte de la máquina estatal y rompe con el orden establecido...» (p. 618) (271).

Le but visé par Tabío San n'est pas seulement d'organiser un secteur isolé de la population mais toutes les couches sociales susceptibles de se rallier au peuple. Il doit faire en sorte que tout le pays — les villes, les côtes aussi bien que la campagne — participe à la grève générale.

Une telle organisation se heurte à d'innombrables problèmes. Aux obstacles dont nous avons déjà parlé — la religion comme «opium» du peuple, la division entre Indiens et non-Indiens — s'ajoutent d'autres obstacles non moins importants.

Il y a d'abord la division entre les villes et la campagne qui fait que certains paysans préfèrent s'engager dans un mouvement paysan que se rallier à une grève générale. Au surplus, il est particulièrement difficile d'y faire participer les éléments bourgeois progressistes, les avocats, médecins, commerçants et *hacendados* qui, même s'ils luttent contre la dictature, adoptent une attitude hésitante face à une révolte populaire; face à un mouvement ouvrier qui veut tout bouleverser et qui les menace donc directement dans leur position sociale :

«Eso de huelga me huele mal – decía otro – me huele a cosa de obreros» (p. 604).

«Eso sería el comienzo de la anarquía en el país. Todo el mundo va a querer meter las manos... Todos van a sentirse con derecho de mandar... Eso de huelga es socialismo (...). Un movimiento así se sabe dónde comienza, pero no dónde acaba...» (p. 605) (272).

Ceux qui se rallient à la lutte ne le font souvent que pour sauvegarder leurs libertés, sans grande conviction ; en dernière analyse, Tabío San ne trouve pas en eux une aide véritable.

La priorité accordée aux problèmes individuels par rapport au problème collectif constitue aussi un obstacle, d'ordre idéologique cette fois. Il apparaît que les petits soucis personnels empêchent en effet de voir les problèmes essentiels et entraînent un certain état d'inconscience, de fuite aussi. C'est le cas par exemple, au début, de Malena et de Tabío San eux-mêmes qui, perdus dans leur histoire d'amour et de jalousie, ne se rendent pas compte du danger de mort qui les menace. Que Tabío San soit tranquillement absorbé à déchiffrer la signification de la lettre «y» du journal de Malena alors qu'il est recherché par la patrouille est un exemple typique cette inconscience. C'est le cas aussi de Juan Nepo qui, craignant pour la vie de son neveu, a décidé de ne plus soutenir Tabío San et de se désolidariser de la lutte. Dans l'attitude de Juambo qui s'entête à vouloir venger d'abord son père avant de se rallier à la grève générale, on retrouve également ce point de vue qui consiste à faire primer l'individuel sur le collectif.

Il y a enfin des problèmes d'ordre économique et matériel qui ne sont pas sans influence sur le plan idéologique : il manque de l'argent pour faire de la propagande et de l'agitation parmi les masses et il n'y a pas de syndicat qui défendrait résolument les intérêts véritables des travailleurs :

«Las otras noticias e informes sobre sociedades de auxilios mutuos, gremios y federaciones fraternales que daban fiestas el Día de la Patria o cuando cumplían años de fundadas, no cambiaban de tono. La única solidaridad obrera visible y efectiva era la de los llamamientos en casos de muerte para sufragar los gastos del entierro del socio fallecido y ayudar a los herederos. Auxilios mutuos... Auxilios postumos... Apagó el quinqué... Tenía razón Malena... Luchar en esas condiciones era como querer sacar fuego de la ceniza...» (p. 597) (273).

Pour parer à tous ces problèmes, Tabío San mise essentiellement sur les conditions subjectives — l'existence d'un mécontentement général — permettant de créer un large front uni qui réunirait tous les opposants :

« ; Tienen hambre de libertad, Judasita; y otros hambre de que no han comido, y otros hambre de poseer la tierra !  
A cada cual le va dando mielita » (p. 601) (274).

En outre, Tabío San et ses camarades installent secrètement une imprimerie, convaincus que son utilisation sera plus efficace que le recours aux armes et que pour mettre un terme à la désorganisation du peuple, l'éducation politique à travers la propagande et l'agitation est plus importante que la lutte armée :

«Estos volcancitos de plomos van a hacer más estragos que una ametralladora» (p. 596) (275).

Pour ce qui est de la contradiction qui oppose l'individuel au collectif, Tabío San et Malena avancent une nouvelle conception. Contrairement à Juan Nepo par exemple qui, par amour de son petit-fils, a refusé de mourir dans la lutte et qui par la suite s'est fait écraser par un camion, ils sont devenus porteurs de nouvelles valeurs qui les conduisent à faire primer la lutte sur leurs problèmes personnels et à mourir pour leurs idées.

« ¡ El pellejo, no !... — interrumpió Juan Pablo — esto..., esto que se llama pellejo, no, sino mis ideas, y con tal de salvar mis ideas, no digo los dientes, los ojos dejo que me saquen ! » (p. 567/68) (276).

Au lieu de considérer l'amour comme une fuite, comme un moyen de se détacher des problèmes sociaux, ils développent la conception d'un amour véritable qui est lié à la lutte et qui y pousse à son tour :

« ¡ Tú lo has dicho, Maten ! El verdadero amor participa de la conquista futura del mundo en la medida en que transpone los umbrales de lo personal y se convierte en el motor que nos impulsa a luchar por que ese estado visionario se torne realidad... » (p. 482) (277).

Enfin, il y a aussi un autre élément qui est favorable à la lutte : c'est la probabilité que les troupes nord-américaines n'interviendront pas aux côtés du dictateur en cas de déclenchement de la grève :

« ... pues sería contradictorio que mientras sus mejores hombres mueren en los frentes de batalla de Europa, Asia y Africa, por la libertad y la democracia, fueran a prestar en un país de América abierto apoyo con sus armas a un gobierno que es la negación de todo lo que ellos defienden » (p. 626) (278).

Ainsi, malgré les nombreuses contradictions au sein du peuple et malgré les multiples conditions défavorables à la lutte, il existe une condition subjective favorable — le mécontentement général —, une condition externe positive — la non-intervention probable des troupes américaines — et un début de propagande et d'agitation politiques promu par une minorité agissante qui dirige le mouvement, décidée à lutter et dotée d'une stratégie et d'objectifs clairs.

L'importance donnée par l'auteur au problème des Indiens et à leur « intégration » est un reflet de la situation objective. Les Indiens forment en effet plus de la moitié de la population guatémaltèque. L'origine du problème des Indiens remonte à la colonisation, il s'est aggravé avec l'avènement de l'impérialisme et il n'est pas résolu encore. L'idéologie de l'intégration et de la « ladinisation » a prédominé, même pendant la révolution de 1944, et elle est encore dominante de nos jours. L'auteur des *Yeux des Enterrés* exprime cependant une vision différente de cette idéologie

officielle qui tend toujours à isoler les Indiens et leurs problèmes de la lutte générale (279) : il ne s'agit pas d'assimiler les Indiens, mais de leur rendre leurs anciens moyens de production ; leur problème ne sera résolu qu'après la chute de la dictature et l'échec de l'impérialisme. Remarquons que Cesar Montes, dirigeant des Forces Armées Révolutionnaires (FAR) parle aussi en quelque sorte dans ce sens :

«Le problème paysan dans notre pays se décidera avec l'intégration des Indiens, à travers la lutte, à la vie nationale» (280).

Il en va de même de l'attentat terroriste et du complot qui étaient des moyens de lutte très courants, y compris dans le mouvement anti-ubiquiste de 1944. En montrant la nécessité d'une liaison étroite entre la lutte contre la dictature et celle contre l'impérialisme, l'auteur critique donc indirectement cette tendance au coup d'Etat qui ne fait que remplacer un dictateur par un autre, dans un vase clos dont les masses sont singulièrement absentes, et ne la justifie que dans la mesure où elle sert à détruire un mythe (281).

En effet, le pouvoir charismatique et l'aurole du mythe qui entoure le personnage du dictateur correspondent aussi, dans un certain sens, à la réalité. On dit par exemple qu'à la mort d'Ubico, les gens n'ont pas voulu croire à cette mort, tellement ils étaient convaincus qu'il était immortel. Même devant son corbillard, ils étaient persuadés que l'on avait mis quelqu'un d'autre à sa place (282).

Par ailleurs, l'un des grands défauts du mouvement de 1944 est d'avoir négligé l'importance de la lutte idéologique. Le parti communiste guatémaltèque (PGT) par exemple a failli à cette tâche nécessaire pour mener la révolution, en négligeant de diffuser et de faire pénétrer la théorie à la base pour transformer la lutte spontanée des masses en lutte consciente (283).

Enfin, le fait que les protagonistes principaux de la lutte sont des ouvriers agricoles nous rappelle la structure sociale et économique très particulière du Guatemala (284). En effet, ce n'est pas la classe ouvrière industrielle qui joue le rôle moteur de la lutte, mais bien les travailleurs des plantations — les ouvriers agricoles. A cause notamment du faible

développement des industries et du caractère «inachevé» du capitalisme guatémaltèque, la classe ouvrière urbaine à peu d'importance numérique, peu d'impact et se trouve dans une situation «privilegiée» par rapport aux autres couches populaires, notamment à cause des salaires plus élevés et de la stabilité de l'emploi.

Il s'agit là d'un point important. En effet, la détermination de la force principale de la révolution a été et est toujours un sujet de polémique parmi les organisations et les «spécialistes» de l'Amérique Latine. Certains, comme le PGT, appliquent la théorie marxiste d'une façon dogmatique et affirment que ce sont les ouvriers industriels seuls qui constituent cette force. D'autres pensent que le mouvement de libération doit être fondé sur la paysannerie car celle-ci forme la grand majorité de la population (285). D'autres encore soutiennent que ce sont les ouvriers agricoles des grandes entreprises capitalistes qui doivent être l'élément moteur (286). Nuançant tous ces points de vue, Ricardo Ramírez soutient que la classe ouvrière, bien que réduite et relativement privilégiée, est la classe la plus révolutionnaire. Mais il ajoute immédiatement que la campagne est la source la plus riche d'énergie sociale pour la révolution et que ce sont les paysans et non le prolétariat agricole qui constituent la principale force révolutionnaire. Pour cette raison, le noyau de la révolution doit être l'alliance des ouvriers et des paysans. Il fait donc une différence entre la notion de force principale (la paysannerie) et celle de force motrice (la direction prolétarienne) (287).

Il nous semble qu'en prenant comme protagonistes principaux les ouvriers agricoles, Asturias les considère comme la force motrice du mouvement. Sa vision reflète donc la situation concrète de la structure sociale guatémaltèque, sans abandonner pour autant le concept marxiste de la direction prolétarienne. En effet, au même titre que les ouvriers industriels, les ouvriers agricoles font aussi partie du prolétariat. Ils sont concentrés dans les plantations — agriculture capitaliste moderne — ils sont privés des moyens de production, ils vendent leur force de travail et ils produisent aussi de la plus-value (288). Leurs revendications sont celles de la classe ouvrière : travail, salaires, garanties sociales

ainsi que propriété collective et non pas privée des moyens de production.

### 3.5. «La décadence de l'impérialisme, la chute de la dictature et l'ouragan des travailleurs» p. 628-966.

A partir de ces pages jusqu'à la fin du livre, l'action principale se déroule à Tiquisate dans les plantations de la côte sud. A part un petit saut aux Etats-Unis pour assister à la mort de Geo Maker et un autre à la capitale, juste après le triomphe des travailleurs, le lecteur ne quitte plus le monde des plantations et c'est à partir de celui-ci qu'il assiste aux événements qui ont lieu ailleurs. Les plantations constituent le lieu de convergence de la plupart des personnages principaux et forment un monde où se retrouvent toutes les classes et groupes sociaux déjà entrevus. A la différence de *Viento Fuerte* où l'on assistait à la lutte des petits producteurs contre la compagnie, et du *Papa Verde* marqué surtout par la domination totale de l'impérialisme sur le peuple où l'action tournait autour des petits producteurs enrichis — les héritiers — ici, le conflit principal oppose les *peones* des plantations et la compagnie. Rappelons que ce conflit apparaît dès les premières pages de l'œuvre à travers la lutte des travailleurs du restaurant contre les soldats nord-américains et à travers la grève des travailleurs du nord. Parallèlement à ce conflit dans les plantations se déroule dans la capitale un important mouvement de masse qui revendique la liberté. Par ailleurs, la structure sociale dans les plantations ne consiste plus en une nette division entre d'un côté la compagnie, ses complices et ses appareils de domination — la police, la presse, les autorités, l'armée, etc. — et de l'autre, la masse compacte du peuple. Non seulement il existe une classe intermédiaire, «la classe moyenne» qui oscille entre les deux camps, mais en outre tous les appareils sont traversés par ce conflit principal.

Tout d'abord se détache du peuple le groupe des *peones* qui pour la première fois sont présentés d'une manière plus précise — ils ont des noms, ils expriment leurs idées, leurs sentiments et ne forment plus une masse compacte reléguée à l'arrière-plan comme dans les deux autres romans. A la

tête de ce groupe il y a un groupe d'individus — dont certains sont des *peones* — organisés clandestinement. Ils sont les dirigeants du mouvement et de la grève générale et forment un noyau révolutionnaire de militants plus avancés politiquement et idéologiquement. Politiquement, leur objectif final n'est pas seulement la grève générale et la libération nationale mais, comme le dit leur leader Tabío San, «l'instauration d'un pouvoir ouvrier et paysan». Munis d'une expérience politique et capables de faire une analyse concrète de la situation et de la lutte, ces gens ont placé la lutte au-dessus de tout et sont décidés à se sacrifier pour la cause qu'ils défendent. C'est ainsi que leurs sentiments, valeurs et vision du monde sont constamment pénétrés par la lutte quotidienne qu'ils mènent. Cependant, ils ne sont pas présentés comme des militants fanatiques et inhumains mais avec leurs faiblesses et aussi leur capacité de se mettre en question. Par exemple, Andrés Medina a hésité longtemps avant de décider à donner priorité à la lutte — sauver ses camarades — sur l'amitié — tuer son ami d'enfance qui se trouve dans le camp ennemi. Tabío San, face à l'échec possible de la grève générale, était partagé entre l'amour — sauver Malena — et son devoir de militant — rester à son poste. Florindo Key, décrit comme un homme d'action plein de sang froid, se sent moins sûr de lui et hésite aussi devant l'acte de tuer, même si c'est pour la cause. Par ailleurs, ces militants ne forment pas un bloc monolithique, unifié et homogène sur toutes les positions. Dans leur analyse de la situation, il existe des divergences ; certains ont confiance en l'armée et espèrent qu'elle se mettra aux côtés des travailleurs tandis que d'autres ne sont pas de cet avis. De même en ce qui concerne l'emploi de la lutte armée ; Florindo Key pense que pour répondre à la violence ennemie, la violence est nécessaire et regrette que lui et ses compagnons ne soient pas en possession d'assez d'armes, tandis qu'Andrés Medina désire plutôt négocier avant de l'utiliser et considère qu'un affrontement armé ne peut être tenté que si les forces sont égales.

« ¡ Merd !... Merd !... Sacre couymol !... Si en lugar de estas infelices babosadas, tenemos una ametralladora, no se nos va... Y esta es la imagen de nuestro movimiento... Sin armas, sin violencia, mientras los otros están armados hasta los dientes... ¡ No es una guerra !... ¡ Ya sabemos que no es una guerra ! » (p. 739) (289).

Dans le groupe des oppresseurs, face à la menace de la grève, il subsiste parmi les actionnaires de la compagnie la vieille division entre la ligne de Lester Mead véhiculée ici par les Lucero — devenus des multimillionnaires complètement américanisés — et la ligne dure de Geo Maker. C'est ainsi que les Lucero par exemple reprochent à la presse et à l'armée de se laisser manipuler par la compagnie bien qu'ils soient devenus eux aussi des *compradores* au même titre que les Cojubul et amis fidèles de Geo Maker lui-même :

«La Compañía, a falta de ejecutores ciegos de sus ordenes frasegadas al través de una publicidad vergonzante, entraría por el aro, daría trato humano a sus peones, aceptaría lo que un buen número de accionistas hemos propuesto...» (p. 735) (290).

Comme l'indique aussi la dispute au sein du groupe d'enfants riches dirigés par Bobby Thompson, il existe une divergence de vues entre les *compradores* et les nationalistes à propos de la position à adopter à l'égard des grévistes. Les premiers préconisent la répression pure et simple tandis que les seconds soutiennent les grévistes à cause de certains aspects nationalistes de leurs revendications. Quelques cadres supérieurs de la compagnie participent même secrètement à la grève.

Enfin, cette divergence quant aux attitudes à prendre face à la grève existe non seulement entre Geo Maker et sa fille Aurelia mais aussi entre le gouvernement de Washington et le dictateur à propos de la politique à adopter. En effet, pour le moribond Geo Maker, la grève dans les plantations menace davantage la vie de son petit fils Bobby que la guerre contre les Allemands. Aussi préconise-t-il de l'éloigner des plantations. Sa fille Aurelia cependant, craignant davantage la guerre que la révolte, ordonne à Bobby de rester dans les plantations — et c'est là qu'il sera tué. De leur côté, la compagnie et le gouvernement, qui s'appêtent à réprimer la grève, se trouvent en contradiction avec Washington, qui ordonne à la compagnie de négocier avec les travailleurs et de ne pas utiliser la force. Pour expliquer cette divergence rappelons deux faits historiques. L'entrée des Etats-Unis dans la Deuxième Guerre mondiale avait divisé le pays entre les partisans de l'intervention en Europe pour régler des

problèmes internes et les partisans de la non-intervention qui, profitant de la guerre, voulaient continuer tranquillement à faire prospérer les affaires ; ce sont les premiers qui ont triomphé. Cependant si cette entrée en guerre des Etats-Unis a, dans une certaine mesure, résolu quelques problèmes sociaux internes, elle a provoqué un changement dans la politique étrangère nord-américaine — visage de démocratie — et les rivalités impérialistes ont relâché les liens de domination à l'égard des pays périphériques, favorisant les révoltes et la lutte pour la libération nationale dans ces pays (291). Si la période de l'après-guerre peut être considérée comme le point culminant de l'impérialisme nord-américain sur le plan économique, elle représente aussi dialectiquement l'amorce de son déclin. Bobby Thompson ne sera tué ni par les grévistes ni par la guerre mais dans un accident dû au concours de plusieurs circonstances.

Les *appareils de domination* eux aussi sont traversés par le conflit entre la compagnie et les travailleurs qui conduit leurs membres à se rallier soit à l'un soit à l'autre camp. Il se forme en leur sein des éléments contestataires et progressistes. Quand, par exemple, *la presse* fait courir à nouveau le bruit de la présence d'un sous-marin allemand menaçant la sécurité territoriale et accuse les travailleurs d'être des agitateurs à la solde des fascistes, il s'élève parmi les employés une vague de protestation. Remarquons que si dans *Viento Fuerte* c'était un Nord-Américain qui critiquait la presse, ici ce sont les employés locaux eux-mêmes qui, ayant pris conscience de son rôle, la dénoncent :

«Era editorialista y redactor principal de un diario capitalino que, por temor al Gobierno y para ganarse del todo el favor de la frutera, tergiversaba las noticias del conflicto de los muelleros. Cuando éste, que había escrito varios editoriales contra los trabajadores, basado en las noticias falsas que publicaba el diario, se dio cuenta, viósele enfurecer, tomar la máquina en que escribía, tanzarla a la calle, correr, ocultarse y desaparecer. Quiso llegar al puerto a defender a los muelleros, pero ya era tarde y no encontró sino los pozos de sangre...» (p. 753) (292).

Certains d'entre eux font même partie du noyau dirigeant de la grève générale.

Dans l'*armée*, il règne tout d'abord un état de désintégration interne et une atmosphère de méfiance sournoise.

Non seulement les militaires sont haïs par le peuple mais en plus ils se haïssent mutuellement.

«En esto de la milicia, dice Bostezo, no hay subalterno de confianza, menos de absoluta confianza, y todo jefe debe desconfiar de su segundo» (p. 740).

«En los años que llevaba de vestir el honroso uniforme nunca supo lo que era eso..., no sentirse odiado..., odiado por los soldaditos traídos a la fuerza..., odiado por los odiados y odiosos jefes y odiado por la gente» (p. 862) (293).

Les ordres et le sens du devoir ne sont plus tellement respectés par les subalternes. Par exemple, les deux capitaines Salomé et Cárcamo ont reçu l'ordre de capturer des rebelles et de tirer sur eux mais ils font semblant d'exécuter l'ordre en tirant en l'air ; l'amour l'emporte sur le devoir et c'est ainsi que Cárcamo n'hésite pas à faillir à son devoir de militaire en soustrayant à la vue de son chef les lettres qui risqueraient de compromettre son ancienne amie Malena.

Ensuite, il existe une différence entre l'attitude des officiers supérieurs et celle des subalternes. Les premiers sont directement les complices de la compagnie et des classes dominantes tandis que les seconds ne font qu'exécuter des ordres. Parmi ces derniers, certains vouent une haine farouche aux Nord-Américains à cause d'un sentiment nationaliste et à cause de leur emprise sur l'armée. Ils commencent à se rendre compte de leur véritable rôle de simples exécuteurs d'ordres et de leur instrumentalisation et déplorent leur situation intermédiaire :

«Más tarde vino la contraorden, y es lo que a mí me tiene disgustado ; no pasó esta contraorden por el conducto regular que son las autoridades de nuestro país, sino vino directamente de los Estados Unidos, a la gerencia de la Compañía, que fue la que nos comuncó a nosotros. ¿ Qué cuento es ése ? ¿ A quién obedecemos ? ¿ Qué somos ?...» (p. 767).

«Se pasó la vida en el servicio militar y qué era... ¿ Peón ? ; No ! ¿ Amo ? ; No ! ¿ Patron ? ; No ! Y sin embargo, subía la escalera como si fuera el dueño del universo en uniforme de coronel y no era nada..., ni amo, ni peón, ni patron... ; capataz !...» (p. 864) (294).

Aussi rêvent-ils d'une armée et d'un gouvernement au service du peuple :

« Servir a un gobierno que de veras tuviera al pueblo de su parte... » (p. 862).

« honores, placeres, citaciones, medallas, ascensos, no bastaban a llenar el vacío que encierra un uniforme sin pueblo, sí, porque un militar debe tener al pueblo dentro de su uniforme para no sentir el inalienable hueco que él sentía » (p. 864) (295).

Cependant malgré tous ces désirs et ces rêves de servir le peuple, concrètement leur position vis-à-vis des grévistes relève davantage de la lutte spontanée et de la recherche de satisfactions et d'avantages personnels que d'une véritable « conscientisation » politique. Quant à la *police*, elle échappe à une nette division interne mais fait preuve en revanche d'une sorte de décadence et de décomposition face à l'essor du mouvement populaire. Le style grotesque utilisé par Miguel Angel Asturias pour la décrire ne fait qu'accroître cet état de pourriture et de décomposition. Prenons par exemple la description du sanguinaire Parpaditos :

« custodiado por un polizonte vestido de civil que parpadeaba con ruidito de llovizna, única señal de vida de su cara de momia de labios descoloridos, nariz rabona, altos pómulos, grandes orejas y colmillos orificados por coquetería gendarmérica, como sus manos recubiertas de sortijas, entre las que sobresalía un anillote con un rubí de sangre. Lejos estaba el padre Fejú de saber quién era aquel siniestro verdugo, al que apodaban Parpaditos » (p. 775) (296).

L'Eglise, traditionnellement utilisée comme appareil idéologique de domination, est aussi envahie par cet esprit de révolte. La contestation ne se dirige pas seulement contre la pénétration de l'Eglise évangéliste yanqui mais elle met en question le rôle de l'Eglise face à ce conflit entre travailleurs et patrons. Écoutons le père Ferrusigfrido :

« Está enraizando en los trabajadores la convicción de que la iglesia les es hostil, y eso no puede ser » (p. 691).

« ¿ Qué pasará si nosotros los clérigos nos seguimos cruzando de brazos ante los conflictos que plantean los problemas de trabajo, y qué si nos ponemos de parte de los patronos ? » (p. 690) (297).

Contrairement au curé de Cerropom qui était resté étranger aux choses terrestres et aux problèmes sociaux, il s'opère

ici chez le père Ferrusigfrido — un mexicain d'origine pauvre — une « conscientisation » qui l'amène à prendre position en faveur des travailleurs :

« Lo primero que plantea es un conflicto de conciencia muy grave. ¿ Por el peligro que encarnan estos movimientos sociales para el orden establecido, debemos juzgar mal a los trabajadores ? ¿ Comprendemos, acaso, los que no somos obreros lo que significa renunciar voluntariamente al producto de su trabajo y enfrentar el desdido y la violencia ? » (p. 690) (298).

Afin de prouver aux travailleurs que son église est avec eux et d'exprimer à sa façon sa révolte contre la domination étrangère, il intronise la Vierge de Guadalupe (299) qui est indienne, américaine et brune :

« ¡ En manera alguna contra los huelguistas !, no revuelvas el sebo con la manteca, ella es india, descalcita y triguena, y no puede estar contra los que son como ella » (p. 692).

« el Padrecito se ha vuelto loco..., grita que los trabajadores debemos decirle a los racimos : ¡ algún día valdrán para nosotros, lo que hoy valen para otros !... Dice, además, que ya no estamos solos en las plantaciones, porque está con nosotros una Virgen que es como nosotros, pura india... ¡ Nada de extranjeros ! La Madre de Dios es india, y está de nuestra parte, si le pedimos auxilio » (p. 705) (300).

En outre, à la demande du capitaine Cárcamo il accepte d'aider Malena et d'apporter son soutien aux grévistes dans leur lutte.

Cependant la position du père Ferrusigfrido n'est pas très radicale. Lorsque, accusé de jouer au curé Hidalgo (301) et d'être un agitateur, il est expulsé du pays, ce n'est pas l'impossibilité de continuer la lutte qu'il regrette mais bien le fait de laisser le peuple sans doctrine religieuse :

« Es una iniquidad por el desamparo en que queda tanta pobre gente : niños sin bautizo, almas sin confesión a la hora de la muerte, hombres y mujeres viviendo como animales, sin sacramento, caldo propicio para la mala doctrina... » (p. 764) (302).

Les classes intermédiaires, désignées dans le roman par le terme de « classe moyenne », commencent aussi à remettre en question leur attitude opportuniste traditionnelle. Certains veulent se mettre du côté de la compagnie — source de

profit — afin de sauvegarder leurs intérêts économiques tandis que d'autres, en revanche, décident de se solidariser avec les travailleurs pour lutter contre l'impérialisme et acceptent, dans cette perspective, de se suicider comme classe, c'est-à-dire d'abandonner leur position opportuniste entre la bourgeoisie et le prolétariat, de sacrifier leurs intérêts de classe au profit de ceux des travailleurs et d'adopter le point de vue du prolétariat :

« es mejor caer del lado de los nuestros, que son los trabajadores, que del lado de los otros que son extranjeros... » (p. 680).

« Al decir que nuestro sitio en esta lucha está entre los trabajadores significaba el abandono de nuestra situacioncita económicamente más o menos buena, con todos los sacrificios y perdidas que implica, y la adopción de un papel inequívoco entre ellos, entre las clases trabajadoras, que nos devuelve a lo que somos, gente del pueblo con mejores medios de vida » (p. 680) (303).

Parmi ceux qui se montrent les plus acharnés contre les travailleurs il se produit un changement d'attitude. C'est le cas du commerçant Piedrasanta qui, se voyant bafoué par Boby Thompson et les enfants des riches sans pouvoir protester, s'est prononcé en faveur de la grève générale même s'il doit y perdre toute sa fortune car il entrevoit dans la grève un moyen de se venger.

Malgré toute la diversité des motifs de ces nombreuses révoltes, celles-ci ont un dénominateur commun : un sentiment nationaliste, non pas dans son aspect négatif mais un sentiment résultant de la domination étrangère et qui incite à lutter contre elle non seulement sur le plan économique et politique mais aussi culturel.

Par rapport au conflit central qui oppose les travailleurs et la compagnie, nous assistons dans cette partie d'une part à la « conscientisation » progressive des travailleurs allant de la révolte instinctive et de la lutte spontanée à la lutte consciente, à l'essor de la lutte populaire et d'autre part au déclin de l'impérialisme et au démantèlement de son pouvoir et de ses moyens de domination.

Nous n'allons pas nous attarder sur l'analyse des moyens traditionnels de domination de la compagnie ni sur les conditions des *peones* — les accidents, les maladies, la fatigue,

les dettes, les salaires dérisoires, le climat qui n'améliore pas les choses, etc. — car il s'agit des mêmes problèmes déjà entrevus dans *Viento Fuerte* et dans *Papa Verde*. Soulignons seulement quelques aspects nouveaux.

Le besoin de profit maximum et la limitation de la main d'œuvre entraînent l'accélération du rythme de travail et l'institution du travail à la chaîne qui déshumanisent les *peones*, les aliènent et les transforment en bêtes de somme :

«Ni se lo agarra ni se lo sopla, sólo tiene tiempo para hacer los gestos. Sigue, sigue en la fila de cargadores. ¡ Jalen, jalen, la fruta no espera ! El sol la madura. Jalen, jalen. El tiempo no pasa. El sol fijo. El time-keeper ha consultado el reloj. Falta, falta, falta, todavía falta» (p. 649).

«Aquí no somos malos ni buenos... Somos perros» (p. 649).

«Pero, ¿ cómo salen esos ríos de fruta prodigiosa ? ¿ Por dónde cruzan sus aguas ?... Corren sobre cauces humanos, jadeantes, desnutridos, con el cabello sin cortar pegosteadado a la frente, a la nuca, a las orejas. El tiempo no se completa nunca. Los time-keeper impasibles. El que se cansa se desploma. Nadie habla. Un seco vacío de cueva les aísla de todo. Sólo de la carga, no. La carga los pega a lo que son, bestias de carga» (p. 645-46) (304).

Il y a donc accentuation de l'exploitation non seulement du point de vue quantitatif mais aussi sur le plan psychologique, existentiel et du point de vue qualitatif, et ceci notamment par l'automatisation progressive du travail.

Par rapport aux nouveaux moyens de domination de la compagnie, notons le rôle important qui revient à l'Eglise évangélique nord-américaine en tant que médiatrice entre la compagnie et les travailleurs :

«No veo por qué duda este querido hermano nuestro que se puedan combinar los negocios con la religión en beneficio de los trabajadores...» (p. 696) (305).

La même remarque s'applique aux organismes de charité qui servent de carotte après le coup de bâton.

L'anticommunisme et la chasse aux «rouges» sont aussi un élément nouveau qui distingue le climat politique de ce troisième roman de celui des deux précédents ; il suffit par exemple de traiter quelqu'un de communiste pour qu'il soit envoyé au poteau. D'ailleurs, tous les partisans de la grève

sont considérés comme des communistes. C'est ce qu'exprime notamment Piedrasanta, le commerçant :

«Bueno, es que comunista y finado con este gobierno casi son sinónimos» (p. 793) (306).

Quelles sont les attitudes des travailleurs face à cette situation d'exploitation ? Il y a ceux qui, abrutis par le travail, sont complètement indolents et inconscients :

«Y entre éstos, los bestializados, los que ya no sentían lo que eran, los que no dejaban de reír con risa de ahorcados» (p. 646) (307).

et qui n'ont plus d'espoir de s'en sortir autrement que par l'alcool dans lequel ils noient leur désespoir :

«¿ Y qué quiere usted, mi amigo, que haga gente que trabaja como animal todo el día, cuando ha dejado de trabajar ?, beber... Es la desesperada. La pura desesperación. Sin una chispa de alegría, sin gusto...» (p. 670) (308).

Mais la majorité des travailleurs gardent encore l'espoir de se libérer un jour et cultivent en eux une révolte latente, instinctive, spontanée, qu'ils expriment par exemple par des insultes et malédictions entre eux ou contre les contremaîtres, par la vengeance individuelle (Juambo), par des chants (« *¿ Ser ciudadano de esta nación, es nacer peón ! El extranjero es siempre el amo, es el patrón !* ») (p. 863) (309), par des menaces contre les Lucero accusés d'avoir trahi leur classe, des proclamations prophétiques, mythiques, annonçant la vengeance des éléments et la destruction des plantations :

« ¡ Rito Perraj habla por mi boca ! ¡ Por él doy testimonio del que fue, del que es, del que sera dueño final de estas extensiones, hoy en manos de otros hombres ! ! La violencia, no del hombre, sino de los elementos ! ¡ La violencia de los elementos y la espera del que sabe que en un tiempo impreciso, pero seguro, llegará el triunfo y la expulsión de los extraños ! » (p. 812) (310).

Conscients du rôle de l'Eglise évangélique et des organismes de charité, certains travailleurs critiquent violemment la religion comme « opium du peuple » et condamnent l'Eglise à cause de son hypocrisie et son indifférence aux problèmes sociaux ; ils ne se laissent pas davantage duper par la politique « humanitaire » de l'impérialisme et rejettent la charité émanant de leurs propres bourreaux :

«A la zarabanda de los evangelistas, zarabanda donde no se bailaba, sino se predicaban babosadas, porque son babosadas estar hablando de Dios mientras nos morimos de disentería, paludismo, miseria fisiológica, ciegos, tuberculosos, inválidos, y no sólo nosotros, nuestros hijos y mujeres...» (p. 797).

«Sus historias del camello por el ojo de la aguja, de la expulsión de los mercaderes, no significan nada, en este siglo en que ni Sansón podría derribar el templo construido sobre columnas de dolares.... ¿Cómo va a hacer, reverendo Cassey, para echar de su templo a los bananeros que manejan mil quinientos millones de dolares ?» (p. 695).

«Lo único que les pido es que no nos hagan favores. Yo de la raza de ustedes prefiero recibir lo que no dan, la muerte, porque trabajar aquí en las condiciones en que trabajamos...» (p. 669) (311).

Ces révoltes spontanées sont pourtant aussi nourries et encouragées par des influences extérieures : la lutte courageuse menée par les travailleurs du nord et le bruit d'une grève générale ont renforcé l'esprit de révolte des travailleurs et ont fait naître en eux un premier sentiment de solidarité :

«A Sholón y a todos les entraba por hablar de eso que se iba a hacer a base de puros ellos.  
— Si es de puro nosotros, marchó — decía Sholón — y vos, Bucul, marchás conmigo» (p. 653).

«Los trabajadores quieren unirse con los de la otra costa para que la huelga sea general. Así lo dice en la «hoja»» (p. 673) (312).

Et tous commencent à mettre tout leur espoir dans cette grève générale :

«Nadie busca medicinas para curarse. Todos esperan, estan pendientes de la gran panacea : la huelga general» (p. 720) (313).

Cependant de la lutte spontanée à la lutte organisée basée sur la grève et de la simple revendication économique à la lutte politique, il y a un long chemin. Comment s'opère ce saut qualitatif et quels sont les obstacles principaux ? C'est ce qui est montré dans cette dernière partie.

La première lutte des travailleurs qui a matérialisé tout ce mécontentement latent ne s'est pas faite d'une manière spontanée mais à la suite de l'initiative d'un nouveau venu —

Andrés Medina — un des dirigeants clandestins de la grève générale. Sa proposition de se mettre en grève si la compagnie n'augmente pas les salaires a été accueillie favorablement et acceptée unanimement. L'obstacle qu'ils craignaient, à savoir la concurrence des chômeurs qui risqueraient de se faire embaucher à leur place, fut facilement surmonté avec l'aide de Loro Ramila, un autre dirigeant de la grève générale. En effet, sous la direction de celui-ci, les chômeurs ont refusé de travailler et se sont solidarisés avec les *peones*. La compagnie a dû concéder une augmentation des salaires et ce fut la première victoire des travailleurs. Cette victoire est considérée comme importante non seulement du point de vue économique et politique mais aussi sur le plan idéologique et organisationnel car elle a permis à certains travailleurs d'élever leur niveau de conscience. Ils se sont rendu compte de leur fonction et de leur importance vitale en tant que force de travail pour le développement du capitalisme :

« y la lección es que sin nuestros brazos ellos ya pueden ser dueños de todo el oro del mundo y producir estas tierras las más lindas pencas de guineo, que nada les servirá ! Es la confluencia de ellos y nosotros lo que hace hasta ahora la riqueza de ellos y la pobreza nuestra, pero eso es lo que va a cambiar, compañeros... » (p. 745) (314).

Ils ont aussi pris conscience de la nécessité de s'unir et de s'organiser :

« Juntarnos muchos, muchísimos, incontables, como las gotas que forman el mar, está bien, pero también hay que ser resistentes, como las palmeras que allí como las ven, tan delgaditas, tan quebrables, aguantan más que los árboles gigantes » (p. 746) (315).

En outre, la victoire leur a appris à donner dans la lutte plus d'importance à la manière d'obtenir les revendications qu'aux réformes obtenues elles-mêmes c'est-à-dire à dépasser la vision économiste et réformiste de la lutte :

« ¡ lo importante no es lo que nos aumentaron, sino el haberlo conseguido en la forma que los conseguimos ! » (p. 747) (316).

Enfin, cette lutte a provoqué la formation spontanée d'une organisation — les Gambusos — réunissant les travail-

leurs les plus combatifs prêts à aller plus loin et à soutenir la grève générale.

Consciente du danger que représente pour elle cette organisation et décidée à étouffer toute tentative allant dans ce sens, la compagnie n'a accepté les augmentations qu'à la condition que les travailleurs ne s'organisent pas en syndicat. Elle a réussi ainsi à créer une division entre ceux qui, alléchés par les augmentations, s'opposent à la formation du syndicat et ceux qui optent d'abord pour la création d'un syndicat pour défendre collectivement leurs intérêts et leurs droits. En fin de compte, tous finissent cependant par admettre la nécessité d'une organisation et par se mettre d'accord pour former le Syndicat des Travailleurs de Tiquisate. Ainsi quand il s'agit de revendications économiques les touchant directement, les travailleurs acceptent de s'organiser et arrivent à s'unifier.

C'est lorsqu'il s'agit de savoir s'il faut faire la grève pour soutenir la grève générale qui s'est déclarée dans la capitale et pour répondre à l'appel des travailleurs de Bananera que surgissent les oppositions les plus irréductibles.

En effet, dans la capitale, les étudiants et les maîtres d'école ont menacé le gouvernement d'une grève universitaire s'il n'accède pas à leurs revendications dans les 24 heures qui suivent. Face au refus du gouvernement et à l'intensification de la répression, ils ont déclenché la grève, qui a fait tâche d'huile et a atteint tous les secteurs. Il règne ainsi dans la capitale une atmosphère d'insurrection générale pour la liberté, dirigée principalement contre la dictature. L'université, les écoles, les hôpitaux, les tribunaux, le commerce, les transports, etc. sont fermés. Des milliers de manifestants exigent la démission du dictateur. Tout cela a provoqué une crise politique et une désorganisation totale dans les appareils et les sphères gouvernementaux. Dans l'armée, par exemple, les militaires sont tiraillés entre la révolution et la réaction :

« ¡ no sólo, la fiera, sino todas las fiercillas uniformadas están que no saben para dónde agarrar, entre el miedo a desobedecer las órdenes que les dan y el miedo a obedecerlas ; en pocas palabras, entre el miedo al jefe y el miedo al pueblo ! » (p. 855) (317).

Tous les appareils mis spécialement sur pied pour réprimer les révoltes sont incapables de venir à bout de cette nouvelle forme de lutte générale qu'est la grève. La police et les troupes de cavalerie n'arrivent plus à contenir l'avalanche humaine des manifestants :

«Están desconcertados ante un enemigo que no ven... enemigo al que ya no se atreven a atacar, porque es esa abstracta masa de millones de pies sobre el asfalto. Ellos estaban listos, estaban organizados con sus tropas, sus policías, sus periódicos, con la fuerza, la represión y la propaganda, para repeler a los que alterarían el orden en las formas conocidas, golpe de Estado, revueltas, atentados, pero no en la forma en que ahora se les plantea : ¡ dejando de hacer !...» (p. 856) (318).

Finissant par démissionner, le tyran «infiniment puissant», se trouve ici désemparé et démystifié. Ce sont à ses yeux, les manifestants qui semblent avoir à leur tour un pouvoir surnaturel :

«Sólo siendo fantasmas se explicaba el desafío a la *fiera* en su jaula, en su palacio... « ¡ sí, señor presidente !... « No, señor presidente ! », ... se contradecían los ayudantes... «pero — rugía la *fiera* — ¿son o no son fantasmas ?...» (881) (319).

Dans les plantations aussi, c'est la débandade parmi les autorités et dans les appareils. Les maires et les juges ont déserté leur poste et se sont enfuis au bruit de la grève générale, laissant les villages à la merci de bandits qui pillent et mettent tout à sac. Le colonel Bostezo s'est enfermé dans la caserne avec ses soldats pour sauver sa peau et refuse d'obéir aux ordres de la compagnie qui demande des effectifs pour protéger les plantations et les Nord-Américains. Carcamo et Salomé, les deux capitaines sympathisants de la grève générale, ont donné leur parole de ne pas tirer contre les grévistes.

Ainsi, les conditions objectives de lutte sont favorables aux travailleurs. L'impérialisme se trouve dépourvu de ses appuis et de ses moyens de domination traditionnels. Tous les obstacles ayant empêché dans le passé la lutte des travailleurs sont levés : la grève est lancée dans la capitale et l'armée ne la réprimera pas, la dictature est tombée, les troupes *yanquis* n'interviendront pas. En outre, pour la première fois, les travailleurs disposent d'une organisation syndicale et sont prêts à se révolter si on porte atteinte

à leurs conditions de travail et de vie. Quel est donc l'obstacle qui les empêche d'aller à la grève générale ?

Les travailleurs sont divisés sur la question de savoir s'il faut oui ou non déclencher la grève générale. Une minorité, constituée de ceux qui sont les plus combatifs et les plus conscients mais aussi les plus exploités veut se solidariser avec les grévistes et refusent de se laisser acheter par les augmentations accordées par la compagnie :

«La Compañía nos está queriendo engatusar con aumentitos...» (p. 887) (320).

La majorité, elle, s'oppose à la grève générale et ceci pour différentes raisons. Tout d'abord, il y a ceux qui sont simplement des agents payés par la compagnie pour saboter le mouvement. Ensuite, il y a ceux qui ne veulent pas se mêler à la politique, ceux qui ne veulent pas se compromettre par peur de la répression, ceux qui ne se soucient que de leurs intérêts personnels et ne se sentent pas concernés par les problèmes des autres. Enfin — et surtout — il y a ceux qui sont satisfaits des augmentations salariales obtenues et qui craignent que la grève ne mette en danger leur situation économique :

«Yo opino que hacer una huelga por eso que esta pasando allá, sería meternos a sudar calenturas ajenas. Soy padre de familia con hijos y nietos y a todos les tengo que dar de monchar, y qué les doy si se declara la huelga y se para el trabajo y nos quedamos sin paga... ¡ esas de querernos meter en huelga que no tienen nada que ver con nosotros ! Mi pura opinión última es que recibamos los aumentos y sanseaca» (p. 888) (321).

C'est bien le fait d'avoir obtenu les augmentations salariales qui est le principal obstacle empêchant la majorité de faire la grève ; il s'agit donc de «l'économisme» (322) même des travailleurs. Une fois atteintes les revendications économiques, ces derniers refusent d'aller plus loin :

«En el orden gremial darán hasta que nos cansemos de pedir, porque saben que obtenidas las mejoras materiales que reclamamos por los trabajadores, esta gente nos dejará hablando solos. A la mayoría de ellos les importa poco que la Compañía sea la única gananciosa en este negocio...» (p. 858).

«Se les hacía difícil, si no imposible, que la mayoría se decidiera por la huelga, pues el que no era renuente, estaba en contra, des-

pués de haber obtenido por las buenas lo que iba al bolsillo, unos centavos más de jornal, y al estómago de la familia, maíz, frijol, pan, carne, azúcar, arroz, papas, café, a bonito precio en los comiariatos de granos de la Compañía» (p. 911) (323).

La raison principale qui empêche la lutte de se radicaliser est donc un problème d'ordre interne. Deux lignes politiques traversent et divisent la classe ouvrière. La première se contente de la lutte économique et de l'obtention de réformes tandis que la seconde, plus radicale, veut dépasser la lutte économique et former un syndicat de classe ne pratiquant pas le réformisme. Cet économisme est en outre habilement exploité par l'impérialisme. Pour empêcher la grève générale de s'étendre dans les plantations et le mouvement de se radicaliser, Geo Maker a adopté une nouvelle politique de réformes massives imposées d'en haut et non acquises par la lutte comme le souligne Tabío San lui-même :

«Por eso decía yo que lo que se intenta, accediendo, sin lucha, a lo que reclamamos y exigimos en nuestro pliego de peticiones, es decapitar el movimiento obrero-campesino, quitarle su razón de ser, que es la lucha total contra el trust bananero — precisó el cabecilla» (p. 858-59) (324).

C'est ainsi que la compagnie a non seulement accepté toutes les revendications des travailleurs mais a en plus reconnu le syndicat à condition que les travailleurs ne se rallient pas à la grève générale.

Le front uni réunissant ceux qui réclament la liberté, le pain, la terre, préconisé par Tabío San pour lutter à la fois contre l'impérialisme et la dictature, est donc mis en échec à cause du refus des travailleurs de soutenir la grève générale. Et l'objectif d'abattre à la fois la dictature et la compagnie est impossible à atteindre car même si la première tombe, la liberté ainsi acquise restera lettre morte sans la participation des travailleurs :

«Sin la rápida intervención de las grandes masas de trabajadores concentrados en las plantaciones bananeras, aquel derrumbe político no pasaría de un cambio de figurones de esos que comen pueblo y eructan tiranía y la palabra Libertad, sólo sería flor de un viva» (p. 949) (325).

Tabío San explique cette attitude des travailleurs par leur manque de conscience nationale — d'après lui «défendre la patrie et les richesses nationales» — et par leur ignorance de l'objectif final que poursuivent les dirigeants — lutter pour le pays et non pour le «pain» — enfin par la propagande politique insuffisante de la part des dirigeants. En d'autres termes, la différence entre les objectifs des dirigeants et ceux des travailleurs :

«No hay, no existe en esa gente la menor idea de qué es lo que defendemos !... la huelga por la libertad prendió como el fuego, y si la del campo se detuvo, fue porque no les explicamos a los campesinos, suficientemente, hasta formales conciencia del problema, que no se trataba del *Pan Nuestro*, sino del *País Nuestro*, de algo tan importante, de nuestro país que no tiene quién lo defienda. Los que rezan debían cambiar. No pedir pan, sino país. «El País Nuestro de cada día, dádnoslo hoy...» (p. 912) (326).

La valeur constante qui imprègne la trilogie, à savoir «être pauvre mais libre», «la liberté avant tout» et qui est reprise par Tabío San : «*La libertad, Florindo, es más incitante que el pan !*» p. 895 (327), se trouve ici en contradiction avec les revendications des travailleurs, visant tout d'abord à l'amélioration économique. Par ailleurs, la revendication de Tabío San, «*Libertad con pan*» (328), qui forme une synthèse, se trouve ici coupée en deux, car dans la capitale on lutte pour la liberté et dans les plantations, pour le pain. En effet, comme nous l'avons vu, dans la capitale la lutte est surtout dirigée contre la dictature et pour la liberté et la démocratie ; bien que réunissant des gens de différentes classes sociales, elle a été dirigée surtout par la petite bourgeoisie intellectuelle. Cette lutte axée sur la liberté peut s'expliquer par le fait que pour ces classes les problèmes économiques ne sont essentiels vu qu'elles ne sont pas soumises directement à l'exploitation et à la misère ; ce qu'elles ressentent le plus c'est le manque de liberté : liberté d'expression, de pensée, etc. Dans les plantations par contre, l'objectif de la majorité des travailleurs est tout d'abord d'améliorer leurs conditions de vie et de travail — salaires, «pain», droits syndicaux, etc. — c'est-à-dire des problèmes économiques et sociaux qui les touchent directement et qui sont en relation avec leur exploitation en tant que force

de travail. Pour eux la lutte pour leurs besoins économiques est le problème immédiat et leur conscience nationale ou leur notion d'appartenir à une nation en tant que citoyen est étroitement liée à leur condition de *peón*. C'est ce que montre par exemple la chanson des frères Samueles :

«! Ser ciudadano de esta nacion, es nacer peón» (p. 863) (329).

Pour les dirigeants et les travailleurs les plus combattifs, l'objectif final est la lutte à la fois contre l'impérialisme et la dictature en vue de la libération nationale et de l'instauration future d'un pouvoir ouvrier et paysan : «*País Nuestro*», «*Libertad con pan*», «*y dando permanencia de futuro a la marcha de campesinos y obreros hacia el poder...*» p. 846 (330). Cependant, concrètement, dans leurs revendications, ils mettent beaucoup plus l'accent sur «*libertad*», «*País Nuestro*» que sur «*Pan*» c'est-à-dire que pour eux la lutte pour la libération nationale passe avant la lutte contre le capitalisme et l'amélioration des conditions des travailleurs.

«No se trataba del *Pan Nuestro* sino del *País Nuestro*» (p. 912) (331).

Ainsi, dans l'organisation du front uni, il existe la difficulté d'unir la lutte pour la liberté, objectif prioritaire de la petite bourgeoisie intellectuelle, la lutte pour les réformes économiques, objectif de la classe ouvrière et des paysans, avec la lutte pour la libération nationale et le pouvoir, objectif des dirigeants. Un événement dû au concours de plusieurs circonstances et ayant comme contexte général la démission du dictateur et l'agonie de Geo Maker a poussé les travailleurs à se mettre en grève massivement et spontanément. Malgré tout ce que Geo a entrepris pour protéger son petit fils, Boby Thompson, celui-ci est tué par erreur par Clara María à la place de Juambo. Accusant les grévistes d'avoir assassiné son fils et pour le venger, Aurelia Maker Thompson donne l'ordre de supprimer toutes les augmentations, de ne plus reconnaître le syndicat des travailleurs, de faire des renvois massifs et de réduire les cultures dans les plantations bananières. Attaqués directement, les travailleurs se mettent spontanément en grève et réclament non seulement

de meilleurs salaires, du 'pain' mais aussi la liberté, la terre et l'expulsion de la compagnie :

« ¡ Pan y libertad !... »

— ¡ Tierra y libertad... Fuera gringos ! » (p. 950) (332).

C'est en relation avec leurs conditions de vie et de travail qu'ils acceptent de lutter contre l'impérialisme et pour la liberté. L'expulsion de l'impérialisme, la lutte contre la dictature et la participation au front uni signifient concrètement pour eux chasser les oppresseurs et les exploités pour que les terres et les richesses leur reviennent et pour qu'ils se libèrent de l'exploitation ; il ne s'agit pas de défense abstraite d'un pays et des richesses nationales dont ils ne jouiront pas par la suite. En d'autres termes, pour que les travailleurs s'insèrent vraiment dans la lutte, Miguel Angel Asturias montre ici qu'il faut défendre leurs véritables intérêts, mettre au premier plan la défense de leurs intérêts et rendre les travailleurs protagonistes de la lutte ; il ne faut pas les utiliser seulement comme appui à la lutte. Pour Miguel Angel Asturias, le vécu et les facteurs subjectifs étant des facteurs essentiels de la révolte, toute lutte tentant de « manipuler » les travailleurs à des fins qui ne les touchent pas directement et ne mettant pas leurs véritables aspirations et leurs revendications en avant n'est pas suivie par eux.

On peut en déduire que les deux politiques traditionnelles de l'impérialisme, celle de Lester Mead et celle de Geo n'ont pas empêché l'échec de l'impérialisme. D'une part, la politique brutale reprise par Aurelia a provoqué la révolte totale des travailleurs. D'autre part, l'impérialisme « humanitaire » que préconisait Lester Mead et que Geo Maker Thompson a adopté ici pour sauver la vie de son petit fils, n'a pas empêché la mort de Bobby, considéré par son grand-père comme son continuateur. Cela signifie que la décadence de l'impérialisme est inévitable.

Face à la politique « brutale » de l'impérialisme, le « viento fuerte » préconisé par Lester Mead dans le premier roman s'est donc réalisé ici mais dans sa véritable signification sociale : la révolte des travailleurs non pas pour détruire mais pour instaurer la justice et s'emparer des richesses. Remarquons que dans *Viento Fuerte*, l'ouragan était comparé à

des hommes ; ici ce sont les hommes qui ressemblent à l'ouragan :

«Clamor que llenaba las calles, voz que barría la tierra como un viento arrasador, un viento con rostros, manos, cabezas, ojos, pies, hombros, brazos de gente unida en una sola voluntad, huracanado, cegador, implacable, mudo, sordo, mortal, polvo y residuo de otros vientos...» (p. 957) (333).

La nature et le climat, ayant toujours été hostiles aux travailleurs et étant leurs ennemis traditionnels, sont devenus ici leurs alliés, non comme force surnaturelle — tel l'ouragan d'Hermenegilo Puac — mais comme conditions externes, favorables à la grève :

«El problema era quebrar la resistencia de la Compañía, considerando las pérdidas en millones de dólares que para ella significaba, no sólo el paro, sino la rápida invasión de la maleza a los cultivos, la avalancha de los insectos que en una hora se comían todo, lo devoraban, lo destruían, lo pudrían. Esos eran sus mejores aliados y jamás pensaron en ellos, hasta ahora... Pero se reentabló el invierno y se desataron las lluvias torrenciales. Desbordarían los embalses, las tomas. Se anegarían los campos. ¡ Qué mejor aliado !...» (p. 963) (334).

La nouvelle orientation de la lutte apparaît dans le discours de Tabío San qui, sous les applaudissements de la foule, compare les faiblesses des luttes passées à la force de la lutte présente, sans toutefois mépriser les anciens héros. Aux croyances mythiques en des forces surnaturelles qui résoudraient les problèmes, il oppose la volonté de compter tout d'abord sur ses propres forces :

«Esperar, como es creencia aquí, que otro Hermenegilo Puac dé su cabeza al brujo, y que se desencadene un nuevo 'viento fuerte', es dejar en manos sobrenaturales problemas que tenemos que resolver nosotros con una sola voluntad : la de la huelga ! Un aplauso prolongado ahogó su voz» (p. 955) (335).

A l'anarchisme, à la vengeance-destruction doivent faire place l'appropriation des richesses et des plantations par les travailleurs et l'instauration de la justice :

«¿ Ya se han preguntado ustedes qué ventaja sacaríamos de destruir estas riquezas que no son sólo producto de su capital, sino del sudor de los trabajadores ?, y que por eso, son nuestras... óiganlo bien : ¡ NUESTRAS !..., y repítanlo todos... ¡ NUESTRAS !... ¡ NUESTRAS !...» (p. 955) (336).

Enfin, en comparaison des luttes et révoltes individuelles qui dans le passé ont toutes abouti à l'échec, les travailleurs se sont donné de nouvelles forces à savoir l'unité l'organisation et la volonté de révolte des masses populaires ; ils se sont donnés une nouvelle arme — la grève — et ils sont sûrs de leur triomphe futur :

« ¡ Ellos no tenían otros medios para enfrentarse al poderoso, carecían de esta fuerza, incipiente, pero tremenda, que tenemos nosotros : la unión de los trabajadores organizados y el empuje de las masas revolucionarias ! » (p. 956).

« ¡ La huelga nos dará el triunfo ! » (p. 957) (337).

Il y a donc eu trois principaux types d'actions — l'invocation du surnaturel, le recours à l'action individuelle, tous deux teintés d'une vision anarchiste, et la lutte organisée — correspondant à des étapes et à une évolution du processus de « conscientisation » des travailleurs : la connaissance irrationnelle et individuelle se transforme en une connaissance scientifique et collective. Les oppresseurs, leurs moyens de domination et les moyens de lutte étant inconnus, ils furent expliqués d'une manière surnaturelle, magique et mythique (« une force invisible qui nous écrase » V.F. p. 219 ; l'ouragan) à partir d'analyses et d'expériences individuelles ; la lutte fut aussi menée d'une manière individuelle. Cette connaissance irrationnelle s'est toutefois transformée en connaissance scientifique et collective par la pratique collective et l'analyse faite du point de vue de classe : le rôle des travailleurs en tant que force de production pour le développement du capitalisme. Et c'est précisément l'aboutissement de ce processus que Geo Maker craignait le plus et qu'il a essayé à tout prix d'empêcher. En effet, il disait :

« Si el indio amenazaba que toda aquella riqueza portentosa acabaría cubierta por el fuego verde de la tierra, la vegetación inapagable, y los anarquistas se preparaban a destruirla y soterrarla con dinamita, peor eran los huelguistas que pacíficamente iban en camino de sustraer de las manos de sus dueños, el imperio de Maker Thompson... » (p. 813) (338).

Par ailleurs, pour la première fois, non seulement l'impérialisme brutal mais aussi l'impérialisme « humanitaire » et le mythe provoqué par le personnage de Lester Mead sont

publiquement dénoncés. Tout comme dans le premier roman, l'ouragan avait tué Lester Mead, ici le « vent fort » des travailleurs ne l'épargne pas non plus :

« ¡ Ni con los que nos explotan si piedad, ni con los que hablan de humanizar los métodos de trabajo de la Compañía, creando la falsa imagen del explotador bondadoso, imagen que el 'viento fuerte' sepultó en la persona de Cosí, aquel millonario que engendró en nuestra gente la perniciosa creencia de esperar de los arriba, lo que con sus manos no sabían, no podían o no querían forjar ! » (p. 956) (339).

A première vue, la fin du roman semble ambiguë et quelque peu teintée de réformisme. La chute de la dictature — et son remplacement par un nouveau gouvernement militaire mais qui n'intervient pas contre les travailleurs — et la satisfaction des revendications des travailleurs sont considérés comme une victoire complète sur la dictature et l'impérialisme ; il est mis fin à la grève et, suivant la croyance, les enterrés peuvent enfin se reposer en paix :

« La Dictadura y la Frutera caían al mismo tiempo y ya podían cerrar los ojos los enterrados que esperaban el día de la justicia » (p. 965) (340).

Comment expliquer que cela soit considéré comme une victoire complète alors même que l'impérialisme n'a pas été expulsé, le gouvernement continue à être un gouvernement militaire, les terres n'ont pas été rendues aux travailleurs et le pouvoir n'est pas entre les mains du peuple ?

Cependant cette ambiguïté n'existe que si, d'abord, on ne prend en considération que ces quelques dernières lignes et non toute l'œuvre, ensuite, si l'on ne tient pas compte de la phase dans laquelle se trouve la lutte et enfin, si l'on oublie le fait que la vision d'un romancier exprime les problèmes d'une société donnée à une époque donnée.

Premièrement, en effet, la vision d'une libération nationale par l'expulsion de l'impérialisme est exprimée de manière si constante, non seulement dans *Los ojos de los Enterrados* mais dans toute la trilogie, qu'on peut difficilement admettre que l'obtention de quelques revendications soit considérée comme une victoire complète. Pour ce qui est des militaires, nous voyons tout au long du roman leur

ambivalence et l'ambiguïté de leurs actions ; même ici, dans la présentation du nouveau gouvernement militaire, il subsiste une certaine méfiance quant à son comportement à l'égard des grévistes :

«Días después se dijo que el nuevo gobierno intervendría amistosamente. Pero sólo se dijo» (p. 964) (341).

Ensuite, nous en sommes ici à la phase d'organisation du peuple, à la formation de véritables syndicats de classe et à l'instauration d'une direction prolétarienne de la lutte. Ce sont les premiers pas nécessaires pour aboutir à une véritable libération nationale et à la prise du pouvoir et c'étaient les carences essentielles durant la période de 1944-1954, période de libéralisation et aussi d'organisation du peuple. En plus, l'obtention de réformes est un triomphe dans la mesure où elles ont été acquises par la lutte et où celle-ci a permis aux travailleurs d'avancer politiquement, et c'est le cas ici. Enfin, l'auteur lui-même se reprend et souligne que les travailleurs ne sont qu'au seuil de la victoire :

«No, todavía no, pues sólo estaba en el umbral esperanzado de ese gran día. La esperanza no empieza en las cosas hechas, sino en las cosas dichas...» (p. 965) (342).

En même temps qu'il fait une distinction entre la fiction littéraire (la victoire sur l'impérialisme) et la réalité historique (le retour de la dictature et la domination impérialiste), il montre aussi leur lien : la fiction littéraire exprime des aspirations à transformer la réalité et vise à donner un espoir situé dans l'avenir (343).

Nous voyons ici un autre aspect de la relation entre les œuvres littéraires et la réalité historique. La création littéraire n'est pas seulement un reflet de la réalité mais contient aussi des éléments visant à la transformation de la société.

La lutte continue donc, à la fois dans le roman avec cette fois une allusion à la lutte armée — Malena porte un fusil à l'épaule — et dans la réalité, parce que le pays a de nouveau sombré dans une terrible dictature sous le gouvernement de Miguel Ydígoras Fuente. L'auteur ne peut chanter la victoire quand son peuple vit de nouveau en butte à la répression et à l'exploitation ; tout ce qu'il peut faire c'est redonner de l'espoir. Les structures principales qui

Les structures principales qui apparaissent ici — le réformisme, le manque d'unité, le besoin d'une direction prolétarienne, l'échec d'une libération nationale petite bourgeoise — sont des structures que nous avons déjà rencontrées plusieurs fois tout au long de notre analyse et que nous avons suffisamment expliquées historiquement.

Si cependant la lutte contre le réformisme avait auparavant comme but de radicaliser la lutte pour la libération nationale, elle vise ici tout d'abord à donner aux travailleurs une autonomie de classe et à former de véritables syndicats de classe ; elle vise donc à l'organisation du prolétariat. Il y a donc un changement qualitatif dans la lutte. Ce qui est mis à l'avant-plan ce n'est pas seulement une simple libération nationale et une réforme démocratique bourgeoise — qui bien souvent ne favorisent pas vraiment le peuple mais les intérêts des riches nationaux et n'aboutissent qu'à un changement de maîtres (344) — mais une lutte défendant principalement les intérêts du prolétariat et dirigée par lui.

Cette orientation peut s'expliquer historiquement. Après l'échec de la révolution de 1944, la classe dominante a abandonné toute politique populiste d'alliance avec les couches populaires et tout projet réformiste de développement national autonome. D'autre part, face à la répression et l'oppression croissante, les classes dominées se sont radicalisées et la petite bourgeoisie a commencé à perdre ses illusions nationalistes et réformistes pour s'orienter vers une confrontation en termes de lutte de classes (345).

Par ailleurs, si le réformisme décrit dans les deux autres romans était véhiculé surtout de l'extérieur — par Lester Mead et ses adeptes — dans le but de coopération, de formation de petites industries mixtes et pour prévenir la révolte, il s'agit ici d'aide et de réformes économiques et syndicales concernant surtout les travailleurs, donc d'un réformisme à la fois externe et interne qui a principalement pour but d'empêcher que la lutte ne se radicalise. Et c'est le réformisme interne — la ligne réformiste au sein du peuple — qui est l'obstacle principal.

Le réformisme externe peut s'expliquer par le fait qu'après 1954, face à la radicalisation des masses populaires, le gouvernement — sous l'instigation des Etats-Unis gouvernés par

J.F. Kennedy — lança des plans *desarrollistas* (346). Dessyndicats se sont réorganisés mais avec des conditions imposées par l'impérialisme (347). Le *desarrollismo* et l'aide économique devinrent de nouvelles formules de domination de l'impérialisme nord-américain. Cela n'a cependant pas empêché les mouvements populaires d'éclater. D'autre part, les classes dominantes refusaient d'appliquer les réformes préconisées. Après la mort de Kennedy, les Etats-Unis ont repris leur ancienne politique d'appui aux dictatures militaires.

Quant au réformisme interne — obstacle principal à la radicalisation — il prend ici un nouveau caractère. En plus de l'idée de collaboration avec l'impérialisme, il est teinté d'économisme et de collaboration de classe. Non seulement ce genre de réformisme était caractéristique des gouvernements de 1944-1954 et — comme nous l'avons vu — était la ligne qui prévalait parmi les dirigeants du mouvement (348) mais même depuis 1954 jusqu'à nos jours, la lutte contre le réformisme et l'économisme reste un problème essentiel dans l'organisation du prolétariat guatémaltèque. Ainsi par exemple, les organisations de guérilla marxistes-léninistes prônent une lutte à la fois anti-impérialiste et anti-capitaliste et essaient de lutter contre le réformisme du PGT (349). Enfin, ce n'est pas seulement un problème particulier au prolétariat guatémaltèque, il concerne aussi le prolétariat international.

De ce fait, on peut dire que l'auteur adopte un point de vue universel. Comparée aux deux premiers romans, ce qu'il exprime ici n'est pas seulement la vision de la petite bourgeoisie intellectuelle radicale mais c'est aussi une vision prolétarienne de la lutte. On peut l'assimiler à la ligne politique des nouvelles organisations marxistes-léninistes se démarquant tant du réformisme bourgeois que du réformisme des partis communistes traditionnels influencés par le révisionnisme russe.

### 3.6. Structure générale des «Yeux des Enterrés».

La structure essentielle de ce troisième roman de la «trilogie bananière» est la révolte contre le régime dictatorial et l'impérialisme. D'une part, nous assistons à la chute et à la désorganisation progressive de l'impérialisme et de

ses appareils de domination ; d'autre part, nous observons l'essor du mouvement populaire, particulièrement de celui des travailleurs, passant de la lutte spontanée à la lutte organisée. Parallèlement à la dégradation et au pourrissement des valeurs dans le camp impérialiste, l'auteur présente ici la naissance de nouvelles valeurs révolutionnaires véhiculées par une nouvelle génération d'individus déterminés à la lutte.

Face aux problèmes posés par la définition des objectifs, des ennemis principaux, des obstacles et des moyens pour les surmonter, l'auteur avance des solutions, en particulier par le truchement du héros principal — Tabío San — et du groupe de militants d'avant-garde. Pour ceux-ci en effet, les ennemis principaux sont à la fois l'impérialisme et le régime dictatorial. A long terme, leur stratégie vise à la prise du pouvoir et à l'instauration d'un pouvoir ouvrier-paysan ; à court terme cependant, ils veulent tout d'abord renverser ces deux ennemis pour libérer le pays de l'exploitation et «sauver l'homme». Dans ce but, ils tentent de former un front uni de tous les mécontents, de tous les groupes progressistes et démocratiques, en basant cependant essentiellement la lutte sur la force des ouvriers agricoles et en s'efforçant de les organiser.

Dans cet effort d'organisation, ils rencontrent néanmoins une difficulté qui s'avère être le facteur principal de démobilisation des travailleurs. Il s'agit de la ligne «économiste» régnant parmi les travailleurs eux-mêmes et du manque d'intérêt de ceux-ci pour la lutte de libération nationale. Miguel Angel Asturias résoud ce problème — et le conflit romanesque — d'une manière quelque peu artificielle (la vengeance d'Aurelia Maker Thompson qui annule toutes les réformes). Nous avons interprété cette solution comme l'expression de la volonté de l'auteur de montrer que les travailleurs n'acceptent de lutter que s'ils se sentent attaqués directement et s'il s'agit véritablement de défendre leurs intérêts.

Pour ce qui est du passage de la connaissance irrationnelle à la connaissance scientifique, on observe dans ce roman la destruction des croyances forgées par le pouvoir pour opprimer et pour aveugler le peuple ainsi que de cer-

taines croyances populaires servant à expliquer les phénomènes naturels et sociaux d'une manière magique. On observe d'autre part la matérialisation d'autres croyances, exprimant des aspirations profondes du peuple. Les deux processus s'opèrent dans la lutte collective et par elle. La croyance en l'omnipotence du dictateur, par exemple, est détruite par une action collective, tout comme la croyance en l'existence d'un exploiteur généreux — incarné par Lester Mead — et d'autres croyances pernicieuses, suscitées par la religion, répandues par la presse (le sous-marin), etc. De même, après la première petite grève, les travailleurs ont compris que la puissance économique de la compagnie reposait sur leur exploitation en tant que force de travail et non sur la témérité ou le courage des Nord-Américains, comme on le croyait dans le *Pape Vert*, ou sur une force invisible, comme dans l'*Ouragan*. Par ailleurs, la croyance en un conte populaire — les yeux des enterrés se fermeront le jour de la justice — qui a donné son titre au roman et qui a conduit Juambo à venger individuellement son père et à déterrer son cadavre pour vérifier si ses yeux se sont refermés, est matérialisée sur le plan collectif par la grève des travailleurs. En effet, la signification sociale de ce conte est l'aspiration des exploités à la justice et la volonté de donner une dimension historique à la lutte. De même le mythe maya de la vengeance destructrice du Dieu Huracán, invoquée individuellement par Hermenegilo Puac et qui signifie sur le plan social la révolte inévitable des opprimés, se trouve matérialisé ici par la lutte organisée des travailleurs.

L'auteur montre ainsi que le passage de la connaissance irrationnelle à la connaissance scientifique se fait d'une manière collective et que la connaissance scientifique s'acquiert par la pratique, par la lutte. En outre, en liaison avec la structure même de l'œuvre, Miguel Angel Asturias présente ici deux aspects que peuvent prendre les croyances : elles peuvent servir de moyen d'oppression ou d'obstacles à la révolte, abrutissant le peuple ; elles peuvent au contraire renfermer ses aspirations profondes, le poussant à lutter. L'auteur, on le voit, n'idéalise pas toutes les croyances populaires. Il montre que certaines sont pernicieuses et sont à détruire tandis que d'autres expriment les désirs profonds

du peuple et sont à maintenir. Ceci est à rapprocher de l'existence, dans l'*Ouragan*, du mauvais sorcier (la Sarajobalda) au service de la compagnie et du bon sorcier (Rito Perraj) luttant contre l'impérialisme.

Ce roman forme donc une sorte de synthèse de tous les éléments présentés dans les deux premiers romans : les principales causes de révolte (« Pain, liberté, terre, dehors les gringos »), les racines historiques des problèmes, les deux visages de l'impérialisme, les principaux moyens de lutte vus dans une perspective historique : recours au surnaturel, lutte individuelle, attentat terroriste et organisation. L'œuvre révèle les contradictions au sein du peuple, notamment la lutte de la petite bourgeoisie pour la démocratie et la libération nationale et la lutte économique menée par les travailleurs. Elle décrit d'autre part les différentes attitudes adoptées — se résigner, profiter, se révolter. Cela indique, par rapport à la vision exprimée par l'auteur, un problème essentiel de l'époque : le fossé qui sépare les intérêts de la petite-bourgeoisie de ceux des travailleurs et la difficulté qu'ils éprouvent à mener une lutte ensemble, au sein d'un front uni. Selon nous, ce problème ne caractérise pas seulement la situation au Guatemala. Il surgit dans toute lutte où la petite bourgeoisie, les couches populaires et la classe ouvrière se trouvent réunies dans un front uni contre un ennemi commun. La solution que Miguel Angel Asturias exprime ici — la lutte contre le réformisme et la mise en avant des intérêts des travailleurs — correspond au principe marxiste-léniniste fondamental exigeant de donner une direction prolétarienne à la lutte. Certains lecteurs qui connaissent Miguel Angel Asturias comme un modéré sur le plan politique, peuvent être surpris de le voir exprimer ici une position marxiste-léniniste. Il convient toutefois de garder en mémoire les principes méthodologiques que nous avons posés au début de ce travail, à propos de l'œuvre littéraire et de la vision qu'exprime l'auteur (350). Miguel Angel Asturias ne fait qu'exprimer un problème essentiel de l'époque. La solution qu'il présente est la vision du groupe dont il est le porte-parole, en particulier le groupe d'intellectuels de gauche qui a ressenti le besoin d'une solution prolétarienne face à la non-viabilité de la direction petite bourgeoise de la lutte.

## CONCLUSION

Les trois romans de la trilogie, *l'Ouragan*, *le Pape Vert* et *Les Yeux des Enterrés*, qui s'inscrivent dans le courant littéraire des romans anti-impérialistes, ont comme structure générale la révolte pour la liberté, la libération nationale et l'émancipation des travailleurs face à la domination impérialiste. La révolte a donc ici trois aspects : anti-impérialiste, anti-dictatorial et anti-capitaliste. Ces trois romans forment un cycle qui continue cependant et s'ouvre vers d'autres horizons, impliquant que la lutte elle aussi continue. Ce cycle ne représente pas seulement une évolution historique, linéaire et temporelle, mais un changement à la fois quantitatif et qualitatif. Il présente deux éléments essentiels, liés tant dialectiquement que sous forme de relation problème/solution : d'une part l'évolution de l'impérialisme (début, apogée et déclin), d'autre part le développement de la révolte et de la « conscientisation » du peuple (passage de la lutte spontanée à la lutte organisée).

Cette révolte fut dirigée au début par des petits producteurs (la petite bourgeoisie) et dans la suite par les ouvriers agricoles et un groupe de militants. C'est donc l'historique de ces deux éléments qui forme le lien structurel entre les trois romans.

L'unité structurelle de ces trois œuvres est révélée en outre par l'existence d'un problème essentiel : le réformis-

me, moyen de domination du point de vue des oppresseurs, obstacle principal au développement de la révolte du point de vue des opprimés. D'une manière plus concrète, elle se manifeste aussi dans deux faits liés à la structure générale : la crainte qu'inspire aux oppresseurs une prédiction — l'ouragan des travailleurs — et l'espoir et la croyance des opprimés en une réalité tenue pour certaine — l'arrivée du jour de la justice — («*la tercera generación hablará por los vivos y los muertos*» V.F. ; «*hasta que llegue el día de la venganza, que verán los ojos de los enterrados*» P.V.) (351). Les oppresseurs vont utiliser tous les moyens pour empêcher la réalisation de cette prédiction. De leur côté, les opprimés vont essayer de surmonter étape par étape les obstacles mis sur leur chemin.

Le facteur temps intervient notamment dans l'histoire d'une famille — les Lucero — qui, après avoir passé par le statut de *peón* et celui de petit producteur, finit par faire partie de la classe dominante et par coopérer avec la compagnie et en devenir ouvertement complice après avoir lutté contre elle au début. A partir du *Pape Vert*, le facteur temps intervient aussi à travers l'histoire de Geo Maker (jeunesse, maturité, vieillesse) et de la famille de mulâtres dépossédés par la compagnie, dont le fils — Juambo — a fait le serment de venger son père.

Parallèlement à l'histoire de la collectivité, se déroule l'histoire individuelle de trois personnages-types (352). Le premier, après être monté dans la hiérarchie, préconise la collaboration et le réformisme (Lino Lucero). Le deuxième, après avoir été un serviteur fidèle de la compagnie, décide de se révolter. Sa révolte reste cependant individuelle (Juambo). Le troisième a lutté dès le début contre toute forme d'oppression ; il a opté pour la lutte organisée et s'y est engagé (Tabío San). Les attitudes de ces trois personnages correspondent respectivement aux trois stratégies principales mises en évidence dans la trilogie : la lutte réformiste qui aboutit à la dépendance, la lutte individuelle qui échoue et la lutte organisée qui mène à la victoire.

L'unité de la trilogie se manifeste encore de deux manières. Tout d'abord, l'ambiance et l'atmosphère où ont lieu les actions — la *selva* riche, fabuleuse et dominante et la

chaleur accablante — forment un lien indirect, une sorte d'arrière-plan commun à ces romans. Ensuite, les répétitions de faits et d'événements passés, — tant par l'auteur que par les personnages — et la projection dans l'avenir des solutions des problèmes présents contribuent aussi à l'unité de l'œuvre.

Le conflit fondamental qui domine la trilogie résulte de deux types d'attitudes, de deux systèmes de valeurs opposés et surtout de deux approches économiques différentes de la nature. La première — celle des «impérialistes» — est purement utilitaire ; elle considère la terre comme source d'argent et de richesses et la destruction de la nature comme moyen d'exploitation économique et de domination du monde. La seconde — celle des petits producteurs et des travailleurs — considère la nature comme un moyen indispensable pour subsister et n'entend pas la détruire pour de l'argent ou pour la puissance. Cependant dans cette volonté d'utiliser rationnellement la nature, ils se heurtent à des problèmes tels que le manque de moyens technologiques et de ressources économiques. Ils sont ainsi obligés de mener cette tâche avec la collaboration de l'étranger (participation des gens du pays à la création des chemins de fer et des plantations bananières, dépendance des petits producteurs à l'égard des moyens de transport de la compagnie, etc.) ou à rester dans la misère. C'est à partir de là que se déploie toute la politique d'accaparement des richesses et de domination, non seulement de la nature mais aussi des hommes, et la résistance de ceux qui ne veulent pas se laisser aliéner ni laisser aliéner la «terre-mère» à des fins commerciales. C'est la domination et la révolte, l'opposition entre l'homme-machine et l'homme-terre, pourrait-on dire.

Pour ce qui est du «réalisme magique» de Miguel Angel Asturias, la trilogie se déroule constamment sur deux plans ; l'un est celui de la réalité, des faits socio-politiques et l'autre, celui de la fantaisie, de la magie, du mythe ou de l'interprétation subjective de chacun. Ces deux aspects se retrouvent déjà dans les titres des trois romans : *l'Ouragan* — révolte des opprimés et vengeance du dieu Huracán — *le Pape Vert* — chef suprême des plantations bananières et pontife du démon vert, *el Tentador Verde* — et *les Yeux des Enterrés*

— l'aspiration à l'avènement de la justice s'exprimant dans une croyance populaire à laquelle adhère sincèrement Juambo. Toute la texture de la trilogie présente ces deux plans. La naissance et le développement de l'impérialisme sont expliqués de deux façons : par le mythe chrétien du démon vert qui a corrompu la race forte et par des faits réels, liés aux exigences du développement du capitalisme. Il en est de même de l'ouragan qui a un sens mythique — la vengeance des dieux — mais également un sens socio-politique — la révolte des opprimés. L'enrichissement des héritiers est expliqué de deux manières : l'héritage de Lester Mead et le pacte avec le diable. Des personnages mi-réels, mi-légendaires ou surnaturels apparaissent aussi dans toute la trilogie : Chipó, Mayári, Cayetano Duende, Popoluca, etc. Rêves, réalité et croyances s'interpénètrent souvent pour déterminer les attitudes des personnages : Lester Mead effrayé par les ombres des grands arbres abattus dans la grotte du Gambusino, Lino Lucero et la femme sirène-bananier, les gens influencés par la lune dans le *Pape Vert*, Juambo et les yeux des enterrés, Juan Nepo et son rêve du carrosse, la vieille Sabina et le Sisimite, Popoluca et le sommeil-agonie dans lequel il vivait, etc.

Les critiques ont des opinions divergentes sur la trilogie. Les uns trouvent que le style lyrique utilisé par l'écrivain ne correspond pas au thème réaliste traité, ce qui rend l'œuvre assez médiocre (353). Les autres pensent que la thèse politique trop apparente de l'auteur enlève à l'œuvre toute sa qualité artistique (354). D'autres au contraire font l'éloge de la trilogie et estiment que l'intention politique et l'art littéraire y sont en équilibre. La propagande de l'auteur est perçue d'une manière indirecte à travers la manière dont il présente les sentiments des personnages, les faits et les événements (355). Selon nous, c'est précisément dans cette manière d'exprimer les choses sur plusieurs plans que résident les qualités esthétiques de l'œuvre. C'est ce qui fait toute la beauté de la trilogie mais aussi son écotérisme. C'est de cette manière également que se manifeste le talent artistique de Miguel Angel Asturias. L'auteur dépeint un homme complet, non seulement avec ses problèmes individuels ou sociaux mais aussi avec tous les aspects de la réa-

lité, les circonstances, les croyances, les mythes, les rêves, les fantasmes qui influencent effectivement sa manière de concevoir les choses.

*L'Ouragan*, dont la structure est l'aspiration à un développement national indépendant mais mené par les petits producteurs, est le roman qui ouvre ce cycle. On y assiste à la naissance de l'impérialisme tant du point de vue mythique (le mythe du *Tentador Verde*, Anderson) que du point de vue socio-politique, à sa pénétration (la domination de la nature et la création des plantations bananières) et à son développement (l'exploitation de la main d'œuvre, la domination sur les petits producteurs et sur tout le pays). Dès sa naissance toutefois, la domination impérialiste — qui atteindra son apogée dans le *Pape Vert* — est présentée comme porteuse du germe de la révolte (la prédiction de Lester Mead à propos de l'ouragan des travailleurs). Celle-ci éclate à la fin du roman dans l'ouragan invoqué par Hermenegilo Puac. L'impérialisme tentera sans cesse de l'anéantir dans le *Pape Vert* (l'annexion, l'action par l'entremise des héritiers, «l'aide», etc). Elle resurgira et s'amplifiera cependant dans les *Yeux des Enterrés* pour aboutir à la grève générale, la chute de la dictature et la victoire des travailleurs. Tout le développement ultérieur est donc régi par les efforts déterminés pour faire aboutir la révolte et par les tentatives visant à la faire échouer.

C'est dans ce roman qu'entre en scène la famille d'Adelaido Lucero. Celui-ci, dès le début, se trouve lié à la compagnie mais il lutte contre elle, poursuit des idéaux et nourrit des rêves de libération et d'amélioration économique pour ses fils. Dans leur lutte contre la compagnie, ceux-ci s'appuient cependant sur un étranger, Lester Mead, qui cache son vrai visage d'exploiteur derrière le masque de la «coopération» et de l'humanitarisme afin d'empêcher la révolte. Il ne s'agit ainsi que d'une lutte économique et réformiste.

Du point de vue de la révolte, *l'Ouragan* exprime l'aspiration à la libération, le rêve d'amélioration et l'espoir de justice, liés à la nécessité de subsister. Tout cela reste cependant au stade des aspirations : rien ne se réalise dans ce roman. La prospérité et la victoire des Lucero ne sont pas réelles. L'invocation de la vengeance du dieu Huracán par

Hermenegilo Puac n'est réalisée que sur le plan magique et surnaturel. Les travailleurs n'arrivent pas à déclencher la grève en raison de la répression. Cela est dû à l'impuissance, à la désorganisation, à l'ignorance, à l'inconscience des opprimés face aux forces politiques, économiques et militaires de la compagnie. Cela est dû en outre au manque d'objectif commun et de moyens de lutte adéquats. La révolte en gestation et la première prise de conscience se manifestent par des réactions spontanées et aveugles contre des individus : les intermédiaires et les représentants de la compagnie. À part la tentative avortée de grève des travailleurs, le recours à des forces extérieures — Lester Mead ou la magie — reste le seul moyen utilisé pour tenter de résoudre les problèmes. Si la lutte économique et la collaboration avec l'étranger sont condamnées implicitement par l'auteur car elles ne mènent pas à une victoire réelle, si la grève des travailleurs est présentée comme sans issue en raison de la répression, la destruction des plantations apparaît en revanche comme la solution efficace bien qu'elle soit accomplie de façon surnaturelle. Nous avons interprété cette façon «surnaturelle» de résoudre le conflit romanesque comme l'expression de la réalité de l'époque : la lutte de libération nationale — le moment de rêve rendu possible par la révolution de 1944-54 — mais aussi l'absence d'une solution véritable, l'absence d'une issue claire à la lutte dirigée par la petite bourgeoisie dont Miguel Angel Asturias faisait lui-même partie (356). La vision qu'exprime l'auteur par le désir d'expulser les impérialistes est celle de la petite bourgeoisie radicale de gauche. Sans la direction du prolétariat et en raison de la faible organisation de celui-ci, cette petite bourgeoisie n'offre comme solution que l'anarchie et non l'organisation du prolétariat qui est la solution marxiste-léniniste. Comme nous l'avons vu, cette vision change dans *les Yeux des Enterrés* : l'ouragan des travailleurs — et non plus des petits producteurs — n'a pas pour but la destruction des plantations mais l'appropriation des richesses.

Le second roman, *Le Pape Vert*, dont la structure essentielle est l'oppression impérialiste, est tout d'abord un roman à thèse économique et politique, une analyse de l'impérialisme et de ses moyens de domination, comme s'il

s'agissait de répondre au problème de l'ignorance dans l'*Ouragan*. Il relate le développement de l'impérialisme, son expansion fondée sur la politique « brutale » et enfin son apogée avec la politique « humanitaire » et l'installation au pouvoir de classes collaboratrices.

De plus, *le Pape Vert* traite de la conception qu'ont du « développement national » les classes dominantes. C'est l'idéologie bourgeoise qui a favorisé la pénétration de l'impérialisme et qui donne priorité à la prospérité économique par rapport à l'indépendance et la liberté contrairement à la valeur que l'on retrouve tout au long de la trilogie et qui s'exprime dans la maxime « pauvre mais libre ». Par le truchement du commandant, de Doña Flora et des Cojubul, l'auteur montre que la priorité accordée au développement économique et la collaboration inconditionnelle avec l'étranger ne peuvent mener qu'à la dépendance la plus profonde, à l'esclavage et à la domination totale de l'impérialisme. Enfin, l'auteur montre comment est mise en échec la lutte pour la libération nationale dans une perspective réformiste et légaliste, qui correspond également à un point de vue bourgeois. La révolte légaliste et pacifiste que mène Mayári avec les petits producteurs aboutit à l'échec ; elle reste du domaine des aspirations qui ne se manifestent pas en actes. Après avoir prospéré économiquement grâce à l'aide de la compagnie, la deuxième génération des Lucero a essayé de mener une lutte économique contre celle-ci mais son réformisme et l'acceptation de la collaboration l'ont conduite à subir à nouveau l'emprise de l'impérialisme. Elle a abandonné la lutte ; elle est devenue en fin de compte l'alliée principale de l'impérialisme et ne vise plus qu'à défendre ses propres intérêts.

Comme dans *l'Ouragan*, les autres tentatives de révolte ne sont que des luttes individuelles de travailleurs et de petits producteurs ou un recours à des forces extérieures (le sorcier, l'honorable visiteur nord-américain) qui n'aboutissent à rien. De fait, dans la deuxième partie du roman, la révolte est complètement anéantie. Le nationalisme, le patriotisme et le désir d'un développement autonome incitant à la lutte anti-impérialiste et servant d'élément de cohésion dans cette lutte, ont été pervertis par l'impérialis-

me et les classes dominantes. Ceci est visible non seulement au sein de l'armée («la défense de la patrie c'est la défense des intérêts des riches») mais aussi au sein du peuple. Ces valeurs ont été transformées en idéologie d'agression contre d'autres pays également opprimés. Grâce à elle, l'impérialisme peut «diviser pour régner». Du point de vue des classes dominantes, elle sert à semer au sein du peuple la confusion entre la défense des richesses nationales et la défense de leur propres intérêts. Ainsi, tout le peuple croit défendre la patrie dans la guerre des bananes alors qu'il ne fait que défendre les intérêts de l'impérialisme et des classes dominantes.

On peut dire que seuls quatre personnages très secondaires sont conscients de la situation véritable et ne se laissent pas leurrer par la propagande pour la prétendue défense de la patrie. Il s'agit de la vieille servante, la Sabina, de l'étudiant, du travailleur Corunco et du vent du nord que l'auteur personnifie. Leur proclamation et leur dénonciation de cette propagande ne sont cependant pas écoutées.

Ainsi, l'auteur dénonce l'impérialisme «humanitaire» davantage encore que l'impérialisme «brutal». En même temps, il condamne violemment l'idéologie de développement et la politique de collaboration des classes dominantes, des *compradores*, complices ouverts de l'impérialisme. Il critique aussi indirectement ceux qui feignent de se ranger aux côtés du peuple et prétendent rechercher le bien de la nation alors qu'ils ne visent en réalité que leur intérêt personnel. Il s'élève enfin contre le réformisme et contre la lutte légaliste et pacifiste en montrant leur inefficacité.

Dans la vision de l'auteur, la recherche de la prospérité économique par la collaboration avec l'étranger, sans souci de la sauvegarde de l'indépendance, ne peut mener qu'à la dépendance totale du pays et à l'oppression complète du peuple. La valeur exprimée dans *l'Ouragan* par la formule «être pauvre mais libre» est présentée ici de façon plus nuancée comme la volonté de donner la priorité à la défense de l'indépendance, de la liberté, par rapport à toute forme de prospérité économique qui tend à aliéner. Dans *l'Ouragan*, les solutions de collaboration ou d'anarchisme de la petite bourgeoisie ne menaient pas à une victoire réelle ; elles étaient présentées comme utopiques. Ici, aucune

solution bourgeoise n'aboutit à enrayer la misère (la politique du *desarrollismo*) ou à lutter contre la domination de l'impérialisme (réformisme, légalisme). L'auteur montre ainsi son peu de foi en de telles solutions. Dans *l'Ouragan* et le *Pape Vert*, l'auteur ne présente pas de solution claire. Il se borne à montrer les dangers de telle ou telle politique ou idéologie et n'attaque les réformistes que d'une façon indirecte ou déguisée (les Lucero, Lester Mead, Mayari). Ce n'est plus le cas dans les *Yeux des Enterrés*. Cette évolution peut s'expliquer par la transformation du contexte social et politique de l'élaboration de ces œuvres. Rédigés intégralement pendant le mouvement anti-impérialiste de 1944 et pendant les gouvernements Arévalo et Arbenz, les deux premiers romans sont dirigés davantage contre l'impérialisme et les *compradores* qui sont les ennemis principaux de l'époque. Bien que la ligne réformiste de ces gouvernements apparaisse comme un obstacle important à la marche de la révolution, la priorité est donnée à ce moment à la lutte contre l'impérialisme. Par ailleurs, l'ambivalence de la petite bourgeoisie qui dirige la lutte et la faiblesse organisationnelle du prolétariat ne permettent guère d'entrevoir des solutions véritables. C'est pour cela que l'auteur lui-même ne fait que ressentir les problèmes. Il met en garde contre les dangers mais ne peut suggérer une solution de manière claire. Par contre, à mesure que la lutte progresse et que les masses se radicalisent, le réformisme, en tant que frein à la révolution, devient le danger principal. C'est ce qui est exprimé dans *les Yeux des Enterrés*, écrit vers la fin du gouvernement Arbenz et après la défaite de celui-ci. Les Lucero y sont attaqués violemment ; l'auteur ne parle presque plus des Cojubul et l'obstacle principal à la radicalisation des travailleurs est le réformisme économique.

Le troisième roman, *Les Yeux Enterrés*, dont la structure principale est la révolte des opprimés — particulièrement des travailleurs — non seulement contre l'impérialisme mais aussi contre le régime capitaliste et dictatorial, est celui qui termine le cycle. Il décrit le déclin de l'impérialisme et de ses moyens de domination mais aussi le réveil et la « conscientisation » des opprimés. Nous assistons parallèlement à

dégénération totale de la famille Lucero, dont les représentants sont devenus sinon des traîtres du moins des complices ouverts et inconditionnels de l'impérialisme au même titre que les Cojubul. Comparé à *l'Ouragan*, ce troisième roman représente non seulement la réalisation des prédictions et des aspirations mais aussi la destruction des croyances qui servent à aveugler le peuple. A l'opposé du caractère de roman à thèse du *Pape Vert*, il ne se limite pas à la dénonciation. L'auteur traite essentiellement de la pratique et offre des solutions. En effet, c'est ici que les protagonistes trouvent enfin les moyens efficaces pour résoudre les conflits et les problèmes posés auparavant. L'ignorance, l'inconscience, la désorganisation, le recours aux forces extérieures, la lutte individuelle, l'anarchisme, la lutte économique et réformiste étaient les causes principales de l'échec de toutes les révoltes passées. Tout cela fait progressivement place à la lutte collective, consciente et organisée — la grève — basée sur la force des ouvriers agricoles eux-mêmes. Cette lutte collective ne vise plus à détruire les richesses mais à se les approprier. La conception bourgeoise de la recherche exclusive du développement économique, de la prospérité pour quelques uns, en collaboration avec l'impérialisme au mépris de la sauvegarde de l'indépendance et de la liberté, ne trouve plus d'écho dans les masses. Elle a été balayée d'une part par le mouvement massif de la capitale qui revendique à tout prix la liberté et qui a renversé le régime dictatorial, appui principal de l'impérialisme, et d'autre part par la direction que les travailleurs des plantations ont imprimée à leur lutte : la recherche de l'amélioration de leurs conditions de vie, du bien-être de tous — et non seulement des riches — comme objectif parallèle à la recherche de l'indépendance et de la liberté («*tierra, pan, libertad, fuera gringos*»). Les éléments du programme politique tracé par le groupe de militants organisés — lutte anti-impérialiste, anti-dictatoriale et anti-capitaliste («*libertad con pan*») — se trouvent ainsi réunis et se traduisent dans une nouvelle conception de la lutte. Celle-ci permet de dépasser le réformisme et l'économisme qui ont influencé non seulement la petite bourgeoisie mais aussi les travailleurs. Pour la première fois, les travailleurs, la petite bourgeoisie et les dirigeants

trouvent l'unité dans la lutte. Dépassant la vision traditionaliste et magique de la lutte (appel aux forces surnaturelles), la vision anarchiste et l'attentat terroriste, la vision réformiste (lutte légaliste, lutte économique), l'auteur exprime ici la vision prolétarienne. Celle-ci correspond dans la réalité au programme politique des organisations marxistes-léninistes : front uni de tous les progressistes dans la lutte pour la libération nationale sous la direction de la classe ouvrière et du parti (représenté dans le roman par le groupe de militants clandestins), organisation à la base autour du principe fondamental selon lequel il faut compter avant tout sur ses propres forces pour lutter contre l'impérialisme, contre la bourgeoisie locale et contre le réformisme qui se manifeste sur le plan mondial par le révisionnisme.

En ce qui concerne la libération nationale et la lutte anti-impérialiste, l'auteur, répétons-le, met en évidence dans la trilogie les deux aspects des concepts de «nationalisme» et de «développement national» en montrant qu'ils peuvent avoir un sens négatif et un sens positif selon ceux qui les utilisent et selon les circonstances. Pour les classes dominantes, ils signifient la défense de leurs richesses et de leur prospérité tandis que pour les travailleurs, ils n'ont de sens que s'ils visent à améliorer leurs conditions de vie. Ce double aspect apparaît non seulement dans le Pape Vert, avec la déformation qu'y subit le nationalisme, mais aussi dans *les Yeux des Enterrés*, avec l'opposition entre la petite bourgeoisie qui vise avant tout à libérer le pays de l'impérialisme et les travailleurs qui ne veulent participer à cette lutte que dans la mesure où elle sert leurs intérêts.

Ainsi, l'auteur, en même temps qu'il dénonce l'ennemi extérieur — l'impérialisme — met aussi en garde contre les deux principaux dangers qui guettent la lutte pour la libération nationale. Le premier est la subordination des intérêts généraux du peuple et de la classe ouvrière aux intérêts de classe de la bourgeoisie. Le second, qui n'apparaît que plus tard, est le réformisme externe et interne. Dans la réalité, l'un correspond à la conception de «l'anti-impérialisme capitaliste» de la petite bourgeoisie de 1944 tandis que l'autre correspond à l'idéologie bourgeoise de collaboration de classe qui mystifie les travailleurs et les

empêche de se radicaliser, qu'il s'agisse du visage humanitaire de l'impérialisme ou du révisionnisme véhiculé par les partis communistes traditionnels. Historiquement en effet plusieurs exemples montrent que la lutte pour la libération nationale dirigée par la bourgeoisie, n'a mené qu'à la capitulation de celle-ci devant l'impérialisme. Dirigée par la petite bourgeoisie, la lutte a échoué ; elle n'est pas viable. Influencée par le réformisme, elle entraîne la capitulation de la classe ouvrière. D'après les marxistes-léninistes, le mouvement de libération nationale, sous peine d'aller à l'échec, doit tenir compte, dans la formation du front uni, de trois ennemis : l'impérialisme, la bourgeoisie et les réformistes.

D'un point de vue méthodologique, il faut faire la différence, pour ce qui est du message exprimé dans la trilogie, entre l'attitude consciente de l'auteur et la vision de groupe qu'il exprime.

En tant qu'écrivain « engagé », se rattachant au courant littéraire des romans anti-impérialistes, l'auteur exprime dans ces trois œuvres sa volonté de témoigner et de dénoncer. En effet, par l'aspect historique qui la traverse dans son ensemble et la fait apparaître comme une sorte d'épopée où faits réels et fiction s'entremêlent constamment, la trilogie exprime la volonté de l'auteur de développer une dimension diachronique et de dénoncer dans le présent les crimes passés. C'est dans cette volonté de témoigner, avons-nous dit, que se trouve en grande partie la portée de la trilogie.

Il convient de noter par ailleurs que l'auteur écrit à une époque où les tentatives de libération nationale menée par la petite bourgeoisie ont échoué, au Guatemala et dans les autres pays de l'Amérique Latine (357). compte de la réalité empirique et exprime la vision de ce groupe. De cette manière, il rend compte des problèmes essentiels de son époque (les causes des échecs dans la lutte), il met plus particulièrement à jour les contradictions que traverse la petite bourgeoisie et il suggère enfin des solutions éventuelles. Quand il offre des solutions efficaces, ce ne sont cependant jamais des solutions petites bourgeoises (dans les trois romans, aucune lutte dirigée par la petite bourgeoisie n'a abouti). Ce sont des solutions prolétariennes et comme nous l'avons vu d'inspiration marxiste-lénin-

nes homologues à celles des marxistes-léninistes. Dans la réalité de l'époque, elles correspondent aux solutions préconisées, à mesure que la lutte progresse, par certaines couches de la petite bourgeoisie et par les masses. Ainsi, dans *l'Ouragan*, ouvrage écrit à une époque où le mouvement était encore faible, la solution qui est présentée est celle d'une couche de la petite bourgeoisie radicale ; elle n'est entrevue que de manière ambiguë, utopique et anarchiste. Par contre, dans *les Yeux des Enterrés*, en raison de la radicalisation des masses et de l'échec du mouvement petit bourgeois — preuve de sa non-viabilité — la vision exprimée par l'auteur est beaucoup plus claire. Les intellectuels de gauche n'ont plus foi en de tels mouvements et s'orientent vers des solutions plus radicales ; ils ressentent le besoin d'adopter le point de vue du prolétariat et comprennent la nécessité d'une solution prolétarienne. Bien que n'ayant pas fait partie d'organisations marxistes-léninistes dans sa vie politique, l'auteur exprime un point de vue marxiste-léniniste dans son œuvre. Ceci peut expliquer et justifier notre conception de l'œuvre littéraire. Nous l'avons déjà dit, l'écrivain est celui qui arrive à rendre plus cohérente la vision du groupe dont il est le porte-parole. Ce n'est pas son point de vue personnel qu'il exprime dans son œuvre mais la vision d'un groupe : «les véritables créateurs sont les groupes sociaux». Nous parlons de vision plus «cohérente» car dans le roman, la solution qu'exprime l'auteur est celle qui a abouti et a permis de résoudre les problèmes posés, créant un état d'équilibre même si celui-ci est relatif et temporaire. Dans la réalité, il s'agit de la solution vers laquelle tendaient, à l'époque, les groupes sociaux qui aspiraient à un véritable changement, de nature à résoudre leurs problèmes.

C'est donc le contexte socio-historique dans lequel l'auteur a écrit qui a contribué à façonner la vision de groupe qu'il exprime. D'un point de vue méthodologique, cela permet de comprendre l'importance que nous avons accordée à l'analyse historique de la société guatémaltèque pour expliquer ces œuvres. Bien des choses nous auraient en effet échappé sans cette analyse. Réciproquement, l'analyse littéraire nous a permis d'approfondir quelques aspects obscurs de l'histoire et de comprendre à travers eux les

problèmes d'un groupe et de la société de l'époque. Le lecteur a probablement perçu le lien continu entre la structure du roman et l'explication historique. Par exemple, l'échec des mouvements petits bourgeois est expliqué dans la structure même de la trilogie tandis que la genèse de cette structure se trouve dans la réalité historique. D'autre part, l'ampleur donnée dans notre travail à la «Partie Historique» est également liée à la compréhension historique des problèmes de l'époque tels qu'ils sont soulevés par l'auteur dans son œuvre car ceux-ci plongent leurs racines dans le passé. Par exemple, la nécessité d'un développement autonome et l'impossibilité de le réaliser — en raison notamment de la dépendance vis-à-vis de l'étranger et de la politique des classes dominantes — sont liées à l'histoire du Guatemala depuis les débuts de la colonisation, comme nous l'avons noté plus haut (358).

Ainsi, pour ce qui est de l'engagement de l'auteur, on peut conclure que Miguel Angel Asturias, en tant qu'écrivain, a participé dans une certaine mesure aux luttes de son peuple. Il a lutté pour la libération de son pays, non seulement par la dénonciation et le témoignage mais aussi en exprimant les problèmes et les solutions perçues comme réelles et efficaces. Aux côtés d'autres artistes «engagés» qui utilisent leur art — écriture, peinture, chansons, etc. — pour participer à leur façon à la lutte, il appartient à une nouvelle génération d'artistes qui ont choisi de se compromettre en se rangeant aux côtés du peuple et des opprimés et en dénonçant toute forme d'oppression et d'exploitation.

Nous aimerions terminer par une citation de Miguel Angel Asturias relative à la mission de l'écrivain :

«El escritor hispanoamericano tiene un gran papel como intérprete de su pueblo, porque, al difundir las situaciones conflictivas, contribuye a su solución y por eso, en la actualidad, la sociología se interesa por la narrativa»... «Yo soy lo que se llama en mi país una 'gran lengua', es decir, que hablo como se ha hecho siempre en nombre de aquellos que no pueden o que nos saben hablar. Hoy esa es la tarea primordial del novelista» (359).

Miguel Angel Asturias, nous semble-t-il, n'a pas failli à cette tâche. Il reste, bien entendu, le problème que pose la

création littéraire dans tout pays où l'art reste réservé à l'élite, surtout lorsqu'il s'agit d'un pays comme le Guatemala où la majorité du peuple est analphabète. L'accès aux œuvres littéraires reste l'apanage d'un cercle plutôt restreint d'intellectuels. Seuls ceux-ci peuvent en recevoir le message.

## NOTES DE LA DEUXIEME PARTIE

(1) Comme l'a signalé Iber Verdugo, la nature dans *Viento Fuerte* est le point de départ des conflits humains. Le problème initial qui y est présenté est la lutte de l'homme contre la terre dans le sens de l'incapacité de l'autochtone à dominer la nature. La terre est à la fois source de vie et de mort. Iber VERDUGO, *op. cit.*, p. 82.

(2) Nous avons préféré laisser en espagnol les textes cités afin d'essayer de ne pas trahir la pensée de l'auteur par une traduction personnelle qui peut-être n'arriverait pas toujours à exprimer fidèlement les idées de celui-ci. Cependant, nous en donnerons chaque fois la traduction en notes.

*Trad.* « Tout fut dominé, sauf l'humide, l'immobile, l'aveuglante chaleur de la côte. La volonté de l'homme s'imposa. Mains et équipement mécanique modifièrent le terrain ».

(3) *Trad.* « hommes et récoltes, faim et aliments ».

(4) *Trad.* « récoltes, aliments, certaines cultures, vallées verdoyantes ».

(5) *Trad.* « voraces, dévoreurs d'arbres, pauvre bête fabuleuse, dominée, détruite ».

(6) *Trad.* « Se courber, se redresser » ; « J'allai avec Léon Lucio quand le serpent à sonnettes le tua » ; « le coup de sifflet du chef donna le signal de la reprise du travail. Ils n'ont même pas encore fini de savourer le repas » ; « chaque fois, même s'ils avaient bien mangé, ils restaient encore sur leur faim » ; « Trois d'entre eux furent écrasés par ces grosses murailles de sable ».

(7) *Trad.* « — Quels hommes pleins de volonté... — et pleins d'argent, dis-tu... « de la volonté... tu peux en avoir beaucoup ; mais si tu n'as pas de fric, ton effort ne servira pas à grand'chose ».

(8) « La taille dévorait des arbres », « le travail dévorait des gens et plus de gens ». « Au prix de nombreux sacrifices, de blessés et de morts, sans compter les mutilés. Et comme dans toute armée, il y avait les déserteurs... incapables de survivre physiquement à l'épopée ».

« Cucho commença à tousser. Non seulement lui, mais plusieurs d'entre eux, et tous ceux-là, on les envoyait loin, à la capitale où le climat plus bénin, leur disait-on, allait peut-être les améliorer ».

(9) Cette division peut être mise en parallèle avec les deux aspects essentiels qui parcourent toute l'œuvre de Miguel Angel Asturias : l'existence d'une part,

d'un monde tellurique, esotérique et magique et d'autre part, l'affrontement de ce monde avec le développement industriel et le système de destruction que celui-ci renferme. Luis LOPEZ ALVAREZ, «Magia y política : Conversación con Miguel Angel Asturias», *Indice*, N° 226, Madrid, 1965.

(10) *Trad.* «Nous ne sommes ni bons ni mauvais, ni joyeux ni tristes, simplement des machines».

(11) *Trad.* «Les trains passaient chargés de gens. Pour travailler sur la côte ! Pour travailler sur la côte».

«Et ici, on les entendait, remplis de courage et de joie parce que la paie offerte doublait leur ambition. Après quelques mois de travail, on leverait la tête. Rentrer chez soi avec quelque chose dont on puisse disposer».

(12) *Trad.* «Nous ne fûmes jamais rien car nous n'avons jamais eu quelque chose véritablement à nous, celui qui travaille pour autrui ne passe jamais de la condition de vautour à celle d'épervier» (n'améliore jamais sa situation).

(13) Nahum MEGGED, *La culture de la banane, clé mythique de Miguel Angel Asturias* in *Revue Europe*, op. cit., p. 162-169.

(14) Miguel Angel ASTURIAS, *Mulata de Tal*, Obras Completas, Tomo III, p. 193.

(15) *Trad.* «L'exploitation était plus que maladroite, stupide», «Une entreprise avec autant de ressources économiques, opérant au seuil de sa métropole, sur des terres vierges et disposant d'une main-d'œuvre presque donnée pouvait être autre chose».

«Parce que la véritable aventure aurait été de créer autour de cette nature d'émeraudes végétales la coopération humaine ; de ne pas se contenter de la domination artificielle, à laquelle nous sommes arrivés, pour fuir la mort, à nous priver de la vie, à vivre comme des cadavres conservés dans des verres en cristal, dans des filets de toile mécanique.

— Et dans l'alcool».

(16) Voir O.C. p. 30.

(17) *Trad.* «Si au lieu de créer de nouvelles plantations nous achetons les fruits des producteurs particuliers, on gagnera beaucoup dans l'avenir. Les conditions de travail dans le monde sont en train de se modifier de jour en jour et nous n'avons, malheureusement, pas de poison qui en finisse avec le socialisme».

(18) Voir «Partie historique», pp. 62-63.

C'est dans cette perspective que l'on doit comprendre l'aide du médecin pour guérir le lépreux Nigüento qui ne semble à première vue pas avoir de lien avec la structure du roman : on le guérit de la lèpre pour faire de lui un objet de propagande.

(19) *Trad.* «Je la veux pour que les gosses cultivent des bananes à part : je ne veux leur laisser que ceci : leur indépendance. Je suis un père qui ne veut pas que ses fils aient des patrons... «Ah ! mon rêve est que mes fils aient leur terre et qu'ils vivent de leur terre, sans dépendre de personne ! Pauvres mais libres !»

(20) *Trad.* «Les Macchabées» : mot qui suggère l'agonie, la mort.

(21) *Trad.* «Ne sois pas bête, Bastiancito, travailler ici où la terre ne produit plus rien ! Cloué ici comme tes vieux, sans même gagner de quoi vivre ; coupant les chênes pour en faire du bois à brûler...».

«Terre brûlée, roches grattées, érosions».

(22) *Trad.* «Et non pas rester comme nous qui ne sommes pas passés de la condition de vautour à celle d'épervier ; le vautour mange du caca et l'épervier de la viande».

«Ici, tu vas mourir à cause de la pauvreté, petit à petit, et pas seulement toi mais ta famille, parce qu'il n'y a rien pour la nourrir, pour acheter des médicaments et pour faire de tes fils ce qu'ils doivent être».

«L'amour, mais loin de ces terres de cendres... où il n'y a pas d'espoir que fleurisse quelque chose... et la mort aussi, loin d'ici... car les morts enterrés ici n'ont d'autre avenir que celui d'être un jour de la terre séchée ou quelque plante rachitique».

(23) *Trad.* «Nous autres d'ici, nous avons eu beaucoup d'enfants mais aucun d'eux ne peut être appelé fils... c'est-à-dire, un progrès par rapport à nous».

(24) *Trad.* «Je leur ai fait comprendre que celui qui sème sur un terrain qui n'est pas le sien, alors qu'il peut semer sur son propre terrain, retourne à la condition d'aventurier, et c'est triste de s'aventurer ailleurs quand on possède quelque chose à soi». «Et même si tout cela était vrai, qui est-ce qui laisserait ses parents pour aller travailler ailleurs?».

(25) *Trad.* «Qui ignore que la culture de banane est celle qui produit le plus? Mais il y a tant de maladies dans ces endroits, tant de dangers, il n'y a qu'à voir l'exemple de Cucho, avec les poumons comme les petits tambours de la Fête-Dieu chaque fois qu'il tousse».

(26) Ces deux réactions expriment, d'après Iber Verdugo, deux attitudes essentielles de l'homme latino-américain : le conservatisme et le progressisme. *Iber VERDUGO, op. cit.*, p. 146.

(27) *Trad.* «Bénis soient les enfants qui laissent leurs parents... et retournent après, eux ou leurs messages afin de rajeunir le vieux tronc, afin que leurs parents se sentent revivre en eux... et non perpétuer des cendres pacifiques de mort».

«Quand on est jeune, il vaut mieux tenter sa chance là où elle se trouve et non pas rester comme nous qui ne passons pas de la condition de vautour à celle de l'épervier».

(28) *Trad.* «Ils avaient l'intention d'acheter une terre pour cultiver de la banane».

«Les feuilles vertes comme des billets d'or, ces feuilles qu'il recherche avec la Gaudelia, sur le conseil de son parrain, le Cucho».

«Il est venu nous dire qu'une fois cueillie, la banane est vendue sur le champ à des étrangers qui la payent un prix d'or».

(29) Il y a plusieurs raisons à cela : l'origine petite bourgeoise de l'auteur, le point de vue qu'il exprime dans cette œuvre et la direction petite bourgeoise du mouvement de 1944 à ses débuts.

(30) *Trad.* «Et à quoi cela me sert-il, à moi Adelaido Lucero Peña, qu'arrive tout ce que tu me racontes là quand moi je ne serai plus que terre».

(31) «Un piège à double fond dans lequel nous sommes tombés : ne pas gagner si nous vendons et perdre tout si nous ne vendons pas».

«Ici, ce qui est injuste c'est le prix et la tromperie est dans le contrat, car il y a tromperie».

(32) *Trad.* «Mais nous n'avons pas des moyens... nous avons des dettes... C'est ce que nous avons».

(33) *Trad.* «C'est que maintenant ils nous enlèvent les terres, parce que nous les abandonnons, vu qu'elles ne nous produisent rien, ou bien parce que nous les vendons, et alors ils vont profiter tout simplement du travail que nous avons effectué».

(34) *Trad.* «Et justement nous voudrions retourner dans notre village ; nous ne sommes pas d'ici et, même si on y est mal nourri, la vie n'y est pas si dure».

(35) *Trad.* «Ceci n'est pas une lutte à coup de machete ; ni non plus une lutte qui va se gagner avec des discours essayant de les convaincre ; non, c'est une lutte économique».

(36) *Trad.* «Les *cortadores* (*peones* qui coupent les bananes) émeutés, brandissant les *machetes* comme des flammes d'argent dans leurs mains brunes, montrant leurs dents blanches menaçantes, comme si dans leur bouche la paix aussi se tourne en guerre».

« Cette fois lui crièrent-ils, nous ne réclamons pas de meilleurs salaires mais une garantie pour les femmes... qu'ils les respectent sinon nous nous tuons tous ». « Les gens refusaient de travailler sans que d'abord justice ne soit faite ».

(37) *Trad.* « Etranger à la vie humaine, un être fait de nombres, un être de chiffres écrits avec de la craie sur les tableaux noirs de la Bourse de New York ».

(38) *Trad.* « Le Pape Vert le regardait avec ses yeux de ver de terre, derrière des lunettes si épaisses... ces petits yeux puissants, inexpressifs, durs comme des balles de fusil ».

(39) *Trad.* « Leland, nous avons perdu le monde ; les Nord-Américains, nous avons perdu le monde... Ce n'était pas la douleur d'avoir perdu le monde, on peut le recouvrer ; mais la peine de se perdre eux-mêmes, tournant le dos à Dieu ».

(40) *Trad.* « S'entendre avec l'injustice est le principe de toute la défaite morale de notre civilisation dénommée chrétienne ».

« Le rôle des hommes religieux n'est peut-être pas de concilier ces mandats inflexibles avec l'intérêt des hommes, spécialement l'intérêt de ceux qui tirent leurs millions de l'exploitation de la terre et de l'homme qui travaille cette terre, se conduisant comme des voleurs de grand chemin, sans avoir besoin d'être des canailles... parce que c'est pour cela qu'on est millionnaire, pour cesser d'être une riche canaille ; un millionnaire est bien cela, le riche qui peut se permettre le luxe de cesser d'être une canaille ».

(41) *Trad.* « Nous sommes une entreprise commerciale, et une entreprise commerciale, Monsieur Mead, n'est pas une société de secours mutuels, ce n'est que l'édenisme produit par le millionnaire altruiste qui conduit à considérer la Tropical Platanaera S.A. comme une entreprise bienfaitrice de l'humanité alors que c'est un groupement financiers ».

(42) *Trad.* « Sur ce champ l'homme doit se défendre contre ceux qui veulent lui imposer des lois injustes ».

(43) *Trad.* « Pour cela nous avons des hôpitaux, des cliniques... » « — Nous vendons de la viande bon marché et tout à bon marché dans les *comisariatos* » ... « — Et nous avons investi des millions de dollars pour valoriser des terres insalubres, et nous distribuons en salaires et en soldes plus d'argent que les Gouvernements eux-mêmes ».

(44) *Trad.* « Le Pape Vert, pour que vous le sachiez, est un monsieur qui est installé dans un bureau et a à son commandement des millions de dollars. Il bouge un doigt et un bateau s'avance ou s'arrête. Il dit un mot et une République est achetée, il étérme et un président, un général ou un avocat tombe... Il frotte son derrière sur la chaise et voici qu'éclate une révolution. C'est contre ce monsieur que nous devons lutter ».

(45) *Trad.* « Cette nouvelle religion de travail et d'économie, parce que c'est cela au fond, afin de ne pas se laisser avoir par le riche ».

(46) Voir Partie Historique : la politique nord-américaine, pp. 60-63,

(47) *Trad.* « L'autre jour, j'ai discuté avec lui et il m'a donné la clé de son système économique. Les Indiens de San Jacinto descendent à l'autre côte, travaillent dans les plantations de banane et retournent tous chez eux riches ; par contre, les créoles arrivent avec la tête pleine de rêves héroïques et ils ne retournent même pas chez eux... et s'ils y retournent ce ne sont que des rebuts sociaux ».

(48) *Trad.* « Mais sur cette question de dépenses Lester Mead était inflexible... ».

« Celui d'entre nous qui oublie qu'il est dans la ligne de feu contre le Pape Vert est un mauvais soldat. L'Indien dort sur le sol, ne dépense pas ce qu'il gagne dans les *comisariatos* et c'est le seul qui rentre riche de cet enfer bananier.

Nous aussi, nous rentrerons ! Nous rentrerons avec nos wagons de train chargés de nos fruits, en chantant ! ».

(49) *Trad.* «Adeláido Lucero va mourir sans savoir la vérité ! Dans tout ce que tu me racontes sur la société des garçons avec le fou Così (pour le vieux Lucero, «Lester Mead» était un faux nom) il y a quelque chose de louche. Je ne peux pas croire, moi qui connais l'affaire, qu'avec seulement leurs prétendues petites entrées, ils puissent faire tout ce qu'ils ont fait. Arriver à mettre sur pied ce moulin ! Il y a quelque chose de louche là-dedans ».

«Ne me raconte pas d'histoires ! Le moulin ne vaut pas deux sous, ni les juments, les terres des Fueté ou celles des Jarrín ; et le fait d'avoir toujours du transport dans le train alors que personne d'autre ne peut en avoir... tout cela coûte, coûte cher, Roselia, et c'est seulement parce qu'il a vendu son âme au diable et que le diable lui donne de l'argent et encore plus d'argent jusqu'au jour de sa mort... ».

(50) *Trad.* «Argent vert, le Pape Vert, vert-papier-monnaie-or, le Tentateur vert, le démon vert... ».

(51) *Trad.* «Ces *tamales* (gâteaux de maïs enveloppés dans des feuilles de bananiers) sont si bons... — Des *tamales* bien doux, n'est-ce pas ? Lester sortit de sa serviette une liasse de billets verts comme des feuilles pour le *tamal*, des feuilles vertes, feuilles de bananiers ».

(52) *Trad.* «Des falsifications de l'opinion publique sont préférables... au moindre essai de censure ou de réglementation ».

(53) *Trad.* «Mais des soldats, des mitraillettes et des baïonnettes arrivent... » «Non, parce que j'ai mes bateaux de guerre qui patrouillent les mers... ».

(54) Considérer le couple Lester Mead et Leland comme «des formes poétiques de ce que devrait être l'être humain idéal», et la société Mead-Cojubul-Lucero comme «un symbole de l'aspiration américaine» (Iber Verdugo, p. 146 ; p. 207) est selon nous méconnaître le véritable visage de ces personnages et de cette forme de coopération économique. Iber VERDUGO, *op. cit.*

(55) *Trad.* «De là-bas, seuls des malades incurables arrivent chez nous ! Des malades qui ont laissé là-bas leurs poumons. Nos salles sont tellement pleines qu'il n'y a plus de place pour un malade de plus ; juste pour vous dire que plusieurs, oui plusieurs dorment par terre». «Mead vit défilé une procession de cadavres vivants. Des os humains qui toussaient, qui crachaient du sang. Des yeux sortant de visages couverts de sueur amère de quinine. Des dents esquissant un rire tragique entre le fil sec des lèvres ».

(56) *Trad.* «Mais leur maison correspondait à la forme des plantations où ils travaillaient, des quadrilatères allongés, un derrière l'autre. Leur horizon était formé par ces parallélogrammes verts couverts de bananiers... Dehors et dans leur maison, ils vivaient à l'intérieur de la même figure géométrique, inoffensive au début mais ennemie et inquiétante par la suite. C'est pour cela que la mer les désespérait. Leurs yeux suivaient une ligne différente des quadrilatères dans lesquels ils passaient leur vie monotone, d'une monotonie géométrique qui les anéantissait peu à peu, les réduisant à des planches... ».

(57) «Réalisme halluciné» selon le terme de Roger CAILLOIS, *Miguel Angel Asturias : un Réalisme Halluciné*, in *Revue Europe, op. cit.*, pp. 26-30. Voir en général Marta PILON, *Miguel Angel Asturias*, Cultural Centroamericana, S.A. Librería Proa, Guatemala, 1968, p. 73 et Iber VERDUGO, *El carácter de la literatura hispanoamericana y la novelística de Miguel Angel Asturias*, Editorial Universitaria, Guatemala, 1968, pp. 259/270.

(58) *Revue Europe, op. cit.*, p. 125.

«Dans la vie guatémaltèque qui envahit mes romans, la réalité et la fantaisie sont mélangées car c'est impossible de les séparer. Cela pourrait être appelé «le

réalisme magique américain » ; le réel est accompagné d'une réalité rêvée si intensément, que celle-ci prend plus de vigueur que la réalité même. « Quince preguntas a Miguel Angel Asturias », *Revolución*, La Habana, août 1959.

(59) Roger CAILLOIS, *op. cit.*, p. 29.

(60) I. VERDUGO, *op. cit.*, p. 158.

(61) Par exemple, la Siguanaba est une femme qui se fait suivre par les hommes pour les faire tomber dans un ravin à la fin d'une longue persécution. Voir Celso A. LARA, *Leyendas y Casos de la Tradición oral de la Ciudad de Guatemala*, Editorial Universitaria, Guatemala, 1973, pp. 28-39.

(62) *Trad.* « De ta maison ta femme était venue te chercher... tu étais saoul... embrassant un tronc de bananier... C'est pire si tu croyais que c'était une femme... parce qu'à moi, cela m'était déjà arrivé... » « C'était un tronc de bananier et le corps d'une femme ».

« Lino s'élança, silencieux, désobéissant, à la recherche, disait-il, de « la divine femme enchantresse qui était de chair verte comme le vert végétal de la mer qui, en arrivant sur la terre se transforme en bananier ».

(63) *cuzucos* : péones qui gardent les voies ferrées ; *chapiadores* : ceux qui coupent la végétation inutile, les mauvaises herbes ; *quenques* : ceux qui mêlent du poison sur les bananiers afin de prévenir les maladies.

(64) *Trad.* « enfants ayant faim, femmes ayant faim, gens ayant faim, pas bon... ».

(65) *Trad.* « Les gens qui se baignent dans l'eau-de-vie ont la même immobilité, la même tristesse, la même chair morte que les fœtus mis dans des flacons d'alcool ».

(66) *Trad.* « Tous refusent de payer... Maintenant on n'arrive plus à les faire payer ni par des menaces ni par des réprimandes ».

(67) *Trad.* « Dans ces endroits, mister, il vaut mieux décamper ; il va y avoir un massacre ici, tous les hamacs bouger la nuit passée, riqui, riqui, toute la nuit, et les gens parler et parler... gens ayant faim, pas bon ». « Les travailleurs montraient leurs dents dans ce rire glacé avec lequel ils avaient l'habitude de recevoir tout, même les coups, mais qui se révèle être maintenant comme une envie cachée de mordre ».

(68) *Trad.* « Qui paie, qui paie, nom de chien, qui est-ce ce qui nous colle aux lignes du train ? — Le gringo ! ».

(69) *Trad.* « Je n'ai pas pu m'entendre avec personne ; même les Indiens qui ont toujours été paisibles se sont aussi révoltés ».

(70) *Trad.* « Mais les soldats sont des gens du peuple, ils sont indiens comme les travailleurs et il faut se méfier... Ces mitraillettes vont venir un jour, ja !... pour nous balayer ! »

(71) *Trad.* « Les aïeux se sont tus. Les pères, eux aussi se sont tus. Mais la troisième génération est celle qui est chargée de parler pour tous, pour les vivants et pour les enterrés ».

(72) *Trad.* « L'automobile, au pot d'échappement ouvert, rugit à travers l'épaisse forêt tropicale, pleine d'oiseaux et de fleurs, décidée à ne pas se laisser dominer par l'homme ».

(73) *Trad.* « Les agriculteurs des terres semées de banane, réunis dans le village, adoptèrent le cri de guerre suivant : « la Tropicalanera baissera la tête ».

(74) *Trad.* « Mais qu'ils ne se souviennent pas, parce que la loi est là pour ça ». « Je suis d'avis que si les tribunaux œuvrent en dehors de la norme légale, suivre la voie de la légalité ne fera qu'augmenter les piles de papiers dans les bureaux, sans pour cela arriver à libérer les détenus ».

(75) *Trad.* « Ce serait une folie d'aller à l'encontre des intérêts d'un de nos meilleurs clients publicitaires, la Tropical Platanera S.A. ».

«Ce qui ne me semble pas bien c'est que votre journal, et je peux généraliser, les journaux du pays, font croire qu'ils sont des organes de l'opinion publique alors qu'il serait plus loyal et franc de les appeler par leur vrai nom : organes des intérêts de la Tropical Plataneira S.A.»

(76) *Trad.* «Un oui d'évidence suprême face à la faiblesse des hommes qui, n'ayant pas d'armes, devaient accepter qu'on leur impose des conditions de travail peu équitables pour ne pas dire injustes».

(77) *Trad.* «Sur le front, chacun d'eux portait la marque de la cité du bien... ils étaient trop durs pour être faibles, et trop bons comme des enfants pour être méchants...».

«Le démon vert s'approcha de ces hommes ; il portait cachée dans ses ombres la couleur de la plus réelle espérance, qui est celle de l'argent dans son expression la plus tentatrice : le vert-papier-monnaie-or. «Vous voulez des richesses ?», leur demanda-t-il, sans bien montrer le visage, les hypnotisant avec ses yeux de bœuf. Ceux-ci répondirent que toute richesse demandait beaucoup de travail et qu'ils se contentaient de ce qu'ils avaient, pour ne pas travailler plus. «Du travail ?», leur ria au visage le Tentateur... A vous, cette richesse fabuleuse ne vous demandera aucun travail : ouvrez les yeux, regardez en bas, cherchez entre deux mers ces terres bleues, montagneuses, et je vous donnerai les semences qui deviendront des plantes de la couleur de l'argent vert, plantes qui seront à cause de leurs fruits, comme si leurs feuilles, toutes leurs feuilles, tout leur feuillage, étaient échangeables à la banque, coupés en mille morceaux, contre des monnaies et des lingots d'or...» Et cette race d'hommes forts — continua Lester Mead —, fils de puritains, accepta. Les millions multipliés par les bananiers les rendirent, maîtres du monde, seigneurs de la création. Il fallut un chef, et au cours d'une réunion des actionnaires, assis sur des lingots d'or, le Pape Vert fut élu».

(78) Miguel Angel Asturias a défini le thème fondamental de *Hommes de Maïs*, comme la lutte entre l'indigène, qui veut semer le maïs pour se nourrir, et le créole, qui le cultive pour s'enrichir. *Repertorio Americano*, année XXX, n° 6, Mars 1950, p. 83.

(79) *Trad.* «Ces gens étaient heureux... Ils ne se laissèrent pas tenter par le démon, ils refusèrent le monde de richesses, les gains fabuleux, la domination économique qu'on leur avait offerte du haut de la montagne de l'espérance... nous autres de notre génération, en entendant la voix du Tentateur, nous avons accepté le pacte et nous sommes tombés dans la cage».

(80) *Trad.* «Mais le Tentateur apparaît, et qui est-ce qui lui résiste ?».

(81) *Trad.* «Pour quelques poignées d'argent, pour la domination de ces plantations, pour les richesses qui, même fragmentées en dividendes annuels, sont des millions et des millions de dollars, nous avons perdu le monde : pas la domination du monde, celle-là nous l'avons, mais la possession du monde, qui est différente. Maintenant nous sommes maîtres de toutes ces terres, de ces tentations vertes, nous sommes les seigneurs ; mais nous ne devons pas oublier que le temps du démon est limité et qu'arrivera l'heure de Dieu, qui est l'heure de l'homme...»

— L'«ouragan» !...

— L'Ingénieur l'a bien dit ; mais pas l'«ouragan» qu'il a décrit comme quelque chose d'effroyable, comme une force invincible de la nature... L'heure de l'homme sera l'ouragan qui du fond des entrailles de la terre lève sa voix de protestation ; et exige, et nous balaise tous».

«L'ouragan comme vous l'avez dit, sera la revanche de ces gens travailleurs, humbles, endurants, exploités» :

(82) *Trad.* «Mais les messages téléphoniques, télégraphiques et les télex faisaient changer les itinéraires des bateaux de patrouille et réveillaient le zèle des cerbères diplomatiques».

(83) *Trad.* «Parce que les parallèles, non seulement ne se joignent pas mais sont toujours équidistantes, et cette équidistance fait que nous tous, nous vivons séparés de nous-mêmes».

(84) *Trad.* «La vie encadrée dans des horizons parallèles, quadrillés, produit sur la libido ce désir des hommes de changer de femmes, et ce bonheur avec lequel les femmes elles-mêmes changent et se donnent, quelles que soient leur race, leur classe sociale et leurs possibilités, parce qu'hommes et femmes se sentent comme dans une cage, et c'est la désolation de la cage qui les induit à vouloir s'évader par les sens dans le jeu sexuel».

(85) *Trad.* «Elles (les lignes) continuent ainsi parallèles et égales jusqu'à l'infini ; c'est-à-dire, il y a quelque chose en nous, nous qui vivons ici, qui ne se réalise jamais ; jamais à l'horizon».

(86) *Trad.* «... nous aurions la véritable image de ce que nous sommes, des animaux mis dans des cages, une cage l'une après l'autre ; des cages et des cages jusqu'à la mer».

« - Des cages, des bêtes et des dompteurs... »

- Tu as raison, parce que Lester nous assigne le rôle de dompteurs, dont le fouet, pour que la pauvre bête obéisse est le contrat de travail qui, à la fin, porte les clauses de renvoi».

«Ce qui nous fait mourir, ce qui nous rend malades, c'est le désespoir d'une vie de bêtes qui se promènent dans leur cage ! Pire que l'enfer, parce qu'en enfer au moins on va brûler, comme on se brûle ici ; mais peut-être n'existe-t-il pas de châttment pour ce qui est inaccessible et irréalisable».

(87) *Trad.* «Ses cheveux blancs, ses yeux clairs, son attitude et sa condition de *gringo* garantissaient mieux la marchandise que les meilleures recommandations. Ce sont des gens qui ne volent rien, expliquait le Syro-libanais, parce que depuis leur jeune âge on leur a appris à gagner leur vie. Ceux d'ici sont des véritables voleurs, des véritables voleurs».

«La contrebande du Syro-libanais, des marchandises qui passaient les frontières sans être soumises aux taxes, descendaient sur la côte sous la protection de Lester Mead, auquel les autorités n'osaient pas demander ses papiers».

«L'avocat... fit passer Mead en le voyant seulement entrer, malgré le fait qu'il avait plusieurs clients qui attendaient dans la salle d'attente».

- D'abord la clientèle étrangère».

(88) *Trad.* «Ce chocolat étranger est bien savoureux. Celui du pays, ils le font vraiment mal ; du sucre seulement et pas de cacao».

«Elle a demandé à Dieu que ses fils soient des travailleurs mais pas des riches. La richesse apporte beaucoup de malheurs, beaucoup de chagrin. Cela est vrai ! Le cœur des riches devient dur. Et il n'y a pas plus grand malheur que celui d'avoir le cœur dur. Mais comme le destin est le destin, ils sont nés pour être riches comme il y a d'autres qui passent toute leur vie à vouloir l'être sans y arriver».

(89) *Trad.* «Trouver une ville qui semble avoir été créée pour user toutes les forces humaines jusqu'à la nausée... pour nous dévorer tous... un géant laid, n'ayant pas de sens».

«Quand je pense qu'il y a des mers, des montagnes, des volcans, des lacs, des fleuves immenses aux odeurs de fruits liquides et qu'ici en échange, il y a des milliers de gens enfermés depuis leur naissance jusqu'à leur mort dans des maisons et des bureaux puants, gris... ».

(90) *Trad.* «Nous ne sommes pas honnêtes et ne respectons pas les lois des pays dans lesquels nous opérons... C'est sinistre d'anéantir chaque jour l'espoir des hommes qui ont semé sur leurs terres afin de vivre en paix... Nous n'avons pas su traiter avec eux sur le plan de la légalité et de la décence qu'impliquent, l'industrie et le commerce honnêtes. Nous croyons que tout est légitime parce que nous avons la force du dollar».

«La presse qui nous défend est très discréditée et nos avocats sont plus des policiers à notre service que des magistrats au service de la loi. Nous faisons de certains des esclaves avec nos systèmes de vente, nous corrompons d'autres avec nos pots-de-vin ; nous ruinons les économies locales avec notre voracité monopoliste et nous prétendons cacher tout cela avec les bénéfices de la civilisation que nous avons apportée sous forme d'équipements qui enlèvent à l'homme la dignité de mourir de paludisme, par exemple, pour rechercher la mort lente dans le whisky et soda ou dans le rhum et l'eau-de-vie ; à nous, ils nous enlèvent la dignité de défendre comme des hommes ce que nous défendons par le petit appel téléphonique à notre représentation diplomatique».

(91) *Trad.* Le piédestal sur lequel je t'avais mis est tombé par terre... tu es d'une telle hypocrisie que je ne sais comment pouvoir te supporter un jour de plus, une minute de plus... Dans les plantations, tu dormais souvent par terre, avec les garçons... Là-bas, on n'achetait rien de superflu... de superflu ? de nécessaire même. Tout simplement pour paraître aux yeux de ces pauvres gens ignorants ce que tu n'es pas... Fripon».

(92) *Trad.* «Le millionnaire sans cœur ; le millionnaire qui ne se permettait pas le luxe de cesser d'être canaille... Le millionnaire des combinaisons politiques afin de maintenir à son service les gouvernements des pays dans lesquels il opère avec la voracité du pouipe».

(93) *Trad.* «Le millionnaire qui organise des coopératives de petits propriétaires, qui installa un petit moulin de farine de bananes».

(94) Voir Partie historique, pp. 85-ss.

(95) Voir P.H. pp. 85 ss. Voici ce qu'a déclaré Miguel Angel Asturias à propos du *desarrollismo* et de l'«aide» : «Sans le sentiment de nationalisme, de nationalisation de nos richesses, pour faire bénéficier les peuples faméliques des richesses de leur sous-sol, sols... la technique ne sert à rien sinon à ouvrir ces sources de richesse à la voracité du capital exploitateur... Le trust ne voit pas du tout d'inconvénient à ce que se créent ces petites industries, ces entreprises qui enrichissent quelques-uns ; donnent du travail mal payé aux chômeurs dont le nombre ne cesse d'augmenter et servent à proclamer au monde la bonté du nouveau système». pp. 55-56. Miguel Angel ASTURIAS: *Latinoamérica y otros Ensayos*, Guadiana de Publicaciones, S.A. 2da Edición, Madrid, 1970, pp. 54-56.

(96) *Trad.* «Tu tués ce gérant et ils mettent un autre gérant ; tu tués cet autre gérant, ils mettent un autre gérant».

(97) «Et qui sont ces gens, demanda-t-il. A ce qu'il paraît tous savaient qui ils étaient, mais pas de façon concrète. Chicago. Les gens de là-bas ! Les maîtres !»

(98) *Trad.* «Gringos, fils de pute, si eux ils ont cette chose qui ne se voit pas et qui nous écrase, contre laquelle on ne peut lutter même en tuant, eh ! bien ! nous aussi ! Je me châtré s'il n'y a pas de vengeance !»

(99) Karl MARX, cité par Mao Tsé TOUNG in *Sur la littérature et l'Art*, op. cit., p. 53.

(100) *Trad.* «une force qui ne laisse rien sur pied. C'est ce que Hermenegilo Puac demandait. Un vent qui souffle à ras du sol. Fort, plus fort, toujours plus fort et plus bas, déracinant les bananiers de la Tropicaltanera, les arrachant à jamais. La pauvre résistance de la végétation aux éléments effrénés de la nature sera abattue par un seul élément sorti du sumaturel et du magique par la volonté destructive de l'homme».

«Les présidents de la compagnie, les vice-présidents, les gérants des zones, les surintendants, les... eux tous, tous les représentants des fameux gens de là-bas, ces gens qui n'ont ni visage ni corps mais pourtant une volonté implacable... Tous s'agitaient comme des rats blonds, vêtus de blanc, avec des lu-

nettes de misérables myopes, dans leurs maisons branlantes et prêtes à être arrachées et brayées. Tous essayaient de distinguer le visage de cette autre personne qui s'opposait à leurs desseins, qui s'affrontait à eux avec des éléments supérieurs, qui les anéantissait... ».

(101) Cette victoire fantastique à rapprocher de la victoire du peuple dans *Week-end au Guatemala*, exprime selon Seymour Menton, «les espoirs délirants» de l'auteur. Seymour MENTON, «Miguel Angel Asturias : Realidad y Fantasía» in Helmy F. GIACOMAN, *Homenaje a Miguel Angel Asturias*, op. cit., p. 119.

(102) Trad. «Il faut nettoyer la terre d'Ilom de ceux qui coupent les arbres à la hache». O.C. Tomo I, op. cit., p. 469.

(103) Par exemple, Iber VERDUGO, op. cit., p. 250.

(104) A propos de la relation entre réalité et fantaisie, Asturias disait ceci : «Avant, on disait que le romancier exagérait la réalité. Aujourd'hui, depuis les crimes de la guerre, on peut affirmer que la réalité, comme ce qui arriva à Hiroshima, est plus atroce que tout ce que l'esprit puisse imaginer. Dans ce sens, les romans latino-américains qui traitent des problèmes de l'exploitation bananière au Guatemala, au Honduras, à Costa Rica, de l'exploitation des mineurs en Bolivie, de la misère du paysan au Vénézuéla, des mines de cuivre et de charbon au Chili... ne visent ni une finalité esthétique ni la sensation, ou la recherche du «suspense», en exposant les problèmes des travailleurs, mais ils cherchent à donner un témoignage de l'époque». Id. p. 270.

(105) Voir Partie Historique, p. 82.

(106) Le réformisme prône la transformation graduelle de la société par de petites réformes et s'oppose à la théorie de Marx sur la lutte de classe du prolétariat et la révolution socialiste.

(107) Cet anti-impérialisme ne visait que les trusts et ne s'opposait pas aux investissements étrangers ; en outre, il ne s'agissait que d'entamer des réformes, réviser les contrats et les concessions, exproprier les terres incultes, etc. Au contraire, pour développer les industries nationales, la coopération avec le capital étranger a été stimulée : formation d'industries mixtes et d'une nouvelle bourgeoisie industrielle dépendante, nouvelle alliée de l'impérialisme. Par ailleurs, l'implantation d'industries légères dans les pays périphériques n'était pas en contradiction avec la politique du nouvel impérialisme mais correspondait bien à ses nécessités. Voir Partie historique, p. 81 ss ; p. 87 ss.

(108) Même si les déclarations publiques et les convictions politiques d'un écrivain n'ont qu'une valeur explicative très minime, nous tenons à citer ici une déclaration de Miguel Angel Asturias sur la révolution bourgeoise et le mouvement de 44 car elle confirme notre interprétation de l'œuvre :

«Une révolution libérale bourgeoise d'orientation fondamentalement capitaliste ne peut satisfaire les espoirs de nos peuples. Les événements qui ont suivi le renversement brutal au Guatemala du Président Jacobo Arbenz et l'écrasement sanglant de la révolution guatémaltèque en 1954 démontrent qu'un régime libéral bourgeois est incapable de réaliser les aspirations des masses populaires (...). Nos hommes, nos peuples, nos pays se trouvent à la croisée des chemins et attendent un changement des structures sociales et économiques, ils aspirent à un socialisme garantissant la liberté et la dignité humaine, un socialisme qu'ils créeront de leurs propres forces». M.A. ASTURIAS cité in *Renue Europe*, op. cit., p. 198.

(109) «En réalité, la relation entre le groupe créateur et l'œuvre se présente le plus souvent sur le modèle suivant : le groupe constitue un processus de structuration qui élabore dans la conscience de ses membres des tendances affectives, intellectuelles et pratiques vers une réponse cohérente aux problè-

mes que posent leurs relations avec la nature et leurs relations inter-humaines. Sauf exception, ces tendances restent cependant loin de la cohérence effective (...) Le grand écrivain est précisément l'individu exceptionnel qui réussit à créer dans un certain domaine, celui de l'œuvre littéraire (...) un univers imaginaire, cohérent ou presque rigoureusement cohérent, dont la structure correspond à celle vers laquelle tend l'ensemble du groupe». L. GOLDMAN, *Pour une Sociologie du Roman*, op. cit., pp. 346-47.

(110) Les traductions sont de Francis de MIOMANDRE avec quelques modifications personnelles.

*Trad.* «Savage ! grommelaient-ils, il aurait bien pu nous avertir que la chaudière marchait mal, ou ne pas partir la nuit, ou reculer devant le mauvais temps !»  
«Ambitieux ! nous exposer comme ça pour quatre sous !»

(111) *Trad.* «Canaille de yankee ! ... J'aimerais lui taper dessus ! ... Seule la fatigue physique où les avait mis ce voyage-naufage les retenait de présenter leurs réclamations d'homme à homme ; aussi la crainte d'une boutonnière de plomb brûlant dans la peau».

(112) *Trad.* «Si cette personne vient et qu'il vend le vapeur ; il sera planteur de bananes. Si elle ne vient pas et que le Turc ne signe pas le contret, il retournera pirater sur mer».

(113) *Trad.* «Planteur de bananes, tel serait son sort».

(114) *Trad.* «Cette séparation le laissait partagé», «il se sentait abandonner quelque chose de lui-même, son autre moi».

(115) *Trad.* «Ils se livraient au même négoce. Offrir aux malheureux Italiens et Espagnols qui travaillaient au Canal de Panama le moyen de s'évader, de ne pas laisser leurs os le long des chemins de fer en construction, déjà blancs de squelettes, ni d'attendre qu'on les réduisit par la faim à accepter des salaires plus bas». «Oui, il laissait en la personne du Trujillano ce qui de lui resterait libre sur la mer, à la pêche aux perles et aux éponges sur les récifs de Belice, à la contrebande d'armes, douces au palais des hommes libres et des rebelles qui maraudaient sur ces côtes...».

(116) *Trad.* «incarnation du Pape Vert, planteur de bananes, seigneur à chèques et à couteau, navigateur sur la sueur humaine».

(117) *Trad.* «Les yeux fixés sur la vision d'un monde où les forts se répartissent le sol et les hommes».

(118) K. MARX, *Le Capital*, op. cit., p. 202.

(119) Voir *P.H.*, p. 32.

(120) *Trad.* «sali jusqu'à la pomme d'Adam... front gras... ses cheveux ne furent que fumée, fumée rougeâtre, fumée de charbon...».

(121) *Trad.* «Geo faisait commerce de sucre, de salsepareille, d'acajou, d'or, d'argent, de femmes... librement».

(122) Voir *P.H.*, pp. 58 ss.

(123) Voir *P.H.*, pp. 60 ss.

(124) *Trad.* «Seigneur à chèques et à couteau».

(125) *Trad.* «avec un bateau à voile».

(126) Il s'agit selon Alaïde Foppa du «réalisme pratique» des Nord-Américains et du «rêve comme mode d'être propre au peuple guatémaltèque». Alaïde FOPPA, «Realidad e irrealidad en la obra de Miguel Angel Asturias» in Helmy F. GIACOMAN, *Homenaje a Miguel Angel Asturias*, op. cit., p. 145.

A propos du rêve en tant qu'élément lié à la conception de la vie de l'homme latino-américain, voir Iber VERDUGO, *El carácter de la literatura hispano-americana y la novelística de Miguel Angel Asturias*, op. cit., pp. 158-159.

(127) *Trad.* «Ceux de ta race, Geo, sont toujours éveillés. Mais nous autres, non ; nuit et jour nous rêvons».

«Un homme comme moi n'a pas le droit de sortir de la réalité. Il n'y a rien en dehors des faits.

— Matérialistes, en un mot...

— Nous, business... Vous autres, fantaisie... C'est pourquoi nous nous trouverons aux pôles opposés. Tandis que nous deviendrons de plus en plus concrets, plus positifs, vous vous ferez de plus en plus absents, et négatifs, inutilisables».

«Mais là aussi, il restait encore au dehors, comme de la boue s'accumulant derrière la passoire, l'univers du maïs et du haricot, de l'oiseau et du mythe, de la sylve et de la légende, de l'homme et de ses coutumes, de l'homme et de ses croyances».

(128) *Trad.* «La proximité des tables ennuyait un peu le militaire, agacé d'entendre parler yankee».

«Qu'il l'eût dit, lui, cela passait, il avait pour ça son grade dans l'armée, son képi, ses galons, son commandement, et il était du pays ; mais qu'un nouveau-venu, un cochon de manchot, un fils... de femelle yankee, le ratifiât avec aussi peu de ménagements et une telle franchise, cela changeait d'aspect».

«— Chipó est-il de confiance ?

— Non...»

(129) *Trad.* «Quelle meilleure distraction pour le pauvre que de voir travailler les «blancs» comme ils travaillaient dans les bateaux, à laver le pont, à préparer le repas, à peler les pommes de terre !...».

(130) *Trad.* «geste de pantin», Jinger Kind, le nouveau venu, se distinguait par le contraste qu'il y avait entre son pauvre aspect physique (c'est à peine s'il remplissait ses vêtements) et la puissance entreprise bananière des Caraïbes qu'il représentait».

(131) *Trad.* «Le fort domine ! Et pourquoi domine-t-il ? Pour se partager les terres et les hommes !»

«C'est pourquoi je ne crois point aux tutelles civilisatrices. On soumet les hommes par la force, ou bien on les laisse en paix».

(132) *Trad.* «Dominer, oui ; mais pas par la force. Il vaut mieux convaincre que contraindre. Leur montrer les avantages qu'ils retireront des terres que nous leur ferons cultiver».

«Il s'agit de civiliser les peuples, de remplacer l'égoïsme et la violence des Européens par une politique de tutelle de la part du plus capable».

«Il valait mieux soumettre par le leurre des progrès modernes».

(133) *Trad.* «— Emporialisistes au lieu d'impérialistes, alors ! — Les deux ensemble : emporialisistes avec ceux qui nous secondent dans notre rôle de civilisateurs ; avec ceux qui ne mordent pas à l'hameçon doré, simplement impérialistes. — Nous retournons à la théorie de la force, monsieur Kind. — Jusqu'à l'«altruisme agressif».

(134) *Trad.* «On les domine pour les faire progresser, hein ?» Ça se comprend... comme les enfants qu'on châtie pour leur bien, pour leur progrès».

(135) *Trad.* «Celle-là, celle-là, la postiche, la main du faux progrès, du progrès que nous allons leur apporter, parce que la vraie main droite, nous la garderons pour la clef de la caisse et pour la gachette du pistolet !».

(136) *Trad.* «Aux dirigeants — car si mauvais que soit un homme il aspire toujours au mieux pour son pays — il faut faire croire que les contrats qu'ils souscrivent avec nous auront pour conséquence immédiate un changement favorable aux conditions de vie de leurs peuples... L'emporiam... ».

«— Oh ! rien de surnaturel. Un simple troc. Échanger la richesse contre la civilisation. Si c'est du progrès que vous avez besoin, nous vous l'apportons en échange des produits de votre sol. Toujours, quand on procède à ce troc, le pays

le plus avancé se charge d'administrer la richesse du pays le moins développé, jusqu'à ce que ce dernier soit entré dans sa majorité. Progrès contre richesse».

«Oui, le progrès ! dit Kind, le progrès comme élixir pour endormir la sansibilité patriotique des idéalistes, des rêveurs... ».

(137) *Trad.* «Rompre l'isolement du pays et donner de la vie à votre principal port sur l'Atlantique, ce sont d'indiscutables signes de progrès».

«Nous allons produire, à grande échelle, non pas des fruits mais de la richesse. De la richesse ! De la richesse ! Les villages deviendront des villes, et les villes des capitales, et toutes communiquant par les chemins de fer, les routes, le téléphone, le télégraphe... Plus d'isolement, plus de misère... Des bananeraies, des coupes de bois, de l'extraction de minéraux... Un emporium... Un emporium de civilisation et de progrès».

(138) *Trad.* «Croyez-vous que nous nous proposons l'amélioration du sort de ces pauvres diables ? Vous est-il venu seulement l'idée que nous allons construire des chemins de fer pour qu'ils voyagent et transportent leurs cochonneries ? Des quais pour qu'ils embarquent leurs produits ? Des vapeurs pour qu'ils apportent sur les marchés des articles qui feraient concurrence aux nôtres ? Croyez-vous que nous allons nous donner la peine d'assainir ces zones pour qu'ils ne meurent pas ? Eh ? Qu'ils meurent ! Le plus que nous puissions faire, c'est de les soigner pour qu'ils ne meurent pas trop vite et qu'ils travaillent pour nous».

«Parce que, à Chicago, on ne pense simplement qu'à ceci : l'extraction de la richesse, et rien d'autre... ».

(139) La Malinche était une Indienne qui a trahi les siens en aidant F. Cortés pendant la Conquête.

(140) *Trad.* «Bon ! mais moi, que vous apportez ou non la civilisation, ça m'est égal. Ce qui, pour le moment, m'intéresse, c'est que le prochain vapeur en partance pour le Nord emporte mes bananes... ».

(141) *Trad.* «Après monsieur l'Argent, c'est le tour de monsieur le Fusil». «Ce sont deux métaux en effet, mon commandant, mais nous avons tous une préférence pour les balles d'or».

(142) Voir *P.H.*, la pénétration de l'UFCO dans le nord, p. 63.

(143) *Trad.* «Un navire qui semblait dessiné à la craie».

Sa blancheur de plâtre contrastait avec le noir du quai... ».

(144) *Trad.* «Oui, messieurs, nous sommes très, très arriérés — cru opportun de récapituler le commandant».

«Avoir besoin du progrès et l'abominer parce que c'est vous qui l'apportez, vous qui n'êtes rien pour nous, tel est notre triste destin».

«Arriérés, c'est le mot. Et non pas sauvages, comme je vous l'ai entendu dire. C'est uniquement par ignorance que l'on désigne les pays peu développés par les termes de sauvages ou de barbares. Au vingtième siècle, nous disons : peuples avancés ou peuples arriérés... ».

(145) *Trad.* «Sauvage ! interrompit le commandant... Ces gens-là, ces gens-là, c'est de la vraie sauvagerie en marche !... Que voulez-vous ? » «Des arriérés ! — interrompit le commandant. Des ennemis du progrès, des gens qui n'aiment pas améliorer leur sort, vous n'allez point me dire que ce ne sont pas des sauvages ! ».

« — Je ne sais pas mais l'obstination de mes compatriotes me fatigue. Ce sont de solennelles brutes. Ma grand-mère me le disait bien que le pire des maux, c'est d'avoir affaire à des animaux. Heureux vous autres de n'avoir chez vous que des gens civilisés ! Nous, ici, qu'est-ce que nous allons faire avec cette race ? ».

(146) *Trad.* «Eh bien ? mes chers amis, dit le commandant, entrer, il n'y a pas de barrière !... La terre est là... qu'attendez-vous ? »

« - Progrès contre richesse.

- Pour le progrès, on peut bien sacrifier cela, et plus encore... Moi, en tant que militaire qui se respecte, je ne crois pas en Dieu ; mais, si l'on m'obligeait à adorer quelqu'un, je n'hésiterais pas à déclarer que mon Dieu c'est le Progrès».

«Le progrès exige que l'on libère les terrains pour que ces messieurs leur fassent produire le maximum».

(147) *Trad.* «que vous nous fassiez progresser, que vous nous civilisiez. Ce dont nous avons besoin c'est un peu de machines, pour construire des chemins, entreprendre des cultures, extraire le bois de nos forêts, nous défendre contre les Anglais de Belize... ».

«Personne ne peut nier que le progrès de la nation vaut mieux que les droits de quelques pauvres bougres de la côte, s'accrochant aux plantations plus ou moins malsaines et à rendement presque nul».

(148) *Trad.* «Et vous croyez, demanda la «première autorité» en s'effilant les moustaches, vous croyez que je ne pourrais pas les fusiller ? Quand la patrie a besoin du progrès, et si leur refus grossier y met obstacle, c'est trahison de leur part : soyons logiques».

«Si on pouvait les faire brûler, eux aussi, et les changer... » «Tout cela parce que je me passionne pour l'idée de voir mon pays progresser et ces villes-ci s'améliorer, et ces côtes devenir des emporiums de richesse et de civilisation... Je commence à être fatigué des Indiens ! Dès qu'on est entré à la caserne, on ne voit que des Indiens, on n'a plus affaire qu'à des Indiens».

(149) *Trad.* «l'opinion de tous ceux qui sont contre la livraison des terres, vendues ou non. Pourquoi veut-on le capturer ? Pour qu'il ne répète pas ce que tout le monde sait ? Pourquoi ne pas mettre tous les gens en prison ! » «Chipo Chipó!... Son nom le rendant insaisissable, il devint pour les patrouilles qui le recherchaient quelque chose comme le givre... ».

«Personne ne savait prononcer son nom comme lui pour apparaître ou disparaître en un instant, pour être ou ne pas être à un endroit... ».

«c'est plus que magique... Mes hommes l'ont bien vu et ils ont fait feu, mais c'est comme s'ils avaient tiré en l'air... ».

(150) *Trad.* «Ces types qui disent qu'ils nous apportent les bienfaits du progrès, ce qu'ils nous réservent c'est tout autre chose ; - c'est de semer ici le manioc, et que la fleur aille autre part, dans leur pays à eux, parce que c'est là-bas qu'on va récolter par millions l'argent-dollar... au lieu de nous retirer les terrains, on devrait plutôt nous acheter la récolte. Ça, oui, ce serait du progrès pour nous».

«La terre natale est douce ; elle n'a pas de prix. Toutes les autres sont amères. Comment laisser ainsi sans rien faire, les bananeraies... ».

«Et avant tout, il ne voulait pas perdre sa liberté, sa petite liberté... Changer de maître. Aller travailler pour le compte d'un autre, alors qu'il était son unique patron ? Pour aucun salaire ! »

(151) *Trad.* «(les jeunes) s'apprêtaient à satisfaire leur envie de pendaison, à coups de fusil ou de machette».

(152) *Trad.* «C'est pour cela qu'il avait vu, dans la livraison des bananes pour l'embarquement, la solution de ce problème : vouloir rester lui, sans dépendre de personne, et avoir dans la livraison un moyen de progrès».

(153) *Trad.* «Ils allaient au «Chilar» avec Chipó Chipó recueillir les signatures, parler avec les gens et voir un Chama à qui ils demanderaient, avec prières et supplications, que ces terres, les meilleures du monde pour la culture du «guineyo», vissent sécher leurs boues végétales jusqu'à se changer en mie de vieux pain. Aux grands maux les grands remèdes».

«Nous te l'offrons afin qu'il n'y ait pas de sang qui coule !».

«Mais nos poitrines resteront sous la terre dans le calme, jusqu'à ce que luise le jour de la vengeance, que verront les yeux des enterrés, plus nombreux que les étoiles, et que l'on boive le sang à la gourde... J'ai la bouche sèche, et je parle en paix».

(154) *Trad.* «Les principaux membres du Conseil Municipal se mirent en marche quand Chipó les prévint d'aller à la ville demander secours pour qu'ils ne fussent pas dépossédés comme ça. Que d'espoirs se groupaient autour des maires et des syndics, qui, pour aller à la capitale, enduraient des souliers étroits».

(155) *Trad.* «Mais ce qui lui restait dans la gorge, ce qui, à seulement le voir à l'entendre ou sentir qu'il arrivait, ne pouvait vraiment pas passer, c'était ce mépris qu'il avait pour les gens du pays. Cela la blessait, cela la révoltait».

(156) *Trad.* «Avoir besoin du progrès et l'abominer car c'est vous qui l'apportez...».

(157) *Trad.* «La mer, c'est mes fins dernières».

(158) *Trad.* «Un habitant de la Lune»; «absente, rêveuse».

(159) *Trad.* «résignés mais sans oublier le «chos, chos, moyon, con» des petits mulâtres résonnant à leurs oreilles comme pour dire «Ils nous battent ! Chos, chos ! moyon ! con ! cri de guerre fait de la chair battue et de la terreur des enfants. Chos, chos, moyon con ! Ils nous battent ! Des mains étrangères nous battent !».

(160) *Trad.* «La petite justice du Métis nous livrera au Blanc».

(161) *Trad.* «La famille de mulâtres s'est accrochée avec tous ses enfants au petit lopin planté de guineyo. Mais ce fut en vain».

«Les métis résistaient... ils marchaient avec leurs troupeaux de mules chargées de fruits jusqu'aux gares à drapeaux...» «Le créole maintint la cadence de ses livraisons de bananes... C'est que lui aussi il était ambitieux... Il avait de l'argent en trop. Il était mal vêtu mais il n'était pas misérable».

(162) *Trad.* «Des morceaux de terre qui s'effritent. Pieds nus. Interminable procession. Pieds de paysans arrachés à leurs cultures. Image de la terre qui s'en va, qui émigre... Rien que des pieds, des pieds, des pieds... Les mêmes visages, les mêmes mains, les mêmes corps sur les pieds pour échapper...».

(163) *Trad.* «Chos, chos, moyon, con ! Ils nous battent ! Des mains étrangères nous battent !».

(164) *Trad.* «Le feu qui, aux mains de l'Espagnol, avait consumé jadis les bois peints des Indiens, leurs manuscrits sur écorce d'amatle, leurs idoles et leurs insignes, dévorait maintenant, quatre cent ans plus tard, en les réduisant en flammèches et en fumées : Christs, Vierges-Maries... Un autre dieu était arrivé : le Dollar. Une autre religion : celle du big stick».

(165) Voir P.H., pp. 63 ss.

(166) Voir P.H., pp. 51 ss.

(167) Voir P.H., «la dépendance» pp. 51 ss.

(168) Voir P.H., pp. 55-56.

(169) *Trad.* «Cette politique de subornation que vous préconisez ne me plaît pas. Elle m'irrite, elle me fait honte. On souffre de se regarder dans la glace quand on a été en Amérique Centrale, où nous arrachons leurs terres à ceux qui les possèdent paisiblement, et où nous faisons bien d'autres choses en recouvrant le tout d'une couche de métal jaune, de cet or qui sent la merde ; parce que c'est ça que nous avons fait, transformer l'or en cochonnerie... J'ai causé avec tous les gens dépossédés par vous et j'ai ma documentation prête».

(170) *Trad.* «Riposter à la force par la force. Bon. Parce qu'on a attendu la protection du gouvernement, on n'a rien fait ; mais il est encore temps, pourvu qu'on fasse quelque chose d'effectif».

«Il faut tirer à coups de fusil !».

« Ici dans la brousse, la loi est tout autre et celui qui tient bien ce que Dieu lui a donné ne va pas faire de réclamations légales. Il les fait à coups de fusil : voilà ». « Oui, mais pas pour signer ces paperasses qui vont au... ».

(171) *Trad.* « Ils les représentent parce qu'ils les défendent. Ce sont des soldats de l'injustice. Moi, si mon propre frère essayait de les défendre, je cognerais sur mon frère ».

(172) *Trad.* « Ces bougres de yankees, ils vous raflent tout ce qu'ils peuvent et ils disent qu'ils sont des gens pratiques, des gens d'affaires ! »

« La moitié du monde est bouche bée devant la rapidité avec laquelle les yankees font leur fortune, parce que c'est des travailleurs, qu'ils disent ; et non point parce que c'est des pirates, ce qu'ils sont justement ».

(173) *Trad.* « Aurelia, pesant à son bras, ne le voyait pas grand-père, comme elle ne le voyait pas comme le père ni le parent de qui que ce soit. C'était un homme. Un homme sans famille, un homme de mer, un homme des plantations bananières et, en ce moment, c'était l'homme du jour ».

(174) *Trad.* « qui revenait pour réclamer sa place parmi les empereurs de la viande, les rois des chemins de fer, les rois du cuivre, les rois de la gomme à mâcher... ».

(175) *Trad.* « Le Gouvernement actuel de ce pays nous a cédé le droit de construire, d'entretenir et d'exploiter son chemin de fer jusqu'à l'Atlantique... et il nous l'a cédé sans charge ni contrepartie pour nous d'aucune sorte. Il est, en outre, stipulé dans le contrat, par celui qui nous cède le chemin de fer, que, dans le transfert en question, sont compris sans aucun frais pour nous, le quai du port... les propriétés, le matériel roulant, les constructions... etc. ».

« Il y a un mur en or entre le peuple et ceux qui commandent, et ce mur d'or c'est nous, ce mur qui maintient un silence sans écho ; et quand le cri est trop fort il se détache de ce mur des pierres pour écraser les révoltés ». « Pensez bien que, pour arriver à ce que nous avons, il m'a fallu arracher des gens comme des arbres dont on coupe les racines et qui poussent néanmoins de nouvelles racines ; mettre le feu aux maisons où ils vivaient sous prétexte de combattre les épidémies que nous-mêmes importions de Panama... Il a fallu les décimer ».

(176) *Trad.* « Il faut aller là-bas et obtenir des autorités des déclarations emphatiques sur le bénéfice économique que représente pour ce pays notre présence, vu que l'entreprise paie les salaires les plus hauts et emploie le plus d'ouvriers... Il faut acheter des chefs d'Etat, des députés, des magistrats, des maires... Tout être ayant mandat, influence ou pouvoir doit faire, tambour battant, l'éloge de notre gestion agricole, commerciale, économique et sociale... Et, pour cela, beaucoup d'argent aux journaux, aux journalistes, aux correspondants ; et des cadeaux aux maisons de bienfaisance, aux asiles de pauvres et de vieillards, aux églises... ».

« Le document dans lequel il nous accuse est quelque chose d'impressionnant mais nous allons l'ensevelir sous l'avalanche assourdissante des clameurs qui s'élèveront de toutes les localités des Caraïbes pour réclamer notre présence et nous saluer comme les messagers de la civilisation et du progrès, les héros du bien-être et de la richesse... »

(177) Voir P.H., pp. 64 ss.

(178) Voir P.H., pp. 75-76.

(179) Seymour Menton considère cette reprise de l'histoire de l'héritage comme un lien artificiel entre l'*Ouagan* et le *Pape Vert* et estime qu'elle enlève à cette dernière œuvre son unité, basée selon lui, sur l'ambition de Geo Maker.

Cette affirmation est contestable car «l'héritage» représente le deuxième aspect de l'impérialisme — l'alde — et fait donc partie de la structure même de la trilogie. Seymour MENTON, «Miguel Angel Asturias : Realidad y fantasia», *op. cit.* p. 115.

(180) *Trad.* «Le mieux est d'enlever tous les héritiers d'ici, de les arracher à ce qu'ils sont, et qu'ils aillent aux États-Unis. Dans le cas des adultes je ne sais pas ce qu'on peut en obtenir, seulement leur donner un vernis ; mais pour les enfants, élevés par nous, ils changeront de mentalité et reviendront ici complètement nord-américains».

(181) *Trad.* «L'histoire de... l'histoire des fermes... ne me plaît pas... observa le gérant de la Division du Pacifique, parce que ce serait leur donner des armes très dangereuses. S'ils apprennent à cultiver le sol scientifiquement et avec leur capital hérité, ils n'ont plus besoin de nous... Science et capital, hum ! hum ! ça ne me va pas». «On leur offrait des automobiles, des coffres-forts, des phonographes, des machines à écrire, des meubles, des maisons, des domaines, des chalets, des voyages... ». «Mais avec les enfants... élevés par nous, quand ils seront à l'âge d'homme, ils seront plus papistes que le Pape Vert».

(182) *Trad.* «mais ils n'avaient pas envie de quitter l'asile que représentait pour eux le bureau du commandant. Qui les protégerait contre la foule bruyante si déjà, avec ce gradé, homme dangereux à cause de ses réactions violentes, on les tenait enfermés, sans aucun égard, accotés contre le mur ?...».

«Si vous ne nous donnez pas l'escorte, ils nous tueront».

(183) *Trad.* «Plus question de travailler aujourd'hui !... Aller au travail ! Ha ! vous n'y retournerez jamais, au travail !... Nous autres, nous sommes nés morts, les gars, parce que nous sommes pauvres et que pauvres nous resterons. Ceux-là vont revivre, ils sont sortis du cimetière de la pauvreté».

«Nos amis ne sont plus des bœufs... Ils ne vont plus traîner des charrettes... plus jamais... Ils ne vont plus traîner des charrettes».

«Celui qui a du pognon n'a plus à se battre, Juancho !... La bataille, c'est pour le pauvre ; le riche, le millionnaire ne se bat pas. Ce sont les autres qui combattent pour lui... Tu n'a pas qu'à voir les soldats de l'escorte qui déjà combattent pour vous».

(184) *Trad.* «Ils vont, en outre, parce qu'en la personne des nouveaux millionnaires chacun d'eux se trouve élevé à telle situation, vengé des misères qu'ils ont subies et de celles qu'ils vont subir : car ce sont des gens comme eux, Toba !... Qu'importe que, plus tard, une fois consacrés invincibles, ils redeviennent des peones, de la chair pour la crasse...».

(185) *Trad.* «Répartissez-les... répartissez les terres... Tout ce qui ne répondait pas aux exigences des paysans avait cessé d'exister. Ils firent taire le juge. Le maire n'avait plus aucune autorité. Les premières pierres vinrent s'abattre sur l'automobile noire et argent où attendait la famille Cojubul...».

(186) Voir P.H., p. 62.

(187) Voir P.H., pp. 46-47.

(188) Voir P.H., pp. 47 ss : pp. 49-50.

(189) Voir P.H., p. 87 ss.

(190) *Trad.* «La guerre. Les Asiatiques peuvent naviguer dans la pluie et s'abattre sur eux comme une averse».

(191) *Trad.* «Notre devoir Piedrasanta, c'est mourir pour la patrie. Je demanderai pour qu'on me mobilise tout de suite... et qui vous dit que je ne reviendrai pas de la guerre avec une paire de galons, au moins de capitaine ?».

(192) *Trad.* «Il venait du Nord, des terres en dispute, et ces histoires de conflit et de haine n'étaient pas vraies ; au contraire là-bas continuait l'idylle de la terre et du ciel, de la terre et de l'homme... la fumée de la paix sur les maisons... ».

«Les terrains frontaliers que se disputent les deux pays n'appartiennent à aucune patrie, ne sont ni d'ici ni de là. Ils sont à la compagnie, c'est-à-dire jusqu'à maintenant à la Tropical Platanera et demain à la Frutamiel, si nous gagnons dans l'affaire... Il n'est pas question de patries, il n'est pas question de frontières... et le conflit n'est pas entre deux patries, mais entre deux groupes capitalistes puissants».

«Ce sont les imbéciles qui dramatisent le problème en parlant de mourir pour la patrie... s'il y a la guerre, ils vont tuer pour tuer, mais ne vont rien défendre du tout, puisque rien n'est à eux».

(193) *Trad.* «Cette façon de parler, mon cher ami, n'est plus d'usage..., ces histoires de patrie, c'est passé de mode».

«Les Yankees ont un mot pour définir cette époque, *«prosperity»*... L'homme moderne n'a pas d'autre patrie que la *«prosperity»*. Je suis né au pays des lacs, mais je suis citoyen de cette patrie qui s'appelle la prospérité, le bien-être».

(194) *Trad.* «La Frutamiel est un bras de la Compagnie, plus vigoureux que la Tropical Platanera, comprenez-vous ? Alors qu'ici on nous écrase d'impôts, là-bas la Frutamiel a réussi à obtenir une exonération de neuf millions de dollars par an... Voilà comment on doit faire dans un pays !».

(195) *Trad.* «Malheureusement, monsieur Lucero, une fortune c'est un échec de rêves d'ambition, un échec de réputation et ignoble, démêlable dans la mesure où l'on peut isoler avec un peigne une mèche dans une chevelure... Les actions que vous possédez, monsieur Lucero, vous et vos frères dans la Tropical Platanera, vous avez essayé de les écartier, dans un élan généreux, pour suivre les traces de Lester Mead, mais c'était seulement en apparence, parce que, dans le fond, elles ont continué à se nourrir de ce qui alimente toutes les autres actions».

(196) *Trad.* «Il faut exiger de la Tropicaltanera qu'elle se conforme aux lois du pays. C'est tout».

«Mais «lutte» non pas dans le sens de la violence car le triomphe de Lester Mead et de sa femme fut justement de résister par des moyens pacifiques à l'immense compagnie toute-puissante».

(197) *Trad.* «Pour moi c'est l'homme au meilleur cœur que j'aie vu dans ma vie. Il rêvait d'un groupe de cultivateurs de bananes qui, au moyen d'une coopération du capital et du travail, auraient libéré nos terres de la sinistre exploitation à laquelle elles sont soumises».

(198) *Trad.* «Le conflit de frontières est simplement un conflit bananier, et, si nous n'appuyons pas la Tropicaltanera, c'est la Frutamiel qui gardera les plantations qu'il y a sur le territoire disputé, et qui nous roulera... ».

(199) *Trad.* «Les gens se cachent, et ils ont raison. Ils craignent qu'on les arrache à leurs foyers pour les faire tuer, car c'est à ça qu'au bout du compte servent les pauvres soldats : à se faire tuer».

(200) *Trad.* «Sais-tu ce que c'est que cette guerre ? Je connais le terrain, c'est pour ça que j'en parle. De ce côté de la ligne, une fesse, et de l'autre côté une autre fesse, et les deux fesses appartiennent à la compagnie. Nous, on ne nous a laissé que le cul, pour que nous sortions comme des vers de terre à la faire, leur guerre. Il ne s'agit pas de notre territoire. Qu'ils aillent se battre, eux !».

(201) *Trad.* «Déjà les rues sont pleines de monde, les façades des maisons pavées aux couleurs nationales, et dans les automobiles et les autres véhicules garnis de drapeaux, de fleurs... des garçons et des filles passent en chantant la Marseillaise... Jubilation roulant ! Jubilation marchant ! Jubilation en voiture ! Jubilation à pied ! Bals sur les places ! Te Deum à la cathédrale !».

(202) *Trad.* «Les petits poissons qui alimentent les baignoires bleues».

(203) *Trad.* «Tous les loups sont dans le navire. Les loups et les boucaniers. Il n'y a plus que les peuples qui restent dehors, pour applaudir, pour travailler. Rien ne donne plus de dignité que le travail».

(204) Voir P.H., pp. 62 ss.

(205) Voir P.H., pp. 62 ss.

(206) Voir P.H., pp. 70 ss.

(207) Voir P.H., pp. 87 ss.

(208) Voir P.H., p. 71.

(209) Voir P.H., p. 79

(210) Oscar de Leon Aragon, *op. cit.*, p. 45.

*Trad.* «Barra de Motagua, Cinchado, Tenedores, Cayuga, Morales, La Libertad y Los Amatos, des villages qui ont au moins quarante-cinq ans de vie, dont deux sont constitués en municipalités... les agriculteurs nationaux qui vivent et sont nés pour la plupart dans cette région, ont été laissés sans aucun élément de vie et sont menacés d'être expulsés à tout moment par les exigences de la Fruitera ; ils n'ont ni le droit de couper un arbre ou de cultiver un terrain».

(211) *Trad.* «Je suis Maker Thompson... Le Pape Vert... (...) Des fragments verts de mon pouvoir s'étendent jusqu'au Pacifique même. Outre ce territoire, il est maître de centaines, de milliers, de centaines de milliers d'habitants, sur lesquels il exerce son autorité suprême. L'autorité que donne l'argent (...) il possède des navires sur les deux mers, des chemins de fer, des ports, des banques, des représentants au Congrès des États-Unis, tous les moyens d'information d'un État moderne, une armée et une marine mobilisables, une monnaie : le dollar, un idiome : l'américain». «Il faut aller là-bas et obtenir des autorités des déclarations emphatiques sur le bénéfice économique que représente pour ce pays notre présence, vu que l'entreprise paie les salaires les plus hauts et emploie le plus d'ouvriers... Il faut acheter des chefs d'État, des députés, des magistrats, des maires... Tout être ayant mandat, influence ou pouvoir doit faire tambour battant, l'éloge de notre gestion agricole, commerciale, économique et sociale... ».

(212) Voir P.H., pp. 60 ss. : «Politique étrangère nord-américaine».

(213) *Trad.* «Il n'existe pas de passoire pour séparer, dans le souvenir l'or de la gangue, la gloire de la bassesse, ce qui est grand de ce qui est misérable ; et surtout il ne me plaît pas de me voir obligé de me rappeler ce que je n'ai pu éviter».

(214) Voir P.H., pp. 89 ss.

(215) Voir P.H. La répression contre les syndicats paysans dans les *latifundios*. pp. 84 ss.

(216) *Trad.* «Trois heures de l'après-midi et moi qui n'ai pas avalé une seule bouchée, que je sois maudit».

«Et tout brillait, comme les tables, propre et neuf, excepté les cirEURS de souliers, des enfants misérables, sales et en haillons».

«Juan Nepomuceno Rojas, comme ils l'appelaient... il aurait mieux valu qu'il fut baptisé au nom de Juan Nepomu-je soupe -je mange -je déjeune -je dîne -je prends le goûter Rojas».

«Ici, tu ne mâches rien, mon vieux, car là où le riche mâche, le pauvre reste sur sa faim».

(217) *Trad.* «Et neuve aussi la voix de l'Anastasia».

(218) «Quand travaillerez-vous sans rouspéter. C'est votre plus grand défaut... le travail ici est sûr et bien payé. Pourquoi s'occuper alors de ce qui ne nous regarde pas, nous les pauvres ?».

(219) «Ils cassent, ils cassent, comme si c'était à eux ! Autrefois, ce n'était pas comme ça. On faisait plus attention à ce qui appartenait aux autres qu'à ses propres biens».

(220) «La hâte de l'estomac. Le poilu Nepo leur donnera peut-être quelque chose à manger. Pour Anastasia, arriver, se montrer à la porte et crier ne fut qu'un mouvement. Elle le dit, elle le dit, elle le dit et ne put se retenir : voilà les gringous qui se saoulent à nouveau ! ».

(221) *Trad.* «Et comme cela fait longtemps que je les connais et pas seulement ici... A Bananera, il y a quelque temps, je les ai vus toujours ivres... ».

(222) *Trad.* «Dans les rues, des haut-parleurs annonçant des films et des pièces de théâtre — Le Grand Dictateur de Charlie Chaplin ! ... Le Grand Dictateur ! ... Le Grand Dictateur ! ».

(223) Il est peut-être nécessaire de préciser ici l'utilisation du terme « contradiction ». En effet, du point de vue marxiste, on peut parler de contradictions au sein du peuple, d'une classe, d'un groupe... et ce sont des contradictions internes, secondaires, non-antagoniques mais qui sont différentes de la contradiction principale, antagonique, entre par exemple la bourgeoisie et le prolétariat, ou, dans un pays colonisé, entre l'impérialisme et le pays.

(224) «Pas d'endroit pour se baigner, pas d'endroit pour vivre, pas d'endroit pour mourir. C'est le comble : les pauvres n'ont d'endroit ni pour vivre ni pour mourir ».

«Après avoir terminé, ils secouaient les sacs, au milieu d'éternuements, de toux et d'étouffements, les yeux brûlés — évitant les vautours qui attendaient quelque agonie, quelque promesse d'un banquet futur — et ils disparaissaient dans leurs taudis construits de planches, de boîtes de conserves et de cartons ».

(225) «Le temps où le charpentier était comme le seigneur Saint-Joseph est bien passé ; aujourd'hui, ils font tout à la machine ».

«Et à cause de la compétition des phonographes, en effet qui voudrait d'un perroquet, d'une poule qui mange sans être comestible, si maintenant ils ont ce perroquet moderne... ».

(226) «Par la faute de ces maudits Yankees qui nous avaient chassés de nos propriétés à la côte où se dresse maintenant Bananera... ».

(227) «Ce que je vous dis est dans la bouche de tout le monde... que la Platanera nous exploite comme on exploite des bêtes ».

«Noblesse oblige... Tant de marquis et de comtes, pour finir toute la famille jusqu'au serviteur par se mettre à genoux devant la Platanera... ».

(228) «Dans un autre écrit intitulé «Liberté sans pain», il suivait de plus près la pensée de Marat en soutenant que la liberté ne peut exister pour ceux qui n'ont rien. Il le publia dans *Renovación Obrera* et dit : Les propriétaires des journaux s'enrichissent, vive la liberté ! ; les fils des riches s'adonnent à la poésie et à la prose, vive la liberté ! ; les commerçants augmentent leurs profits à cause de la publicité, vive la liberté. Seul le peuple ne peut répéter ce cri, parce qu'il a faim, parce que les haillons le rendent vil et parce que l'habitude de supporter en silence les bourreaux le rend muet ».

(229) Pour que Juambo ne cherche pas à retourner dans sa famille mais reste au service de Geo Maker, celui-ci lui a menti en lui racontant que ses parents l'avaient abandonné dans la forêt parmi les tigres, quand il était petit, et qu'il lui avait sauvé la vie en le recueillant.

(230) «Chos, chos, moyon, con... !

Elle n'ajouta plus rien. Elle n'avait pas besoin d'en dire plus. Ces sons expliquaient tout. Un frisson glacé et chaud parcourut la peau de Sambito ».

(231) «A l'hospice, ils ont cette manie d'apprendre aux gens à être humble et pour moi les gens les plus inutiles qui existent sont les gens humbles. Les gens humbles et ceux qui prient tout le temps ne sont que des fainéants... ».

(232) «C'est en parlant que l'on se soulage de ce que l'on a sur le cœur et lui, il avait besoin d'extraire de lui-même, la colère, la rage, la peur, le dégoût... ».

(233) «le chariot... et le carrosse...».

(234) «Celui qui courait le plus de risques se réveilla et, dans l'air, en dehors de lui-même, il parvint à voir encore le carrosse qui s'est rangé et parmi les visages des occupants, il remarqua celui d'un homme d'âge moyen, imberbe et aux yeux ridés qui criait : En avant peuple ! ... En avant peuple !».

(235) Selon Iber Verdugo, cet examen du subconscient des personnages à travers leurs rêves et leurs pensées sert, chez Asturias, à révéler l'homme dans sa vérité profonde, lorsqu'il est libre et se trouve face à lui-même. Iber VERDUGO, *El carácter de la literatura hispano-americana... op. cit.*, p. 149.

(236) «C'est triste d'être en prison mais c'est plus triste encore d'être mort : De la prison on sort, et du cimetière, non».

(237) Voir supra note 228.

(238) «Le moment viendra — dit Sansur — le moment de récupérer la terre ou sa valeur. Pour le moment, il faut sauver l'homme, il faut s'organiser pour pouvoir lutter contre eux car ils sont très puissants».

(239) «S'il y a une organisation, les sacrifices ne sont pas inutiles comme c'était le cas avec vous quand ils vous avait chassés de vos terres pour créer les plantations ; individuellement, plusieurs se sont sacrifiés mais sans résultat».

(240) «Et comme ici il n'y a pas de mémoire de père à fils, ils déciment une génération et avec la même impunité, ils en déciment une autre, et une autre...».

(241) «Chipo Chipo parlait de ne pas se laisser ravir les terres ; Sansur de ne pas laisser «ravir» l'homme. Chipo disparut dans le fleuve Montagua et toute la lutte se réduisit comme une ombre ; Tabio San, lui, pouvait disparaître sans que rien ne se perde, parce que d'autres restaient à sa place».

(242) «Chos, chos, moyon con... Là où on prononçait ces mots, le sol était mouillé de larmes, de sueur, de sang, de sang en mouvement comme s'il coulait perpétuellement des blessures».

(243) Certains critiques (par exemple, Seymour Menton) ne voient dans ces répétitions qu'un résumé destiné aux lecteurs qui n'ont pas lu les deux premiers romans. Seymour MENTON, *Miguel Angel Asturias : Realidad y fantasia*, op. cit., p. 114-115.

(244) «Je place cet engagement sur le terrain du témoignage, de la dénonciation et de la protestation, cherchant à poser les problèmes de l'homme en relation avec la vie, la mort, la liberté. L'écrivain de l'Amérique Latine est envahi par les événements de la réalité qui l'entoure. S'il veut s'enfermer dans sa tour d'ivoire, notre réalité terrible, nos problèmes vitaux le tireraient de là : des êtres humains sans souliers, affamés, sans rien. On ne peut taire cela, et la dénonciation acquiert ainsi une signification politique». Miguel Angel ASTURIAS, *Latinoamérica y otros Ensayos*, Colección Crónica de un Siglo, 2nda edición, Guadiana de Publicaciones, Madrid, 1970, p. 18.

(245) Voir P.H., pp. 78 ss.

(246) *Id.*

(247) *Trad.* «Elle avait raison. Des gens si délicats amenés ici pour enseigner ces sauvages. Plaise à Dieu ! C'est pour cela que les maîtresses ne tiennent pas longtemps ici. La dernière qui est venue frôça les sourcils le jour de son arrivée et s'en alla. «On ne m'a pas éduquée pour ça» — disait-elle».

«Dès qu'ils se sont rendus compte qu'ils venaient pour s'enterrer dans ces montagnes sans passé, sans présent ni avenir, ils s'enfuirent à toutes jambes».

(248) *Trad.* «Ici, la désœuvrement est propre aux classes sociales qui, par manque de motivation, ne s'intéressent pas au travail, qui travaillent seulement pour manger ; sauf que maintenant ils apprennent à ne pas manger...».

(249) «On est et on existe sans temps dans ces montagnes... On est ici : «un être sans temps»(...) «Le temps ici ne compte pas, n'existe pas...».

(250) ARAGON, *Guatemala : las líneas de su mano*, op. cit., p. 393.

(251) *Centro America Hoy*, op. cit., pp. 356-57.

(252) Cité in *Letres du Front Guatémaltèque*, op. cit., p. 177. En relation avec cette notion de temps, signalons les trois noms du sorcier indien Rito Perraj dans *Viento Fuerte*, Rito Fui-Perraj, Rito Soy Perraj et Rito Seré Perraj comme une aspiration à retrouver une unité historique.

(253) Voir P.H., «Société préhispanique et coloniales», pp. 23 ss.

(254) *Trad.* «Le retard de ces villages est dû, entre autres facteurs, au fait que l'on a coupé à la majorité de leurs habitants le temps de leur calendrier et que l'on ne s'est pas préoccupé de les intégrer dans le nôtre, et c'est ainsi qu'ils sont restés, sans calendrier, en dehors du temps».

(255) *Trad.* «Le poids du temps mort que nous devons porter pour eux réduit à zéro toutes nos possibilités de progrès».

(256) Voir P.H., pp. 54 ss.

(257) *Trad.* «La région des Indiens, ceux à qui il faut rendre leurs terres, mais c'est un autre problème. Pour le moment, il s'agit de mobiliser les gens pour la grève, et certains iront pour le pain, d'autres pour la liberté...».

(258) Dans sa thèse de doctorat, *Le problème social de l'Indien*, Miguel Angel Asturias a aussi soutenu que le salut de l'Indien passait pas le mouvement ouvrier. Voir J. DIAZ ROZZOTTO, «Asturias et la vérité poétique», in *Revue Europe*, op. cit., p. 84.

(259) *Trad.* «A Cerropom, tout se sait, mais c'est caché, Mademoiselle, c'est secret».

(260) *La fiera* : la bête féroce, sauvage ; le fauve.

(261) *Trad.* «Et parmi la foule qui tourne la tête, perplexe et pleine d'admiration, descend l'infiniment chef (...) l'infiniment puissant (...) l'infiniment sage (...) Ah... Ah..., Ah... ! On entendit les éclats de rire pleins d'infini mépris de l'infiniment grand pour les infiniment petits et dans les yeux du gardien, secoué de panique, qui tenait dans ses mains de geolier de fauves les clés qui tintaient, s'accrut jusqu'à devenir géante la figure de l'omnipotent qui avançait, impassible, vers la cage, entraînait et pendant que tous tremblaient de peur, caressait le tigre sans s'aktérer...».

(262) P. 574 in O.C.

(263) *Trad.* «Comme tous les gouvernements de force, celui-ci croit que prestige et exercice de la terreur sont pareils, et que rien ne terrorise plus et ne fait plus peur que la mort».

(264) Giuseppe BELLINI, «Monsieur le Président et le thème de la dictature» in *Revue Europe*, op. cit., p. 154.

(265) Miguel Angel ASTURIAS, «El Señor Presidente como mito», *Studi di Letteratura Ispanoamericana*, I, 1967, pp. 13-14.

(266) Luis HARSS, «Miguel Angel Asturias o la tierra florida» in *Los nuevos*, Editorial Sudamericana, 1966, p. 92. Tohil, dieu démoniaque, l'une des principales divinités des Quichés, a exigé des sacrifices humains de la part des tribus en échange du feu.

(267) *Trad.* «Le bourreau qui me tenait suspendue en l'air me dit : «Je vais vous lâcher et la vie de cet homme est entre vos mains. Si vous arrivez à le soutenir par les pieds, il ne s'étranglera pas, sinon, il sera bientôt un cadavre... mais les forces commencèrent à me manquer, le sang s'accumulait dans ma tête, la corde attachée à mes pieds me coupait les chevilles, un vomissement jaunâtre remplissait ma bouche et je sentis ton râle... tes pieds se balançaient loin de mes mains, dans le vide...».

(268) *Trad.* «... mais parce que je travaillais avec des gens qui ne comprenaient pas qu'au lieu d'en finir avec le tyran, il valait mieux soulever le peuple

pour un changement radical ; je dirais plutôt : ce n'est pas qu'ils ne comprennent pas, au contraire, ils comprennent trop et ne s'en cachent pas, que dans une révolte populaire, ils risquent eux aussi de perdre, surtout leurs intérêts».

(269) LÉNINE, *Karl Marx, op. cit.*, pp. 15-16.

(270) *Trad.* «Enfoncé dans la bave pourrie des terrains marécageux, dans l'eau salée, comme l'une des racines de ce manglier humain que sont les travailleurs de la Platanera, tu étais content, parce que à travers un réseau infini de souffrances humaines tu avais touché dans les plantations bananières, le fond de la racine la plus profonde de la dictature. Tu t'étais rendu compte que la dictature et la Frutera (compagnie) étaient inséparables, consubstantielles. Renverser le dictateur militaire tout en laissant la Frutera intacte était se leurrer et attaquer la compagnie en laissant le dictateur au pouvoir était impossible. Il fallait en finir avec les deux en même temps».

(271) *Trad.* «Elle n'a rien à voir avec un complot, une révolte ou un mouvement militaire — me disais-tu —. C'est tout à fait autre chose. Un complot, une révolte, un mouvement organisé par les militaires, bien qu'ils soient dirigés contre la dictature, sont comme partie intégrante de celle-ci et tombent, d'une certaine façon dans le militaire et le policier. Mais pas une grève. Une grève révolutionnaire comme nous la préparons n'a rien à voir avec les policiers et les officiers qui, malgré l'apparence révolutionnaire qu'ils prennent, continuent au fond à être ce qu'ils sont : des représentants-nés de l'oppression du peuple. Une grève, c'est tout le contraire ; elle ne fait pas partie de la machine étatique et rompt avec l'ordre établi...».

(272) *Trad.* «Cette histoire de grève ne me convient pas du tout — disait un autre — elle me fait penser à des trucs ouvriers». «Ce serait le début de l'anarchie dans le pays. Tout le monde va vouloir se mêler de tout... Tout le monde va estimer avoir le droit de commander. Cette histoire de grève, c'est du socialisme (...). On sait où commence un tel mouvement mais on ne sait pas où il se termine...».

(273) *Trad.* «Les autres nouvelles et rapports sur les sociétés de secours mutuel, les corporations et les fédérations fraternelles, qui organisent des fêtes le Jour de la Patrie et lors des anniversaires de leur fondation, avaient toujours le même ton. La seule solidarité ouvrière visible et effective était celle des appels, en cas de mort, pour payer les frais d'enterrement du membre décédé et pour aider les héritiers.

Secours mutuels... Secours posthumes... Il éteignit le quinquet... Malens avait raison... Lutter dans ces conditions était comme vouloir allumer un feu avec des cendres...».

(274) *Trad.* «Ils ont faim de liberté, Judasita, et d'autres, faim pour n'avoir pas mangé, et d'autres, faim de posséder la terre. A chacun vous donnez sa part de miel».

(275) *Trad.* «Ces petits volcans de plomb vont faire plus de ravages qu'une mitraillette».

(276) *Trad.* «La peau, non !... interrompit Juan Pablo... cette chose que l'on appelle peau, non, mais mes idées, et pour défendre mes idées, j'accepte qu'on m'arrache non seulement mes dents, mais qu'on me creve les yeux».

(277) *Trad.* «Tu l'as dit, Malen ! Le véritable amour fait partie de la future conquête du monde dans la mesure où il dépasse les seuils du personnel et devient le moteur qui nous pousse à lutter pour que cette vision se transforme en réalité».

(278) *Trad.* «et puis il serait contradictoire que, tandis que leurs meilleurs hommes meurent sur les champs de bataille de l'Europe, de l'Asie et de l'Afri-

que, pour la liberté et la démocratie, ils donnent ouvertement un appui militaire à un gouvernement qui est la négation de tout ce qu'ils défendent».

(279) Dans sa thèse de doctorat intitulée «*Le problème social de l'Indien*» (1920), Asturias a été lui-même influencé par cette idéologie en parlant de l'intégration de l'Indien grâce au métissage. Il proposait toutefois une solution d'ordre économique, politique et culturel en affirmant que le salut de l'Indien passe par le mouvement ouvrier et qu'avant d'être Indien, il est d'abord un être exploité. *Revue Europe, op. cit.*, p. 48, 82-84.

(280) Cité par Eduardo GALEANO, *Guatemala, clave de Latinoamérica*, Ediciones de la Banda oriental, Mexico, 1967, p. 34.

(281) «Le terrorisme — dit Lénine — est une forme de lutte caractéristique des intellectuels qui exprime la spontanéité de leur indignation. LÉNINE, *Que faire ?*, p. 92.

(282) Voir Luis HARSS, «Miguel Angel Asturias o la tierra florida», in *Los Nuestrros*, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1966, p. 92.

(283) Voir DIAZ ROZZOTTO, *La révolution au Guatemala, op. cit.*, pp. 150-152.

(284) Voir P.H., pp. 73-74.

(285) Par exemple HERBERT & BOCKLER, *Indianité et lutte des classes, op. cit.*, p. 122.

(286) Telle est notamment l'opinion d'Ignacio Sotelo qui considère que les *peones* représentent un nouveau sujet révolutionnaire dans la campagne et non pas la classe ouvrière qui est trop peu nombreuse, *Sociología de América Latina ; Estructura y problemas*, Editorial Tecnos, Colección de Ciencias sociales, Madrid, 1972, p. 206.

(287) Ricardo RAMIREZ, *Lettres du front guatémaltèque*, pp. 80/81, 99-101, 146.

(288) Concernant la plus-value dans l'agriculture capitaliste, voir *Études l'Économie politique, op. cit.*, pp. 177-180 ; sur les ouvriers agricoles et industriels au Guatemala, voir H. FLORES ALVARADO, *El Adamctismo, op. cit.*, pp. 284-298.

(289) *Trad.* «Merde ! Merde ! Sacrées couilles molles !... Si au lieu de ces petites conneries nous avions une mitraillette, on aurait réussi le coup... Et ceci est l'image de notre mouvement... Sans armes, sans violence alors que les autres sont armés jusqu'aux dents... Ce n'est pas une guerre... Non, ce n'est pas une guerre !».

(290) *Trad.* «La compagnie, faute d'exécuteurs aveugles de ses ordres qu'elle fait passer par le moyen d'une publicité honteuse, se résignerait, accepterait ce que nous, un bon nombre d'actionnaires, avons proposé... ».

(291) Voir P.H., pp. 78 ss.

(292) *Trad.* «Il était éditorialiste et rédacteur en chef d'un journal de la capitale qui par crainte du gouvernement et pour gagner les faveurs de la compagnie, répandait des fausses nouvelles sur le conflit des travailleurs du port. Quand, cet homme, qui avait écrit plusieurs éditoriaux contre les travailleurs, basés sur les fausses nouvelles que publiait le journal, s'était rendu compte de la vérité, il fut rempli de rage et on le vit lancer dans la rue la machine à écrire, courir, se cacher et disparaître. Il voulut arriver au port pour défendre les travailleurs, mais ce fut trop tard et il ne trouva que les flaques de sang... ».

(293) *Trad.* «Dans l'armée, dit Bostezo, il n'y a pas de subalterne de confiance et encore moins de confiance absolue et tout chef doit se méfier de son second».

«Pendant toutes ces années durant lesquelles il avait porté l'honorable uniforme, jamais il n'avait su ce que c'était cela... ne pas se sentir haï... haï par les soldats recrutés de force... haï par les chefs détestables et détestés et haï par les gens».

(294) *Trad.* « Plus tard vint un contreordre, et ce qui me met le plus en colère c'est le fait que ce contreordre ne passa pas par la voie régulière — à travers les autorités de notre pays — mais vint directement des États-Unis à la gérance de la compagnie, et c'est celle-ci qui nous l'avait communiqué. Qu'est-ce que c'est cette histoire ? A qui obéissons-nous ? qui sommes-nous ?... » « Il avait passé sa vie dans l'armée et qu'était-il ?... Un *peón* ? Non ! le maître ? Non ! le patron ? Non ! Et cependant il montait l'escalier comme s'il était le maître de l'univers en uniforme de colonel et il n'était rien... ni maître, ni *peón*, ni patron... un petit contremaître !... ».

(295) *Trad.* « Servir un gouvernement qui aurait vraiment le peuple de son côté... ».

« honneurs, plaisirs, médailles, avancement, ne suffisent pas pour remplir le vide que renferme un uniforme sans peuple, oui, parce qu'un militaire doit avoir le peuple dans son uniforme pour combler ce vide infini qu'il ressentait ».

(296) « Sous la garde d'un flic en civil qui clignotait des yeux avec un bruit de pluie, le seul signe de vie sur son visage de momie aux lèvres décolorées, nez estropié, pommettes saillantes, grandes oreilles et canines aurifiées par coquetterie policière, tout comme ses mains recouvertes de bagues, parmi lesquelles la plus remarquable est une grosse bague munie d'un rubis de sang. Le père Feju était bien loin de connaître l'identité de ce sinistre bourreau que l'on surnommait le Clignoteur ».

(297) *Trad.* « La conviction que l'Église leur est hostile est enracinée dans la tête des travailleurs, et cela ne peut plus durer ».

« Que va-t-il se passer si nous, les curés, nous continuons à nous croiser les bras face aux conflits qu'entraînent les problèmes du travail, et si en plus nous nous mettons du côté des patrons ? »

(298) *Trad.* « (la grève générale) pose tout d'abord un problème de conscience. En raison du danger que représentent ces mouvements sociaux pour l'ordre établi, devons-nous condamner les travailleurs ? Pouvons-nous comprendre, nous qui ne sommes pas des ouvriers, ce que signifie le fait de renoncer volontairement au produit de son travail et de subir les licenciements et la violence ? »

(299) Selon la tradition, la Vierge Noire de Guadalupe était apparue d'une façon magique à l'Indien Juan Diego pendant la Conquête espagnole. Plus tard, au Mexique, les insurgés de 1810-1815, dirigés par les curés Miguel Hidalgo et José María Morelos — réclamant la libération des Indiens, la destruction des *haciendas* et la restitution de la terre aux communautés indiennes — avaient fait de la Vierge Noire de Guadalupe leur protagoniste surnaturelle et portaient son image sur leurs drapeaux. Et un siècle plus tard, pendant la révolution mexicaine de 1910, les Zapatistes portaient aussi l'image de la Vierge de Guadalupe sur leurs drapeaux de combat, symbolisant ainsi leurs aspirations au retour à un ordre agraire antique.

Cependant, le mythe de la Vierge Noire de Guadalupe a aussi une autre signification. Il servait pendant la Conquête à convertir l'Indien et à le faire adhérer à la religion chrétienne par le fait que la Vierge était noire. Aujourd'hui, au Guatemala, il existe une fête, le 12 décembre, jour de la Vierge de Guadalupe, pendant laquelle les enfants des riches ladinos se déguisent en Indiens et jouent le rôle de Juan Diego. Cette fête, selon Luis Cardoza y Aragón, est plutôt une pitoyable mascarade qui ne sert qu'à faire perpétuer le mythe. Voir, Luis CARDOZA y ARAGON, *op. cit.*, pp. 365-66 ; Éric WOLF, *op. cit.*, p. 44 ; Eduardo GALEANO, *op. cit.*, pp. 78-79.

(300) *Trad.* « En aucune façon contre les grévistes ! ne mélange pas les cochons avec les vaches, elle est indienne, sans souliers et brune, et ne peut pas être contre ceux qui sont comme elle ».

«Le curé est devenu fou... il crie que nous les travailleurs, nous devons dire aux bananiers que les fruits qu'ils produisent aujourd'hui pour les autres seront un jour à nous... En outre, il dit que nous ne sommes plus seuls dans les plantations parce qu'il se trouve de notre côté une Vierge qui est pareille à nous, pure indienne... Pas étrangère du tout ! La Mère de Dieu est indienne et est de notre côté, si nous lui demandons de l'aide».

(301) Voir supra, note 299.

(302) Trad. «C'est une iniquité par le fait que tant de pauvres gens se trouvent abandonnés : des enfants sans baptême, des mourants sans confession, des hommes et des femmes vivant comme des animaux, sans sacrement, terrain propice pour la mauvaise doctrine des évangélistes...».

(303) Trad. «Il vaut mieux tomber du côté des nôtres, les travailleurs, que du côté des autres qui sont des étrangers».

«Quand j'ai dit que notre place dans cette lutte se trouve du côté des travailleurs, cela signifiait l'abandon de notre petite situation économique plus ou moins bonne, avec tous les sacrifices et pertes que cela implique et l'adoption d'un rôle inéquivoque parmi eux, parmi les travailleurs, un rôle qui nous fera reprendre notre véritable place : des gens du peuple ayant de meilleures conditions de vie».

(304) Trad. «Il n'avait ni le temps de le frotter ni de le souffler et fit seulement des grimaces. Il doit continuer, continuer à suivre la file des porteurs. Chargez, chargez, les fruits ne peuvent pas attendre ! Le soleil les fait mûrir. Le temps ne passe pas. Le soleil s'arrête. Le time-keeper a regardé sa montre. Il reste, il reste, il reste encore des heures !».

«Ici nous ne sommes ni bons ni méchants... Nous sommes des chiens».

«Mais comment surgissent ces fleuves de fruits prodigieux ? Par où coulent leurs eaux ? ... Elles coulent sur des dos humains haletants, mal nourris, aux cheveux ébouriffés collant au front, à la nuque, aux oreilles. Le temps ne se complète jamais. Les *time-keeper* impassibles. Celui qui est à bout s'écroule. Personne ne parle. Un vide sec de caverne les isole de tout, excepté de la charge. La charge les réduit à ce qu'ils sont, des bêtes de charge».

(305) Trad. «Je ne vois pas pourquoi notre frère doute du fait qu'il est possible de combiner les affaires avec la religion au bénéfice des travailleurs».

(306) Trad. «C'est que pour ce gouvernement, «communistes» et «mort» sont presque synonymes».

(307) Trad. «Et parmi ceux-ci, les bestialisés, ceux qui ne sentent plus ce qu'ils sont, ceux qui n'arrêtent pas de rire avec des rires de pendus».

(308) Trad. «Et que voulez-vous, mon cher, que fassent des gens qui travaillent comme des bêtes toute la journée quand ils ont fini de travailler ? Boire... C'est le désespoir, le pur désespoir. Sans un brian de joie ni de plaisir...».

(309) Trad. «Être citoyen de cette nation c'est naître *peón*. L'étranger est toujours le maître, c'est le patron».

(310) Trad. «Rito Ferraj parle par ma bouche ! Je le prends à témoins de celui qui fut, qui est et qui sera le dernier maître de ces terres, aujourd'hui entre les mains d'autres hommes ! La violence, non pas de l'homme mais des éléments ! La violence des éléments et l'attente de celui qui sait qu'un jour sûrement, viendra le triomphe et l'expulsion des étrangers».

(311) Trad. «Au bal des évangélistes, bal où on ne dansait pas mais où on prêchait des conneries, parce que c'est une connerie de parler de Dieu alors que nous mourons de dysenterie, paludisme, misère physiologique, les aveugles, les tuberculeux, les infirmes, et pas seulement nous, mais aussi nos fils et nos femmes... » «Vos histoires de chameau qui entre par le trou d'une aiguille, d'expul-

sion des marchands, ne veulent rien dire en ce siècle, où, même Samson ne pourrait démolir le temple construit sur des colonnes de dollars.. Comment allez-vous faire, révérend Cassey, pour jeter dehors les rois des bananes qui jonglent avec des milliards de dollars ?».

«L'unique chose que je vous demande est de garder votre charité. Moi, des gens de votre sorte, je préfère recevoir ce que vous ne donnez pas, la mort, parce que travailler ici dans les conditions où nous travaillons...».

(312) *Trad.* «Sholon et tous ont commencé à avoir envie de parler de cette chose qui allait se faire à partir des travailleurs eux-mêmes.

— Si ça vient vraiment de nous, je marche — dit Sholon — et toi Bucul, tu marches avec moi».

«Les travailleurs veulent s'unir avec ceux de l'autre côté pour que la grève soit générale. C'est ce que dit le tract».

(313) *Trad.* «Personne ne vient chercher des médicaments pour se soigner. Tout le monde attend, tout le monde espère la grande panacée : la grève générale».

(314) *Trad.* «et la leçon qu'on peut tirer c'est que, sans nos bras, il ne leur servirait à rien de posséder tout l'or du monde et de faire pousser sur ces terres les plus beaux bananiers. C'est l'union des deux, eux et nous, qui a produit jusqu'à maintenant leur richesse et qui a provoqué notre pauvreté, mais c'est cela qui va changer, les amis...».

(315) *Trad.* «Nous unir et réunir le plus grand nombre de gens possible, tel que les gouttes d'eau qui forment la mer, c'est bien, mais il faut aussi être résistants, comme les palmiers que vous voyez là-bas, si fins et si fragiles et pourtant résistent beaucoup plus que les grands arbres».

(316) *Trad.* «Ce qui est important ce n'est pas les augmentations en elles-mêmes mais le fait de les avoir obtenues par la manière dont nous les avons obtenues».

(317) *Trad.* «non seulement le «fauve» mais aussi tous les petits fauves en uniforme ne savaient plus où s'accrocher, ils se trouvent partagés entre la crainte de désobéir aux ordres qu'on leur donne et la peur de leur obéir ; en peu de mots, entre la crainte de leur chef et la crainte du peuple».

(318) *Trad.* «Ils sont déconcertés face à un ennemi qu'ils ne voient pas... ennemi qu'ils n'osent pas attaquer parce que c'est une masse abstraite de millions de pieds sur l'asphalte. Ils étaient préparés, organisés avec leurs troupes, leurs policiers, leurs journaux, leur force, la répression et la propagande pour réprimer ceux qui troubleraient l'ordre dans les formes bien connues, coup d'état, révoltes, attentats, mais pas dans la forme que la lutte prend maintenant : ne rien faire !».

(319) *Trad.* «Seuls des fantômes pouvaient avoir l'audace de défier le «fauve» dans sa cage, dans son palais... «Oui, Monsieur le Président !»... «Non, Monsieur le Président !»... les adjudants se contredisaient... «Mais — rugissait le fauve — ce sont des fantômes ou non ?»».

(320) *Trad.* «La compagnie veut nous apaiser avec de petites augmentations».

(321) *Trad.* «Moi je pense que faire une grève à cause de ce qui est en train de se passer là-bas ce serait se mettre sur le dos les problèmes d'autrui. Je suis père de famille, j'ai des enfants et des petits enfants et je dois les nourrir tous ; et qu'est-ce que je vais leur donner si on déclare la grève et si le travail s'arrête et que l'on se retrouve sans salaire... quelle idée de vouloir se mettre en grève pour des raisons qui ne nous concernent pas ! Mon opinion est tout simplement ceci : acceptons les augmentations et c'est tout».

(322) «Économisme» : lutte seulement pour les réformes économiques ; à propos de l'économisme comme lutte spontanée du mouvement ouvrier, voir LÉNINE, *Que Faire ?*, op. cit., p. 22 ; p. 41-53 ; p. 92.

(323) *Trad.* «Sur le plan syndical, ils donneront jusqu'à ce que nous soyons las de demander, parce qu'ils savent qu'une fois obtenues les améliorations matérielles que nous réclamons pour les travailleurs, ces gens-là nous laisseront parler tout seuls. La majorité d'entre eux se fiche pas mal du fait que la compagnie soit la seule qui profite de cette affaire...».

«Il s'avérait qu'il était difficile sinon impossible que la majorité vote pour la grève, car celui qui était d'accord avait changé d'avis après avoir reçu de l'argent pour sa poche, quelques sous de plus de salaire, et pour nourrir sa famille, du maïs, des haricots, du pain, de la viande, du sucre, du riz, de la pomme de terre, achetés à bon prix dans les magasins de la compagnie».

(324) *Trad.* «C'est pour cela que je disais qu'ils essaient — en accordant, sans lutte, ce que nous réclamons et exigeons dans notre feuille de pétition — de décapiter le mouvement ouvrier-paysan, de lui enlever sa raison d'être, laquelle est la lutte totale contre le trust des bananes — précisa le leaders».

(325) *Trad.* «Sans la rapide intervention des grandes masses de travailleurs concentrés dans les plantations bananières, cet écroulement politique ne serait qu'un changement de figurines qui aboutira à un retour de la tyrannie et le mot 'Liberté' ne durera que le temps d'un feu de paille».

(326) *Trad.* «Ces gens n'ont pas la moindre idée de la raison pour laquelle nous luttons... la grève pour la liberté a pris comme un feu, et si la grève de la campagne s'est arrêtée, c'est parce que nous n'avons pas suffisamment expliqué aux paysans, jusqu'à leur faire prendre conscience du problème, qu'il ne s'agissait pas de *Notre Pain* mais de *Notre Pays*, de notre pays qui n'a personne pour le défendre. Ceux qui prient doivent changer leurs prières en remplaçant 'pain' par 'pays'. «Donnez-nous aujourd'hui notre Pays quotidien»».

(327) *Trad.* «La liberté, Florindo, incite beaucoup plus à la révolte que le pain».

(328) *Trad.* «Liberté et pain».

(329) *Trad.* «Être citoyen de cette nation c'est naître *peón*».

(330) *Trad.* «Notre Pays», «Liberté et pain», «et donnant une perspective d'avenir à la marche des paysans et des ouvriers vers le pouvoir».

(331) *Trad.* «Il ne s'agissait pas de *Notre Pain* mais de *Notre Pays*».

(332) *Trad.* «Pain et liberté ! ... Terre et liberté... Dehors les gringos !».

(333) *Trad.* «Des clameurs qui remplissaient les rues, des cris qui balayaient la terre comme un vent destructeur, un vent ayant des visages, mains, têtes, yeux, pieds, épaules, bras de personnes unies dans une seule volonté, un ouragan aveuglant, implacable, muet, sourd, mortel, poudre et résidus d'autres vents...».

(334) *Trad.* «Le problème était de briser la résistance de la compagnie, considérant les pertes en millions de dollars que signifiait pour elle non seulement l'arrêt du travail mais aussi la rapide invasion des cultures par les broussailles, l'avalanche d'insectes qui, en une heure, mangeaient tout, dévoraient tout, détruisaient tout, faisaient tout pourrir. Ceux-là étaient leurs meilleurs alliés et jusqu'à maintenant ils n'avaient jamais songé à eux... Mais l'hiver revint et les pluies torrentielles se déchaînèrent. Les endiguements et les réservoirs d'eau allaient déborder. Les champs allaient être inondés. Il n'y avait pas d'aussi meilleurs alliés !».

(335) *Trad.* «Attendre, selon la croyance ici, qu'un autre Hermenegildo Puac offre sa tête au sorcier et que se déchaîne un autre 'ouragan', c'est résoudre d'une façon surnaturelle des problèmes que nous devons résoudre nous-mêmes par une seule volonté : celle de la grève ! De longs applaudissements étouffèrent sa voix».

(336) *Trad.* «D'après vous, y a-t-il avantage à détruire ces richesses qui n'ont pas été seulement produites par leur capital mais aussi par la sueur des

travailleurs et qui, par conséquent, sont à nous ?... écoutez bien : A NOUS !... et répétez tous... A NOUS !... A NOUS !... ».

(337) *Trad.* « Ils n'avaient pas d'autres moyens pour affronter l'ennemi puissant, il leur manquait cette force terrible que nous possédons : l'union des travailleurs organisés et la poussée des masses révolutionnaires ». « La grève nous fera triompher ! »

(338) *Trad.* « Si l'Indien menaçait en prédisant la disparition de ces richesses prodigieuses sous le feu vert de la terre, la végétation inextinguible, et si les anarchistes se préparaient à les détruire et à les enfouir sous terre avec la dynamite, les plus redoutables étaient les grévistes qui, pacifiquement, allaient arracher des mains de ses maîtres, l'empire de Maker Thompson... ».

(339) *Trad.* « Ni avec ceux qui nous exploitent sans pitié ni avec ceux qui parlent d'humaniser les méthodes de travail de la compagnie, créant la fausse image de l'exploiteur généreux, image que l'ouragan a enseveli dans la personne de Così, ce millionnaire qui a engendré chez nos gens la croyance pernicieuse d'attendre d'en haut, ce qu'ils ne savaient pas, ne pouvaient pas ou ne voulaient pas forger avec leurs propres mains ».

(340) *Trad.* « La dictature et la compagnie bananière tombèrent en même temps et les enterrés qui attendaient le jour de la justice purent enfin fermer leurs yeux ».

(341) *Trad.* « Quelques jours après, on raconta que le nouveau gouvernement allait intervenir amicalement. Mais ce n'était que des 'on dit' ».

(342) *Trad.* « Non, par encore, car ils n'étaient qu'au seuil tant attendu de ce grand jour... L'espoir ne commence pas dans les choses faites mais dans les choses dites ».

(343) A ce sujet, Manuel Tuñón de Lara a perçu dans *Les Yeux des Enterrés* cette correction littéraire des événements historiques comme une sorte de préfiguration du jour où les aspirations du peuple seront réalisées. M. TUÑÓN de LARA, « Un romancier social des tropiques : Miguel Angel Asturias », *Les Temps Modernes*, 107, Paris, 1954, p. 657.

(344) C'est par exemple le cas de la révolution mexicaine de 1910 qui fut un mouvement s'appuyant sur les masses paysannes et ouvrières dans la lutte contre l'impérialisme et le pouvoir des propriétaires terriens mais qui a dégénéré et n'a en fin de compte favorisé que l'élite car la victoire finale revint à la bourgeoisie.

(345) Voir P.H., pp. 92-93.

(346) L'ALPRO (Alliance pour le Progrès) formé sous Kennedy, et d'autres organisations du même genre furent des exemples de cette politique. Voir P.H., pp. 92-93.

(347) *Id.*

(348) Voir P.H. : réformes bourgeoises, p. 82 ; Code de Travail sous Arévalo et Réforme agraire sous Arbenz, pp. 84-85 ; p. 90 ; réformisme du PGT, le parti communiste guatémaltèque, p. 89.

(349) Voir P.H., les organisations de guérilla, pp. 94 ss.

(350) Voir 'Introduction', pp. 6-7.

(351) *Trad.* « La troisième génération parlera pour les vivants et pour les morts » ; « jusqu'à ce qu'arrive le jour de la vengeance, que verront les yeux des enterrés ».

(352) Signalons à ce sujet la remarque pertinente de Seymour Menton sur la façon comment Miguel Angel Asturias présente ses personnages. Dans les œuvres de Miguel Angel Asturias, les individus n'ont pas d'importance, l'auteur les inclut dans un monde plus vaste et n'élabore pas le développement intense de la psychologie d'un individu. Seymour MENTON, in H.F. GIACOMAN, *Homenaje... op. cit.*, pp. 123-124.

Angel Luis Morales va aussi dans ce sens en disant que les œuvres de Miguel Angel Asturias sont des romans qui traitent des problèmes collectifs et non de conflits personnels. Les personnages existent davantage en fonction des problèmes économiques et politiques qu'ils représentent que comme individualités. Angel Luis MORALES, «La trilogía bananera de Miguel Angel Asturias» in H.F. GIACOMAN, *op. cit.*, p. 215.

(353) Fernando ALEGRIA, «Miguel Angel Asturias, novelista del Viejo y del Nuevo Mundo», in H.F. GIACOMAN, *Homenaje... op. cit.*, p. 71.

(354) Alaide FOPPA, *Id.*, p. 151.

(355) Angel Luis MORALES, *Id.*, p. 215-216.

(356) Pendant cette époque, de 1946 à 1954, Miguel Angel Asturias a servi le gouvernement, d'abord comme attaché culturel au Mexique et à Buenos Aires, ensuite comme ambassadeur en Argentine et au Salvador. Après 1954, il s'est exilé en Argentine.

(357) Voir P.H. pp. 81-82. : les mouvements nationalistes petits bourgeois au Costa Rica, au Salvador, l'APRA au Pérou, le MNR en Bolivie.

(358) Voir P.H. en général.

(359) Cité en Iber VERDUGO, *op. cit.*, p. 240.

*Trad.* «L'écrivain latino-américain joue un rôle important comme interprète de son peuple parce qu'en diffusant les situations conflictuelles, il contribue à leur résolution et c'est pour cette raison qu'aujourd'hui, la sociologie s'intéresse aux romans... «Je suis ce qu'on appelle dans mon pays une 'Grande Langue', c'est-à-dire que je parle, comme cela a toujours été le cas au nom de ceux qui ne peuvent ou ne savent pas parler. Aujourd'hui, c'est la tâche primordiale de l'écrivain».

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

### LITTÉRATURE

- ALBIZUREZ Palma Francisco, *La novela de Asturias*, Editorial Universitaria, Guatemala, 1975.
- ALEGRIA Fernando, *Breve historia de la novela hispanoamericana*, Ediciones de Andrea, Mexico, 1959.
- ANDERSON Imbert E. *Historia de la literatura hispanoamericana*, Fondo de Cultura Económica, 4<sup>è</sup> éd., Mexico, 1962.
- ANONYME, *Popol-Vuh* (traduction de Miguel Angel Asturias et J.M. González de Mendoza), Editorial Losada S.A., 4<sup>è</sup> éd., Buenos Aires, 1973.
- ASTURIAS Miguel Angel, *Obras completas*, Tomo II-III, Aguilar S.A., 2<sup>è</sup> éd., Madrid, 1968.  
*Mulata de Tal* in *Obras completas*, Tomo III, Aguilar S.A., 2<sup>è</sup> éd., Madrid, 1968.  
*Hombres de maíz*, Alianza Editorial, Madrid, 1972.  
*El Señor Presidente comomito*, Studi di letteratura Ispano-americana, I, 1967.  
*Latinoamérica y otros ensayos*, Guadiana de Publicaciones, S.A., 2<sup>è</sup> éd., Madrid, 1970.
- BARRERA VAZQUEZ Alfredo (éd.) *El libro de los libros de Chitam Balam*, Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1948.
- BELLINI Giuseppe, *La narrativa de Miguel Angel Asturias*, Buenos Aires, 1969.
- CARRERA Mario Alberto, ¿Como era Miguel Angel Asturias ? Ediciones de la Casa de la Cultura «Flavio Herrera» de la Universidad de San Carlos, Guatemala, 1975.

- CASTELPOGGI A.J. *Miguel Angel Asturias*, La Mandrágora, Buenos Aires, 1961.
- COLLAZOS Oscar, CORTAZAR Julio, VARGAS LLOSA Mario, *Literatura en la revolución y revolución en la literatura*, Siglo XXI Editores S.A., 3è éd., Mexico, 1975.
- CONTRERAS J. Daniel (éd.) *Antología de crónicas indígenas*, Editorial Universitaria, Guatemala, 1974.
- DORFMAN Ariel *Imaginación y violencia en América* (Ensayos sobre Borges, Asturias, Carpentier, García Márquez, Rulfo, Arguedas, Vargas Llosa), Editorial Anagrama, 2è éd., Barcelone, 1972.
- EUROPE (Revue Littéraire Mensuelle), «Miguel Angel Asturias», No. 553-554, Les Editeurs Français Réunis, Paris, 1975.
- GALICH Manuel *Nueva literatura guatemalteca*, Casa de las Américas, Cuba, 1969.
- GIACOMAN Helmy F. (éd.) *Homenaje a Miguel Angel Asturias*, (Variaciones interpretativas en tomo a su obra). Las Américas, Madrid, 1973.
- GOLDMANN Lucien *Pour une sociologie du roman*, Editions Gallimard, Paris, 1964.
- INDICE (Revue) «*Magia y Política : Conversación con Miguel Angel Asturias*», no. 226, Madrid, 1967.
- LARA A. Celso *Leyendas y Casos de la tradición oral de la ciudad de Guatemala*, Editorial Universitaria, Guatemala, 1973.
- LEON-PORTILLA Miguel *La visión de los vencidos*, Universidad Nacional Autónoma, Mexico, 1959.  
*El reverso de la conquista*, Edit. Joaquín Mortiz, 2è éd., Mexico, 1970.
- LES TEMPS MODERNES (Revue) «*Un romancier social des Tropiques : Miguel Angel Asturias*», no. 107, Paris, 1954.
- LEON RODRIGUEZ de A.V. (éd.) *Homenaje a Miguel Angel Asturias*, Editorial José de Pineda Ibarra, Ministerio de Educación, Guatemala, 1974.
- LOS NUESTROS, «*Miguel Angel Asturias o la tierra florida*», Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1966.
- MAD TSE TOUNG *Sur la littérature et l'art*, Editions en langues étrangères, Pékin, 1967.
- MENTON Seymour *Historia crítica de la novela guatemalteca*, Editorial Universitaria, Guatemala, 1960.
- PILDN Marta *Miguel Angel Asturias*, Cultura Centro americana S.A., Librería Proa, Guatemala, 1968.
- RAMIREZ Sergio *La narrativa centroamericana*, Editorial Universitaria, El Salvador, 1970.
- REPERTORIO AMERICANO (Revue), Année XXX, no. 6, Mars 1950.

- REVOLUCION (Revue), «Quince preguntas a Miguel Angel Asturias», La Habana, Août 1959.
- RUIZ NAVAS R., *Literatura y compromiso, ensayo sobre la novela política hispanoamericana*, Instituto de Cultura Hispánica, Sao Paulo, 1963.
- SIERRA FRANCO Aurora, *Miguel Angel Asturias en la literatura*, Editorial Istmo, Guatemala, 1969.
- TORRES RIVAS Edelberto (éd), *Centro América hoy*, Siglo XXI, Editores S.A., Mexico, 1975.
- VELA David, *La literatura guatemalteca*, Union Tipográfica, 2<sup>é</sup>., Guatemala, 1948.
- VERDUGO Iber, *El carácter de la literatura hispanoamericana y la novelística de Miguel Angel Asturias*, Editorial Universitaria, Guatemala, 1968.

### GUATEMALA ET AMÉRIQUE CENTRALE

- BARON VIEILLARD Alain, «L'Amérique Centrale – Milieu, problèmes économiques et politiques» – in Revue, *La Documentation Française*, no 4190-4191, «Problèmes d'Amérique Latine», Paris, 1975.
- BAUER PAIZ Alfonso, *Destellos y sombras en la historia patria*, Editorial Escolar Piedra Santa, Guatemala, 1966.  
*Comment opère le capital yankee en Amérique Centrale*, Éditions Ibéro-mexicaine, Mexico, 1956.
- BUHRER J.C. et C. LEVENSON, *Le Guatemala et ses populations*, Éditions complexe, Bruxelles, 1980.
- CARDOZA Y ARAGON Luis, *Guatemala – las líneas de su mano –*, Fondo de Cultura Económica, Coll. Popular, Mexico, 1965.  
«La révolution du Guatemala», Cuadernos Americanos, Mexico, 1956.
- DIAZ ROZZOTTO Jaime, *La révolution au Guatemala 1944-54*, Ed. Sociales, Paris, 1971.  
*El carácter de la revolución guatemalteca*, Ediciones Revista Horizonte, Mexico, 1958.
- FLORES ALVARADO Humberto, *El adamsismo y la sociedad guatemalteca*, Editorial Piedra Santa, Guatemala, 1973.  
*La estructura social guatemalteca*, Rumbos Nuevos, Guatemala, 1968.
- GALEANO Eduardo, *Guatemala, clave de latinoamérica*, Ediciones de la Banda Oriental, Mexico, 1967.
- GALICH Manuel, «Causas internas de una derrota : la revolución guatemalteca en 1954», Tricontinental, No 2, 1967.

- GENET Jean et CHELBATZ, *Histoire des peuples maya-quichés*, Les éditions Genet, Paris, 1927.
- GIRARD Rafael, *Los Mayas*, Costa-Amic, Mexico, 1966.
- GUZMAN BOCKLER Carlos et HERBERT J.L., *Guatemala, una interpretación histórico-social*, Siglo XXI, Editores, Mexico, 1970.
- HERBERT Jean-loup, GUZMAN BOCKLER Carlos et QUAN Julio, *Indianité et luttes des classes*, Union Générale d'Éditions, Coll. 10/18, Paris, 1972.
- LEON ARAGON, Oscar de, *Los contratos de la UFCO* (Estudio histórico-jurídico), Editorial del Ministerio de Educación Pública, Guatemala, 1950.
- MARTINEZ PELAEZ Severo, *La patria del criollo* (Ensayo de interpretación de la realidad guatemalteca), Ed. Universitaria Centroamericana, San José 4<sup>é</sup> éd. 1976.
- McCANN Thomas P., *An American company - The tragedy of United Fruit*, Crown Publishers, New York, 1976.
- MELVILLE Thomas et Marjorie, *Guatemala, another Viêt-Nam*, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, 1971.
- MENJIVAR Rafael (éd.), *La inversión extranjera en Centroamérica*, avec la contribution de S. BODENHEIMER, X. GOROSTIAGA, E. TORRES RIVAS, A. BAUER PAIZ, O. TOBIS, V. QUINTANA DIAZ, Editorial Universitaria Centroamericana, San José, 1974.
- MILLA José, *Historia de la América Central*, Coll. «Juan Chapin», 2<sup>é</sup> éd., 1937.
- MONTEFORTE TOLEDO Mario, *Centroamérica* (Subdesarrollo y dependencia), 2 Vol., Dirección General de Publicaciones, Universidad Nacional Autónoma de México, México, 1972.
- MORLEY Sylvanus G., *La civilización maya*, Fondo de Cultura Económica, 2<sup>é</sup> éd., México, 1953.
- NOVAL Joaquin, *Resumen etnográfico de Guatemala*, Editorial Universitaria, Coll. Estudios Universitarios, 2<sup>é</sup> éd., Guatemala, 1972.
- PARKER Franklin D., *The Central American Republics*, Oxford University Press, Londres, 1964.
- RAMIREZ Ricardo, *Lettres du Front guatémaltèque*, Maspéro, Cahiers libres 164, Paris, 1970.
- RICHARD ADAMS Newbold, «La ladinización en Guatemala», Documentation no 16 del Primer seminario de integración social Guatemalteca, Guatemala, 1956.  
«Encuesta sobre la cultura de los ladinos en Guatemala», Publicaciones des SISG, No 2, Guatemala, 1956.
- RODRIGUEZ BETETA V., *No es guerra de hermanos sino guerra de bananos*, (Cómo evité la guerra en Centroamérica 1928), Editorial Universitaria, Guatemala, 1969.

- SAMOYA GUEVARA H. «El mestizo en Guatemala en el siglo XVI», *Revista de Antropología e Historia de Guatemala*, Guatemala, 1966.
- SOLANO Francisco de, *Los Mayas del siglo XVIII*, Ed. Cultura Hispánica, Madrid, 1974.
- THOMPSON J. Eric S., *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Payot, Paris, 1958.
- TOBAR CRUZ Pedro, «La esclavitud del negro en Guatemala», *Revista de Antropología e Historia de Guatemala*, Vol. XVII, No 1, Guatemala, 1965.
- TORRES RIVAS Edelberto (éd.), *Centroamérica Hoy Siglo XXI* Editores S.A., Mexico, 1975.  
*Interpretación del desarrollo social centroamericano*, Prensa Latinoamericana, ILPES, Santiago, 1968.
- VILLACORTA C.J.A., *Historia de Guatemala*, Tipografía Nacional, Guatemala, 1959.  
*Historia de la Capitania General de Guatemala*, Tipografía Nacional, Guatemala, 1942.
- WOLF Éric, *Peuples et civilisations de l'Amérique Centrale*, Payot, Paris, 1962.
- ZAVALA Silvio, *Contribuciones a la historia de las instituciones coloniales en Guatemala*, Editorial del Ministerio de Educación Pública, Guatemala, 1953.

## AMÉRIQUE LATINE

- BAMBIRRA Vania, *El capitalismo dependiente latinoamericano*, Siglo XXI Editores S.A., 2<sup>e</sup> éd., Mexico, 1975.
- BEALS Carleton, *L'Amérique Latine - monde en révolution -*, Payot, Paris, 1966.
- BENITEZ ZENTENO Raúl, *Las clases sociales en América Latina*, Instituto de Investigaciones sociales, Universidad Autónoma de México, Siglo XXI, Editores, Mexico, 1973.
- CARDOSO Ciro F.S. et PEREZ BRIGNOLI Hector, *Historia económica de América Latina*, 2 vol. Editorial Crítica, Barcelona, 1979.
- DIAZ del CASTILLO Bernal, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, Espasa Calpe, Buenos Aires, 1955.
- FELL Eve-Marie, *Les Indiens, sociétés et idéologies en Amérique hispanique*, Armand Colin, Paris, 1973.
- GALEANO Eduardo, *Las venas abiertas de América Latina*, Universidad de la República, Departamento de Publicaciones, Coll. Historia y cultura 16, Montevideo, 1971.

- GOTT Richard, *Rural guerrillas in Latin America*, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex, 1973.
- GRACIARENA Jorge, *Poder y clases sociales en el desarrollo de América Latina*, Editorial Paidós, Buenos Aires, 1972.
- GRAZIANI Giovanni, *América Latina, imperialismo y subdesarrollo*, Editorial Diogenes S.A., 2<sup>é</sup> éd., Mexico, 1973.
- GUNDER FRANK A., «La inestabilidad urbana en América Latina», *Cuadernos Americanos*, XV, No 1, Mexico, 1966.
- Capitalismo y subdesarrollo en América Latina*, Ed. Signos S.R.L., Buenos Aires, 1970.
- JAULIN R., *L'ethnocide à travers les Amériques*, Anthropologie Critique, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1972.
- KONETZKE Richard, *América Latina II. La época colonial*, Siglo XXI Editores, Madrid, 1971.
- KOSSOK Manfred et MARKOV Walter, *L'Espagne et son empire d'Amérique (1320-1824)*, Ed. Hispanoamericanas, Paris, 1972.
- LALIVE D'EPINAY Christian, «Sociétés et cultures en Amérique Latine», Cours polycopié de l'IED, Genève, 1973.
- LIPSCHUTZ Alejandro, *El problema racial en la conquista de América*, Siglo XXI Editores, Mexico, 1975.
- MADARIAGA S., *El ocaso del imperio español en América*, Sudamericana, Buenos Aires, 1969.
- MARIATEGUI José Carlos, *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*, Editorial Librería Peruana, 2<sup>é</sup> éd., Lima, 1934.
- MARX Karl et ENGELS F., *Materiales para la historia de América Latina*, Siglo XXI Editores, PYP/30, Mexico, 1975.
- MONTEFORTE TOLEDO Mario, *Mirada sobre Latinoamérica*, Editorial Universitaria Centroamericana, Coll. SEIG, San José, 1971.
- MORNER Magnus, *Le métissage dans l'histoire de l'Amérique Latine*, préfacé par Henri Favre, Fayard, Paris, 1971.
- NUEVA SOCIEDAD (Revue), «Política y Tecnología», no 42, Mai-Juin, Editorial Nueva Sociedad, San José, 1979.
- SADER Emir, «O estado militar, fascismo e ditadura na América Latina» in *Brasil Socialista*, Nouvelles Éditions Populaires, Lausanne, 1975.
- SIEBENMANN Gustav (éd.), *La Hacienda en América Latina*, Actas del Coloquio interdisciplinar de San Gall Juin 1978, Verlag Rüegger, Diessenhofen, 1979.
- SOTELO Ignacio, *Sociología de América Latina : estructuras y problemas*, Editorial Tecnos, Madrid, 1972.
- STAVENHAGEN Rodolfo, *Sept thèses erronées sur l'Amérique Latine ou Comment décoloniser les sciences humaines*, Ed. Anthropos, Paris, 1973.

VICENS VIVES J., *Historia de España y América*, Ed. Vicens Vives, Barcelone, 1961.

VITALE Luis, «Interpretación marxista de la historia de Chile», in *La Colonia y la revolución de 1810*, Tomo II, Prensa Latinoamericana, Santiago, 1969.

## OUVRAGES GÉNÉRAUX

AMIN Samir, *Le développement inégal* (Essai sur les formes sociales du capitalisme périphérique), Éditions de Minuit, Paris, 1973.

BARAN Paul A. et SWEEZY Paul M., *Le capitalisme monopoliste* (un essai sur la société industrielle américaine), Maspéro, Coll. Economie et Socialisme, Paris, 1970.

BEATTIE John, *Introduction à l'anthropologie sociale*, Payot, Paris, 1972.

COPANS Jean, *Anthropologie et impérialisme*, Maspéro, Paris, 1975.

*Études l'économie politique*, Éditions en langues étrangères de Pékin et les Éditions du Centenaire, Paris, 1976.

GODELIER M., *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, Maspéro, Paris, 1973.

*La notion de Mode de Production Asiatique et les schémas marxistes d'évolution des sociétés*, Cahier du C.E.R.M., Ed. Sociales, 1964.

GOLDMANN Lucien, *Marxisme et sciences humaines*, Gallimard, Coll. Idées, Paris, 1970.

GUNDER FRANK A., *Lumpenburguesía : Lumpendesarrollo*, Ed. Prensa Latinoamericana, Santiago de Chili, 1971.

GUZMAN BOCKLER C., *Colonialismo y revolución*, Siglo XXI Editores S.A., Mexico, 1975.

JULIEN Claude, *L'empire Américain*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1968.

LENINE V. Ilich, *Karl Marx*, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1970.

*L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Éditions en langues étrangères, 3ème tirage, Pékin, 1975.

*Que faire ?*, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1972.

LUCACS G., *Histoire et conscience de classe*, Ed. de Minuit, Paris, 1960.

MAO TSE TOUNG, *Oeuvres Choies*, T. II, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1967.

MARX Karl, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Éditions Sociales, 1957.

*Le manifeste du parti communiste*, Union Générale d'Éditions, Coll. 10/18, Paris, 1972.

*Le Capital*, Éditions Sociales, Livre 1, T. 3, Paris, 1975.

STALINE J., *Des principes du léninisme*, Éditions en langues étrangères, Pékin, 1969.

STAVENHAGEN Rodolfo, *Les classes sociales dans les sociétés agraires*, Anthropos, Paris, 1974.

WOLF Éric, *Les guerres paysannes du XXème siècle*, Maspéro, Paris, 1974.

## TABLE DES MATIERES

Introduction. . . . .	3
<i>A. Situation de la «trilogie bananière» dans l'histoire de la littérature de l'Amérique Centrale . . . . .</i>	3
<i>B. Principes méthodologiques . . . . .</i>	6
<i>C. Méthode d'analyse. . . . .</i>	8
Notes . . . . .	15

### PREMIERE PARTIE

#### Partie Historique

Introduction. . . . .	19
Chapitre I. Les conditions d'apparition de la structure économique et sociale coloniale. . . . .	23
1.1. La société préhispanique à la veille de la Conquête. . . . .	23
1.2. Les protagonistes de la découverte, de la conquête et de la colonisation . . . . .	25
CHAPITRE II. La société coloniale et postcoloniale et le capitalisme mercantile . . . . .	29
2.1. La société coloniale . . . . .	29

2.2. Capitalisme colonial ou féodalisme ? . . . . .	30
2.3. Le capitalisme colonial . . . . .	32
2.4. La période postcoloniale . . . . .	39
<b>CHAPITRE III. De la réforme libérale à l'époque contemporaine : Le capitalisme monopoliste . . . . .</b>	<b>45</b>
3.1. La Réforme libérale de 1871 . . . . .	45
3.2. 1898-1944 : L'impérialisme nord-américain et la pénétration de l'United Fruit Company . . . . .	56
3.3. La révolution de 1944-1954 . . . . .	78
Conclusion . . . . .	92
Notes . . . . .	97

## DEUXIEME PARTIE

### Analyse littéraire de la trilogie

<b>CHAPITRE I. Viento Fuerte ou «l'aspiration à la libération nationale» . . . . .</b>	<b>119</b>
1.1. Généralités . . . . .	119
1.2. «La lutte contre la nature et la création des plantations bananières» . . . . .	120
1.3. «L'organisation humaine et les hommes-machines» . . . . .	122
1.4. «La coopération humaine et la lutte économique» . . . . .	125
1.5. «Les tentatives de révolte et l'impuissance» . . . . .	134
1.6. «La vengeance du dieu Huracan : l'Ouragan» . . . . .	147
1.7. Structure générale . . . . .	154
<b>CHAPITRE II. El Papa Verde ou «l'apogée de l'impérialisme» . . . . .</b>	<b>159</b>
2.1. Généralités . . . . .	159
2.2. «L'apparition du Pape Vert, seigneur à chèques et à couteau» . . . . .	160
2.3. «L'altruisme agressif — emporialistes et impérialistes — ou «le dollar, la 'civilisation' et le 'big stick' » . . . . .	164
2.4. «La peur de la révolte et changement de la politique impérialiste : 'l'aide' » . . . . .	178
2.5. «La création de collaborateurs : les héritiers» . . . . .	182
2.6. «La guerre de bananes, l'anéantissement de la révolte et l'apogée de l'impérialisme» . . . . .	187
2.7. Structure générale . . . . .	196

<b>CHAPITRE III. Los ojos de los enterrados ou «la révolte des travailleurs»</b> . . . . .	203
3.1. Généralités . . . . .	203
3.2. «l'opposition riches-pauvres et le temps de la révolte» . .	205
3.3. «Les réactions face à la domination impérialiste, la répression et l'exploitation : servir, se résigner et se révolter» . . . . .	209
3.4. «Les problèmes des Indiens ; l'attentat terroriste et l'organisation de la grève générale» . . . . .	218
3.5. «La décadence de l'impérialisme, la chute de la dictature et l'ouragan des travailleurs» . . . . .	231
3.6. Structure générale des «Yeux des Enterrés» . . . . .	255
<b>Conclusion.</b> . . . . .	259
<b>Notes</b> . . . . .	275
<b>Bibliographie sommaire</b> . . . . .	305

**S.A. Imprimerie Graphique de l'Ouest**  
**86-90, rue Président-de-Gaulle**  
**La Roche-sur-Yon**  
**(Vendée)**

**Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1981**

**N° d'impression : 6443**

**ISBN 2-7157-1034-8**